HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE
TOME SECOND.

HISTOIR

CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SO
Origine, de ses Progrès, & des divers
Révolutions qui lui sont arrivées jusq
notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUIO

M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE TROISIEME.

DES DEUX PRINCIPALES SECTES DE PHILOSOPHIE QUI ONT ILLUSTRÉ LA GRECE, ET DE LEURS FONDATEURS, THALE'S ET PYTHAGORE.

CHAPITRE XI.

I. *Des Systêmes.* II. *Abrégé de la Vie de*

Thalès. III. Qu'il étoit Athée. IV. Remarques sur les Philosophes Athées. V. Ce que Thalès pensoit des Démons & des Génies. VI. Il croyoit que l'eau étoit le principe de toutes choses.

I.

Des Systêmes.

LA Grece fut long-tems plongée dans une barbarie étonnante, presque sans mœurs & sans loix. Elle en sortit heureusement par le secours favorable de la Poësie : elle revint comme d'un long sommeil, interrompu seulement de quelques songes vuides & trompeurs. Cette Poësie, par l'élégance de ses tours, par la variété de ses descriptions, par la naiveté de ses sentimens, par la noblesse de son style, a mérité le nom de Théologie. Mais il faut avouer que la vérité étoit encore dans le nuage, qu'on la souhaitoit avec ardeur, plus qu'on ne la distinguoit avec lumiere, & que souvent on embrassoit l'ombre fugitive, pour le corps même. Mais toujours ce qu'il y avoit d'âpre & de farouche dans la nation, ce qui étoit contraire aux loix de la simple Nature, s'adoucissoit par degrés : les esprits pliés, quoiqu'avec beaucoup de peines, prenoient une certaine teintu-

re du beau, qui devoit fructifier dans la ſuite. Peut-être qu'il eſt plus difficile de commencer en de certaines circonſtances, que de perfectionner en d'autres.

Les ſept Sages parurent enſuite, & ils entrevirent de loin qu'il y avoit une ſcience des mœurs, néceſſaire aux hommes égarés de leurs voies, & générale par rapport aux principes : mais que l'application de ces mêmes principes n'étoit pas une choſe aiſée ni facile dans le détail. On croit ſentir à peu près ce que les hommes devroient faire ; mais différentes combinaiſons d'événemens, les cas particuliers, dérangent cette ſcience. Les maximes que j'ai empruntées des ſept Sages, font voir qu'il leur manquoit plus de bonne Morale, qu'ils n'en poſſédoient. La Morale elle-même eſt une de ces choſes qui doivent le plus au tems, aux réflexions fines, aux vices trop ſouvent répétés, aux fautes ſucceſſives des hommes. Auroit-on pu leur preſcrire des regles, s'ils n'avoient commencé par s'égarer eux-mêmes ? Mais enfin toutes les parties de la Philoſophie prirent un air réglé & ſérieux ſous Thalès & ſous Pythagore, tous les deux nés avec de grands talens, & ce qui rend les talens plus utiles, avec celui de ſe faire écouter. Ils avoient de plus le

Diog. Laert. Thal. Cic. l. Nat. D Lact. l

genie de ſyſtême, génie heureux, & qui ſert à raſſembler ſous un ſeul coup d'œil toutes les faces d'un objet. Dans la Philoſophie naiſſante, on ſe voyoit un grand nombre de connoiſſances, d'idées, mais qui demeuroient éparſes & déſunies, faute d'ordre & de liaiſon. Je ne prétens point pour cela louer tout ce qu'ont dit Thalès & Pythagore : mais ce qu'ils ont dit nous a applani les chemins, nous a ouvert les routes ; & peut-être, ce qui n'eſt pas de moins important, nous ſauve-t-il la peine humiliante de le redire. Combien d'erreurs, combien de fictions où l'eſprit ſe joue à pure perte, nous échaperoient encore aujourd'hui, ſi l'on ne nous avoit prévenus ? Quels ſervices, tout circonſpects & tout aviſés que nous ſommes, ne rendons-nous pas encore à nos neveux ? Il y a je ne ſçai quelle fatalité dans la marche des Sciences, qui ſe fait encore avec une ſi prodigieuſe lenteur : il faut que tout le chimérique, tout le ridicule, tout l'inutile s'épuiſe avant qu'on arrive à quelque choſe de précis & de réglé ; il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent, afin que les autres hommes ne ſe trompent plus.

II.

Je viens à Thalès. Sa famille, comme je l'ai déja insinué, étoit très-illustre, plus encore par la dignité des sentimens, que par l'éclat de son origine. Ses ancêtres avoient quitté les grands établissemens qu'ils possédoient dans la Phénicie, parceque d'un côté ils se respectoient trop pour obéir à des Tyrans odieux; & que de l'autre, ces Tyrans étoient si bien fermés que nul vengeur de l'oppression publique ne pouvoit percer jusqu'à eux. C'est ainsi que des personnes de vertu abandonnent quelquefois & leur patrie & les emplois qui les distinguoient, aimant mieux se dérober aux affaires & y renoncer par vertu, que de se résoudre par une molle complaisance à les voir dans un desordre qu'ils ne peuvent corriger, ni punir.

Abrégé de la vie de Thalès.

Diog. Laërt. ubi suprà.

Plut. de Herod. malig.

Digne imitateur des sentimens desintéressés de sa famille, Thalès se refusa à toute sorte de gain, & il n'exigea jamais de ses disciples aucune récompense en argent, satisfait de cette espece de gloire qui revient à un honnête homme de pouvoir instruire les autres. Je sçai que ses voyages l'avoient mis en état d'acquérir un fonds inépuisable de

connoiſſances, & ſur-tout de connoiſſances entées ſur les Mathématiques. Il en avoit appris les premiers élémens des Prêtres de Memphis, qui ne s'appliquoient guéres qu'aux choſes d'uſage & de pratique, ſans entrer dans des théories plus curieuſes qu'utiles. Thalès profita de leurs leçons, mais en génie ſupérieur, & il les inſtruiſit à ſon tour. La maniere dont il ſe ſervit pour meſurer la hauteur des Pyramides, en comparant l'ombre qu'elles jettent à midi avec l'ombre que jette un corps exactement connu & meſuré, leur parut très-ingénieuſe; & Proclus aſſure qu'elle a dans la ſuite donné lieu à la quatriéme propoſition du ſixiéme Livre d'Euclide. Mais la partie des Mathématiques que Thalès cultiva davantage, ce fut l'Aſtronomie, intéreſſante pour qui même ne ſçait point s'intéreſſer. Il découvrit pluſieurs propriétés des triangles ſphériques, il partagea la Sphere en cinq cercles paralleles d'où s'enſuivit la diviſion des cinq Zones, il détermina le diametre apparent du Soleil : toutes obſervations d'autant plus difficiles à faire, que perſonne ne lui en avoit montré l'exemple. Thalès fut encore le premier qui donna des raiſons phyſiques des Eclipſes de Soleil & de Lune, & qui ſe moquant des idées ridi-

Jambl. de vitâ Pythag. l. 2.

cules, effrayantes, qu'on s'en formoit, les fit regarder comme un effet naturel & périodique qui devoit arriver de tems en tems.

Hérodote rapporte, que dans un combat opiniâtre entre les Lydiens & les Médes, il arriva une Eclipse de Soleil qui épouvanta si fort les deux nations, qu'elles mirent bas les armes & refuserent de continuer la bataille. Thalès de Milet avoit prédit cette Eclipse avec assez d'exactitude, & elle fut comme le signal de la paix que ces deux peuples conclurrent après une guerre de cinq ans: elle abrégea beaucoup de préliminaires inutiles. Il est agréable de penser que l'Astronome se trouvoit alors le mortel le plus propre à être Général d'Armée: il auroit profité avantageusement de la terreur décisive de ses ennemis. On s'apperçoit par l'Histoire d'Hérodote, que Thalès servit quelque tems d'Ingénieur dans l'Armée de Crésus. Lorsque ce Prince, que la fortune conduisoit par degrés au plus grand des malheurs, marcha contre Cyrus, il se vit arrêté par le fleuve Halys, que les Tucs nomment aujourd'hui le *Casilrimac*. Il n'y avoit sur cette riviere ni bateau ni pont. Thalès la rendit guéable, en détournant son cours pendant quelque

Llb. 1.

Plut. de plac. Philos. l. 2.

heures, & en rendant enſuite le fleuve à ſon lit ordinaire. Cette adreſſe mérite des louanges : mais peut-elle entrer en comparaiſon avec celle de nos Ingénieurs, qui ont inventé tant de manieres différentes pour faire paſſer à une Armée toute ſorte de rivieres & de foſſés ? Un d'eux a même offert de dreſſer en moins de vingt minutes un pont capable de faire défiler quinze hommes de front.

Les Eclipſes paroiſſent de tems immémorial en droit d'effrayer les hommes : car de quoi ne ſont-ils point effrayés ? On diroit qu'ils mettent toute leur adreſſe à ſe forger mille ſujets de crainte, de frayeur, d'appréhenſion, & par conſéquent à ſe dégrader devant des yeux philoſophes. Une autre Eclipſe de Soleil répandit la conſternation dans Athenes, cette ville ſi ſçavante & ſi éclairée. Periclès alors s'avança vers le peuple ; & comme il avoit été élevé dans l'école de Thalès, il raſſura les eſprits étonnés, en leur expliquant ce que ſon Maître lui avoit appris de la cauſe des Eclipſes. Pluſieurs ſiécles après, un Général Romain eut le bonheur de raffermir auſſi ſon Armée chancelante, & prête à prendre la fuite : mais ce fut au ſujet d'une Eclipſe de Lune. Tant il eſt vrai, remarque Va-

lere-Maxime, que les Sciences sont nécessaires en des occasions où à peine paroissent-elles de mise, & de quelque usage. Amassons toujours des connoissances : elles trouveront leur place, même lorsque nous y penserons le moins. Lib. 8.

III.

On accuse Thalès d'avoir nié la Divinité : & c'est un reproche grave qui lui est commun avec ses Disciples, Anaximandre & Anaximenès Ils croyoient tous que la Matiere avoit d'elle-même la force de s'arranger : ils lui donnoient je ne sçai quelle ame répandue partout, qui avoit la faculté d'organiser ses moindres parties, faculté qui ne diminuoit rien de son propre fond : ils ajoutoient que la Matiere est dans un mouvement perpétuel & passe par toute sorte de formes ; que chaque chose n'a qu'une existence si précipitée & si fugitive, qu'on ne peut pas assurer précisément qu'elle existe, puisqu'elle n'existe qu'un moment & change aussi-tôt après.

Qu'il éto Athée. Aug. l. 8. d Civit. De.

Tertullien rapporte que Thalès étant à la Cour de Crésus, ce Prince orgueilleux lui demanda une explication claire & nette de la Divinité. Après plu-

In Apolog

ſieurs réponſes vagues, le Philoſophe convint qu'il n'avoit rien à dire qui contentât. Et que pouvoit-il dire dans ſon ſyſtéme ? Cicéron avoit remarqué quelque choſe de ſemblable du Poëte Simonide. On lui propoſa d'éclaircir ce que c'eſt que Dieu, & il promit de répondre en peu de jours. Ce délai paſſé, il en demanda un autre, & puis un autre encore : & comme on le preſſoit vivement, il hazarda les paroles ſuivantes : *Plus j'examine cette matiere, & plus je la trouve au-deſſus de mon intelligence.* Les grands génies ſentent ſeuls l'embarras des difficultés : les eſprits foibles croyent tout voir, & ſe flattent de tout expliquer ; les premieres lueurs les réveillent, & ils n'atendent point la clarté vive que doit répandre le Soleil. Il n'y a gueres de ſujets qui méritent plus de retenir la liberté de nos jugemens, que ce qui regarde la Divinité : elle eſt inacceſſible à nos regards curieux, & elle ne peut ſe dévoiler, quelque ſoin qu'on prenne. *En effet*, comme dit Saint Auguſtin, *Dieu eſt un Etre dont on parle, ſans en pouvoir rien dire ; qu'on eſtime, ſans en pouvoir marquer le véritable prix ; qu'on compare toujours d'une maniere baſſe & indigne ; qui eſt enfin ſupérieure à toutes les définitions.* Les Peres de l'Egliſe,

Lib. 1. de Nat. Deor.

De Doct. Chriſt. l. 2. Idem Serm. 117 de verb. Evang. Joan. c. 1.

long-tems sans
parole, Celui
connu par lui-mê-
fait connoître par
avoit dans son sein

Grecs, il y a
, ou de Philoso-
se prêter aux su-
indécentes, si répan-
, aimoient mieux ne
de Divinités, que de
Divinités frivoles & chi-
avoit le peuple. En quoi
point si blâmables,
été effectivement blâmés
de l'Eglise, d'autant plus

Remarques sur les Philosophes Athées.

Just. Apol. l. 2. Clem. Alex. in Adm. ad Gentes

une figure Panthée ou Polythée, qui représentoit les attributs de tous les Dieux & de toutes les Déesses ensemble. Que suit-il de là ? c'est que le Paganisme une fois posé, je trouve qu'on deshonoroit moins la Divinité, en la refusant tout-à-fait, qu'en substituant à sa place des Etres indignes de ce nom suprême. Ne valoit-il pas mieux dire avec Protagoras, il n'y a point de Dieux, que d'en feindre qui fussent pleins de foiblesses, de dissentions & de crimes, comme Homere & Hésiode, ou d'en supposer qui eussent des figures circulaires, comme la plupart des Epicuriens ?

V. les Pensées sur la Com. princip. les 2. dern. vol.

Un certain *Lysippus Epirota* avoit composé l'Histoire des Philosophes Athées. Cette Histoire, si elle étoit parvenue jusqu'à nous, feroit une partie importante de celle de l'esprit humain. Car en général, je ne pense pas qu'on doive ensevelir les raisonnemens de certains Auteurs qui combattent les vérités établies ; parce que ces raisonnemens toujours faux ne font que les établir encore davantage. O Dieu, ta gloire est en sureté, tu la tires du sein même des contradictions !

V. Chr. Joach. Jani Tract. de Atheis eorumque Sectis variis. 1668.

V.

Ce que Thalès

Malgré l'Athéïsme de Thalès, il cro-

soit que tout étoit peuplé de Démons & de Génies. Il soutenoit que ces Etres invisibles veilloient sans cesse sur la conduite des hommes, & délioient jusqu'à leurs moindres pensées. Il faisoit même de cet article un des principaux points de sa Morale, en avouant que rienne lui sembloit plus propre à cloner, pour ainsi dire, les peuples entiers dans leur devoir, & à remplir chaque particulier de cette espece de vigilance sur lui même, que Pythagore nomma dans la suite le sel de la vie. En effet, il n'y a point de secret plus favorable pour conserver dans toutes ses actions la décence qui leur est duë, que de se persuader qu'elles sont éclairées par des Intelligences supérieures, & qui en décident sans prévention, parce qu'elles en pénétrent les motifs sans intérêt & encore sans obscurité.

pensoit des Démons & desGénies.

Cic. de Leg. l. 2.

VI.

Pour ce qui regardoit la Physique de Thalès, il pensoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses. Il enseignoit que malgré sa nature homogene, elle se trouve disposée à prendre diverses sortes de figures ; à se métamorphoser en tous les corps possibles ; à devenir arbre, métal, os, sang, vin, blé, &c. Il ajoutoit,

Il croyoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses.

que les vapeurs étoient la nourriture ordinaire des Aſtres, & l'Océan leur Echanſon. Ne ſeroit-ce point là que le Poëte voluptueux de Théos auroit puiſé une de ſes plus ingénieuſes folies? *La Terre*, dit-il, *boit la pluye: les Aſtres boivent le ſuc de la Terre: la Mer boit l'air, le Soleil boit la Mer: la Lune boit le Soleil. Tout boit enfin. Pourquoi donc, chers amis, ne voulez-vous pas que je boive?*

Parlons plus ſérieuſement. Il y a apparence que Thalès voulant remonter aux premiers principes des choſes, ne ſe ſervit pour cela que du témoignage des ſens, juges infaillibles en ce qui eſt de leur reſſort, mais hors de là très-fautifs. Thalès s'apperçut donc par le moyen de ſes yeux, que l'eau eſt un aliment univerſel, & préparé par les mains de la Nature; que les Plantes lui doivent leur accroiſſement, & leurs variétés infinies; que tous les animaux ſe nourriſſent ou de ces plantes, ou d'autres animaux qui s'en étoient nourris auparavant; qu'enfin le manque d'eau mene à ſa ſuite & la diſette & la ſtérilité, deux fleaux qui font périr les nations entieres, elles-mêmes hâtant leur perte & ne prenant point les précautions néceſſaires pour ſoutenir les diſgraces de la vie. Sans doute qu'il avoit encore conjecturé

Sext. Empyr. Pyrrh. Hypoth.l3.

qu'il n'y a gueres de corps qu'on ne puisse légitimement soupçonner d'avoir été eau, ou du moins fluides. Tels sont les Diamans, les Crystaux, les Métaux, les Minéraux, les Perles, toutes les Pierres: on a même observé que la plupart des substances métalliques redeviennent eau, après qu'on les a réduites en chaux ou en sels. D'ailleurs, Thalès avoit long-tems séjourné en Egypte, où l'on croyoit que tout avoit commencé par être une pâte molle & bourbeuse, où même on regardoit l'Eau comme la plus grande de toutes les Divinités. C'est pour cela que les anciens Poëtes assurérent que Venus qui est la Déesse de la génération, & pour ainsi dire, l'ame de ce qui vit, de ce qui respire, étoit née de la Mer. Tout cela engagea ce Philosophe à poser l'eau pour le fondement de son systême, car les systêmes sont en quelque maniere le repos de l'esprit. Il ne distingua point le principe fondamental en d'autres principes subalternes & accessoires, persuadé que l'eau seule pouvoit suppléer à tout, & que c'étoit la cause efficiente & formelle de tout.

Phurn. c.

Quelques Chymistes ont voulu révivifier, pour me servir d'une de leurs expressions, le principe de Thalès, & entre autres David van-der-Becke, & Jean-Baptiste van-Helmont. L'ouvrage

du premier plus connu en Allemagne que dans les autres pays, a pour titre : *Experimenta & Meditationes circa naturalium rerum principa.* A l'égard du second, ses Ecrits, au travers de mille faux raisonnemens & de mille expériences hazardées, brillent de je ne sçai quel esprit d'invention. Ce Philosophe principalement se félicitoit d'avoir un Alkaëst ou dissolvant général, capable de décomposer tous les corps & de les résoudre en une liqueur insipide, malgré la plus étroite tissure de leurs parties. Mais cet Alkaëst si vanté, il ne l'a jamais donné au public : car c'est ne lui rien donner que de s'envelopper de termes obscurs & mystérieux, qu'aucun homme n'entend, & qu'aucun homme raisonnable ne cherche à deviner.

Le défaut de tous ces systêmes, comme je l'ai déja insinué, venoit de ce qu'on s'arrêtoit trop au premier coup d'œil jetté sur la face de la Nature. En effet, l'eau est un véhicule propre à charrier des parties de différent genre, lesquelles se trouvant en suffisante quantité & en certaine disposition, forment des assemblages ou durs ou friables, ou opaques, ou transparens. Mais seule, elle n'est capable que de fluidité & de congellation : ce qui mérite d'être singulierement observé. L'eau ne peut of-

frir des corps réels & durables, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elle eſt impregnée ou de ſels ou de ſouphres, dont elle tenoit les molécules écartées les unes des autres. Et lorſque ces molécules ſe rapprochent, ſoit par l'évaporation de l'eau, ſoit de quelque autre maniere, alors ſe forment des corps véritablement dignes de ce nom. Mais l'eau n'en a point l'honneur, ſi ce n'eſt que ſon mouvement naturel & intérieur contribue à l'arrangement de leurs parties intégrantes : arrangement pourtant qui ne ſe feroit qu'avec beaucoup de lenteur, ſi d'autres cauſes ne s'y joignoient.

La maniere dont Thalès eviſagea ſon grand principe, le conduiſit encore à deux penſées importantes: l'une, qu'il n'y a point de corps proprement dits, mais des aſſemblages momentanés, de petits corps liés les uns aux autres, & dont chacun à part ne ſeroit ni viſible ni palpable : l'autre, que tout arrive par la force répandue dans l'Univers, & par une certaine ſucceſſion qu'on devine mieux qu'on ne peut l'expliquer. C'étoit dans le langage de Thalês, du moins dans celui dont il ſe paroit quelquefois. *Providentia conſtans judicium & immutabilis poteſtas.* L'ordre ſi merveilleux de la Nature y feroit ſoupçonner une ſorte de fatalité, ſi l'on ne ſçavoit que l'Etre

ſuprême combine le moral & le phyſique par des loix qui leur ſont propres & aſſorties, de maniere qu'il laiſſe aux agens libres toute la liberté, toute la ſpontanéité de leurs actes, & qu'il produit dans les corps toute l'activité de leurs mouvemens, toutes les modifications qui leur ſurviennent. Je répéterai ici que dans l'Antiquité, les Philoſophes les plus indulgens à la molleſſe du cœur, ont été les plus grands partiſans de la Liberté : au lieu que les Philoſophes qui ſe piquoient d'une vie auſtere & d'une morale rigide, étoient tous défenſeurs de la Néceſſité & du Fataliſme.

J'ai dit que les Egyptiens avoient ſoutenu avant Thalès, que la réunion de toutes choſes s'étoit faite par l'eau. Je dirai encore, qu'ils ſoutenoient que la Terre, comme un navire abandonné à lui-même, flottoit dans un Océan immenſe, & qu'il en ſuivoit toutes les ir-

pores de la Terre : qu'elle panche tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, &c. La Géographie a particulierement souffert de cette erreur primitive, & elle ne pouvoit manquer d'en souffrir. Quand on se trompe en quelque point, bientôt on se trompe en plusieurs, & enfin on se trompe en tous : tant la chaine des vérités est étroite & serrée d'une maniere imperceptible.

Les Mahométans qui voyagent si peu, & qui par là même se préférent à toutes les autres nations, comme n'ayant aucun besoin de leur secours, croyent encore aujourd'hui que la Terre est bornée par une haute montagne, de figure conique, derriere laquelle se cache le Soleil pendant les nuits ; & qu'au-delà tout est inaccessible, tout est inhabité. Ils ajoutent que Mahomet fait allusion à ce morceau de Physique dans le quarante-neuviéme Chapitre de l'Alcoran, c'est-à-dire, dans celui où il se livre avec le moins de retenue à de folles imaginations. Un pareil trait me rappelle ce Voyageur de l'Antiquité, qui presque éteint par ses longues courses, vint mourir au pied des hautes montagnes dont est hérissé le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, & qui grava sur une pierre l'épitaphe suivante: *N'y aura-t-il point quelqu'un encore plus extrava-*

Tournef. Voyage du Lev. t. 2.

gant que moi, qui veuille sçavoir ce qui est au delà de ces montagnes?

CHAPITRE XII.

I. *De la Secte Ionique.* II. *D'Anaximandre.* III. *D'Anaximénes.* IV. *D'Anaxagore.* V. *De Diogene d'Apollonie.* VI. *D'Archelaüs.* VII. *Ce qu'on doit penser du Traité attribué à Plutarque, des opinions des Philosophes.*

I.

De la Secte Ionique.

LA grande réputation qu'avoit Thalès dans l'Ionie, lui attira un grand nombre de Disciples & d'Amis: car on ne pouvoit être l'un sans l'autre. Heureux le Maître qui plaît en enseignant, & qui touche le cœur avant que d'éclairer l'esprit! ses instructions en deviennent & plus rapides & plus persuasives. Thalès eut parmi ses Disciples jusqu'à une Courtisanne. C'étoit la fameuse Aspasie, qui fut presque une autre Héléne par les guerres qu'elle causa. On juge bien que du métier dont elle étoit, il falloit une beauté privilégiée & encore plus d'esprit que de beauté, plus de

Plut. in Pericle. Menag. in Mulier. Philos.

talens peut-être que d'eſprit, pour tranſmettre ſon nom à la poſtérité. Auſſi Periclès, le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, aima-t-il Aſpaſie juſqu'à la fureur, & Socrate le plus adroit des Philoſophes, recherchoit-il paſſionnément ſa converſation. La Courtiſane les traitoit ſelon leur goût & leur caractere, prodiguoit à l'un ſes careſſes, & brilloit devant l'autre par des graces infinies. Au reſte Thalès fut le fondateur de la Secte Ionique compoſée principalement de Phyſiciens & d'Aſtronomes, de gens qui s'adonnoient pour toute leur vie à la recherche des choſes naturelles. Cette Secte eſt en regard avec l'Italique, dont Pythagore fut l'inventeur & qui s'étendit particulierement dans la grande Gréce. Il eſt étonnant combien la Philoſophie excitoit alors de mouvemens. C'étoit une occupation ſérieuſe, durable, indépendamment des circonſtances; & on ſe croyoit honoré de lui donner des jours que nous donnons aujourd'hui lâchement aux affaires ou aux plaiſirs. Encore, s'il y avoit à choiſir, les plaiſirs enchanteurs devroient-ils l'emporter?

II.

D'Anaximandre

Thalès mourut fort âgé & au milieu

de sa famille philosophique. Anaximandre, qui étoit son ami & de tous les tems, recueillit sa succession, & se trouva à la tête de l'Ecole de Milet. Souvent un emploi brillant fait connoître celui que l'obscurité auroit anéanti : on s'efforce de paroître avec succès, parce qu'on est en place de paroître. Selon Anaximandre, tout venoit de l'infini & tout s'y replongeoit à son tour. Mais qu'est-ce que l'Infini? Il ne paroît pas que le Philosophe successeur de Thalès expliquât sa pensée, ni même qu'il pût l'expliquer. Il disoit bien que l'Infini est immuable, qu'il ne souffre aucun déchet ni aucun changement : il ne vouloit pas de distinction réelle entre la substance & ses modifications, ou accidens : il ajoutoit que l'Infini est tout, que l'action de la créature n'est point une modification de sa substance, parce qu'à proprement parler, elle n'agit point; que tout est également arrangé dans l'Infini, également certain, sans variation & sans succession. Mais quoi de plus obscur, de moins propre à éclairer l'esprit? Cependant ce systême, tel que je viens de l'exposer, a été saisi avidement par quelque Anglois, & entr'autres par le Duc de Buckingham dans son Discours si bizarre sur la Religion.

Diog. Laërt. in Anaxim.

Plus heureux en matiere d'Astrono-

mie, Anaximandre obſerva le premier l'obliquité du Zodiaque, d'où dépend la connoiſſance des Equinoxes & des Solſtices; & cette connoiſſance importante dans ſon ſiécle, il la pouſſa auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Homere, dit Strabon, fut très-ſçavant dans la Géographie. Après lui ſe diſtinguerent Anaximandre & Hécatée de Milet. Le premier oſa dreſſer une Table Géographique, & perſonne avant lui n'avoit formé une pareille entrepriſe: le ſecond donna un Traité curieux ſur la même matiere, où il tâcha ſur-tout de marquer la ſituation des fleuves & des montagnes. Depuis Anaximandre, ces ſortes de Tables devinrent plus communes, & on ne manqua point de les perfectionner, comme étant d'une utilité infinie. Les Princes en ornoient leurs cabinets; & les Conquérans, pour conſerver la mémoire des batailles qu'ils avoient gagnées, en faiſoient faire pluſieurs copies, qu'ils répandoient après dans les principaux Temples. On voyoit au milieu de celui de Jupiter Hammon une Table Géographique toute d'or, qui venoit d'Alexandre victorieux de tant de nations différentes, & qu'il avoit fait dreſſer par les Géographes & les Arpenteurs qui ſuivoient ſon Armée.

Plin. l. 2.

Geog. l. 1.

Ælian. l. 8. Une découverte avantageuse n'en demeure point là. Dès le tems de Socrate, il y eut des Mappemondes, ou des Tables générales qui représentoient la Terre en raccourci, &, pour ainsi dire, sous un même point de vue. Car ce Philosophe voulant rabbaisser le faste du jeune Alcibiade, qui se félicitoit de ses nombreux héritages, le mena devant une de ses Mappemondes & le pria de lui montrer où étoit l'Attique, & dans l'Attique où étoient ses terres. Alcibiade décontenancé ne put en venir à bout, & avoua que de si petits objets ne méritoient point d'être insérés dans une Table générale. Alors le Philosophe le regardant avec un souris amer, lui dit : *Homme vain, hé! quel est donc le motif si important de votre orgueil?* Sénéque a encore renchéri sur Socrate. Car pour se moquer des Romains qui faisoient sonner trop haut & la multitude & la rapidité de leurs conquêtes, il leur crioit sans cesse; N'oubliez pas que cette Terre où vous navigez, où vous prenez des villes, où vous donnez des batailles, où vous partagez les Couronnes à votre gré, n'est qu'un point, un grain de sable, moins encore, eu égard à la grandeur de l'Univers.

III.

Anaximandre obtint pour ſucceſſeur ıns l'Ecole de Milet Anaximénès, le- ıel établit l'Air pour le principe de ıutes choſes. Mais comme il tomboit ı même tems d'accord que l'Air eſt ıfini, ſon ſentiment revenoit à celui 'Anaximandre, mais un peu déguiſé. Tous les deux ne reconnoiſſoient d'autre Divinité que ce même Infini, en s'ex- pliquant de la maniere ſuivante. Toute a Nature eſt corporelle, c'eſt-à dire, inanimée, brute, ſans aucune force. Mais le mouvement, qui lui a été com- muniqué, l'a élevée, pour ainſi dire, à la Divinité. Cette Divinité pourtant n'eſt point une ſuite de la nature des corps, mais ſeulement de la totalité des corps arrangés dans le meilleur ordre où ils peuvent l'être.

D'Anaximénes.

Je trouve quelques traces du ſyſtême l'Anaximénès dans Varron, & dans Pli- ıe: mais il y offre, ce me ſemble, un ıir moins choquant, & moins déſagréa- ıle. Ces deux illuſtres Romains pen- ſoient que les germes, les ſemences de outes choſes tombent des Aſtres par ıne eſpece de ſympathie; qu'elles ſont onſervées dans l'air comme dans un ieu d'entrepôs; qu'enfin la Terre pré- arée les reçoit comme le principe de

Varro l. 1. de re ruſti- cá.
Plin. l. 2. V. Hard. in hunc.
Plin. lib.

ſa fertilité, & comme un gage de la correſpondance qui eſt entre elle & le Ciel. On a même, ſuivant Apulée, pouſſé plus loin cette opinion, qui eſt déja ſuſceptible de tours ingénieux : on a cru que le Ciel renfermoit exactement & les figures & les reſſemblances de tout ce qui nait, de tout ce qui brille ſur la Terre : on a diſtingué l'Aſtronomie en ſupérieure & en inférieure, perſuadé que l'une dépend de l'autre, & que toutes les parties de l'Univers ont une beauté de rapport & d'aſſortiment; enfin, on a tiré le mot *Cœlum* d'un autre mot Latin qui ſignifie *gravure*, parce qu'on ſuppoſoit que toutes les productions de la Terre ſont effectivement gravées dans le Ciel. Le Poëte Ennius l'appelloit, *ce beau Bouclier de l'Univers, où ſe trouvent de ſi excellentes repréſentations des plantes & des animaux terreſtres*. L'image eſt poëtique, mais tirée d'une très-ancienne Philoſophie.

De Deo Soccaris.

Dois-je ajouter que les Juifs Cabbaliſtes, & après eux Poſtel, Agrippa, Pic de la Mirande, Robert Fludd, Jacques Gaffarel, ont regardé le Ciel comme un véritable Livre, où eſt écrit tout ce qui ſe paſſe dans la Nature? Et qu'on ne croye pas que ce ſoit là une exagération, ou une pen-

ſée métaphorique. Réellement, ils s'imaginoient que tout eſt tracé dans le Ciel en caractères Hébreux, & que ces caracteres forment des mots & des lignes ſéparées les unes des autres. Mais cet Alphabet céleſte n'eſt point facile à déchiffrer : il eſt au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, & peu ont été aſſez heureux pour y parvenir. Guillaume Poſtel aſſure cependant, & avec ſerment, qu'il en avoit la clef. Pouvoit-il ſe flater d'être cru ?

Parmi les inventions attribuées à Anaximénès, la plus conſidérable eſt d'avoir trouvé le Cadran ſolaire. Ce fut à Lacédémone que ſe montra d'abord cet ouvrage nouveau, & il y cauſa une ſurpriſe générale. Tous les yeux admirerent, du moins ceux qui ſçavoient admirer, comment l'ombre formée par le ſtyle, marquoit avec tant de préciſion les mouvemens du Soleil, & partageoit le jour en des parties égales. Chez les anciens Grecs, les heures ne ſignifioient que les ſaiſons de l'année ; & c'eſt pour cela qu'Homere les nomme les Portieres du Ciel. D'abord, il n'y en eut que trois, parce qu'il n'y avoit que trois ſaiſons, le Printems, l'Eté, l'Hiver : enſuite il y en eut cinq, parce qu'on ajouta aux trois autres l'Automne & le Solſtice d'Hiver, ou ſa par-

Plin. ſuprà.

tie la plus froide. Enfin, quand on prit la résolution de partager le jour en douze parties égales, on appella heure chaque partie ; & les Poëtes dirent que c'étoient douze sœurs au service de Jupiter, & qui gardoient continuellement les barrieres du Ciel, pour les ouvrir & les refermer à son gré.

IV.

D'Anaxagore.

Après la mort d'Anaximenès, l'Ecole de Milet fut transférée à Lampsaque par un de ses disciples, qui étoit le fameux Anaxagore, l'homme de son tems, peut-être, qui sçavoit le mieux allier à la sagesse des conseils, la fermeté de l'exécution. Jeune encore & maître d'un bien considérable, deux écueils dont la vertu se sauve mal aisément, il se livra sans réserve à l'étude de la Philosophie, à cette étude, dis-je, qui exclud presque toutes les autres. Aussi les soins domestiques, le détail humiliant du ménage, cent petites attentions qui consument la plus grande partie de la vie, ne l'arrêterent point. Ses parens lui reprochoient sans cesse, à la maniere des parens, que tout son patrimoine s'enlevoit par sa négligence ; & il leur repliquoit d'un ton décisif ; *Le tems que j'aurois mis*

Cicer. de Orat. l. 3.

Valer. Maxim. l. 8.

le conserver, je l'ai mis à m'instruire. A tout prendre, ai-je eu tort? La vie d'Anaxagore fut également soutenue & désintéressée, sans aucun intervalle de foiblesse. Il préféra toujours, suivant l'expression Grecque, une goute de sagesse à une tonne de fortune. On lui demandoit un jour, quel emploi siéoit le mieux à un homme qui sçait penser; & il se contenta de montrer de la main le Ciel, persuadé que le spectacle brillant & toujours nouveau qu'il offre à tous les yeux, fournit d'assez grands sujets de réflexions pour n'en point rechercher d'autres. *Sta, & considera mirabilia Dei.*

Diog. Laërt. in Anax. Cic. l. 2. de Natur. Deor.

Job. c. 3

Se sentant assez fort des connoissances qu'il avoit acquises en Ionie, Anaxagore passa à Athenes, où, quoique étranger, il lia bientôt une étroite amitié avec les citoyens les plus distingués, & sur-tout avec Périclès. Mait ce qu'on doit admirer le plus, c'est qu'il n'employa jamais son crédit à se procurer des avantages personnels: il l'employa tout entier à faire connoître ceux qui en avoient besoin, & qui languissoient dans l'obscurité. Le plus grand mérite est celui qui met tous les autres en état de rendre à la Société les services effectifs, ou qu'ils peuvent, ou qu'ils doivent lui rendre.

Cependant Anaxagore déplut à cette espece de gens, qui se font de quelque apparence de vertu un titre pour haïr & persécuter leurs adversaires. Sous le vain prétexte qu'il blâmoit trop ouvertement ce qu'il y avoit de plus autorisé à Athenes, on le traina en prison, on le chargea de fers. Périclès accourut au secours de son ami maltraité : mais avec tout son crédit, avec son éloquence même, il ne put empêcher qu'on ne le condamnât à une amende de cinq talens, & à l'exil. Que je plains ces hommes de mérite, qui par leur zele & par un courage d'esprit préférable au zele même, s'attirent l'inimitié de ceux que choque toute vérité dite hardiment ! Il y a longtems qu'on s'apperçoit que cette malheureuse étrangere ne rencontre parmi nous que des disgraces & des contradictions.

Anaxagore quitta sans peine la Grèce où il avoit été si peu ménagé, & il revint dans sa Patrie où il fut en revenche très-considéré. Après quelques doutes, il se fixa à Lampsaque, où se rendirent tous les écoliers qu'avoit eu Anaximénès. Il les conduisit avec beaucoup d'ordre & de sagesse, cherchant encore plus à les nourrir de sentimens mâles & généreux, qu'à leur

inſpirer des connoiſſances nouv[illegible]
Au lit de la mort, on lui demanda [illegible]
n'auroit pas ſouhaité de rendre les
derniers ſoupirs à Clazomène, qui étoit
le lieu de ſa naiſſance, & entre les
bras de ſa famille : Cela m'eſt aſſez
indifférent, reprit-il ; le chemin qui
conduit à l'autre Monde, n'eſt pas plus
long de Lampſaque que de Clazomè-
ne. *Undique tantumdem via eſt apud In-
feros*, diſoit Cice[illegible] s [illegible] us d'A-
naxagore, ſincere[illegible], ne l'ou-
blierent point apr[illegible] Ils firent
dreſſer ſur ſon to[illegible] autels,
l'un dédié au Bo[illegible] l'autre à la
Vérité : ils voulo[illegible] conſacrer
ſa mémoire, aut[illegible] pouvoit
l'être. Quel éloge [illegible]ifique que
celui d'homme vrai, d'homme raiſon-
nable !

Quæſt [illegible]
Ælian [illegible]

Pour ce qui regarde les ſentimens
d'Anaxagore, il s'éleva fort au-deſſus
de tout ce qui avoit paru avant lui
dans l'Ecole de Milet. Il reconnut une
Intelligence ſuprême, un Entende-
ment infini, qui avoit donné l'ordre,
la vie & des proportions juſtes à tout
Il ſe déclara hautement contre ceux
qui d'un côté n'admettoient qu'une Ma-
tiere vile & informe, & de l'autre,
croyoient que le hazard ou une fatali-
té aveugle avoit ſuffi pour mettre l'Uni-

Metaphyf. l. 1. vers dans la fymmétrie où il fe trouve. Sur cela fe récrie Ariftote, qu'il faloit que tous les Phyficiens qui ont précédé Anaxagore, fuffent yvres. *Car fans avoir perdu la raifon*, continue-t-il, *peut-on attribuer au hazard la ftructure de l'Univers, ce merveilleux tout-enfemble, qui ne perd que de n'être point affez connu?* Mais par malheur, Ariftote lui même a été foupçonné de croire que tout devoit fa naiffance à une fatalité aveugle. Il eft affez ordinaire parmi les hommes, que l'Athée écrive contre ceux qui ont les mêmes fentimens que lui; foit qu'il fe refpecte encore affez pour n'ofer révéler fes égaremens au public, foit qu'il y ait bien des momens où l'efprit malgré lui-même n'eft plus la dupe des infinuations du cœur.

Ce premier Etre une fois établi &, pour ainfi parler, rendu fenfible, Anaxagore n'eut pas de peine à en déduire fa doctrine des *Homœoméries* ou des parties fimilaires : doctrine affez ingénieufe, & plus impofante encore qu'ingénieufe, pour le tems où elle fut propofée. Or voici ce qu'Anaxagore entendoit par ces *Homœoméries*. » Dieu » ayant trouvé la matiére dans un dé» fordre très-grand, & le défordre ne » pouvant jamais lui plaire, parce que

Lucret. l. 1.

» c'eſt un mal, une imperfection; Dieu
» dis-je, voulut rappeller toutes cho-
» ſes à un plan plus réglé, & plus
» digne de lui. Pour cela, il diviſa
» la matiere en une infinité de peti-
» tes parties, qui devoient être com-
» me les élémens des corps, & qui
» étoient ſemblables dans leurs moin-
» dres qualités à ces corps mêmes.
» Toutes ces parties diſperſées avec
» art, ont une tendance naturelle à ſe
» rejoindre, & ſe rejoignent effective-
» ment, quand les différens beſoins de
» la Nature le demandent. Ainſi le
» pain qu'on mange, les alimens qu'on
» prend, renferment des particules de
» ſang, de lymphe, d'eſprits animaux,
» de nerfs, de cheveux, d'ongles, leſ-
» quelles vont ſe rendre par leur mou-
» vement propre & par je ne ſçai quel
» inſtinct, aux endroits qui leur ſont
» deſtinés. Ainſi le bois qu'on allu-
» me, contient des particules de feu,
» de fumée, d'eau, de cendres, de
» *ſels lixiviels*, qui ſe détachent les
» unes des autres, & qui, après avoir
» quelque tems nagé dans l'air, vont
» former de nouveau bois. » De cet-
te maniere, Anaxagore croyoit expli-
quer tous les phénomenes de la Natu-
re; & il les expliquoit à la vérité,
plus en Hiſtorien qui rapporte des faits,

qu'en Philosophe qui les approfondit.

Mais ce qu'on peut tirer de plus utile de son systême, ce sont les trois observations suivantes. La premiere, que presque tous les Sçavans de l'Antiquité ont jugé que le mouvement est essentiel à la matiere : quelques-uns seulement ont ajouté que Dieu avoit réglé ce mouvement, qui d'abord & de lui-même n'étoit assujetti à aucune loi : au lieu qu'il est assez avéré que la matiere est indifférente au mouvement & au repos, soit qu'on regarde le repos comme une négation du mouvement, soit qu'on le regarde comme une véritable force, un principe suffisant de résistance, *vis inertiæ.*

D'illustres Modernes, en reconnoissant que Dieu a imprimé tout le mouvement à la matiere, ont reconnu en même tems, que malgré les chocs innombrables des corps & les distributions inégales de ce mouvement, la même quantité subsistoit toujours, & qu'elle avoit pour mesure commune le produit de la masse par la vîtesse, ainsi que le vouloit Descartes, ou le produit de la masse par le quarré de la vîtesse, ainsi que le veulent aujourd'hui tous les Mathématiciens étrangers : ce qui paroît mieux s'accorder avec la force des corps ou les hauteurs ausquelles cette force

peut élever les corps pesans. La seconde observation, c'est que les mêmes Philosophes qui soutenoient que le mouvement est essentiel à la matiere, soutenoient aussi que Dieu ayant corrigé ce qu'il y avoit de désordonné dans ce mouvement, & l'ayant réduit à des loix générales, il n'eut plus aucun besoin d'y mettre la main. *Ille ipse omnium conditor & Rector*, dit Sénéque, *scripsit quidem fata, sed sequitur : semper paret, semel jussit.* La matiere devint une espece de principe actif, & sa fécondité s'accrut à l'infini. Toutes ces modifications furent la suite du premier mouvement ; elles y étoient comme enchaînées d'une maniere si invincible, qu'elles devoient se succéder les unes aux autres sans aucun obstacle. Il n'y a point d'événement qui ne tienne & à ce qui l'a précédé & à ce qui s'en est ensuivi : tout est lié par des nœuds inaltérables. Ainsi, il n'a falu pour l'ordre & l'arrangement de l'Univers, qu'un seul acte de la volonté Divine, qu'une seule opération de l'Etre tout-puissant. Toute cette doctrine pourroit bien passer pour une explication mal entendue du premier chapitre de la Genèse, où il est dit que le Seigneur ayant achevé tous ses ouvrages en six jours, se reposa le septieme, & cessa de rien produire.

De Prov. c. 5.

La derniere obſervation regarde plus particulierement Anaxagore que les deux autres, & lui fait aſſez d'honneur. Car elle ſuppoſe quelque conformité entre ſon ſyſtême des *Homœoméries*, & celui des plus judicieux Philoſophes de notre Age, qui ſont perſuadés qu'il y a des ſubſtances primordiales répandues dans tous les mixtes, leſquelles, quoiqu'il arrive à ces mixtes, gardent leur figure déterminée ainſi que des élémens inaltérables, & ſont invincibles à tous les chocs & à toutes les attaques du dehors. Telles ſont les particules ſalines, nitreuſes, gypſeuſes, métalliques, ſulphureuſes, arſénicales, &c. qui entrent dans la compoſition des mixtes, & qui, malgré leurs différens changemens, ne ſouffrent jamais aucune altération, reparoiſſent ſous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premieres qualités, ſoit par un effet naturel, ſoit par le ſecours de l'Art qui met la Nature en état d'agir.

Outre ces ſubſtances primordiales, dont la ſolidité ou la force intérieure eſt proportionnée à la quantité de mouvement qui ſubſiſte dans l'Univers, il y a encore une matiere indifférente à tout & répandue par tout, laquelle ſert à lier ces corps primordiaux & élémentaires, & à leur donner un état de conſiſ-

tence & de visibilité. Cette matiere suffit pour conserver à tous les corps leur caractere intime & essentiel, & pour les varier à l'infini, selon les pores où elle se fige, selon les couloirs par où elle s'échappe, selon les creusets où elle se cuit, selon les matrices où elle se rafine; en un mot, selon les filieres où elle passe. Mais tout ceci demanderoit un plus long éclaircissement. Je reviens à Anaxagore.

V.

De Diogene d'Apollonie.

Comme il jouissoit d'une réputation très-étendue, autant en qualité d'homme d'esprit, dont les entretiens peuvent délasser, qu'en qualité d'homme de grand sens à qui on peut parler d'affaires, il étoit souvent appellé par les Princes qui régnoient dans l'Asie mineure, & qui avoient besoin de ses lumieres, soit pour établir de nouvelles Loix, soit pour rédiger par écrit des Traités de paix ou d'alliance; & alors Diogene d'Apollonie présidoit à l'Ecole de Lampsaque, & y présidoit noblement. Ce Diogene, esprit souple & adroit, susceptible de toutes les formes qu'il vouloit prendre, avoit une idée peu commune sur l'Air, qu'il croyoit contenir quelque chose d'immatériel : mais faute de termes propres, il n'expliquoit pas plus ouvertement sa pensée.

dans un assez grand désordre. Et pour commencer par l'Auteur, qu'y a-t-il de moins juste, de moins conforme au génie de Plutarque, que tout ce Traité? Je n'y reconnois, ni son style grave & sentencieux, ni sa maniere d'écrire, prolixe à la vérité, mais toujours nourrie de traits frappans & d'exemples instructifs. D'ailleurs, Plutarque n'avance presque rien qu'il ne fasse connoître au même tems ce qu'il en pense. Un jugement prompt & d'ordinaire assez sûr, pourvu qu'il ne s'agisse point des idées Platoniciennes, caractérise toutes ses compilations: & c'est par là qu'il les rend utiles, & d'un détail agréable. Mais dans ce seul Traité, Plutarque n'est plus lui-même: il donne le vrai & le faux sans aucune discussion: on ne sçait quand il loue ni quand il blâme, quand il n'est que simple narrateur ou quand il ajoute du sien. Je conclus delà, ou qu'il vouloit se moquer des anciens Philosophes en leur attribuant tant de paradoxes, tant de choses insoutenables; ou que ce qu'il a écrit n'est qu'un essai informe, des matériaux préparés pour un plus grand Ouvrage.

En effet, tout systême de Philosophie est tel de sa nature, qu'il doit être montré en entier pour plaire. Ce qu'on en détache, les morceaux isolés, perdent

tout leur prix, parce qu'on a rompu le précieux enchaînement qui les éclaircit & les fortifie. Des propositions rendues vraisemblables par la liaison d'un systême, qui y conduit imperceptiblement, peuvent paroître douteuses, quelquefois même ridicules, quand on les ôte de leur place. Que des preuves, par exemple, que donnent les Cartésiens de la spiritualité de l'ame & de la justice d'un Dieu vengeur, sous lequel on ne peut être puni qu'on ne l'ait mérité; que de ces preuves, dis-je, quelqu'un sépare le sentiment, que les Bêtes sont de pures machines; ce sentiment ne paroitra t-il point absurde? Qu'on dise tout crûment avec le plus grand Métaphysicien de notre siécle, que nous voyons toutes choses en Dieu; ne courra-t-on point risque d'être raillé, à moins qu'on n'ait combattu auparavant les différentes manieres dont les Philosophes supposent que nous voyons les objets du dehors, & qu'on n'ait montré qu'il ne reste que celle-là de probable! Qu'on répéte enfin d'après quelques Philosophes Anglois, disciples de l'illustre Mr. Newton, que Dieu a besoin de tems en tems de porter la main à ses ouvrages pour les empêcher de se décomposer; à combien de reproches ne sera-t-on point sujet, si l'on n'explique d'après les mêmes Phi-

losophes ce que c'est que l'inertie des corps, la tendance qu'ils ont au repos, tendance qui les porteroit tous à s'arrêter enfin, si Dieu ne réveilloit la Nature par des mouvemens propres & successifs, qui marquent évidemment que toute action consiste à donner sans cesse une nouvelle force aux choses, qu'elle veut entretenir & conserver !

CHAPITRE XIII.

I. *Abrégé de la Vie de Pythagore.* II. *Diverses erreurs qui ont couru sur son compte.* III. *De sa Morale.* IV. *Remarques sur ses Symboles.* V. *D'où venoit sa défense de manger des féves.* VI. *Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.* VII. *S'il est le premier Auteur de la Métempsycose.* VIII. *Abrégé de sa doctrine sur les nombres.* IX. *Divers traits qui ont rapport à cette doctrine.*

I.

Abrégé de la Vie de Pythagore.

JE ne m'engagerai point dans aucun détail de Critique, ni sur la patrie de Pythagore, ni sur l'année de sa naissance, ni sur le genre de sa mort. Ce dé-

tail ſeroit plus curieux, qu'utile ; & le plaiſir d'y avoir atteint la derniere préciſion, ne dédommageroit point de la peine qu'on y auroit eſſuyée. Je m'arrêterai donc à l'opinion la plus commune, ſuivant laquelle Pythagore nâquit à Samos, où Mnéſarque ſon pere faiſoit un petit commerce de bijoux & de pierres gravées. Malgré ce trafic cependant, malgré les diſgraces de la fortune, Mnéſarque tiroit ſon origine d'Ancée qui avoit régné à Samos, & qui étoit lui-même un des deſcendans du fameux Ancée de Céphalonie ; ce que je ne dis point par une frivole oſtentation, pénétré que je ſuis qu'il n'y a que les actions ſeules qui louent & qui ennobliſſent.

Pythagore paſſa les premieres années de ſa vie, comme on les paſſe d'ordinaire : mal guidé, il les perdit entiérement. Par bonheur que cette perte fut bien-tôt réparée. Un de ſes oncles, qui penſoit au-deſſus de ce que les parens ont coutume de penſer, fut touché de ſes reparties pleines de feu ; & il l'envoya à Thalès & à Phérécide, qui fleuriſſoient alors dans l'Aſie mineure. Le jeune homme redoubla d'eſprit, quand il ſe vit dans un lieu où l'on pouvoit étudier, loin des careſſes trompeuſes & de ces entretiens de femmes qui éner-

vent les plus beaux naturels. Il fit même des progrès si rapides, que Thalès effrayé des talens extraordinaires de son Eleve, lui conseilla d'aller en Egypte & de s'attacher principalement aux Prêtres de Memphis. *Quand on a le bonheur de leur plaire*, ajouta Thalès, *on est sûr de puiser dans les véritables sources de la sagesse. Ils vous ouvrent tous leurs trésors.* En effet, ces Prêtres de Memphis, aussi bien que ceux de Thebes, employoient tout le tems qui leur restoit des fonctions sacrées & des exercices du temple, à étudier les choses naturelles & à instruire un certain nombre de jeunes gens : & ils ne s'avilissoient point, comme les autres Prêtres du Paganisme, qui après être revenus des temples & des lieux d'oraison, passoient le reste du jour à table ou parmi des femmes de débauche.

Jambl. c. 2.

Apul. 2. Florid.

Strab. apud Nat. Com. Mythol. l. 6.

L'Egypte ne termina pas les courses sçavantes de Pythagore. Il alla par tout où il y avoit des Philosophes à voir, & des connoissances à acquérir; & par tout on le regarda comme un homme extraordinaire, l'oserai-je dire? presque comme un Dieu. Sa modestie, son désintéressement, un air recueilli & circonspect, le distinguoient encore plus que sa pénétration, que son immense avidité de tout approfondir. Combien

l'honnête homme l'emporte-t-il sur l'homme sçavant ! Combien la vertu ajoûte-t-elle de lustre aux connoissances! Enrichi &, pour ainsi parler, chargé d'une abondante récolte, Pythagore revint dans sa patrie. Mais il la trouva inondée de gens de guerre, pleine de troubles & de dissensions, gémissante sous l'autorité tyrannique de Polycrate. Un séjour si triste ne pouvoit convenir à un Philosophe ami de la paix, & qui cherchoit un gouvernement modéré. Aussi Pythagore s'exila-t-il volontairement de l'Isle de Samos, incertain encore du séjour qu'il choisiroit.

Dans cette espece d'exil si honorable pour lui, il parcourut Délos & la plus grande partie du Péloponnese; il s'instruisit à fond des judicieuses loix de Minos, & se composa une morale toute de faits singuliers & d'exemples frapans: enfin, il se fixa pour toujours dans cette partie de l'Italie si florissante alors, & qu'on nommoit par honneur la grande Gréce. Ce fut là que Pythagore répandit à pleines mains toutes les connoissances qu'il avoit acquises par ses voyages. Son zele intrépide & s'irritant même des obstacles, se plioit, s'étendoit à tout. Magistrats, Guerriers, Laboureurs, Femmes, Enfans, il instruisoit chacun dans ses devoirs, & il accom-

Just. l. 20. Jambl. c. 32.

pagnoit encore ses instructions de ce charme secret, qui les fait aimer. En témoignage de quoi, on rapporte que jamais Philosophe n'a eu des Disciples plus fideles ni plus reconnoissans, que Pythagore. Ce qu'il avoit pronocé passoit pour un oracle, pour un texte divin. Non-seulement on n'osoit combattre sa doctrine : on étoit encore très-attentif à la tenir secrette, & à empêcher qu'elle ne perdît de son prix, en passant par des mains peu philosophes. Aussi Pythagore recommandoit-il à ses disciples de ne point souffrir d'hirondelles dans leurs maisons, c'est-à-dire, des causeurs & des espions qui divulguent les secrets domestiques, & ce qui doit être éternellement caché.

Cœl. Rhodig. Antiq. Lect. l. 10.

L'étude de la Philosophie, ce qui n'est point surprenant par rapport à ceux qui la saisissent du bon côté, conduisit Pythagore à l'étude des Mathématiques. Lui & Thalès, poussés d'une noble émulation, avancerent beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & l'enrichirent d'une infinité de théorêmes & de problêmes curieux. Ce qui sert aujourd'hui d'occupation à la jeunesse qu'on veut élever utilement, a dû coûter autrefois beaucoup de travaux. Les routes que nous trouvons les plus faciles, & les plus commodes, ont été taillés dans le

Vitruv. l. 9.

'du roc, & le premier coup de mar-
ıu ne s'est point donné sans peine
J'ajouterai ici, que Pythagore faisoit
and cas de sa qualité de Mathémati-
en, à en juger du moins par les mé-
illes qui sont parvenues jusqu'à nous.
ulvius Ursinus en rapporte une où l'on
oit d'un côté la tête d'Hérennia Es-
uscilla, femme de Trajan Dèce; &
ı revers Pythagore est représenté assis
evant une colonne qui soutient un glo-
e, sur lequel il appuye sa main gauche,
de la droite il semble vouloir indi-
uer quelque chose. Dans le revers
'une autre médaille frappée à l'hon-
eur de Commode, & qui se trouve
ans le Cabinet du Roi, Pythagore est
eprésenté tenant à la main cette baguet-
e dont se servoient les anciens Géomé-
res, pour tracer leurs figures sur le
able: figures qui donnerent lieu à un
tranger, que la tempête avoit jetté
lans une Isle inconnue, de s'écrier avec
admiration, *J'apperçois des pas d'hommes.* En effet, ce n'est point aux habille-
mens somptueux ni aux parures étudiées
qu'on les reconnoît: c'est à l'usage qu'ils
osent faire de leur esprit.

Mais ce qui prouve plus que tout le
reste, l'application constante de Pytha-
hore aux Sciences exactes, c'est qu'il est
le premier qui ait réduit la Musique en

Art; je veux dire, la chose du monde qui paroissoit la moins susceptible de contrainte & de regles. Un jour qu'il se promenoit aux environs d'une forge prêt à profiter de toutes les expériences qui se présenteroient, il pensa qu'on pourroit donner à l'ouïe quelque secours qui assurât ses décisions, à peu près comme on en a donné à la vûe & au toucher, deux sens principaux; dont l'un se rectifie par l'usage de l'Equerre & de la Régle, l'autre par celui de la Balance & des Mesures. Plein de cette pensée, il entendit par hazard le bruit de plusieurs marteaux, qui tombant sur une enclume, formoient un mélange assorti de sons, & rendoient des accords parfaits. Il y distingua l'octave, la quinte, la quarte. Un si heureux événement l'engagea d'entrer dans la forge; & il s'y assura par beaucoup de répétitions faites à propos, que la différence de ces sons n'étoit fondée que sur les différentes pesanteurs des marteaux, & qu'on ne devoit point tenir compte, ni de leurs figures, ni de la situation du fer qu'on battoit, ni de la diversité qui pouvoit se rencontrer dans l'impétuosité du coup. Il examina donc avec toute l'attention possible la pesanteur de ces marteaux; il s'en retourna après chez lui. Là, ayant

ayant planté un long bâton en forme de chevalet, d'un angle de sa chambre à l'autre, il y attacha quatre cordes de même matiere, de même longueur, de même grosseur : & afin que son expérience fût plus exacte, il eut soin que ces cordes fussent tendues ou tirées par des poids. Il remarqua ensuite dans leurs accords les mêmes consonnances, qu'il avoit remarquées à la forge. Car le ton de la premiere corde tendue par un poids de 12 livres, comparé au ton de la seconde tendue par un poids de 6 livres, étoit dans le raport de 2 à 1, qui est l'octave. La plus voisine de celle-ci tirée par un poids de 8 livres, rendoit un ton qui étoit à celui de la premiere comme 3 à 2 ou 12 à 8, ce qui forme la quinte. Enfin la quatriéme corde tirée par un poids de 9 livres rendoit un ton qui, comparé à celui de la premiere, formoit la quarte. Tous ces raports convainquirent Pythagore à tel point, qu'il inventa un instrument, sur lequel il trouva moyen de rapporter la même tension que les poids avoient produite dans les cordes ; & comme il vit avec plaisir que cette regle étoit toujours sûre, il l'apliqua dans la suite à plusieurs autres instrumens. On peut chercher un détail plus circonstancié dans les Auteurs, qui ont écrit sur la Musique

Art; je veux dire, la chose du monde qui paroissoit la moins susceptible de contrainte & de regles. Un jour qu'il se promenoit aux environs d'une forge prêt à profiter de toutes les expériences qui se présenteroient, il pensa qu'on pourroit donner à l'ouïe quelque secours qui assurât ses décisions, à peu près comme on en a donné à la vûe & au toucher, deux sens principaux; dont l'un se rectifie par l'usage de l'Equerre & de la Régle, l'autre par celui de la Balance & des Mesures. Plein de cette pensée, il entendit par hazard le bruit de plusieurs marteaux, qui tombant sur une enclume, formoient un mêlange assorti de sons, & rendoient des accords parfaits. Il y distingua l'octave, la quinte, la quarte. Un si heureux événement l'engagea d'entrer dans la forge; & il s'y assura par beaucoup de répétitions faites à propos, que la différence de ces sons n'étoit fondée que sur les différentes pesanteurs des marteaux, & qu'on ne devoit point tenir compte, ni de leurs figures, ni de la situation du fer qu'on battoit, ni de la diversité qui pouvoit se rencontrer dans l'impétuosité du coup. Il examina donc avec toute l'attention possible la pesanteur de ces marteaux; il s'en retourna après chez lui. Là, ayant

ayant planté un long bâton en forme de chevalet, d'un angle de sa chambre à l'autre, il y attacha quatre cordes de même matiere, de même longueur, de même grosseur : & afin que son expérience fût plus exacte, il eut soin que ces cordes fussent tendues ou tirées par des poids. Il remarqua ensuite dans leurs accords les mêmes consonnances, qu'il avoit remarquées à la forge. Car le ton de la premiere corde tendue par un poids de 12 livres, comparé au ton de la seconde tendue par un poids de 6 livres, étoit dans le raport de 2 à 1, qui est l'octave. La plus voisine de celle-ci tirée par un poids de 8 livres, rendoit un ton qui étoit à celui de la premiere comme 3 à 2 ou 12 à 8, ce qui forme la quinte. Enfin la quatriéme corde tirée par un poids de 9 livres rendoit un ton qui, comparé à celui de la premiere, formoit la quarte. Tous ces raports convainquirent Pythagore à tel point, qu'il inventa un instrument, sur lequel il trouva moyen de rapporter la même tension que les poids avoient produite dans les cordes ; & comme il vit avec plaisir que cette regle étoit toujours sûre, il l'apliqua dans la suite à plusieurs autres instrumens. On peut chercher un détail plus circonstancié dans les Auteurs, qui ont écrit sur la Musique

des Anciens : ce que j'ai hazardé suffit pour la gloire de Pythagore.

II.

Diverses erreurs qui ont couru sur son compte.

Au reste, comme les grandes réputations sont sujettes à une infinité d'erreurs & de mécomptes, la réputation de ce Philosophe n'en fut point exempte. On avoit trop d'intérêt à le produire sur la scene. Les uns feignirent qu'il étoit encore en Egypte, lorsque ce Royaume fut snbjugué par Cambyse, & qu'il se trouva au nombre des prisonniers que ce Prince fit transporter à Babylone; que là, il connut les Prophêtes Daniel & Ezéchiel, qu'il se familiarisa avec eux, qu'il en apprit mille choses rares & curieuses : de sorte que Clément Alexandrin nomme sa Philosophie la Philosophie Hébraïque. Les autres soutinrent que Pythagore lui-même étoit Juif, & qu'il avoit emprunté sa fameuse *Tétractys* du *Tétragrammaton* des Hébreux, nom ineffable, tout rempli d'une vertu secrette, & qu'il étoit défendu de prononcer. Mais ce sont là de vaines conjectures, que notre siécle a aussi heureusement, que sans peine, réfutées. Et pour ne point m'écarter ici de la *Tétractys* des Pythagoriciens, j'avouerai d'après Plutarque, que ce n'étoit

Huet in Dem. Evang.
Strom. l. 1.
Van Dale de Arist. c. 27.
De plac. Philos. l. 1.

rien

rien autre chose qu'un serment mystérieux, dont ils se servoient pour donner plus de poids & d'autorité à leur parole. » Nous jurons, disoient-ils, par » le nombre quatre, nombre qui est » saint de sa nature, & qui constitue » l'essence même de Dieu. Comment » cela ? en rappellant ses quatre plus es» sentielles perfections, son unité, sa » puissance infinie, sa bonté, sa sa» gesse. » Ce serment brilloit sur tout dans la bouche de Pythagore, qu'on soupçonne encore d'avoir donné le nom de *Tétractys* au nombre de trente-six. Et sa raison étoit, que comme l'essence divine est désignée par quatre, l'ame du monde est désignée par quatre fois neuf: & la beauté de ce dernier nombre, ajoutoit Plutarque, consiste en ce qu'il est formé des quatre premiers pairs & des quatre premiers impairs joints ensemble. Voilà un échantillon des propriétés imaginaires dont les Anciens se remplissoient l'esprit : propriétés cependant qu'on doit moins attribuer à Pythagore qu'à ses Disciples, extrêmement jaloux de se faire admirer. Il y a un Ouvrage de l'Abbé Trithéme presque aussi fou que devot, lequel a pour titre : Des Cachets Magiques & des Chiffres Planétaires inventés par les anciens Philosophes, & essayés à diverses repri-

V. aurea Carm.

Plut. de Is. & Osir.

ses sur la vertu du *Tétragrammaton*.

In Tetr. Pythag.

Valentin Weigel, moitié Philosophe, moitié visionnaire, a cru que la *Tétractys* de Pythagore étoit une Arithmétique quaternaire, dont il avoit seul la clef, & qui lui épargnoit toutes les difficultés qu'on rencontre ordinairement, & les fractions & les incommensurables & les signes radicaux. Cette Arithmétique doit être mise en regard avec la Binaire, proposée par quelques modernes, mais dont il ne paroit point qu'on ait fait jusqu'ici, ni grand cas, ni grand usage. Je ne sçai où Weigel a puisé cette conjecture : ce n'est pas la premiere, ni la seule qu'il ait risquée. Du moins, je n'en trouve aucun vestige dans ceux qui ont écrit sur cette matiere, dans Nicomaque parmi les Grecs, dans Boëce & Apulée parmi les Latins.

Reuchl. de arte Cabal. l. 2.

Mais de toutes les erreurs qui se sont répandues sur le compte de Pythagore, la plus importante est l'accusation de Magie. On a porté même cette accusation si loin, qu'on l'a regardé comme un homme très-profond dans cette Science, ou plutôt dans ce néant de toute Science, & qu'on lui a attribué je ne sçai combien d'inventions subtiles, mystérieuses. Telles sont le Miroir Astronomique, ou l'art d'entendre ce qui est pronostiqué par la Lune; la Roue d'O-

Naudé, Apol. &c. c. 10.

nomancie, ou le rapport que les noms propres ont entre eux; la Sphere de Divination; le Systême particulier des couleurs, où l'on prouve que vûes pendant le sommeil, elles sont toutes des signes de prospérité hors le bleu céleste. Pline le Naturaliste y ajoute la Médecine superstitieuse & Magique, celle qui consiste dans les sympathies & les antipathies, dans le combat réciproque des qualités élémentaires, dans mille autres suppositions pareilles, reçues par la foule avide & crédule des ignorans, c'est-à dire par le plus grand nombre.

Lib. 15.

Mais à tous ces reproches de Magie intentés contre Pythagore, j'ai deux choses à répondre. La premiere, que c'est une des accusations qui se hazarde & le plus aisément & le plus volontiers, parce qu'on ne court aucun péril à la hazarder. *Facilius infamatur quam probatur*, disoit un autre Philosophe poursuivi pour le même crime, & également innocent La seconde, c'est qu'il y a grande apparence que des gens prévenus de fausses idées, & trop dans le goût de ceux qui *sui quæstus causâ fictas suscitant sententias*, emprunterent le nom de Pythagore, pour se donner plus de crédit & de relief auprès des peuples follement attirés par la nouveauté. C'est ainsi qu'en agissent les

Apul. in Apol.

Ennius apud Cic. l. 1. de Divin.

Imposteurs de profession, & cette conduite frauduleuse ne leur réussit pas trop mal.

III.

De sa Morale.

Quelque net que me paroisse Pythagore du soupçon de Magie, je conviens pourtant qu'il y avoit donné lieu par ses manieres obscures & affectées : c'étoit là son caractere. Il aimoit à se couvrir de voiles mystérieux ; il tâchoit par des énigmes & des sous-entendus, à se faire deviner. Au fond cependant, rien n'étoit plus pur que la Morale de ce Philosophe : rien n'étoit plus conforme aux différens besoins de la Société. Il recommandoit à tout le monde de porter le joug pénible des loix, aux dépens même des avantages particuliers. Il faisoit valoir incessamment les égards de la tolérance, que les hommes se doivent les uns aux autres, & qui leur est si nécessaire dans cette variété infinie d'opinions où ils se trouvent malgré eux. Il ne donnoit le nom de sages qu'à ceux qui sont prêts de tout sacrifier à la vérité, richesses, honneurs, famille, réputation même, & qui s'étudient à répandre de solides bienfaits sur les autres : *par là*, ajoutoit-il, *on participe à la Divinité, on s'y unit de la*

Diog. Laërt. in Pythag.

Antiph. apud Porph. l. 2. de abstin.

Ælian. l. 1.

Tout ce détail de ſymboles & d'allégories nous paroît aujourd'hui aſſez froid, aſſez puérile. Ce qui pourroit cependant le faire pardonner à Pythagore, c'eſt qu'il l'avoit trouvé établi en Egypte, où les Hiéroglyphes répandus ſur tous les édifices publics, produiſoient à peu près le même effet : & comme ces Hiéroglyphes l'avoient frappé dans ſa jeuneſſe, il eut bien de la peine à ſe défendre d'une ſorte d'imitation dans l'âge avancé. J'ajouterai ici que le Légiſlateur des Juifs, qui comme le Philoſophe Grec avoit été élevé parmi les Egyptiens, ne dédaigna point de ſe ſervir en quelques rencontres de ces ſymboles, & qu'il les préféra même à une inſtruction plus ouverte & plus dévelopée : ſans doute parce que cette inſtruction allégorique répondoit mieux aux vues qu'il pouvoit alors avoir.

Plut. de Iſ. & Oſir. Bayle Diction. Crit. à l'article Pythag.

V.

Pour ce qui regarde la défenſe de manger des féves, que pouvoit-elle être autre choſe qu'un précepte de ſanté, qu'un conſeil ſalutaire de s'abſtenir de ce légume, & en général de tous les mets dont on avoit reconnu de mauvaiſes ſuites? La Médecine, qui dans

D'où venoit ſa défenſe de manger des feves.

Porph. de Abſt. l. 3. & 4.

dans les commencemens devoit être assez imparfaite, si cependant c'étoit une imperfection d'avoir peu de remedes & de les tirer des plantes usuelles, de préférer la voix de la Nature aux Systêmes composés, toujours exclusifs d'un grand nombre de faits particuliers: la Médecine, die-je, ne roula d'abord que sur cette connoissance pratique des alimens, les uns favorables, les autres nuisibles à la santé. Les Egyptiens y excellerent par dessus tous les autres peuples, mérite dont ils étoient redevables à leur extrême sobriété : & c'est d'eux apparemment que les Juifs tirerent la distinction si fameuse dans la Loi de Moïse, des animaux mondes & des animaux immondes. Mais ce qui n'étoit en Egypte qu'un ptécepte de santé, devint parmi les Hébreux une pratique de Réligion A l'égard de Pythagore, on dit qu'il étoit si plein de la défense de manger des fêves, qu'il aima mieux se faire tuer par des assassins qui le poursuivoient, que de traverser un champ semé de ce légume, & de le fouler aux pieds.

Diog. Laërt. ubi suprà.

J'avoue qu'une pareille histoire a tout l'air d'une fable, & encore d'une fable ridicule, insipide. Le Philosophe Grec pouvoit-il ignorer ce que le Droit naturel prescrit à chaque homme, qu'il

eſt obligé avant toutes choſes de pourvoir à ſa ſureté, de veiller à ſa conſervation ? Les Juifs étoient les ſeuls qui euſſent ſur cette matiere des uſages opposés à ceux de tous les autres hommes, & qui les jours du Sabbat, négligeaſſent abſolument & leur propre défenſe & les ſoins les plus chers à la vie. Pour cela même, ils coururent ces jours-là beaucoup de haſard, ils ſouffrirent beaucoup de pertes & de diſgraces, & l'Auteur des Antiquités Hébraïques obſerve que cette inaction totale du jour du Sabbat ne contribua pas peu à la priſe & à la ruine de la Ville ſainte, les ennemis en profitant pour pouſſer leurs ouvrages, avancer leurs machines, établir leurs terraſſes, ſans aucune crainte d'être détournés.

Reland. Antiq. Hebraïc. p. 4.

Je viens préſentement au fond du Syſtême de Pythagore : fond des plus riches, puiſque d'un côté toute la Philoſophie des Orientaux s'y trouve comme abſorbée, & que de l'autre les Platoniciens y ont puiſé comme dans une ſource féconde, leurs principaux dogmes. D'abord, Pythagore reconnoiſſoit un Dieu, non point hors du monde, mais renfermé dans le monde même, uniſſant toutes ſes parties les unes avec les autres, ſeul principe du mou-

Jambl. de Myſt.

Proclus in Tim.

mouvement & cependant immobile. Suivant cette Doctrine, louée de Saint Justin Martyr, Dieu est répandu partout, il meut tout, il agite tout : il est l'ame universelle, l'ame du monde, caché seulement & obscurcie par la matiere qui lui tient lieu, si j'ose ainsi parler, de masque & d'enveloppe. Toutes les ames particulieres sont des écoulemens, des portions de cette ame infinie. Elle seule subsiste, tandis que les autres sont dans un mouvement continuel, passent par plusieurs épreuves, & souhaitent sans cesse de se rejoindre à leur Océan. Spinoza nomme les ames particulieres, des modifications subites & passageres de l'ame du monde. Les Platoniciens, dans leur langage poëtique, les regardoient comme des sœurs cadettes entierement soumises à leur sœur ainée, entierement dépendantes d'elle.

Epist. inter op. posth.

Entre Dieu ou l'ame du monde, & les ames particulieres, sont distribuées trois classes de substances intelligentes, qui se succedent dans une proportion égale, & forment ce que les Egyptiens appelloient la Chaine d'Osiris qui environne tout l'Univers. La premiere classe comprend les Dieux subalternes ou inférieurs, ainsi nommés, parce qu'ils sont les Conseillers de l'E-

tre suprême, les exécuteurs de ses volontés. La seconde renferme les Dieux intermédiaires, ou Démons, ou Génies, qui président sur les Astres & peuplent toutes les parties de l'Univers: sans quoi il seroit, dit Philon, comme un corps inanimé, comme une masse qui n'a ni beauté ni agrément. Enfin la troisiéme contient les Heros qui doivent leur naissance aux Dieux intermédiaires, & qui pendant toute leur vie ont paru avec éclat & avec distinction, sous la qualité la plus aimable de toutes, celle de Bienfaicteurs.

De Opif. mundi.

Quoique toutes ces substances intelligentes agissent chacune à leur maniere, il faut cependant avouer qu'il n'y a que l'Etre suprême qui agisse véritablement, & dont l'action n'ait point de bornes, parce qu'elle embrasse une étendue infinie. Pour les ames particulieres, elles étoient heureuses dans leur origine, & le seroient encore, si elles n'avoient point failli. Le châtiment a suivi de près la faute: elles ont été plongées dans des corps, où le sensible, dit agréablement Porphire, les tient attachées comme une espece de clou, & leur ôte la liberté de s'en séparer. Quelques-unes de ces ames, nettoyées de leurs souillures, retourneront à leur principe au bout d'un certain tems: les

autres continueront à animer successivement des corps plus ou moins parfaits, suivant qu'elles se seront bien ou mal comportées.

VI.

Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.

Tout ce qui s'unit à la matiere, devient nécessairement mauvais, limité, défectueux : c'est l'imperfection même. Ainsi les ames liées aux corps se trouveroient dans une stupidité affreuse, si elles n'avoient la faculté de se ressouvenir d'une partie de ce qu'elles ont sû auparavant. Voilà la réminiscence tant célebrée par les Platoniciens. Et comme le concert mélodieux que font les Astres, est ce qui les a frappées le plus avant leur descente sur la Terre, c'est en effet ce qu'elles tâchent le plus de se rappeller pendant le cours de cette vie : & les ames que leur mémoire sert le mieux, dont toute la sensibilité a pour objet l'harmonie céleste, sont aussi favorablement traitées qu'elles peuvent l'être dans leur captivité. On sçait qu'il s'agit moins alors de plaisirs, que d'adoucissemens.

Il y a apparence que tout ce qu'avançoit Pythagore, au sujet du concert que font les Astres, doit être regardé comme une de ces faillies qui échappent quel-

quelquefois aux esprits les plus raisonnables. Mais dans la suite on renchérit sur cette idée, qui de soi-même est assez susceptible de fanatisme. Jamblique assûre, par exemple, que notre Musique doit sa naissance à la Musique du Ciel ; mais qu'il y a autant de différence de l'une à l'autre, que d'un original à une foible copie. Macrobe observe que tous les corps qui [illegible]encontrent, qui frappent l'un contre[illegible]e, doivent produire un bruit ou u[illegible] ; que ce bruit est plus ou moins a[illegible]ble, plus ou moins flateur, suivant les divers chocs de ces corps poussés par des forces inégales : & il conclut de-là, que le mouvement des Astres étant reglé avec une sagesse supérieure, ces Astres doivent produire la plus douce & la plus touchante de toutes les harmonies. Censorin va encore plus loin, & il remarque curieusement, que de la Terre à la Lune, il y a un ton de Musique, de la Lune à Venus un demi-ton, de Venus à Mercure a un autre demi-ton, de la Terre au Soleil trois tons & demi, &c.

De Myst.

In Somn. Scip. l. 2.

De die natali.

Suivant ce systême d'Acoustique, que j'abrege encore crainte d'ennui, le Ciel est une espece de Livre noté par la meilleure main, où les intervalles des tons sont parfaitement bien marqués. Il ne s'agit plus que d'avoir des yeux assez pé-

nétrans

nétrans, pour déchiffrer cette prodigieuse Musique. S'imaginera-t-on que depuis les jours de Pythagore, on a encore osé dire que les Astres, en se mouvant les uns sur les autres, formoient un concert harmonieux? Ç'a été l'opinion de quelques Docteurs moitié Juifs, moitié Mahométans, & par-dessus cela encore Disciples outrés d'Aristote. L'illustre M. Pellisson, dans les chimeres qu'il reproche aux Calvinistes, se raille d'un Professeur très-connu de leur Secte, qui faisoit confidence à ses amis qu'il entendoit distinctement le bruit & le choc des Spheres célestes.

Maim. More nevo p. 1.

VII.

La doctrine si vraisemblable de la pré-existence des ames, étoit d'autant plus au goût de Pythagore, qu'elle l'aidoit à résoudre toutes les questions, qu'on lui pouvoit proposer sur l'origine du Mal moral & du Mal physique. Avantage certainement très-considérable pour un Philosophe, que de pareilles questions embarrassent toujours. Demandoit-on à Pythagore pourquoi tout souffre, tout se plaint sur la Terre; pourquoi les hommes sont doublement malheureux, & par les disgraces qu'ils ont à craidre des objets du dehors, & par les inquiétudes qu'ils

S'il est premier Auteur de la Métempsycose.

qu'ils se procurent sans cesse au-dedans d'eux-mêmes ? Sa réponse étoit toujours prête. « Cette vie, disoit-il, est « la punition d'une vie antérieure. L'a« me de l'homme, par ses déréglemens, « & par ses desirs immodérés, s'est « séparée de l'ame du Monde à qui elle « étoit unie de sa nature. Avant que « de s'y rejoindre, il faut qu'elle subisse « plusieurs épreuves, qu'elle change « souvent de prison, qu'elle répare ses « anciennes fautes, en animant un cer« tain nombre de corps. Telle est sa « destinée : rien ne sçauroit l'en affran« chir. « Par-là, & de conséquence en conséquence, se trouvoit établie la Métempsycose : & quoique Pythagore n'en fût pas le premier Auteur, on peut dire cependant qu'il en faisoit un usage nouveau, & auquel personne n'avoit songé avant lui.

Les Indiens, les Perses & en général tous les Orientaux, admettoient bien la Métempsycose comme un dogme particulier, & qu'ils affectionnoient beaucoup : mais pour rendre raison de l'origine du mal moral & du mal physique, ils avoient recours à celui des deux Principes, qui étoit leur dogme favori & de distinction. Ainsi, quand ils soutenoient que sans rien perdre de son essence, l'ame traverse différens corps

corps, & qu'ils la comparoient à un morceau de cire, qui eſt toujours le même, quoiqu'on lui faſſe prendre des figures contraires, tout cela étoit fondé ſur la ſupoſition ſuivante : que dans l'idée de l'ame ſe trouve renfermée l'idée d'un corps, quel qu'il ſoit ; & que comme ce ſont deux ſubſtances incomplettes, l'une n'a de force & de réalité qu'autant qu'elle eſt unie à l'autre. Cette ſupoſition, que tous les Matérialiſtes recevroient ſans peine, étoit bien éloignée des ſentimens de Pythagore, lui, qui regardoit le corps comme le tombeau de l'ame, comme le lieu de ſon exil. Sur ſes traces, Origene qui affectoit un Chriſtianiſme tout métaphyſique, enſeigna que ce n'étoit ni pour manifeſter ſa puiſſance, ni pour donner des preuves de ſa bonté infinie, que Dieu avoit créé le Monde ; mais ſeulement pour punir les ames qui avoient failli dans le Ciel, qui s'étoient écartées de l'Ordre. Et c'eſt pour cela qu'il a entremêlé ſon Ouvrage de tant d'imperfections, de tant de défauts conſidérables, afin que ces Intelligences dégradées qui devoient être enſevelies dans les corps, ſouffriſſent davantage.

L'erreur d'Origene n'eut point de ſuite : elle étoit trop groſſiere pour s'y pouvoir méprendre. A l'égard de la

Mé-

Métempſycoſe, on abuſa étrangement de ce dogme, qui ſouffrit trois eſpeces de révolutions. En premier lieu, les Orientaux & la plupart des Grecs, croyoient que les ames ſéjournoient tour à tour dans les corps des différens animaux, paſſoient des plus nobles aux plus vils, des plus raiſonnables aux plus ſtupides, & cela ſuivant les vertus qu'elles avoient pratiquées ou les vices dont elles s'étoient ſouillées, pendant le cours de chaque vie. Secondement, pluſieurs Diſciples de Pythagore & de Platon ajouterent que la même ame, pour ſurcroit de peine, alloit encore s'enſevelir dans une plante ou dans un arbre, perſuadés que tout ce qui végéte a du ſentiment & participe à l'Intelligence univerſelle. Enfin, quand le Chriſtianiſme parut & qu'il changea la face du Monde, en découvrant les folles impiétés qui y régnoient, les Celſes, les Creſcents, les Porphires, eurent honte de la maniere dont la Métempſycoſe avoit été propoſée juſqu'à eux, & ils convinrent que les ames ne ſortoient du corps d'un homme que pour rentrer dans celui d'un autre homme. Par là, diſoient-ils, on ſuit exactement le fil de la Nature, où tout ſe fait par des paſſages doux, liés, homogenes, & non par des paſſages bruſques & violens. Mais on

a beau vouloir adoucir un dogme monstrueux au fond; tout ce qu'on gagne par ces sortes d'adoucissemens, c'est de le rendre plus monstrueux encore.

J'ai dit en parlant des Pharisiens qu'ils proposoient je ne sçai quelle Metempsycose pour les ames des gens vertueux seulement. Je dirai ici, par forme d'explication, qu'ils [illegible] sur le passage suivant du Livre de Job: *Le Dieu fort fait ces choses deux & trois fois envers l'homme*; & qu'ils entendoient d'un double & d'un triple retour de l'ame dans les corps, jusqu'à ce qu'elle fut entierement nettoyée de toutes ses taches. Mais quand on leur demandoit avec lequel de ces corps l'ame ressusciteroit, pour obéir à la voix du Tout-puissant, leur recours etoit à des allégories, à des fines [illegible], dont l'ignorance a coutume de se prévaloir, lorsqu'elle se voit en [illegible].

VIII.

Après m'être si long-tems étendu sur Pythagore, on croiroit sans doute que je l'aurois épuisé. Il ne l'est pourtant pas encore, & ce qu'il y a de plus singulier dans sa doctrine reste à developer: j'entens les Nombres, que le Philosophe Grec regardoit comme les principes de

toutes

[illegible] sur les Nombres.

toutes choſes. Mais comment les nombres qui n'ont d'eux-mêmes aucune réalité, qui ne roulent que ſur des raports, des additions, des retranchemens, des combinaiſons & des changemens d'ordre, peuvent-ils être pris pour principes? Cette dignité leur convient-elle? Effectivement, qu'on éleve les nombres à telle puiſſance qu'on voudra, qu'on en tire les racines quarrées ou cubiques, qu'on les réduiſe en fractions ou en parties *infinitéſimales*, qu'on en forme même des ſéries ou des ſuites, ſoit déterminées, ſoit arbitraires, dont tous les termes iront en croiſſant ou en décroiſſant: que trouvera-t-on après tout? des nombres rangés, il eſt vrai, de différentes manieres & variés à l'infini; mais on ne trouvera rien de plus.

Cela poſé, qu'eſt-ce que les nombres de Pythagore, que ces propriétés admirables du pair & de l'impair dont s'entretiennent tous ſes Diſciples? Sans doute que ce ne peuvent être que des nombres intelligibles, & en général que les idées de Dieu, éternelles, conſtantes, immuables, que ſon eſſence même dans laquelle il conſidere les raports & les degrés de perfection, qu'il a mis dans tous ſes ouvrages! Les Nombres de Pythagore & les idées de Platon reviennent donc peu à peu près au même.

Plat. in Epinom.

V. Macrob. in Somn. Scip. l. 1. & Servium ad Ecl. Virg. quartam.

L'un

L'un & l'autre soutenoit que Dieu a dans sa main le commencement, le milieu, la fin de toutes choses, qu'il va rapidement d'un bout à l'autre, qu'il suit toujours l'ordre le plus simple & le plus naturel; que les idées originales, archétypes, sur lesquelles le monde a été formé, sont nécessaires, exemtes de vieillesse, de changement, d'altération; que Dieu a été appellé la souveraine Intelligence, l'Entendement universel, parce qu'il renferme en lui même toutes ces idées & qu'il les apperçoit d'une vûe nette & distincte; que les opérations de sa toute-puissance ne se sont point terminées au monde sensible & aux diverses formes des Etres qui y sont contenus; qu'il y a outre cela un monde intelligible, & que c'est par lui que Dieu avoit commencé à donner un essai de la création, les idées intelligibles l'ayant conduit & réglé dans tout le détail du sensible.

Voilà des principes bien relevés, bien métaphysiques: & par cela même qu'ils sont hors de l'usage ordinaire des hommes, Saint Augustin décide qu'ils sont inutiles aux hommes. » Comme c'est pour eux qu'on philosophe, ajoute-t-il, on les gêne à pure perte, en supposant des choses intellectuelles qui » ne les frappent point, & qui même

De Trin. l. 1.

ne

» ne peuvent les frapper. » Aussi les Disciples de Pythagore s'humaniserent-ils plus que leur maitre. Loin de se tenir dans une certaine région d'idées dont l'accès est si difficile à ceux mêmes qui ne craignent point de s'y égarer, ils tomberent insensiblement dans une autre extrémité : ce fut de recueillir avec un soin opiniâtre toutes les propriétés des nombres, entant qu'ils représentent quelques parties de la grandeur divisible à l'infini : & d'employer ces propriétés à découvrir les mysteres les plus cachés de la Nature, & ce que Dieu a bien voulu qu'on démêlât de son essence infinie : persuadés que celui qui se flatte de la connoître parfaitement, la diminue, & que celui qui craint de la diminuer, ne la connoît point du tout.

V. Pet. Bungum de Num. myst.

Je tombe ici d'accord que ces recherches arithmétiques, tant vantées par les Pythagoriciens, ont quelquefois produit des rencontres assez heureuses, des singularités assez piquantes; qu'elles ont même donné lieu à l'esprit de s'exercer, de s'étendre, de se mettre sur les voies de l'Art de découvrir. Mais parmi tout cela, rien de décidé, rien qui pénétre dans le fond des choses. Quelques Peres de l'Eglise (je suplie qu'on me pardonne ma sincérité) se sont aussi plûs à ces subtilités des nombres, & s'y sont plûs

plûs d'une maniere très-frivole. J'en accuse entre autres Saint Augustin. Ce Grand Homme qui a si bien éclairci toutes les matieres de la Religion, donne quelquefois dans des rafinemens peu dignes de la hauteur de son génie. Pour montrer, par exemple, que les combinaisons mystérieuses des nombres peuvent servir à l'intelligence de l'Ecriture, il s'étaye de la louange que l'Auteur de la Sagesse donne à Dieu, d'avoir tout fait avec poids, nombre & mesure. Il fait beaucoup valoir cette louange, & en même tems il en tire des principes peu certains, des allégories bizarres, dont il a la complaisance de se servir, comme si c'étoient des vérités incontestables. J'ajoute ici que dans le Bréviaire Romain, il se trouve quelques-unes de ces allégories données en forme de Leçons. Comment, après tant de critiques & de changemens, s'y trouvent-elles encore? Ne devoit-on pas les en retrancher?

Aug. de Civit. Dei. l. 15.

X I.

Quoiqu'il en soit, je vais rapporter quelques traits de la maniere dont les Pythagoriciens apliquoient les propriétés des nombres aux Sciences les plus sérieuses, & les plus abstraites. On verra

Divers traits qui ont rapport à cette doctrine.

verra si cette maniere méritoit tout l'éclat qu'elle a eu dans le monde, & si le titre pompeux de Théologie Arithmétique que lui donnoit Nicomaque, lui convient. Il me semble que ce titre a été depuis peu employé plus à propos en Angleterre; & l'oreille la plus délicate ne sçauroit qu'applaudir à ceux de Théologie Physique, & de Théologie Astronomique.

L'Unité étant indivisible & n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre, que pour le principe génératif des nombres. Par-là, disent les vers attribués à Orphée, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractere sublime, le sceau même de Dieu. Dans tous les endroits où il est connu (& où peut-il être obscurci, où peut-il être ignoré?) on le nomme avec admiration, Celui qui est, celui qui est un. Voilà les seuls titres qui lui conviennent, & qui le distinguent de tous les autres Etres, dont tel est le sort humiliant, qu'ils changent, qu'ils coulent, qu'ils fuyent sans cesse & sans retour. A l'égard des nations qui suivoient la doctrine si connue de Zoroastre, elles appelloient le bon Principe, le Premier ou l'Un. *Ce qui embrasse*, ajoutoient-elles, *toutes ses perfections*. La preuve en est, que tout ordre, tout arrange-ment,

Picus Mirand. de ente & uno c. 1. & 2.

Plut. de Is. & Osir.

ment, s'annonce par l'Unité. Lorſqu'on veut dire qu'un Royaume eſt bien policé, qu'il eſt floriſſant, on dit qu'un même eſprit y régne, qu'une même ame le vivifie, qu'un même reſſort le remue. On éloigne par là toute idée de cabale & de brigue : on fait ſentir le prix de la paix & de la tranquillité, qui ſont fondées ſur un accord mutuel.

Le nombre Deux déſigne le mauvais principe, & par conſéquent le déſordre, la confuſion, le changement. C'eſt le titre qui ſied toujours à la Matiere ; & Platon le comparoit à Diane qui fut toujours ſtérile, & par là mépriſée. Car la fécondité eſt une marque de bonheur, du moins à certains égards. La haine qu'on portoit au nombre Deux, s'étendoit à tous ceux qui commençoient par le même chiffre, 20. 200. 2000. &c.

Porph. de vita Pyth.

In Thæet.

Suivant cette prévention ſi ancienne, les Romains dédierent à Pluton le ſecond mois de l'année ; & le ſecond jour du même mois, ils faiſoient un grand nombre de cérémonies ſuperſtitieuſes, pour purifier Rome & expier les manes des morts. Toute la Ville étoit alors dans la triſteſſe, & dans l'accablement : la joye folâtre & mere des doux plaiſirs, n'oſoit y paroître. Des curieux ont remarqué que le ſecond

jour des mois avoit été fatal à beaucoup de Grands Hommes, & qu'il y étoit arrivé des malheurs & des désastres prodigieux. Ils appellent l'Histoire en garantie de cette remarque, qui même supposée vraie, n'est tout au plus qu'un effet du hazard ; je veux dire qu'il n'y a aucune raison nécessaire, ni aucune cause apparente, pourquoi ces événemens sont arrivés ces jours là plutôt que tout autre. Ne pourroit-on pas appliquer ici le bon mot de Diagoras ? Comme il étoit dans un Temple de Neptune, on lui montra plusieurs tableaux, monumens de reconnoissance offerts par des personnes échapées du naufrage. Douterez-vous après cela, lui disoit on, de l'heureuse puissance de ce Dieu ? Je ne vois point, reprit il, les tableaux de ceux qui ont péri, malgré toutes leurs promesses. On s'attache uniquement à ce qui frappe, & on néglige tout le reste comme inutile, on n'y fait point attention.

Qu'on me permette ici d'observer, & peut-être que ces sortes de traits ne sont pas les moins utiles au public : qu'on me permette, dis-je, d'observer qu'il n'y a gueres de Princes, même parmi les plus fiers & les plus hardis, qui n'ayent donné dans cette frivole distinction des jours heureux & malheureux,

reux. Témoin celui de Saint Mathias que Charles Quint regardoit comme le plus favorable de ſa vie, & celui de la Pentecôte, dont ſe félicitoit pareillement Henri III. Témoin encore le mercredi qu'affectionnoit ſi fort Sixte Quint, cet homme du caractere le plus ſingulier, & où il convenoit naïvement que tous les bonheurs qu'il avoit jamais reſſentis, lui étoient arrivés. On ſçait que pendant pluſieurs ſiécles, les ennemis ſi nombreux de la France eurent une grande attention de ne former contre elle aucune entrepriſe le jour de la Fête de Saint Louis, ſe perſuadant que ce jour ne pouvoit que leur être funeſte & infiniment préjudiciable : & c'eſt là même ce qui engagea en 1704 la Flotte combinée des Anglois & des Hollandois d'attaquer la nôtre le 24 du mois d'Août, plutôt que de remettre l'action au lendemain, ſuivant que l'auroient exigé les régles de la guerre.

Le nombre Trois plaiſoit ſur-tout aux Pythagoriciens, qui y trouvoient de ſublimes myſteres, & qui ſe vantoient au même tems d'en avoir ſeuls la clé. Ils l'appelloient Harmonie parfaite. Dans la ſuite, les Athéniens pour réconcilier Minerve & Neptune qui ſe diſputoient le pas, ôterent le ſecond jour du huitiéme mois & le laiſſerent

sans nom, ne daignant point lui en donner. Aristote remarque que la ligne n'ayant qu'une dimension, représente l'Unité; que la superficie par conséquent représente le Deux; & qu'enfin le corps représente le Trois. » On ne peut concevoir, ajoute-t-il, aucune autre dimension; & Pythagore sans doute avoit raison de dire que tout & chaque chose sont composés de Trois, » & que ce nombre est une espece de » Loi dictée par la Nature qui veut expressément qu'on s'y attache. » De là est venu le cas infini qu'on en faisoit autrefois dans les sacrifices, dans les prieres publiques, dans les autres cérémonies de la Religion. Le nombre impair leur étoit affecté, & entre eux le nombre Trois qui est le premier des impairs.

L. 1, de Cœlo & Mundo.

Un sçavant Italien, Chanoine & Grand Chantre de l'Eglise de Bergame, a ramassé avec beaucoup de soin toutes ses singularités qui appartiennent au Trois. Il y en a de philosophiques, de poëtiques, de fabuleuses, de galantes, & même de dévotes. On ne doit pas être surpris de ce composé bizarre, & mal assorti : il est principalement du goût d'un Italien.

V. Pet. Bungum ubi suprà.

Le nombre Quatre, comme on l'a déja vu, renferme toute la religion du

ferment, & fait sentir l'étroite obligation qui nous est imposée de le tenir. Outre cela, ce nombre rappelle l'idée de Dieu & de son infinie puissance qui a tout arrangé dans l'Univers. En voici, selon les Pythagoriciens, la preuve certaine. Tous les peuples du monde comptent jusqu'à dix : après quoi, ils recommencent, & ajoutent à ce nombre de nouvelles unités. Par là ils établissent une seconde dixaine, & ainsi de suite. Or telle est la propriété du nombre Quatre, que joint aux trois nombres qui le précédent, il forme dix: ce qui ne convient qu'à lui seul. Et comme il est le plus parfait de tous, la même perfection se répand aussi sur le nombre Quatre, qui l'égale en quelque maniere. Nicomaque se fondoit là-dessus pour l'appeller le type, le symbole de la Nature, parce qu'il représente celui à la voix duquel toute la Nature soumise & docile obéit sans réserve.

Hierocles ad Aur. Carm. V. Meurs. de Denar. Pyth.

Le nombre Cinq étoit sous la sauvegarde de Junon, de la Reine du Ciel, de la Déesse qui préside aux mariages. Ce qui lui avoit mérité un pareil honneur, c'est qu'il est composé de Deux, premier nombre pair, & de Trois, premier nombre impair. Or ces deux nombres réunis l'un à l'autre font cinq, & offre je ne sçai quelle image du

nœud ſolemnel qui lie deux perſonnes de différent ſexe. Dirai je encore, qu'à cauſe que Cinq multiplié par lui-même forme vingt-cinq, ce nombre doit ſignifier l'admirable fertilité de la Terre, qui ſe fait ſentir par la réſurrection annuelle des germes ? Cette convenance vient de ce que la Terre rend avec uſure, mais toujours en mêmes eſpeces, les graines & les ſemences qu'on lui confie. Les variétés, s'il y en a, ne méritent pas plus d'être conſidérées en Botanique que les monſtres le ſont en Anatomie. Leur hiſtoire ne fournit aucune inſtruction.

L. 6. Le nombre Six, au rapport de Vitruve, devoit tout ſon mérite à l'uſage où étoient les anciens Géometres de diviſer toutes leurs figures, ſoit qu'elles fuſſent terminées par des lignes droites, ſoit qu'elles fuſſent terminées par des lignes courbes, en ſix parties égales : & comme l'exactitude du jugement & la rigidité de la méthode ſont eſſentielles à la Géométrie, les Pythagoriciens qui eux-mêmes faiſoient beaucoup de cas de cette Science, employerent le nombre Six pour caractériſer la Juſtice, elle qui, marchant toujours d'un pas égal, ne ſe laiſſe ſéduire ni par le rang des perſonnes, ni par l'éclat des dignités, ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richeſſes.

Le nombre Sept étoit un des plus renommés. Les Naturalistes & les Médecins y croyoient découvrir les vicissitudes & les disparates continuelles de la vie humaine. » Nous changeons, disoient-ils, de goûts, d'inclinations, » d'humeurs, non-seulement tous les » sept ans, mais encore tous les sept » jours & même toutes les sept heures. » Sur cela, ils partageoient la vie en sept quartiers de sept ans chacun, & ils pensoient qu'il falloit avoir du moins 42 ou 43 ans pour être propre au maniment des affaires : ce qui s'accordoit avec les loix de Platon & de Romulus, qui dispensoient des fatigues de la guerre ceux qui étoient parvenus à cet âge, & leur permettoient de se rendre à la patrie, pour l'aider de la maturité de leurs conseils, après l'avoir défendue au péril de leur vie. J'ajouterai ici, que la tradition ancienne reçue par les Hébreux, que Dieu avoit créé le Monde en six jours & s'étoit reposé le septiéme, ne pouvoit manquer d'avoir percé dans toutes les autres nations, & d'y avoir accrédité le nombre Sept, que Philon appelle, suivant son goût allégorique, le triomphe & l'achévement de la Nature. D'ailleurs, ce repos du Seigneur annonce sans doute un point important, sçavoir, que le tra-

Phil. Mund. Opificio V. eti[a] Fab. Paul de Num Septen.

Ubi supr.

vail d'un homme fort & en bonne ſanté ne peut aller qu'à ſix jours, & qu'il lui en faut après cela un tranquille & de délaſſement : & c'eſt ce ſeptiéme jour que Philon appelle encore la Fête commune du genre humain.

Il y a des réflexions bien malignes ſur les avantages du nombre de Sept, dans l'Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo. De pareilles réflexions ne m'étonnent point : l'Auteur hardi de cette Hiſtoire ſe les permet ſans aucune retenue. (*)

Les nombres Huit & Neuf s'attiroient autrefois une grande conſidération : le premier, parce qu'on étoit convaincu qu'il déſignoit la loix naturelle, cette Loi primitive & ſacrée qui ſupoſe tous les hommes égaux ; le ſecond, parce qu'on étoit auſſi convaincu qu'il faiſoit ſentir l'inconſtance & la fragilité des fortu-

(*) *Et qui, per ſtabilire il proprio, & come i Scolaſtici dicono, la ſufficienza di queſto numero ſettenario, cioé, che ne più, ne meno ſono i Sacramenti, fù uſata longhezza noioſa nel racconto delle ragioni dedotte da' ſette coſe naturali, per quali s'acquiſta & conſerva la vita ; dalle ſette virtù, da' ſette vitii capitali ; da' ſette difetti venuti per il peccato originale ; da' ſei giorni della creatione del mondo, & ſettimo della requie ; dalle ſette piaghe d'Egitto, & anco da' ſette Pianeti, &c.* Hiſt. del Conſilio Trident. lib. ſec.

fortunes humaines, presque aussi-tôt renversées qu'établies. Et c'est pour cela que les Pythagoriciens conseilloient d'éviter tous les nombres où domine le Neuf, & principalement 81, qui est le produit de Neuf multiplié par lui-même. Si ce nombre est malheureux, je crois avant toutes choses qu'un tel malheur regarde ceux qui ont jusques là prolongé leur âge, & qui tristes du tems qu'ils ont perdu, sentent bien qu'il leur en reste encore très-peu à perdre. L'affreuse mort, qui sembloit les avoir oubliés, les attend au passage, & ils ne peuvent plus se flatter qu'elle les épargnera. *Tunc vita morti proprior est quotidie.*

Phædri Fabul. l. 4.

Le nombre Dix enfin contient éminemment les prérogatives séparées des nombres qui le précédent, & par là il se trouve propre à représenter toutes les merveilles qui distinguent l'Univers, toutes les perfections des Etres qui y sont répandus. Aussi, pour marquer qu'une chose surpassoit de beaucoup une autre, les Anciens disoient par une espece de métaphore, qu'elle étoit dix fois plus grande, dix fois plus admirable : pour marquer simplement une belle chose, ils disoient qu'elle avoit dix degrés de beauté. De plus, ce nombre passoit, d'un consentement unani-

Alex. ab Alex. Genial. Dier. l. 6.

me, pour un ſigne de paix, d'amitié, de bienveillance; & la raiſon qu'en donnoient les Pythagoriciens, c'eſt que quand deux perſonnes vouloient ſe lier étroitement, elles ſe prenoient les mains l'une à l'autre & ſe les ſerroient, en témoignage d'une union réciproque. Or deux mains jointes enſemble forment par le moyen des doigts, le nombre Dix: & elles étoient regardées dans l'Antiquité, comme le ſymbole de la concorde & du bonheur public, qui en eſt toujours la ſuite infaillible. Ce fut Numa Pompilius qui introduiſit cet uſage à Rome; & bien-tôt il paſſa des Romains aux autres Nations. Les anciens Arabes, en ſe touchant dans les mains les uns des autres, ſe tiroient un peu de ſang, pour montrer qu'ils s'allioient de la maniere la plus intime, & qu'ils ne vouloient plus avoir que les mêmes ſentimens, & pour ainſi parler, que la même vie. *Superſunt mihi quæ ſcribam, ſed parco ſciens.*

CHAPITRE XIV.

I. *Des Diſciples de Pythagore.* II. *Des réglemens qu'il leur faiſoit obſerver.* III. *Que ſa Femme & ſes Enfans s'appli-*

s'appliquerent à l'étude de la Philosophie. IV. *Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens.* V. *D'Empédocle.* VI. *D'Archytas.* VII. *D'Alcméon.* VIII. *De Philolaüs.* IX. *De Timée de Locres.* X. *D'Ocellus de Lucanie.*

I.

PYthagore, ainsi que je l'ai remarqué, après avoir terminé ses courses pénibles & sçavantes, se retira dans la grande Grece, où il fixa son séjour. On observe qu'il désaprouvoit tous les sacrifices pompeux, & ensanglantés par le meurtre des animaux : ce qui étoit une suite de sa Philosophie. Il répétoit souvent ce que Démosthéne a depuis exprimé en si beaux termes, dans sa harangue contre Aristogiton : « Que les « Dieux ne demandent d'autre Temple « que notre cœur, ni d'autres sacrifices « que la modestie, l'équité, l'amour « des hommes, l'observance des loix. « Qu'ont-ils besoin du surplus?

Des disciples de Pythagore.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. 2. Porph. de Abst. l. 2. Macr. Saturn. l. 3.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toutes les Villes de la grande Grece : & il sortoit de ces Ecoles, non-seulement des Philosophes d'une vie retirée & studieuse, mais encore des Législateurs & des Guerriers, des Citoyens qui se dé-

vouoient au travail pour l'utilité commune, *ita ut qui ſapiens haberetur, is continuo Pythagoræus putaretur.* Heureuſes les Ecoles, qui ſongent moins à former des ſçavans, des ſpéculatifs, d'ordinaire inutiles à la ſociété, qu'à former des gens pleins de vertu, & capables par ſentiment de remplir tous les devoirs qu'impoſe l'Ordre public !

Cic. Tuſcul. l. 4.

II.

Des réglemens qu'il leur faiſoit obſerver.

Aul. Gell. l. 1.

Il eſt vrai que Pythagore veilloit avec un ſoin extrême, au choix de ſes diſciples. Il n'en recevoit aucun, à moins qu'il n'eût une phyſionomie agréable & privilégiée, des dehors qui répondiſſent en quelque maniere de la beauté de l'ame. Il avouoit d'un air malin, que ni toute ſorte de bois, ni toute ſorte de marbre, n'étoit pas propre à faire un Apollon, ou un Mercure. A ſon exemple, on fut toûjours infiniment ſévere dans les Ecoles Pythagoriciennes. Les Eleves y paſſoient par de rigoureuſes épreuves, qui ſe nommoient les différentes *purgations* de l'ame, & qui, ce me ſemble, tenoient quelque choſe de l'eſprit viſionnaire de nos derniers Myſtiques. La plus rude de ces épreuves étoit un ſilence auſtere, & qui duroit pluſieurs années de ſuite.

Apul. in Floridis.

Or

Or Pythagore l'avoit prescrit pour deux raisons : premierement, afin qu'on s'essayât à se recueillir en soi-même, à se rendre compte de toutes ses pensées : secondement, afin qu'on secouât le joug impérieux des passions, & que se détachant des objets sensibles, de ce qui réveille les joies enivrantes des sens, on pût arriver jusqu'à la Divinité. Aulu-Gelle rapporte que tous les disciples de Pythagore étoient obligés indistinctement de se soumettre à la dure loi du silence ; mais que, selon leur sagesse & la maturité de leur esprit, les uns pouvoient le rompre plutôt, & les autres plus tard. On accordoit des dispenses & des adoucissemens,

L'Auteur Italien qui a composé la Vie de Sixte-Quint, appuyant sur les cruelles & fréquentes exécutions que ce Pontife altier faisoit faire à Rome, compare cette Ville intimidée à une Académie de Pythaogriciens, où l'on n'osoit parler que par gestes, & où les gestes mêmes étoient suspects. C'est ainsi que sous les Tyrans, ou même sous les Princes qui affectent une autorité arbitraire & despotique, on manque de la double liberté, & de pouvoir révéler ce qu'ou pense, & presque de pouvoir penser ce qu'on veut. Tems funeste, & qui retenant la vérité captive,

Greg. Let

ne ſemble deſtiné qu'à accréditer le menſonge !

Outre les diverſes Ecoles que fréquentoit la Jeuneſſe avide de s'inſtruire, les Pythagoriciens avoient encore des maiſons de retraite, où ceux qui étoient parvenus à un certain âge, pouvoient ſe retirer & jouir en commun des agrémens d'une ſociété unie par des beſoins réciproques, & entretenue par une eſtime plus forte que les beſoins. Ces maiſons de retraite offroient un plan de vie ſimple, & tracé par la Nature elle-même. On n'y voyoit rien de commandé avec hauteur, ni d'exécuté avec contrainte ; rien d'impérieux dans l'autorité, ni de bas dans l'obéiſſance. C'étoient des amis qui vivoient enſemble & qui ſe prévenoient les uns les autres, en adouciſſant les devoirs & en facilitant les moyens de les remplir, de ſorte qu'on pouvoit leur appliquer ce beau mot de Salomon : *Secura mens quaſi juge convivium.* Quoique cette vie fut très-aimable, que tout le néceſſaire s'y trouvât porté même juſqu'au commode, celui qui s'en laſſoit ou par caprice ou par affoibliſſement de goût, pouvoit ſe retirer & ſe reſſaiſir de ce qui lui ap-artenoit. Mais en même-tems on lui fai- des obſéques ſolemnelles, & on le uroit, comme s'il étoit véritable-

ment

ent mort. « J'ai appris, écrivoit Lysis Hipparque, que vous vouliez renoncer à la doctrine qui vous a été enseignée par nos Pythagoriciens d'Italie, & que moins sage, vous lui préfériez la bonne chere qu'on fait à la Cour de Sicile. Si la nouvelle est fausse, je vous en félicite : si elle est vraye, je vous regarde dès ce moment comme un homme qui n'a plus de part à la vie.

III.

Que sa femme & ses enfans s'appliquérent à l'étude de la Philosophie.

Je ne dois pas oublier que Pythagore ses disciples jusque dans l'intérieur sa maison, & qu'il ne paya point par chagrins domestiques, les succès tans du dehors. Sa femme & sa fille irent de lui les élémens de la Philosophie, non par une vaine affectation, me il arrive quelquefois, mais par ût & par amour de la vérité. Aussi l'une ni l'autre ne se démentit point ès sa mort, & elles vécurent avec te la décence qui convenoit à la mémoire d'un si grand Homme. On rante même qu'il légua en mourant us ses Manuscrits à sa fille, à condion qu'elle n'en feroit part qu'aux nis, qu'aux initiés, & que jamais elle les vendroit, quelque somme d'argent

gent qu'on lui en offrit : ce qu'elle exécuta fidelement. Rare effet de générosité, & d'autant plus rare qu'on ne voit aujourd'hui que des héritiers affamés, qui malgré toute l'opulence qui les environnent, n'ont pas même ce qu'il leur faut de mérite, pour sçavoir conserver les utiles collections de Tableaux, de Livres, d'Estampes, qu'on leur laisse !

IV.

Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens.

Le nombre des Pythagoriciens s'étant fort accru après la mort de leur Instituteur, on juge bien qu'ils se partagerent en plusieurs branches, & qu'ils ne pûrent se défendre de l'appas du systême particulier. Mais au milieu de ce disparates & de ces contradictions, ils s'accorderent tous à retenir trois points principaux de la doctrine de leur Maître : & c'étoit une espece de signal de ralliement auquel on ne pouvoit se tromper. Ils croyoient, 1°. que la Matiere a toujours existé, & que jamais elle ne s'anéantira ; 2°. que le Soleil est fixe & immobile au centre de l'Univers, & qu'autour de lui se meut la Terre, comme autour de la Terre se meut la Lune ; 3°. que toutes les Planetes ressemblent à notre globe & sont peu-

peuplées d'habitans, les mêmes apparences donnant lieu de ſuppoſer la même deſtination.

Ces trois points où ſe réuniſſoient les Pythagoriciens, ont aſſez de rapport à ce que penſent aujourd'hui les Aſtronomes les plus éclairés, ſçavoir, que le Soleil occupe le centre commun, ou plutôt le foyer de tout notre ſyſtême, qui eſt composé de ſix Planetes principales & de dix ſecondaires, du moins à ce qu'on en a pû juſqu'ici découvrir. La Terre par conſéquent, ainſi que les Planetes principales, fait ſa révolution autour du Soleil, ce grand & admirable globe de feu, la ſource de toute la lumiere & de toute la chaleur du ſyſtême. J'ajouterai ici, qu'en ſoutenant que le Soleil eſt immobile au centre de l'Univers, les Pythagoriciens convenoient que toutes les apparences ſeroient à peu près les mêmes, ſoit que la Terre fut en repos, ſoit qu'elle tournât autour du Soleil.

On croiroit peut-être, que le choix de ces deux ſyſtêmes n'auroit rien que de libre, d'indifférent, & qu'il ſeroit permis d'adopter à ſon gré celui des deux qui agrééroit davantage. Mais on a toujours accuſé de ſentimens hardis & peu religieux, les Philoſophes qui oſoient regarder la Terre comme une

Planete, & qui la faisoient mouvoir autour du Soleil. Tant il est difficile de s'écarter des routes battues, & de combattre ce que le témoignage des sens, quoique toujours trompeur, persuade aux autres hommes, sans se faire beaucoup d'ennemis, & des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils nuisent avec plus de malignité.

Un Pere Grec, c'est l'illustre Théodoret, rapporte que quelques Pythagoriciens assûroient hautement que chaque Etoile fixe est le centre d'un systême semblable à celui du Soleil; & qu'autour de cette infinité d'Etoiles dont le Ciel est si libéralement parsemé & embelli, il y a des Planetes qui ont autant de droit à être habitées, que celles de notre Monde. De tant de vastes systêmes, où l'esprit se perd & s'anéantit, pour ainsi dire, nous ne connoissons que la plus petite partie. Mais nous en connoissons assez, pour nous écrier sans cesse, avec une admiration mêlée de respect : Seigneur, que vos ouvrages sont en grand nombre ! vous les avez tous marqués au sceau de votre sagesse.

Psal. 104.

V.

D'Empédocle.

Après ces remarques générales, il me reste encore à parler de quelques-uns des

des plus célebres Pythagoriciens, afin de montrer autant qu'il se peut, quel est l'esprit de leur École. On trouvera les noms des autres & quelque détail de leurs Ouvrages, dans la compilation que J. G. Vossius a faite des différentes branches de l'ancienne Philosophie.

Empédocle nâquit à Gergenti ou Giorgenti, dans la Sicile. Il sut marier les idées sublimes dont il étoit redevable à Pythagore, avec le langage harmonieux de la poësie: ce qui le combla de mille éloges; *& à peine*, dit Lucrece, *pouvoit-on en lisant ses ouvrages, lui refuser le titre d'homme divinement inspiré.* Mais ces talens naturels étoient flétris & un peu tachés par des dehors superbes, par une envie continuelle de se distinguer. Jamais il ne paroissoit en public qu'avec une robe de pourpre, & un bonnet d'etoffe d'or: il étoit bien aise que le peuple, frappé de cet équipage brillant, accoûrut à son passage, & lui donnât des marques de respect. Je trouve autant de foiblesse que de défiance de soi-même, dans cette affectation poussée à l''excès, de se bien mettre & de se parer. *C'est une vraie folie*, avoue le plus sincere de nos Historiens, *c'est une marque d'ignorance & de légéreté.* Mézerai fait cette remarque à l'occasion des Gentilshommes François

L. 1.

Diog. Laërt. in Emped.

çois, qui ayant toujours été fort retenus & fort modestes en habits, s'aviserent sous le malheureux Roi Jean de s'orner de pierreries comme des femmes, & de porter sur leurs bonnets des aigrettes de plumes de diverses couleurs; &, ce qui est le comble de l'aveuglement, de s'en estimer pour cela davantage.

On croit que c'est d'Empédocle que vient le dogme si répandu des quatre Elémens. Il les croyoit composés d'une matiere très-subtile, très-agitée, & propre à se lier ensemble par des nœuds imperceptibles. « C'est la sympathie ou « l'amitié, disoit-il, qui fait leur union; « c'est l'antipathie ou la haine qui cause « leur dérangement. » Rien donc ne pouvoit arriver dans la Nature, que par un accord mutuel, & une espece d'intelligence entre les Elemens : c'est ce qu'Ovide appelloit avec esprit, *concors discordia*. Le même Empédocle soutenoit encore, que les contraires naissent réciproquement de leurs contraires; que les vivans se font des morts, & les morts des vivans : doctrine qu'il éclaircissoit moins par des preuves empruntées du fond de la matiere, que par certaines comparaisons recherchées & éblouissantes.

V. Cicer. in Lælio.

Metam. L. 1.

VI.

VI.

Archytas fut un modele de conduite & de probité. On le tira souvent de l'obscurité de son cabinet, pour lui confier les emplois les plus délicats, les plus épineux, & il les exerça toujours d'une maniere à se faire aimer de ses inférieurs. Ce sont peut-être ceux qui jugent le mieux du mérite des personnes en place, parce qu'ils sont dans le vrai point de vûe pour en juger. Malgré ses différentes occupations, Archytas laissa des Ouvrages qui ne pouvoient manquer d'être remplis de choses curieuses & finement observées dans le grand monde. Ces Ouvrages tomberent entre les mains de Platon, qui avoue avec générosité dans une de ses Lettres, qu'il en tira beaucoup de profit. De pareils aveus, trop rares pour l'honneur des Lettres, sont infiniment estimables dans la bouche des Grands-Hommes. A l'étude tranquille de la Philosophie, interrompue quelquefois par le maniment tumultueux des affaires, Archytas joignit une connoissance subtile des Méchaniques, qu'il enrichit de deux nouvelles inventions, de la Vis & de la Poulie. Il avoit fait auparavant un Pigeon, qui par le moyen

D'Archytas.

d'un

me, pour un signe de paix, d'amitié, de bienveillance; & la raison qu'en donnoient les Pythagoriciens, c'est que quand deux personnes vouloient se lier étroitement, elles se prenoient les mains l'une à l'autre & se les serroient, en témoignage d'une union réciproque. Or deux mains jointes ensemble forment par le moyen des doigts, le nombre Dix: & elles étoient regardées dans l'Antiquité, comme le symbole de la concorde & du bonheur public, qui en est toujours la suite infaillible. Ce fut Numa Pompilius qui introduisit cet usage à Rome; & bien-tôt il passa des Romains aux autres Nations. Les anciens Arabes, en se touchant dans les mains les uns des autres, se tiroient un peu de sang, pour montrer qu'ils s'allioient de la maniere la plus intime, & qu'ils ne vouloient plus avoir que les mêmes sentimens, & pour ainsi parler, que la même vie. *Supersunt mihi quæ scribam, sed parco sciens.*

CHAPITRE XIV.

I. Des Disciples de Pythagore. II. Des réglemens qu'il leur faisoit observer. III. Que sa Femme & ses Enfans s'appli-

s'appliquerent à l'étude de la Philosophie. IV. *Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens.* V. *D'Empédocle.* VI. *D'Archytas.* VII. *D'Alcméon.* VIII. *De Philolaüs.* IX. *De Timée de Locres.* X. *D'Ocellus de Lucanie.*

I.

PYthagore, ainsi que je l'ai remarqué, après avoir terminé ses courses pénibles & sçavantes, se retira dans la grande Grece, où il fixa son séjour. On observe qu'il désaprouvoit tous les sacrifices pompeux, & ensanglantés par le meurtre des animaux : ce qui étoit une suite de sa Philosophie. Il répétoit souvent ce que Démosthéne a depuis exprimé en si beaux termes, dans sa harangue contre Aristogiton : « Que les « Dieux ne demandent d'autre Temple « que notre cœur, ni d'autres sacrifices « que la modestie, l'équité, l'amour « des hommes, l'observance des loix. « Qu'ont-ils besoin du surplus?

Des disciples de Pythagore.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. 2. Porph. de Abst. l. 2. Macr. Saturn. l. 3.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toutes les Villes de la grande Grece : & il sortoit de ces Ecoles, non-seulement des Philosophes d'une vie retirée & studieuse, mais encore des Législateurs & des Guerriers, des Citoyens qui se dé-

toute la Médecine des Anciens, dans les leçons d'Aristote & celles d'Hipocrate, dominoit le systême des quatre élémens & des quatre premieres qualités. Mais d'où ce systême de pure imagination avoit-il pris son origine? C'est ce qu'il me paroît assez important & assez utile de pénétrer. Car les hommes, quand même ils se trompent, ont toujours quelque raison apparente, quelque préjugé déterminant, qui les porte à l'erreur. Je dirai donc que parmi les Anciens Philosophes, ceux qui se refusoient au dogme des deux Principes, croyoient fermement que Dieu ne se mêle point de tout ce qui est au-dessous de la Lune, persuadés qu'à un Etre aussi sage & aussi bienfaisant que la raison le représente, on ne peut imputer tout le désordre qui y regne, soit par rapport au mal physique, soit par rapport au mal moral. Ils aimoient mieux lui ôter le gouvernement des choses *sublunaires*, que de lui attribuer cette longue file de malheurs & de disgraces, de changemens & de vicissitudes, qui rendent la Terre si difforme, si désagréable. De pareilles idées ne pouvoient manquer de les conduire à la supposition des quatre élémens, ennemis irréconciliables, pour tout l'espace qui est au-dessous de la Lune; & d'un cinquiéme, pour tout celui

qui

qui eſt au-deſſus. Par le moyen de cette ſuppoſition, ils ſe flattoient de ſauver la bonté de Dieu, en niant ſa puiſſance: à peu près comme cette foule de Sectaires qui reconnoît les deux Socins pour ſes Chefs, oſe avancer qu'afin de ſauver la liberté de l'homme, il faut nier la preſcience de Dieu.

J'avouerai ingénument que le phénomene le plus difficile, & le plus embaraſſant de la vie humaine, eſt d'expliquer pourquoi les gens de bien ſont toujours malheureux; pourquoi les méchans triomphent & s'élevent à preſque toute ſorte d'avantages, & même à la réputation de vertu; pourquoi cette vertu eſt un obſtacle inſurmontable à tous les avancemens, & nuit dans le chemin de la fortune; pourquoi enfin le vice fraye le chemin aux honneurs, & donne même cet air de confiance, qu'on prend ſouvent pour de la probité. Un ancien Philoſophe, nommé Diagoras, ſe plaiſoit à faire des vers. On lui déroba un poëme conſidérable qu'il avoit compoſé, & ſur lequel il fondoit l'eſpérance flatteuſe de ſon établiſſement. Il appella le voleur devant les Juges, lequel en fut quitte pour un ſerment, & jouit à loiſir de la réputation qui étoit dûe au véritable Auteur. Sur cela, Diagoras s'écria, qu'il n'y avoit donc point de Providence,

puiſque non-ſeulement le parjure n'a-voit pas été puni, mais qu'il avoit tiré de la gloire de ſon faux ſerment. Hélas ! continuoit-t-il, que ſert d'invoquer les Dieux & de les appeller à ſon aide, puiſque ces mêmes Dieux ne daignent prendre aucun ſoin des choſes humaines, & qu'ils les regardent comme indignes de leur vigilance ?

HISTOIRE

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

LIVRE QUATRIEME.

DE SOCRATE ET DE SES DISCIPLES, SUR-TOUT DE CEUX QUI ONT E'TABLI DE NOUVELLES SECTES DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE XV.

I. *Abrégé de la Vie de Socrate.* II. *Divers reproches qu'on lui a faits.* III.

Ce que c'étoit que son Génie. IV. *Plaisante pensée de Plutarque sur ce sujet.* V. *De la Secte des Sophistes.* VI. *De la préférence que donnoit Socrate à la Morale.* VII. *Accusations intentées contre lui.* VIII. *De sa mort.* IX. *Du grand nombre de ses Disciples.*

L'ON a vû combien le domaine de la Philosophie, si informe & si embarassé dans les commencemens, s'étoit accru par les soins de Thalès & de Pythagore. Ces deux Grands Hommes qui laisserent après eux une nombreuse & sçavante postérité, acquirent de proche en proche, plusieurs connoissances; & ce qui est préférable à ces connoissances, ils sçurent l'art de les lier par des rapports imperceptibles. Peu de principes adroitement ménagés, les conduisirent par degrés à une infinité de conséquences, & elles se prêtoient mutuellement la main, elles se fortifioient l'une l'autre. On aime à considérer beaucoup d'objets d'un même point de vûe. Ce goût de systême, cette attention à faire que chaque chose soit mise en sa place, par raport au tout, brillera plus sensiblement dans l'Ecole de Socrate. On ne sçauroit ctoire combien elle a fourni de Philosophes & d'hommes

mes éclairés. Ici commence le plus beau ſiécle de la Grece, couronnée des mains & de Minerve & de Bellone.

I.

Socrate nâquit dans un Village qui étoit aux portes d'Athénes, & dans une condition peu relevée : obſtacles qui ſembloient pour jamais lui devoir fermer le chemin de l'étude & des ſciences. Mais ſon heureuſe deſtinée, & je ne ſçai quelle force intérieure qui le deſtinoit à de grandes choſes, l'introduiſirent dès ſon enfance à Athénes. Bien-tôt il s'y fit connoître ; & ce qui arrive aux perſones d'un vrai mérite, il gagna extrêmement à être connu. La crainte de conſumer vainement ſes premieres années, ou peut-être ſa pareſſe naturelle & l'amour du repos, lui ôterent le goût de voyager. Il ne quitta point le lieu de ſa naiſſance. Habile à fouiller dans les replis les plus ſecrets de ſon cœur, plus habile à profiter de ſes réfléxions, il ne dût qu'à lui ſeul tous ſes talens. Il n'avoit point retenu les penſées des autres : il créoit, pour ainſi dire, toutes celles qui lui étoient néceſſaires. Les voyages deviennent le plus ſouvent inutiles aux jeunes gens qui s'y livrent, & cela pour deux raiſons : l'une,

De la vie de Socrate.

Diog. Laërt. in Socr.

Plat. in Theat.

ne, qu'ils n'ont pû encore acquérir les connoissances dont ils avoient absolument besoin pour voyager avec goût, avec fruit; l'autre, qu'ils ignorent encore plus ce qu'il leur conviendroit d'observer & de récueillir en voyageant. Un célebre Prélat Anglois a fait sur cela des remarques très-sensées, & il les a comprises sous le titre suivant : *Quò vadis*? Où prétendez-vous aller? Quel dessein vous éloigne de votre Patrie? Vous croyez voyager, vous ne faites que vous égarer.

Plut. de Genio Socrat.

On rapporte que le pere de Socrate, incertain encore du parti qu'il feroit prendre à son fils, alla consulter l'Oracle. C'étoit un usage autorisé. L'Oracle lui répondit d'une maniere plus judicieuse qu'il ne répondoit ordinairement. *Ne contraignez point votre fils : ne forcez point son inclination. Laissez-lui & le tems de se consulter, & ensuite la liberté de se déterminer, de suivre son génie pluttôt que de se régler sur les opinions vulgaires. Socrate est conduit par un Maître plus sçavant & plus éclairé, que tous ceux que vous pourriez lui donner*. Le pere négligea d'abord ce conseil, & il fit travailler son fils dans son attelier à des ouvrages de sculpture. Le jeune-homme s'y ennuyoit, se sentant propre à quelque chose de plus noble ;

&

& il se tourna aussi-tôt qu'il le pût, vers les choses de l'esprit. Nos plus dangereux, nos plus forts ennemis d'ordinaire, ce sont nos parens. Ils veulent qu'on ne songe qu'à l'utile, qu'à ce qui peut conduire dans les routes de la fortune. A l'égard de la culture de l'ame, ils la négligent sans honte, sans retour, ou ils n'y font qu'une attention brusque & passagere. Socrate fut plus heureux : il ne se gêna point, & peu curieux d'amasser des richesses, il se permit uniquement de vivre suivant son goût. Pour réussir, il faut se trouver juste dans la place que la Nature nous a assignée.

Libre d'emplois & par conséquent de servitude, n'ayant à faire sa cour à personne, & ne voulant point que personne lui fit la sienne, Socrate vêcut à Athenes comme on vivroit dans une retraite qu'on se seroit choisie par goût. Il ne se livroit ni aux voluptés, ni aux hommes; trop attentif sur sa conduite, ou pour être trompé par le hommes, ou pour être amolli par les voluptés. On ne vit dans l'indépendance, qu'autant qu'on se plait à cette exactitude & cette continuité de sentimens. Archelaüs fit un jour prier Socrate de le venir voir. *Je ne veux point faire connoissance*, reprit-il, *avec un homme qui peut m'obliger, & auquel je ne puis rendre la pareille*

Ben Var l. 5

reille. Cette réponse est ironique, & l'on sçait que c'étoit la figure favorite de Socrate. Il vouloit dire que les Princes font payer trop cherement les faveurs qu'ils accordent, & qu'ils ont bien vite oublié les services qu'on leur rend, ou parce qu'ils croyent que ces services leur sont dûs, ou parce qu'il en coûteroit trop à leur paresse d'en témoigner de la reconnoissance. Une autrefois quelqu'un demanda si le Roi de Perse, qu'on nommoit le grand Roi, étoit heureux. *S'il est juste & tempérant*, s'écria Socrate, *il est heureux. Hors la vertu, il n'y a point de vraie félicité ni de bonheur durable. Tous les autres présens que prodiguent la nature & la fortune sont trop frivoles, trop rapides, pour mériter notre estime.* Que je loue celui qui pense ainsi, & dont la conduite fait voir qu'il ne se borne point à le penser!

Xenoph. de Mem. Soc. l. 1.

V. ipsius Thœat.

V. etiam Cicer. l. 3. de Orat.

On recueille dans Platon, que Socrate non content de s'instruire lui même, prenoit encore plaisir à instruire tous les autres: & il avoit pour cela un talent merveilleux, une adresse singuliere. « Je « ne me pique point, avouoit-il, de « surpasser personne en connoissances; « on ne voit même dans le monde au- « cun Ouvrage qui porte mon nom. Je « parle, je m'entretiens avec tous ceux « qui me font l'honneur de me recher- « cher.

« cher. Ma converſation, toute ſim-
« ple qu'elle paroît d'abord, leur ſert
« peu à peu : non que je me vante de
« leur rien apprendre ; mais c'eſt que
« je les invite par mes interrogations
« & par mes réponſes, par un certain
« tour de converſation ironique, à s'é-
« tudier attentivement, & à tirer du
« fond de leur eſprit les tréſors de lu-
« mieres qui y ſont cachés, & que ſans
« cette eſpece de ſecouſſe ſçavante ils
« ne pourroient jamais tirer. Par-là
« j'ai mérité la louange qu'on veut bien
« me donner, de faire accoucher mes
« auditeurs. Quelques-uns ont tenu
« peu de compte de cet art, que j'ai
« cultivé avec beaucoup de ſoin ; &
« entraînés par de mauvais conſeils, ils
« m'ont quitté ſans aucun ménage-
« ment. Mais en me perdant, j'en appel-
« le à leur ſincérité, ils ſe ſont perdus
« eux-mêmes. « Il falloit que Socrate
poſſédât bien l'art de perſuader, puiſqu'il
perſuadoit par la ſeule force de la vé-
rité, indépendamment des graces exté-
rieures, de la politeſſe du diſcours, &
de l'avantage qui ſe tire des geſtes &
des manieres. On ſait que l'acceſſoire
n'eſt point ce que l'éloquence renfer-
me de moins important.

Au reſte, Socrate n'étoit ni affecté,
ni bizare, ni chagrin dans le commer-
ce

ce ordinaire de la vie. Il en suivoit ; puisque les gens sages y sont condamnés, toutes les regles & toutes les bienséances. Quoiqu'il fût naturellement sobre, & qu'il aimât les compagnies peu nombreuses, il ne laissoit pas de se trouver à toutes les fêtes & à toutes les parties de plaisir où ses amis l'invitoient. Quelquefois encore il alloit aux cercles d'Aspasie & de Diotime, deux fameuses Courtisanes ; & il ne rougissoit point de dire hautement qu'elles avoient beaucoup servi à le démêler & à le polir. On a remarqué que toutes les Courtisanes de la Grece avoient l'esprit fort cultivé, & même imbu des maximes & des préceptes de la Philosophie. Elles étoient de meilleure compagnie que les honnêtes femmes. Est-ce que la sagesse & les talens, la vertu & les connoissances, ne peuvent s'unir ensemble dans le sexe ?

Aul. Gell. l. 2.

Quoiqu'il en soit : Socrate payoit bien dans l'intérieur de sa maison ce qu'il recevoit d'agrémens au-dehors. Deux fléaux l'y attendoient continuellement, & le chagrinoient tour à tour. C'étoient ses deux femmes, Xantippe & Myrto ; car il n'avoit pas jugé à propos de s'en tenir à une seule, [illegible] auroit cependant suffi à le désespérer. Quand quelqu'un le plaisantoit sur leur

mauvaise

mauvaiſe humeur, il répondoit en ſouriant : Je ſors de chez moi tout apprivoiſé avec les biſarreries & les diſparates de ceux que je pourrois rencontrer. Avantage, continuoit-il, dont je ſçai bien, & très-ſouvent, me prévaloir !

II.

Sur ce que je viens de dire, on doit avoir conçû une idée aſſez favorable de Socrate. Mais de peur que cette idée ne ſe terniſſe par des ſoupçons malignement formés, il me ſemble à propos d'aller au-devant de tout ce qu'on pourroit objecter à ce Philoſophe. Loin de moi l'injuſte critique qui s'attache à toutes les grandes réputations de l'Antiquité, & qui par des traits vifs & aiguiſés, s'efforce encore plus de leur nuire qu'elle ne leur nuit en effet !

reproches qu'on lui a fait.

Premierement, on l'a accuſé de s'être oublié dans une occaſion périlleuſe, & d'avoir même, faute de courage, renoncé au maniment des armes. Mais quoi de plus mal fondé que cette accuſation ! Un Philoſophe eſt-il obligé de s'entêter de cette gloire imaginaire, qui naît de l'ambition des Princes & du fol amour de laiſſer après ſoi un grand nom ? Doit-il pour cette gloire riſquer ſon repos, ſes avantages particuliers,

Luc. in Paras. V. Athen. l. 5.

ſa

sa vie même, c'est-à-dire, de tous les biens celui qui est le plus précieux? Doit-il affronter témérairement la mort, ou se faire réduire à la moitié de soi-même, & cela pour des intérêts si vains, si legers, qui le touchent si foiblement, & où le bien public n'a d'ordinaire que très-peu de part? Quelqu'un ayant rapporté au Général Thébain qui gagna la bataille de Leuctres, que ce même jour un Philosophe étoit mort dans son lit à Athenes: *O Hercule*, s'écria-t-il, *peut-on mourir tranquillement, un jour où tant de Héros, tant de braves gens se font tuer!* Sans doute qu'on le peut: & ce sont les plus sages qui meurent ainsi, qui abandonnent sans regret un bien dont ils ont usé sans attache & sans excès; tandis que les ambitieux & les guerriers courent à un danger qu'ils ne connoissent point, qu'ils n'ont jamais prévû, qu'ils n'oseroient même regarder de sang-froid.

V. le Disc. sur la Valeur, par l'Abbé de St. Real.

D'ailleurs, Socrate ne manquoit point de ce véritable courage qui consiste à se posséder parfaitement, à balancer les raisons du pour & du contre, à former sans précipitation tout le plan de son entreprise, à l'exécuter avec prudence & fermeté, à connoître assez le péril pour ne s'y exposer que quand il s'agit du bien public; enfin, à conserver en

s'y exposant, une lumiere d'esprit nette, vive, toujours présente. Telle fut aussi la conduite de ce Philosophe dans tout le cours du procès que lui intenterent les Athéniens, & où il se joua, pour ainsi parler, de la mort. Il pouvoit bien dire au sujet de la guerre, ce que le Chancelier de l'Hôpital répondit dans un Conseil au Connétable de Montmorenci, qui lui reprochoit avec faste & dureté, que ce n'étoit point à gens de robe longue de se mêler du fait des armes. *Monsieur, Monsieur*, reprit l'illustre Chancelier, *nous autres Magistrats nous avons autre chose à faire de mieux, que de conduire les Armées: mais nous sçavons quand & comment il faut s'en servir, pour le bien de l'Etat.*

En second lieu, on a blâmé Socrate de ce qu'il passoit dans les boutiques des plus célébres ouvriers d'Athenes, une partie des jours à discourir avec ses amis, & de ce qu'il tiroit toutes ses comparaisons des arts & métiers. Il est vrai que rien n'est plus opposé à nos mœurs, & par contrecoup, que rien ne nous doit paroître plus vil & plus bizarre. Mais quoi! ce sont nos mœurs qui méritent seules d'être reprises, & condamnées. Car toute l'Antiquité a fait un cas infini du travail des mains: elle n'a rien dédaigné de ce qui pouvoit

voit servir à l'accroissement & à la perfection des arts, même des plus simples. Cette estime n'est tombée, que depuis les fréquentes irruptions des peuples barbares & nés sous le Ciel âpre de la Scythie, qui se répandant en foule dans l'Europe, y ont introduit & leurs coutumes & leurs usages, l'amour du jeu, les longues débauches, la chasse effrenée, je ne sçai quelle idée de noblesse fondée tout ensemble sur l'ambition & sur l'oisiveté. Socrate étoit lui-même assez bon sculpteur. On voyoit à l'entrée de la Citadelle d'Athenes, un groupe de marbre, où il avoit représenté les trois Graces. Cet ouvrage étoit remarquable en un point, c'est que pour la premiere fois, elles paroissoient habillées, les peintres & les sculpteurs les ayant jusques-là représentées toujours nues.

Troisiémement, on a reproché à Socrate qu'il avoit dans sa vieillesse appris à danser: ce qui seroit d'autant plus surprenant, qu'un pareil exercice ne paroit gueres convenir à un Philosophe, ni en général à tout homme sensé. Mais par-là même ce reproche mérite d'être éclairci. Il y avoit chez les Grecs des Maitres particuliers, qui enseignoient l'art de gouverner les bras, de porter le corps avec grace, de tenir la tête & les

Quint. Instit. Orat. l. 1.

les mains dans une ſituation décente, tout cela par rapport aux diſcours qu'on étoit obligé de prononcer dans les aſſemblées publiques : & cet art ignoré de ceux qui ne pouvoient en faire la dépenſe, ou qui étoient retenus par une avarice ſordide, s'appelloit *Chironomie*. Il y a apparence que Socrate voulut, par ſon exemple, en relever le mérite & y affectionner les honnêtes gens ; lui, qui répétoit en toute occaſion, que la vérité demande à être annoncée d'une maniere flatteuſe & touchante, qu'elle doit ſe faire aimer de ceux qu'elle s'efforce de perſuader, qu'elle gagne enfin à s'inſinuer dans l'eſprit par la route qui y conduit le plus agréablement, par le cœur. Et c'eſt pour cela que Socrate conſeilloit aux enfans qui ſe raſſembloient quelquefois autour de lui, d'avoir pour premier meuble un miroir, afin que ceux qui étoient diſgraciés de la nature réparaſſent ce défaut par les talens ſupérieurs de l'eſprit, & en revanche, que ceux qui avoient reçu une figure privilégiée & intéreſſante, y ajoutaſſent un nouveau charme, celui de la vertu.

V Maxi. L

Se Empyr. adv. Ma them.

Quatriémement, on a trouvé mauvais que Socrate ſe fit honneur de je ne ſçai quelle Science de l'Amour, qu'il ſe vantoit d'avoir appriſe de Diotime.

Plat. Conviv.

Mais

Mais l'oserai-je dire? ce n'étoit-là qu'un jeu d'esprit, une véritable plaisanterie. Agathon avoit invité plusieurs Athéniens à un grand repas: Socrate se trouva aussi un des conviés. Le discours s'échauffa peu-à-peu, comme il arrive entre gens de bonne compagnie, & tomba sur l'origine & la puissance de l'Amour, sur les bienfaits qu'en reçoit le genre humain, par lui sans cesse entretenu & renouvellé. Chacun en dit librement sa pensée, & peut-être trop librement: la politesse oblige à plus de retenue & de modestie. Quand ce vint le tour de Socrate pour parler, il s'en excusa long-tems, mais de ce ton qui réveilloit encore plus la curiosité; puis il ajouta ces mots: *Vous me pressez trop vivement, pour continuer à vous résister. Mais ne vous flattez point que j'avance rien de moi-même: je ne parlerai que d'après Diotime, qui étoit une femme de beaucoup d'esprit, & qui se railloit finement de tout: je suivrai même un certain fil d'idées, qu'elle a affecté en m'instruisant.*

Or tout ce discours de Socrate revient à ceci: » Que l'Amour tient le » milieu entre le Ciel & la Terre: » qu'il ne peut être un Dieu, parce » que les Dieux sont essentiellement » heureux, & que l'Amour cherche

tout

» toujours à le devenir : qu'il y a des
» momens où il éleve les hommes à
» la félicité des Dieux, & d'autres où
» il rabbaisse les Dieux au niveau mê-
» me des hommes : qu'il doit sa nais-
» sance à πόρος & à πενία que le hazard
» fit un jour trouver ensemble, c'est-
» à-dire, au Génie qui préside à l'A-
» bondance, & à la Pauvreté : que le
» jour même où il fut conçu, nâquit
» la Déesse de la beauté, l'incompara-
» ble Venus : qu'il tient de son pere
» l'audace, la vivacité d'esprit, la con-
» fiance en ses forces, l'art de dresser
» des embuches, une certaine manie-
» re de s'insinuer, de persuader, de
» vaincre ; & de sa mere la disette,
» la crainte de se produire, cette indi-
» gence qui le porte à demander tou-
» jours, cette timidité qui lui fait man-
» quer les meilleures occasions, un fond
» inépuisable de désirs : que par ce mê-
» lange de qualités contraires, l'Amour
» passe, sans presque s'en appercevoir,
» de la vie à la mort & de la mort à
» la vie : qu'il soupire continuellement
» après le beau & qu'il met son bon-
» heur à en jouir ; cependant, que c'est
» moins le beau qu'il cherche en lui-
» même, que le plaisir flateur de s'y
» joindre & d'en tirer quelque chose
» qui lui ressemble. Socrate ajouta de
 sur-

furcroît, que toute la Nature, pour ainsi parler, est pleine de volupté, & qu'elle ne cherche qu'à s'en délivrer. *Mais il n'y a que le beau*, continua t-il en plaisantant, *qui puisse lui rendre cet heureux office*. Voilà des idées galantes, à qui ne messied point un petit air de Philosophie.

III.

Ce que n'étoit que son Genie.

Toutes ces justifications, si je ne me trompe, étoient dues à Socrate, & je me sçai bon gré de lui avoir prêté une main favorable. Mais je doute qu'on puisse également le justifier sur la flateuse opinion qu'il n'étoit pas fâché d'entretenir parmi les Athéniens, qu'il avoit un Génie ou un Démon familier : semblable en cela à ces Politiques & ces Législateurs, qui faisoient accroire au peuple qu'ils étoient en commerce réglé avec les Dieux ; ce qui les accréditoit infiniment & les tiroit du niveau des autres hommes, qui sans doute n'auroient pas voulu obéir à un de leurs semblables, si la force ou une prétendue inspiration ne les y eut contraints. L'inspiration est toujours la voie la plus courte, celle qui soumet les caracteres les plus altiers & les plus indociles.

Plut. de Gen. Socrat.

An

Au reste, je suis persuadé que Socrate sçavoit bien se rendre justice dans son deshabillé, & qu'il rioit malignement en lui-même, quand il répondoit à ceux qui venoient le consulter : *Mon Démon m'avertit que vous ne réussirez point en telle ou telle entreprise.* Ce Démon, que pouvoit-ce être autre chose qu'une raison éclairée, qu'une sagesse supérieure & constante, qu'un art de prévoir l'avenir par de justes réflexions sur le passé & sur le présent ? Voilà tout ce qu'on doit appeller prudence. Il y a un certain fil dans les affaires du monde, qui les enchaine les unes aux autres : & quand on peut le saisir adroitement, on n'est point éloigné de percer dans l'avenir, on apperçoit en gros la suite des choses.

Plat. in Theag.

Charp. Vie de Socrate.

Effectivement, que risquoit Socrate d'insinuer au jeune Charmide, fils de Glaucus, de ne point aller combattre aux Jeux Néméaques ? Sans inspiration divine, il voyoit & son incapacité & un certain air de ne point réussir, qui trompe très-rarement. Que risquoit-il encore de dire au généreux Timarque qu'il périroit dans la conspiration où il s'étoit engagé ? A combien peu de conspirateurs la fortune est-elle propice ? Combien peu de Catilina, découverts & trahis par leurs propres amis,

échappent-ils à la mort ? C'eſt preſque toute la récompenſe, qui leur eſt réſervée. J'avouerai donc avec la plupart des anciens Philoſophes, que qui a un eſprit de réflexion, peut ſe vanter de rendre des oracles, & même des oracles aſſez infaillibles. *Nam quodam ſignificatu & animus humanus in corpore ſitus Deus nuncupatur.*

Apul de Deo Socr.

IV.

Plaiſante penſée de Plutarque ſur ce ſujet.

Il y a apparence que du tems de Socrate, tous ceux qui étoient en garde contre le merveilleux & remontoient à la ſource des choſes, prenoient ſon Démon ou ſon Génie *inſpirateur* pour ce qu'il étoit en effet, ſans s'embarraſſer des bruits populaires, qui ſurſont toujours. Mais le nombre des incrédules, ce qui ne m'étonne point, devoit être auſſi petit, qu'eſt grand le nombre de ceux qui reçoivent ſans examen, ſans diſcuſſion, tout ce qu'on leur préſente de nouveau & de ſingulier. Dans la ſuite, la plupart des Platoniciens, qui ne pouvoient ſe laſſer de créer des ſubſtances moyennes entre Dieu & les hommes, ſoutinrent hautement que le Démon ou le Génie de Socrate étoit quelque choſe de réel, & qu'il tenoit du caractere de ceux qui s'intéreſſent

[illegible] différentes révolutions dont la Terre est agitée. Plutarque sur-tout explique fort au long comment ces Génies [illegible]nent les hommes en amitié ; comment ils les avertissent de leurs devoirs & les guident dans le chemin de la vertu ; comment ils veillent à leur sureté, les retirant sans cesse des périls redoutés où ils se livreroient par précipitation, ou par ignorance. Tout cela est entremêlé de l'histoire d'un certain Timarque de Chéronée, qui descendit dans l'antre de Trophonius, pour s'instruire à fond de ce qui regardoit le Démon de Socrate.

Ubi suprà. V. etiam ipsius Quæst. Platon initio.

Cette histoire est un roman très-frivole & très-extraordinaire : en voici un morceau que je détache. » Toutes les » ames, dit Plutarque, sont nées éga- » lement raisonnables. Mais il y en a » qui se perdent dans les plis du corps » & s'y anéantissent tout-à-fait : d'au- » tres se promenent toute leur vie, » sans avoir rien qui les fixe & les re- » tienne : d'autres enfin, quoiqu'alté- » rées par les passions tumultueuses, » laissent toujours floter en dehors ce » qu'elles ont de plus subtil, de plus » pur. Ce qui flotte ainsi ne peut être » tiré en-bas, mais voltige sur la tête » & fait le même effet que ces mor- » ceaux de liege que les pêcheurs aban-

» donnent au gré de la mer, pour recon-
» noître l'endroit où ſont leurs filets.
» Cette partie extérieure de l'ame, per-
» pendiculairement élevée ſur la tête,
» eſt nommée par le vulgaire, Entende-
» ment : mais les Philoſophes l'appel-
» lent le Génie ou le Démon de chaque
» homme. Son emploi eſt de veiller
» continuellement & de remarquer au
» loin tout ce qui ſe paſſe, afin d'en
» avertir l'ame. Heureuſe celle, qui
» ne s'endort point, & qui obéit au
» moindre ſignal ! » Il me paroît que
pour avoir pénétré dans l'antre de Trophonius, & avoir participé à ſes myſtéres, on n'en devenoit pas meilleur Philoſophe.

Quoiqu'il en ſoit, dans tous les ſiécles marqués par leur foibleſſe, & où les cœurs attiédis ne reſpiroient qu'ignorance & que ſuperſtition, dans tous ces ſiécles, dis-je, on n'a fait aucune difficulté d'attribuer des Génies pour guides & conducteurs, ſoit à ceux qui brilloient à la guerre, ſoit à ceux qui ſe diſtinguoient par des connoiſſances un peu recherchées. Et il n'y a point encore un ſiécle que cet uſage ſubſiſtoit en France, L'agréable Brantome, parlant d'un Officier-général qu'on ſoupçonnoit ainſi d'avoir à ſouhait un Démon officieux, avoue *que ſon gentil eſ-*

prit

[illegible]

[illegible]

& les plongeoient dans une douce oisiveté. Aussi, un ancien Comique leur reproche-t-il que toute leur éloquence n'est qu'une vaine ostentation, un corps apparent & sans nerfs; & que leurs Académies ressemblent à des nids d'hirondelles, où l'on n'apprend qu'à ouvrir la bouche. Ce blâme injurieux tombe principalement sur les Sophistes: c'étoit le nom qu'on donnoit à tous ces minces Discoureurs, qui avoient des harangues de parade & d'éclat, & qui les alloient réciter dans les places publiques. Non-seulement la multitude, avide & curieuse de nouveautés, se faisoit un plaisir de les entendre, mais encore elle les accabloit de largesses, & leur offroit mille dons précieux. Aucun métier, avoue Platon, n'étoit aussi brillant ni aussi lucratif que le leur.

Tatian contra Gentes.

Them. orat. 4.

Cic. Acad. Quæst. l. 2.

Si l'on veut connoître plus à fond le caractere de ces Sophistes, le voici en peu de mots, suivant le même Platon. „ Il ne vous répondent jamais expressément: toutes leurs réponses sont des „ énigmes. Priez-les d'en donner la „ clef: ils sont encore plus inintelligibles „ que la premiere fois, & ils joignent „ à des termes obscurs d'autres termes „ qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Je „ vous défie de rien conclurre avec „ des gens, qui n'ont ni principes ni arrange-

In Protag.

[illegible] arrangement dans l'esprit, qui se sont fait une loi de parler toujours & de parler avec une obscurité magnifique : & peut-être est-ce la seule chose dont ils conviennent entre eux. J'ai bien peur que trop de gens ne se reconnoissent à ce tableau : Platon les auroit-il devinés par je ne sçai quelle lumiere prophétique ?

Du caractere dont étoit Socrate, on juge bien qu'il parloit durement contre ces Sophistes. Il n'épargnoit ni leur avarice sordide, ni leur éloquence frivole, ni leur orgueil sans bornes. Ce qui n'est pas fondé sur le vrai, tombe bien-tôt & s'évanouit. Aussi tous ces Sophistes, d'autant plus méprisés qu'on les voyoit plus à découvert, perdirent-ils insensiblement la réputation qu'ils s'étoient acquise : & Socrate au contraire sentit avec joye & avec reconnoissance, que sa sienne s'augmentoit de jour en jour.

VI.

De la p[illegible] férence [illegible] que don- noit So- crate à [illegible] morale.

Telle étoit sa maniere de philoso-pher, qu'il [illegible] & qu'on le débar-rassât de toutes [illegible] que l'opinion a [illegible] dans le monde, & qu'on [illegible] préférence à se connoître soi-même. [illegible], remarquon-

il, se consume dans des occupations frêles & inutiles. Elle se dissipe, sans qu'on s'en apperçoive : elle nous manque, avant même que nous ayons songé à en jouir. Les hommes, ajoutoit-il, ressemblent à ces fous qui courent les rues, & qui ne peuvent demeurer tranquillement chez eux, jouissant des avantages que leur condition peut leur procurer. C'est-là sans doute ce qui faisoit dire à Ciceron, que sous Thalês & Pythagore la Philosophie étoit errante & vagabonde, qu'elle se plaisoit parmi les Planetes & les Etoiles fixes qu'elle cherchoit à connoître la grandeur du Soleil & sa distance à la Terre : mais que Socrate, plus heureux & plus simple dans ses vues, la fit, en quelque maniere, descendre du Ciel, l'introduisit dans les villes, l'obligea de se familiariser avec les hommes, la rendit maîtresse de leurs sentimens & de leurs cœurs. Tant de raisons engagerent les Anciens à le regarder comme le premier Auteur de la Morale, de la seule Science qui nous est utile & qui de plus est à notre portée; tout le reste étant trop éloigné de nos yeux & n'ayant avec nous que peu de rapport, & peu de proportion.

Tuscul. Quæst. l. 5.

Malgré les préjugés que l'Ecole d'Ionie auroit dû inspirer à Socrate, il n'en

Xen. de Memor. Socr. l. 1.

n'en faisoit point pour cela plus d'estime de la Physique : il plaignoit même ceux qui consacrent toute leur vie à cette étude, ou plutôt au roman de cette étude, & qui s'efforcent de manier avec un soin pénible ce qu'ils ne peuvent jamais se flatter de sçavoir avec une entiere certitude. Sa principale raison étoit, que le moindre objet tient à une infinité d'autres, aux plus éloignés ; & que pour bien voir quelque chose, il faudroit presque avoir tout vû. Ce qui étant impossible, on erre malgré soi dans d'épaisses ténébres, entrecoupées pourtant par des traits de lumiere qui ne frappent qu'un moment, & qui rendent ensuite ces ténébres plus désagréables. „ De-là, „ concluoit Socrate, tant de querelles, „ tant de disputes, qui loin de nous „ rendre plus vertueux, nous font per- „ dre jusqu'au goût de la vérité. Quoi „ de plus triste, par exemple, que de „ voir les hommes se partager si bizar- „ rement sur l'idée d'un Dieu ! Les „ uns ne veulent point en admettre : „ les autres adorent du bois & des „ pierres, les choses les plus viles. Il y „ en a qui déifient les principales par- „ ties de l'Univers, & qui veulent qu'il „ y ait une semence de Divinité répan- „ due par-tout. Venons ensuite à ce

„ qui regarde la connoiſſance de la Na-
„ ture, & la formation de l'Univers.
„ Combien ne trouverons-nous pas de
„ ſyſtêmes contradictoires, & d'opi-
„ nions qui s'entrechoquent ? Combien
„ d'erreurs, érigées en vérités impor-
„ tantes; combien de bagatelles, re-
„ çues avec reſpect ? Une Secte entiere
„ ſoutient hautement, ce que l'autre
„ nie ſans aucune réſerve : & il n'y a
„ point de titres amers & offenſans,
„ que ces deux Sectes, animées d'une
„ jalouſie ſecrette, ne ſe donnent tour
„ à tour. Tout cela rendoit Socrate encore plus attentif & plus circonſpect. Jamais il ne prit ce ton déciſif, qui eſt une marque certaine d'ignorance, & que cependant les gens de Lettres prennent avec tant de plaiſir. Dans les occaſions où il n'étoit pas aſſez ſûr de lui-même, il ménageoit ſes expreſſions avec tant d'adreſſe, qu'on ne pouvoit pénétrer le fond de ſon cœur. Il ne ſoutenoit ni le pour ni le contre, il n'approuvoit ni ne condamnoit, perſuadé qu'on ne doit faire connoître ſa penſée que lorſque les hommes ſont aſſez raiſonnables pour en profiter, ou aſſez indulgens pour ne nous point haïr de ce que nous enviſageons les choſes autrement qu'eux.

VII.

VII.

Quoique Socrate fut, comme on voit, extrêmement modéré, & qu'il poussât même la modération, jusqu'à tomber b'accord que chacun doit suivre la Religion du pays où il est né, (ce qui étoit aussi le sentiment de tous les prétendus Sages du Paganisme ;) il ne laissa pas de trouver des ennemis qui l'accuserent d'impiété. Ces sortes d'accusations ont un grand pouvoir sur l'esprit du peuple, sur-tout quand elles sont conduites avec art & malignité.

Accusations intentées contre lui.

Plat. de Legib. l. 5.

Aristophane, Poëte satirique & aguerri aux médisances les plus atroces, commença à décrier Socrate ; & ce fut dans la Comédie, qu'il intitula les *Nuées*. Cette Piéce servit d'ornement aux Fêtes de Bacchus ; & quoique si éloignée de la perfection, elle eut un succès extraordinaire, fondé en partie sur ce plaisir désobligeant qu'on goute, & presque malgré soi, à voir déchirer la réputation des plus grands personnages. Socrate, qui venoit rarement aux spectacles, parceque la pudeur & l'honnêteté en étoient bannies, eut assez de courage pour aller entendre la Comédie d'Aristophane, & pour rire le

Ælian. l. 2.

premier

premier des injures choquantes qu'on lui disoit. Fermeté noble, & qui me paroît plus rare que de s'exposer à un péril inévitable. Dans l'une de ces occasions il y a de la gloire à acquérir; dans l'autre on ne remporte que de l'ignominie, & une ignominie bien marquée. Le sçavant Académicien qui a donné la vie de Socrate, croit qu'il se passa vingt ans entre la premiere représentation des *Nuées* d'Aristophane, & la mort injuste de ce Philosophe.

Sen. de Const. l. 1.

Pendant tout ce tems-là on ne cessoit de le décréditer par des bruits sourds, & qui nuisent plus que des accusations d'éclat. On lui reprochoit entre autres choses, de corrompre la jeunesse, de répandre sans aucun adoucissement des discours séditieux, de ne point reconnoître les Dieux adorés dans la Grece. Mais c'étoit-là, suivant le rapport de Xénophon, un tissu de noires calomnies. Socrate croyoit un Dieu suprême, infini, Auteur de l'Univers : mais il faisoit peu de cas de cette foule de Dieux inférieurs, & de Génies & de Démons, devant qui le peuple superstitieux se prosternoit humblement. Lorsqu'il entendoit quelqu'un jurer par Jupiter, Neptune ou Junon : il juroit, lui, par un Arbre, par un Chien, par une Oye, par le premier objet qui

L. 1.

frappoit

frappoit sa vûe ; *& c'étoit*, dit Tertullien, *pour faire sentir le ridicule & l'indédécence de ces Dieux, qu'il les comparoit, ou à des choses insensibles, ou aux plus vils animaux.*

In Apologet. 4

Enfin, trois Accusateurs se leverent du milieu du peuple, & dénoncerent Socrate à l'Aréopage. Cette dénonciation, quoiqu'elle fût accompagnée de circonstances humiliantes, ne l'effraya point, & ne lui fit rien perdre de sa tranquillité ordinaire. Quand ses amis le pressoient de songer à sa défense : *Qu'ai-je fait autre chose*, leur répondoit-il, *que de me défendre toute ma vie ? Je l'ai passée à étudier ce qui est juste & ce qui ne l'est pas ; je me suis fait une loi d'être utile à ma patrie, & de la servir de tous mes talens. Que pouvois-je faire de plus pour ma justification ?* Ainsi parloient les premiers Chrétiens. Ils ne cessoient de répéter d'une voix ferme à leurs persécuteurs, & à leurs bourreaux : Sommes-nous ou meurtriers, ou parjures, ou incendiaires ? Ne payons-nous pas à César ce qui lui est dû ? Ne remplissons-nous pas toutes les charges qui nous sont imposées ? Etes-vous en droit de punir des gens qui vivent comme les autres, quoiqu'ils pensent autrement que les autres ? N'est-il pas permis à chacun de suivre les opinions qu'il juge les meilleures,

V. Act. Sinc. Martyr.

V. aussi l'Hist. Ecclésiast. de

leures, & qu'il voit encore confirmées par une ſuite de miracles & de faits ſurnaturels?

M. Fleuri, tom. I.

VIII.

De ſa mort.

Cependant le procès de Socrate s'inſtruiſoit dans les formes, & il fut obligé de comparoître devant ſes Juges. Là, obſerve Cicéron, ce généreux vieillard ne ſe démentit point: il n'eut recours ni aux larmes ni aux prieres: il ne demanda point ſa grace: il témoigna toûjours une conſtance héroïque, conſtance qui ne partoit point d'un orgueil ſecret, mais de la fermeté de ſon eſprit & de la confiance en ſes mœurs. Quoiqu'il pût dire cependant pour prouver ſon innocence, quoiqu'il rappellât toute la ſuite de ſa vie paſſée au milieu d'Athenes, les Juges gagnés & prévenus le condamnerent à la mort. Il écouta ſa ſentence, tout effrayante qu'elle étoit, ſans pâlir ni reprocher à ſes ennemis leur cruauté. Les Fêtes Déliennes qui arrivoient ce mois-là, en retarderent l'exécution, & Socrate fut près de trente jours ſpectateur tranquille de ſa longue mort. Par le moyen de quelques perſonnes en place qui avoient gagné le Geolier, il pût ſe

Quæſt. Tuſcul. l. ſ.

ſauver

ſauver de la priſon, & ne le voulut point. En quoi certainement je le trouve inexcuſable. Il faut épargner aux hommes des crimes évidens, certains ; & c'eſt s'en rendre complice, que de n'y point mettre d'obſtacles. D'ailleurs, le ſoin de ſa propre conſervation renferme la premiere de toutes les loix. Car il faut vivre pour être heureux, quelque part où l'on établiſſe le bonheur : on s'efforce enſuite de vivre ſuivant les préceptes de la raiſon, & les divers réglemens de la Société où l'on eſt engagé. Donc l'homme ſage doit ſonger avant tout à ſe conſerver, pour perfectionner de plus en plus les facultés qu'il a reçûes de la Nature, & qu'elle ne lui a prêtées que comme un dépôt.

On trouve dans le Phédon de Platon une hiſtoire circonſtanciée de tout ce qui précéda la mort de Socrate, hiſtoire qu'on ne peut gueres lire ſans attendriſſement (*). Comme ſes amis eurent la liberté de le voir juſqu'au dernier moment, il ne fut preſque jamais ſeul. Les entretiens touchans qu'il avoit avec eux, roulerent toûjours ſur l'immortalité

(*) *Quid dicam de Socrate ? cujus morti illacrymari ſoleo, Platonem legens.* Cic. de Nat. Deor. l. 3.

l'immortalité de l'ame. Il la prouve à la vérité par des argumens peu certains, peu décisifs; mais qui montrent son sang-froid, l'intrépidité de son esprit: il avoue lui-même qu'il s'enchante de cette espérance favorable, & qu'il court avec plaisir le risque de l'avenir. Qu'il est beau, lorsque tous les hommes ne cherchent à l'approche de la mort qu'à s'étourdir, & qu'à se dérober la vûe de ce qui les attend: qu'il est beau, dis-je, de trouver un Philosophe paisible & maître de lui-même, qui cherche à s'assûrer de l'immortalité de l'ame, qui s'entretient dans cette douce pensée, qui compte assez sur son innocence pour se promettre une éternité heureuse, qui ne rougit point de se rappeller sa vie sagement écoulée, qui meurt enfin avec cette supériorité de courage dont on a malheureusement si peu d'exemples! C'est en vain qu'on répéte aux hommes que la mort est plus affreuse, plus terrible, par l'appareil qui l'environne, que par elle-même. Combien peu osent se le persuader? Et qu'ils voudroient bien que la partie la plus noble dont ils sont composés, que l'ame en un mot, suivit la destinée du corps!

Tertull. in Apolog.

Les Athéniens ne furent pas longtems à se repentir de l'Arrêt sanguinai-

re

te, qu'ils avoient rendu contre Socrate : ils virent avec douleur qu'ils avoient aſſaſſiné le plus honnête homme qu'ils euſſent parmi eux, leur ſecond Palamède : ils placerent dans un de leurs Temples, ſa ſtatue travaillée d'or maſſif : ils abolirent enfin pour jamais la mémoire d'un Jugement, qui faiſoit tant de honte à la Grece. On inſinue même que les Dieux ſe mirent de la partie, & qu'ils déſolerent l'Attique par un fléau d'autant plus cruel qu'il attaque ſans diſtinction & le coupable & l'innocent, par la peſte : foible reſſource de notre imagination, qui attribue la plupart des malheurs & des diſgraces qui arrivent, à quelque crime précédent, comme ſi les Dieux ne ſe réſervoient que la gloire de punir.

Toute cette procédure, filée avec tant d'injuſtice contre Socrate, fait bien connoître l'eſprit léger, vain, inconſtant des Athéniens. Il y avoit je ne ſçai quelle méchanceté dans leur conduite, que rien ne pouvoit amortir, ni vaincre. Voici quelques traits que j'emprunte de Démoſthène & de Plutarque, qui pourront ſervir à les caractériſer. « Ils ſont auſſi « faciles à ſe mettre en colere, que « promts à ſe tourner vers la compaſ« ſion ; ils aiment mieux s'abandonner

« aux

« aux premiers mouvemens, que ſe don-
« ner le loiſir de voir & d'examiner ;
« ils haïſſent les citoyens d'un mérite
« diſtingué, & s'intéreſſent au ſort des
« étrangers qui ſont d'une vile condi-
« tion, ou qui parlent ſans meſure d'eux-
« mêmes. « Joignez à cela leur goût pour
les ſpectacles, les jeux, les fêtes ; leur
attachement pour les Poëtes & les Ora-
teurs qui cherchoient à les ſéduire par
d'ingénieuſes bagatelles, leur averſion
pour les vérités fortes & qui pouvoient
ſervir à les corriger de leurs vices : Joi-
gnez-y encore le tumulte qui régnoit
dans toutes les aſſemblées publiques, & la
corruption des premiers Magiſtrats, qui
même ne s'en cachoient pas trop : &
l'on verra quel composé c'étoit, quel aſ-
ſemblage biſarre, que le Gouvernement
des Athéniens. En effet, que pouvoit-
on attendre d'un peuple, plein d'eſprit
& connoiſſeur, il eſt vrai, mais à qui on
étoit ſûr de déplaire tôt ou tard, quand
on excelloit au-deſſus des autres ?

IX.

Du grand nombre de ſes diſciples.

Socrate eut un très-grand nombre de
diſciples, qui tous devinrent dans la ſui-
te ſes confidens & ſes amis, & pour-
vurent généreuſement à ſes beſoins. Je
ne

ne parlerai que de ceux qui ont fondé de nouvelles Sectes de Philosophie, & qui par des recherches laborieuses ont ajouté aux sentimens de leur maître. Ils en avoient appris les uns & les autres ce qu'il seroit à propos que tout le monde eût présent à l'esprit : que le sçavoir & l'ignorance sont les principes du bien & du mal : que non-seulement la noblesse & les richesses ne sont pas de véritables biens, mais qu'elles causent une infinité de maux très-réels ; que l'effet ordinaire de la débauche est de rendre les moindres incommodités incurables ; & de la folie, d'empêcher qu'on ne puisse se mettre au-dessus des revers de la fortune : enfin, qu'il ne suffit point que le Sage s'abstienne de ce que les autres souhaitent, qu'il doit encore ne le point souhaiter par grandeur d'ame.

CHAPITRE XVI.

I. *Abrégé de la vie de Phédon.* II. *Qu'il fut fondateur de la Secte d'Elide.* III. *De Plistane.* IV. *De Ménédème.* V. *Jugement sur tous ces Philosophes.*

l'ordinaire des parens, son patrimoine sans procès. Il y ouvrit une Ecole qu'il gouverna quelque tems, & dont il laissa ensuite le soin à Plistane qui étoit le confident de toutes ses méditations philosophiques. Pour lui, dégagé de soins, il passa le reste de ses jours dans cette douce oisiveté, si agréable aux gens d'esprit, & qui est, pour ainsi dire, le bon sens de toutes les vertus.

III. De Plistane.

IV.

De Ménédème.

Plistane eut pour successeur Ménédeme, célebre par ses voyages & ses disgraces, & qui transporta l'Ecole d'Elide à Erétrie, dans l'Isle d'Eubée. C'étoit sa patrie, & il crut la devoir préférer à un séjour étranger. Comme Ménédème haïssoit la contrainte & les vaines distinctions, il voulut que dans son Ecole on eût la liberté de se promener, ou de s'asseoir à son gré. Il n'y avoit point de place d'honneur, ni de choix pour personne. A cette occasion, je ferai deux remarques importantes. La premiere, c'est qu'à Athenes chaque Ecole avoit son usage particulier. On se promenoit au milieu du Lycée, on étoit assis à l'Académie, on se rassembloit par pelotons dans le jardin d'Epicure & chacun y parloit à son tour.

La

La seconde, c'est que toutes les Ecoles de la Grece étoient fort propres, & embellies de tableaux & de peintures hiéroglyphiques. On y voyoit sur tout à la porte des statues de Mercure & d'Hercule, pour faire voir que la souveraine perfection de l'homme en cette vie consiste dans un rapport mutuel, dans une correspondance exacte de la beauté de l'esprit & de la force du corps. Quelquefois de ces deux figures on n'en composoit qu'une, qu'on nommoit Hermeracle. Ciceron écrivant à Atticus, le prie de se ressouvenir de lui envoyer au plutôt les statues & les Hermeracles, qu'il lui a promis. *C'est pour orner*, ajoute-t-il, *cette Salle des exercices que vous connoissez si bien.*

Plat. in Char.

V. Reines. Novæ Repertæ.

Speusippe neveu & successeur de Platon avoit fait peindre dans le lieu le plus apparent de l'Académie, les trois Graces avec leurs principaux attributs ; & cela pour montrer que la Philosophie ne rejette point les agrémens d'une certaine espece, & que la vérité elle-même a tort, dès qu'elle commence à ennuyer.

V.

Jugement sur tous ces Philosophes.

Hors le peu que j'ai rapporté de la Secte d'Elide & de celle d'Erétrie, je ne trouve plus rien dans l'Histoire qui les dis-

diſtingue ni qui les caractériſe l'une ou l'autre. Et d'abord, pour parler de la premiere, je dirai que Phédon ſe contenta des principes de Morale que Socrate avoit établis, ſans pouſſer ſes vûes plus loin. D'ailleurs, Elide étoit une Ville peu conſidérable, & dont les habitans n'oſoient rien entreprendre d'eux-mêmes : ils ſe prêtoient ſervilement aux grandes révolutions, qui changeoient quelquefois toute la face de la Grece. Et comment la Morale pouvoit-elle ſe perfectionner parmi des ames foibles, timides, & qui ne recevoient les paſſions que de la ſeconde main? Les grandes vertus naiſſent ordinairement dans les mêmes terroirs où naiſſent auſſi les grands vices : & plus le contraſte en eſt frappant, plus il donne lieu à la ſcience des mœurs de ſe développer, de s'étendre, de porter la lumiere dans les eſprits qui ſavent ſe défendre de la ſéduction. A l'égard de la Secte d'Erétrie fondée par Ménédeme, elle n'eut jamais un grand éclat, & elle s'éteignit inſenſiblement. Ce qui y contribua davantage, ce fut la vie douce & voluptueuſe qu'on menoit dans l'Iſle d'Eubée, ſans aucune émulation, ſans aucun amour de gloire. Les jours y couloient tranquillement : chacun ſe pouvoit promettre un lendemain heureux. Les Magiſtrats gouvernoient avec

Strab. Georg. l. 10.

avec modération un peuple qui se laissoit conduire avec docilité : ils ne s'enivroient point de leur pouvoir. Enfin, des récompenses sûres attendoient ceux qui se distinguoient par quelque talent, & il ne falloit pas de grands efforts pour obtenir ces récompenses. Sans doute que tout cela joint ensemble fit languir la Secte d'Erétrie, & jetta dans une sorte d'inaction & les Professeurs & les Ecoliers, qui ne purent jamais reprendre le véritable ton des études.

Qu'il me soit permis d'observer ici, que l'amour vif des Sciences ne peut gueres subsister sans un peu de besoin, sans quelque nécessité. L'abondance étouffe l'esprit, & empêche les talens de paroître dans tout leur jour. On n'excelle presque jamais, qu'on n'y soit en quelque maniere contraint, que le génie ne souffre une sorte de persécution. Ce que je dis des gens de Lettres, se doit aussi appliquer à ceux que des vûes plus hautes, plus dégagées, consacrent à l'Eglise. Leur procure-t-on une trop riche oisiveté, des établissemens trop flateurs: ils s'y endorment, ils se relâchent de leurs devoirs, ils consument en dehors fastueux ce qui ne devroit être employé qu'à des vertus austeres. On sçait que Louis le Débonnaire est celui de nos Rois qui a le plus enrichi les Eglises de

Nat Alex. c. 15. Sæculi 9. & 10.

France, & qui leur a acc
beaux privileges, quoiqu'il
récompensé dans le fameu
Compiegne. Après sa mor
nes de Clairvaux, aidés m
Bernard, répandirent le
Prince se trouva long-tems
nes cruelles, & que Dieu l
beaucoup de sévérité, lui rep
avoit offert une coupe
son Eglise. Et cette coup
les mêmes Moines, que p
autre chose que les gran
dus par sa main libérale, &
jetté les Ecclésiastiques e
mille refroidissemens, qui
encore tous les jours à m
biens augmentoient eux-m

CHAPITRE

I. *Abrégé de la Vie d'Eucli*
repas philosophiques. III
lectique faisoit toute l'étud
IV. *De ses principaux Dis*
la Secte Olympique. VI. *De*

I.

Abrégé de la Vie d'Euclide.

Euclide nâquit à Mégare

[illegible]riſtianiſme que tous les autres Phi-[illegible]loſophes, tant à cauſe de la rudeſſe & [illegible] ſévérité de leurs mœurs, qu'à cauſe [illegible] cette eſpece de déſappropriation où [illegible] vivoient de toutes choſes. *Quoi de plus ſurprenant, de plus extraordinaire que cette conduite*, diſoit St. Auguſtin, au neuviéme Livre de la Cité de Dieu? *Quoi de plus oppoſé à tous les penchans de la Nature?* Pour Julien l'Apoſtat, il s'imaginoit beaucoup avilir les Reclus, [illegible] Solitaires de ſon tems, en les nom-[illegible]ant les Cyniques Chrétiens. Mais cet-[illegible] plaiſanterie retomboit ſur lui-même, [illegible] au fond il ne faiſoit que donner des [illegible]euves, déja trop connues, de ſon [illegible]umeur inquiéte, médiſante & ſatiri-[illegible]. Car les motifs mis à part, ces [illegible]eclus, ces Solitaires devoient mener [illegible] vie bien dure, bien mortifiée, puiſ-[illegible] un ennemi tel que Julien trouvoit [illegible] reſſembloient ſi fort aux Cyniques. [illegible] Lipſe, qui a beaucoup étudié l'an-[illegible] Philoſophie, a écrit dans un de [illegible] meilleurs Ouvrages, que de tous les [illegible] les Capucins aujourd'hui ſont [illegible]i en approchent davantage. Et [illegible] croye pas que JuſteLipſe fit ce [illegible] par un eſprit de critique: il étoit [illegible]ment plus que dévot, & même [illegible] dernieres actions de ſa vie fut de [illegible]r à la Vierge, en cérémonie, u-

Liv. I. Manud. ad Phil. Stoïc. c. 12.

ne

France, & qui leur a accordé de plus beaux privileges, quoiqu'il en ait été mal récompensé dans le fameux Concile de Compiegne. Après sa mort, les Moines de Clairvaux, aidés même de Saint Bernard, répandirent le bruit que ce Prince se trouva long-tems dans des peines cruelles, & que Dieu le traita avec beaucoup de sévérité, lui reprochant qu'il avoit offert une coupe empoisonnée à son Eglise. Et cette coupe, continuoient les mêmes Moines, que pouvoit-ce être autre chose que les grands biens répandus par sa main libérale, & qui avoient jetté les Ecclésiastiques en mille & en mille refroidissemens, qui augmentoient encore tous les jours à mesure que ces biens augmentoient eux-mêmes?

CHAPITRE XVII.

I. *Abrégé de la Vie d'Euclide.* II. *Des repas philosophiques.* III. *Que la Dialectique faisoit toute l'étude d'Euclide.* IV. *De ses principaux Disciples.* V. *De la Secte Olympique.* VI. *De Stilpon.*

I.

Abrégé de la Vie d'Euclide.

Euclide nâquit à Mégare, de parens riches

riches & accrédités, qui n'épargnerent rien pour ſon éducation. Il fit ſes premieres armes ſous Parménide: mais bientôt la grande réputation de Socrate l'engagea d'aller à Athenes. Cette ville pouvoit être regardée comme la patrie commune des Grecs, & le rendez-vous des talens qui cherchoient à briller. Pendant qu'Euclide s'y occupoit avantageuſement, les Athéniens ſoulevés par leurs Magiſtrats ſe brouillerent avec ceux de Mégare, & leur défendirent ſous peine de mort l'entrée de toutes les Villes de l'Attique. Ce premier acte d'hoſtilité alluma la guerre du Péloponneſe, & força Euclide en particulier d'abandonner l'Ecole de Socrate. Le jeune Philoſophe ſoutint quelque tems un ſi fâcheux exil: mais ſon extrême avidité de ſavoir l'irritant ſans ceſſe, il réſolut adroitement de la ſatisfaire. Les grandes paſſions aiguiſent l'eſprit, & le rendent inventif. Tous les ſoirs, Euclide s'habilloit en femme, & entroit à la dérobée dans Athenes. Là, il ſe renfermoit avec Socrate, & employoit la plus grande partie de la nuit à des conférences ſavantes. Le lendemain matin, il ſortoit de la ville: & de peur d'être reconnu par ceux qui en gardoient les portes, il ſe cachoit le viſage avec une eſpece de mante qui traînoit juſqu'à terre. Ce ma-

Cic. Quæſt. Tuſc. l. 1.

Thucyd. l. 1.

Aul. Gel. l. 6.

nege galant & philoſophique tout enſemble, dura aſſez long-tems; & je ne ſai à qui il fait le plus d'honneur, au maître ou à l'écolier.

Les ſoins d'Euclide eurent leur récompenſe. Il devint très-vigilant, très-éclairé, & il rendit à ſa patrie ce qu'il avoit enlevé à Athènes. C'étoit pour lui une eſpece de conquête, & de conquête d'autant plus précieuſe que l'intelligence eſt infiniment au-deſſus de la valeur. Il fonda une Secte diſtinguée, & que par modeſtie, il ſe contenta d'appeller la Secte Mégarique. Elle eut encore dans la ſuite les noms de *Contentieuſe* & de *Diſputante*, à cauſe de la Dialectique dont elle s'occupoit principalement. Ces deux noms ont été auſſi donnés à la Secte, qui reconnoiſſoit Zénon d'Elée pour ſon Inſtituteur. Lui & Parménide ont jetté les premiers fondemens de la Logique.

Strab. l. 9.

Diog. Laërt. in Eucl.

Cic. ubi ſuqræ.

Il paroît qu'Euclide s'étoit procuré un établiſſement conſidérable à Mégare, & qu'il mettoit en uſage cette maxime des honnêtes-gens de tous les ſiécles, qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on fait aux autres. Car la mort de Socrate ayant épouvanté les Philoſophes qui avoient, pour ainſi dire, perdu leur pere, & qui craignoient un ſort pareil, ils ſe retirerent tous en ſe

Plat. in Phæd.

secret d'Athenes & se réfugierent chez Euclide, qui leur fit trouver des logemens convenables, & les invita plusieurs fois à manger chez lui. Sa table n'étoit jamais fermée aux illustres malheureux : il gagnoit trop à leur conversation.

II.

Des repas philosophiques.

Ces sortes de repas étoient fort en usage parmi les Philosophes de la Grece. Chaque Secte en avoit d'établis à certains jours, avec des fonds & des revenus pour en faire la dépense. « Et « c'étoit, comme le remarque Athé« née, afin d'unir davantage ceux qui « s'y trouvoient, afin de leur inspirer la « douceur & la politesse si nécessaires au « commerce de la vie. La liberté d'une « table délicate produit ordinairement « tous ces bons effets. » Et qu'on ne s'imagine point que ces repas fussent des Ecoles de libertinage, où l'on rafinât sur les mets & sur les boissons enivrantes, où l'on cherchât à étourdir la févere raison. Tout s'y passoit avec agrément & décence. On n'y cherchoit que le plaisir d'un entretien libre & enjoué : on y trouvoit une compagnie choisie, & aussi sobre que spirituelle : on y chantoit l'hymne qu'Orphée adresse aux Muses,

Athen. 9. & 12.

ſes, pour faire voir qu'elles préſident à toutes les parties de plaiſir dont la vertu ne rougit point. Thimothée, Général des Athéniens, fut un jour traité à l'Académie par Platon. Un de ſes amis l'arrêta en ſortant, & lui demanda s'il avoit fait bonne chere. Quand on dine à l'Académie, répondit-il en ſouriant, on ne craint point d'indigeſtion.

Ælian, lib. 1.

Rien ne reſſembloit mieux à ces Feſtins philoſophiques que les *Agapes* ou repas de charité des premiers Chrétiens, qui faiſoient même une partie du Service divin dans les jours ſolemnels. Mais comme les meilleures choſes dégénerent inſenſiblement, le luxe y prit la place de la modeſtie; & la licence qui oſe tout, en chaſſa la retenue. On fut enfin obligé de les ſupprimer.

III.

Que la Dialectique faiſoit toute l'étude d'Euclide.

Je reviens à Euclide. Son attachement pour la Dialectique lui fit tort, & lui inſpira je ne ſçai quel goût de diſpute, qui eſt toûjours odieux & rebutant. En effet, les hommes qui penſent, converſent volontiers les uns avec les autres: ils ſe propoſent leurs doutes, les éclairciſſent ſans paſſion, cédent

cédent à la vérité qui leur est montrée, & ne s'en estiment pas moins pour être de divers sentimens. Tout au contraire ceux en qui la pédanterie est un vice d'esprit encore plus que de profession, disputent continuellement, ne se rendent jamais, se déchirent avec outrage sur le sens d'un Auteur ou sur l'étimologie d'un mot, comme s'il s'agissoit de la Religion & de l'Etat; ressemblent enfin à ces Grecs qui combattoient jusqu'à la mort pour une Helene qu'ils ne connoissoient pas, & que même ils ne doivent jamais voir.

Un autre défaut que contracta Euclide, ce fut de se croire assez aguerri pour résoudre sur le champ toutes les difficultés qu'on pourroit lui proposer, ou du moins pour les éluder au moyen de sa chere Dialectique. Un jour qu'il se vantoit plus qu'à son ordinaire, quelcun lui dit en riant: *N'appréhendez-vous point qu'on ne vous fasse la même réponse que fit une jeune personne à un vieillard qui s'efforçoit de la cajoler. Je vous attraperois bien, si je vous prenois au mot?* Malgré ces petits écarts, Euclide enseigna toûjours une Morale très-noble & très-sensée, telle qu'il l'avoit apprise dans les entretiens familiers de Socrate. « N'oubliez point, disoit-il « souvent à ses disciples, qu'il y a deux

Sto Serm. 6,

« ſortes de ſommeil, l'un jeune &
« d'humeur volage, l'autre peſant &
« ſérieux. Le premier s'envole auſſi
« facilement qu'il nous a ſéduits. Le
« ſecond eſt opiniâtre & ne cede ja-
« mais: ſourd & aveugle, il ne favori-
« ſe, il ne diſtingue perſonne. « A
ces traits peut-on méconnoître la mort,
ce terme inévitable de tous nos de-
ſirs, de tous nos projets, de tous nos
établiſſemens ? Mais les Anciens avoient
ſur cela une délicateſſe, qui me revient
beaucoup : ils ne vouloient point qu'on
dit que les gens de bien ſont morts,
mais ſeulement qu'ils dorment d'un
ſommeil doux, tranquille. C'eſt ainſi
que finit une Epitaphe curieuſe qui ſe
trouve ſur un marbre de la Vigne Bor-
ghéſe, & que Thomas Reineſius nous
a donnée dans ſes ſupplémens au Tré-
ſor des Antiquités de Gruter.

IV.

De ſes principaux Diſciples.
Pauſ. l. 3.

Mais ce qui n'étoit d'abord qu'un
jeu, un exercice d'eſprit, devint dans
la ſuite un déſordre général. Tous ceux
qui remplirent l'Ecole de Mégare, a-
près la mort d'Euclide, ſe livrerent
ſans meſure à cette envie de diſputer.
Ce ne furent plus qu'argumens cap-
tieux, que ſyllogiſmes embarraſſés, que
ruſes

tuſes de Logique : tous défauts qu'évitent ſoigneuſement les eſprits droits & raiſonnables. *Cavenda eſt*, s'écrie Saint Auguſtin, *Cavenda eſt libido illa rixandi, & puerilis quædam oſtentatio decipiendi adverſarium.* On dit même que ce vain, mais pernicieux eſprit de diſpute paſſa inſenſiblement de l'Ecole de Philoſophie, dans toute la Ville de Mégare. On ne vit plus que des hommes querelleux & gâtés par leurs préjugés, qui conteſtoient ſur tout avec chaleur, qui jamais ne convenoient de rien, qui s'abordoient & ſe quittoient d'un air railleur, & preſque en s'inſultant les uns les autres. Les places publiques, les lieux d'aſſemblée, les maiſons particulieres, tout fut infecté de ce mauvais levain. Mais doit-on en être ſurpris ? Il n'y a rien à quoi l'on ne ſe prête, à quoi l'on ne s'apprivoiſe, & qui enfin ne devienne mode. Quand la nouvelle Philoſophie s'introtruiſit en France, elle s'attira les eſprits les plus lourds, & ſe les attira victorieuſement. Il ne fut queſtion que d'elle, que d'expériences, de raiſonnemens, d'anatomies, dans toutes les Sociétés, même dans celles où il n'eſt ordinairement queſtion de rien, où l'on parle ſans penſer, où l'on mange & l'on joue ſans s'appercevoir qu'il faut

De Doc Chriſt. l.

quelquefois réfléchir. Mais enfin c'étoit une mode, & elle devoit passer : toutes les autres passent de la même maniere, & l'on s'en dégoute tôt ou tard.

Comme je ne trouve rien de fort instructif dans la suite de l'Ecole de Mégare, je ne m'arrêterai qu'aux trois principaux Philosophes qui y ont fleuri, à Eubulide, Alexine, & Stilpon. Les autres ne méritent pas seulement qu'on les nomme.

Eubulide renchérit encore sur la doctrine de ses maîtres. On lui attribue la plupart des sophismes connus chez les Anciens sous les noms du Menteur, de l'Obscur, du Masqué, de l'Electre, du Sorite, &c. Mais en vérité, & ceux qui proposoient de pareils sophismes, & ceux qui se donnoient la peine d'y répondre, méritoient bien d'être comparés à des gens ivres, qui se rencontrant dans une nuit obscure, cherchent à se frapper mutuellement, & dont les coups redoublés portent à faux. Dans la suite, tous ces argumens trompeurs furent recueillis par les Stoïciens, qui y en ajouterent encore de nouveaux, mais composés, ce me semble, avec plus d'art. On peut lire là-dessus le Dialogue de Lucien qui a pour titre : *Les Sectes des Philosophes à l'encan.* Chrysippe se vantoit de sçavoir manier ces

ces ſortes d'argumens mieux que perſonne, & il les appelloit avec un ris malin, des filets à prendre les hommes.

Sur cela obſerve Sénéque, qu'il faloit que les Philoſophes fuſſent bien peu ménagers de leur tems, pour donner dans de ſi grandes ſubtilités. „ Eſt-„ ce qu'il leur convenoit, ajoute-t-il, „ de s'amuſer à des diſputes de mots, „ & de ſe contredire ſur des propriétés „ grammaticales ? Envioient-ils aux „ Rhéteurs & aux Mathématiciens tout „ ce qu'il y a d'inutile & de ſuperflu „ dans les études auſquelles il s'appli-„ quent ? Les hommes en général n'a-„ prennent point les choſes qui leur ſe-„ roient utiles, parcequ'ils perdent trop „ de tems à apprendre celles qui leur „ ſont inutiles. On raconte que le Gram-„ mairien Didyme a compoſé quatre „ mille volumes. Je le plains. Car de „ combien de recherches frivoles ne de-„ voit-il point s'être rempli l'eſprit ? „ Qu'on diſe maintenant que la vie eſt „ courte : je n'ai qu'une ſeule choſe à „ répondre. Soyez délicat ſur l'emploi „ du tems, ne ſongez qu'à votre inſ-„ truction ; vous trouverez la vie aſſez „ longue.

Epiſt. 81

V.

V.

De la Secte Olympique.

Alexine séjourna quelque tems à Mégare : mais s'y trouvant trop resserré, du moins à ce que lui suggéroit son amour-propre, il alla chercher un théâtre plus spacieux, & qu'il croyoit plus digne de ses talens, à Olympie. Cette ville étoit fameuse, & par les Jeux qu'on y célébroit de cinq ans en cinq ans, & par les Oracles que Jupiter rendoit dans son Temple, le plus magnifique de la Gréce, & par le grand nombre d'étrangers qui y abordoient de tous côtés. Mais cela même ruina le projet d'Alexine. Effectivement, pouvoit-il se flatter qu'au milieu des spectacles pompeux qu'offroit Olympie, de la vie tumultueuse & passionnée qu'on y menoit, des couronnes qui se distribuoient aux vainqueurs, on eut la complaisance d'aller entendre un Philosophe, & de profiter de ses froides leçons? Aussi fut-il bien-tôt abandonné de ses principaux disciples, qu'attiroient des plaisirs plus vifs, & lui-même consumé de chagrin, & accablé d'incommodités, il ne jugea point à propos de survivre à sa honte. Pour philosopher utilement, pour se familiariser avec soi-même, il faut du repos, & de la tran-

quillité

quillité. *Intellectus*, remarque Aristote, *similis est cuidam otio & quieti non injucunda.*

VI.

Stilpon ne se vit pas plutôt à la tête de l'Ecole de Mégare, qu'il chercha à la réformer. Il en bannit d'abord tous les sophismes, tous les argumens frauduleux, & il fit voir qu'il y a une sorte de dignité à ne point même répondre à de pareilles bagatelles. Il supprima ensuite & les propositions générales, comme trop vagues, trop peu aprofondies; & les propositions conditionnelles, comme étant une source féconde d'erreurs, particulierement en ce qui regarde le détail ordinaire de la vie. On soupçonne que toute cette réforme eut pour principe un trait assez perçant, qui lui fut lancé par la Courtisanne Glycére. Stilpon se trouvant un jour à table auprès d'elle, lui fit des reproches détournés de ce qu'elle amollissoit la Jeunesse séduite, & follement enivrée de ses appas. „ J'en conviens, reprit-elle sans se décontenancer. Mais vous „ autres Philosophes de Mégare, on „ vous accuse précisément de la même „ chose. Convenez-en aussi de bonne „ foi. Et qu'importe après tout par qui „ se dérange votre Jeunesse, par une Courtisanne

De Stilpon.

Diog. Laërt. in Stilp.

Athen.l.13.

„ Courtisanne, ou par un Sophiste? „
La raillerie ne fut point perdue.

Cic. de Fato.

Au reste, Stilpon avoit acquis beaucoup de connoissances; & les principales Républiques de la Gréce eurent souvent recours à ses lumieres, & se soumirent à ses décisions. Elles ne pouvoient le flater ni l'enorgueillir davantage. Car tout judicieux qu'il étoit, le goût des louanges, & l'éclat d'une certaine réputation, le touchoient infiniment. *La derniere passion dont je me déferai*, avouoit-il quelquefois, *ce sera l'amour de la gloire.* Passion, l'oserai-je dire, qui n'est pas éloignée d'être une vertu, ou du moins de produire des vertus. *Quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur.*

Tac. Hist. l. 6.

A ces talens naturels & acquis, Stilpon joignoit une grande retenue, une grande circonspection dans toutes ses manieres. Sans doute qu'il craignoit la fureur d'un peuple superstitieux, & qui ne vouloit point être contredit sur ses anciens préjugés, parce qu'il lui en auroit trop couté pour s'en déprévenir. La cigue de Socrate étoit passée en proverbe, & elle retenoit tous les Philosophes sortis de son Ecole, qui redoutoient une destinée pareille à la sienne, & ne vouloient pointtrop s'expliquer, de

de peur d'être contraints à s'empoiſonner comme lui.

Quand quelqu'un les interrogeoit en public ſur des matieres un peu délicates, ils répondoient avec une noble ſimplicité : *Pourquoi nous tâtez-vous ainſi devant tout le monde ? votre deſſein eſt-il de nous nuire ? Prenez-nous tête à tête, & alors nous vous développerons notre penſée.* A leur exemple, Stilpon s'étoit fait un double ſyſtême ; l'un de parade & à l'uſage de la multitude qu'il falloit ſouvent tromper ; l'autre de réſerve & qu'il communiquoit à peu de perſonnes, aux amis ſeulement qui l'entendoient à demi-mot. C'étoit-là tout ce que les Sages de l'Antiquité avoient pu imaginer de mieux, pour faire voir qu'ils ne donnoient point dans les conſéquences abſurdes, que le Polythéiſme entraine après lui. Le Cotta de Cicéron avouoit ingénument qu'en public, on ne devoit jamais s'écarter des ſentimens reçus & autoriſés ; mais que dans le cabinet & hors des yeux du vulgaire, on pouvoit parler avec plus de liberté.

Diog. Laërt. in Stilp.

L. 1. Nat. Deo

Une fois cependant Stilpon ſe fâcha contre des Prêtres de Cérès & de Cybele, qui lui propoſoient de ſe faire initier aux Myſteres de ces deux Déeſſes, & cela pour de l'argent. Quel

profit

profit, demanda le Philosophe, retirerai-je de cette cérémonie ? Vous occuperez, répondirent les Prêtres, une des premieres places de l'autre monde: vous y ferez au-dessus d'Agésilas, d'Agis, de Périclès, d'Epaminondas, de Socrate même. Et quel garant, repliqua Stilpon, me donnez-vous de votre parole? Dois-je croire que vous, qu'on regarde avec raison comme des ignorans & des imposteurs, vous soyez les maîtres de distribuer les places dans un pays, où tout n'est que lumiere, tout n'est que vérité?

CHAPITRE XVIII.

I. *Abrégé de la Vie d'Aristippe.* II. *Ce qu'il pensoit des sensations.* III. *Principes de sa Morale.* IV. *De quelle maniere les anciens peignoient la Volupté.* V. *Différence de la Morale d'Aristippe & de celle d'Epicure.* VI. *Des principaux Disciples d'Aristippe.* VII. *De la Secte d'Hégésias.* VIII. *De la Secte d'Annicéris.*

I.

Abrégé de la Vie d'Aristippe.

L'Education d'Aristippe fut d'abord extrêmement négligée. Ses parens ne

ne songerent qu'à l'orner comme une vaine idole, & le promenerent de ville en ville, sans lui fournir aucune instruction solide. Mais il est des hazards heureux, qui développent les talens cachés & qu'on ignore soi-même. Aristippe se trouvant aux jeux Olympiques, entendit parler de Socrate ; & comme s'il eut été frappé d'une lumiere soudaine, il alla se jetter entre ses bras. Socrate le reçut avec sa bonté ordinaire, & le mit au rang de ses Disciples : mais il évita toujours &, ce me semble, avec juste raison, de se familiariser avec lui. En effet, Aristippe avoit plus de défauts que de vertus; mais de ces défauts qui étant mis dans un certain jour, l'emportent sur les meilleures qualités. *In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.* Il cherchoit d'ailleurs à s'égayer à lui-même la sagesse, mais beaucoup plus qu'elle ne doit l'être, & que les autres hommes ne permettent qu'elle le soit. Car pour l'ordinaire ils veulent être gais, sans être sages.

Quit. l. 1.

Après avoir quelque tems demeuré à Athenes, & profité des leçons de Socrate, Aristippe se répandit dans les autres villes de la Gréce. Un génie souple, adroit, insinuant, lui attira partout des amis, des maitresses, des admirateurs

Horat. l. 1. Epist. 17.

mirateurs ; & par-tout il ſçut également porter, comme l'avouoit Platon, & le manteau de Philoſophe & l'habit de Courtiſan. Quelqu'un lui demanda un jour d'un air dédaigneux, ce qu'il avoit appris dans l'Ecole de Socrate : *A vivre,* répondit-il, *avec les hommes, à ménager ceux qui ne ſont point faits pour l'exacte vérité, & à me ſervir de paroles entrelaſſées de ſoye, quand les Princes & les Rois m'interrogent.* Ce n'eſt point qu'Ariſtippe ſe riſquât beaucoup en converſation, & qu'il aimât pompeuſement à décider : tout au contraire, il tomboit ſouvent d'accord qu'il y a mille choſes qu'un honnête homme peut avouer ſans honte qu'il ne ſçait point, & qu'il ne ſçaura jamais. Et de pareils aveux incommodoient les autres Philoſophes, qui par vanité faiſoient ſemblant de méconnoître le prix de cette ignorance honorable &, ſi je l'oſe dire, Philoſophique. On ſervit un ſoir à Démocrite un concombre qui lui parut d'un goût particulier. Il en chercha long-tems la raiſon & crut l'avoir trouvée, quand un domeſtique vint lui annoncer, que par mégarde on avoit mis ce concombre dans un vaſe où il y avoit eu du miel. *Que tu me déſobliges,* lui dit-il en riant ! *Je perds le mérite de ma découverte.*

Apul. in Flor.

La

Las d'errer dans la Gréce, Ariſtippe ſe retira à Cyrène, ville d'Afrique autrefois très-riche & très-peuplée : & comme c'étoit le lieu de ſa naiſſance, il propoſa à ſes concitoyens d'y établir des conférences ſçavantes, à la maniere des Grecs. Lui-même par zele du bien public, s'offrit de préſider à ces conférences & d'inſtruire la Jeuneſſe de Cyrène dépourvue de tout ſecours. Mais ce zele, qui parut d'abord & ſi pur & ſi noble, dégénéra bien-tôt en un vil intérêt. Ariſtippe mit ſes leçons à prix, & exigea de ſes diſciples des récompenſes proportionnées au ſoin qu'il prenoit de leur conduite : ce qui étonna d'autant plus tout le monde, que juſque-là les Philoſophes avoient enſeigné gratuitement, & avoient montré par leur conduite que toute occaſion de s'enrichir leur étoit défendue, parce qu'il n'y a aucune de ces occaſions qui n'entraîne quelque crime à ſa ſuite. D'ailleurs, ces Philoſophes regardoient & les richeſſes & la pauvreté comme deux obſtacles qui ferment également le chemin de la vertu, & ils ſe contentoient d'une certaine médiocrité que la Nature donne rarement, & que même on n'a point de courage de ſouhaiter.

Plut. d Lib. edu candis.

Au reſte, ſi le Philoſophe de Cyrène eut tort de taxer ſes inſtructions, les

parens

parens eurent encore plus de tort de se couvrir d'un tel prétexte, pour refuser ces mêmes instructions à leurs enfans. Un pere ayant présenté son fils à Aristippe, le pria de lui dire à quel prix il vouloit se charger de son éducation. Aristippe lui demanda mille drachmes. *Vous me ruinez*, s'écria le pere avare, *j'aurois pour cette somme un Esclave. Vous en auriez même deux*, repliqua froidement le Philosophe, *celui que vous acheteriez, & votre fils, qui abandonné à lui-même ne feroit voir que des inclinations basses & serviles.* Il est triste que de tous les maîtres qu'on donne à un jeune homme, le plus mal payé d'ordinaire soit celui qu'on destine à lui former l'esprit & le cœur. On le chicane, on le rebute; tandis que les récompenses sont prodiguées à ceux qui enseignent des Arts inutiles ou dangereux, qui corrompent, ou pour le moins qui énervent les mœurs. De-là vient, ajoutoit le même Philosophe, que la plupart de ceux qui dans notre ville occupent les postes les plus distingués, ne sont gueres que des masques, des représentations de théâtre.

Plut. ubi suprà.

II.

Ce qu'il pensoit des Sensations.

Comme on ne s'adonnoit dans l'Ecole de Socrate qu'aux connoissances qui

qui regardent l'homme directement, & encore l'homme qui travaille à se rendre heureux, ce ne fut en effet qu'à ces sortes de connoissances qu'Aristippe s'appliqua. Et premierement, il fit en sorte de découvrir le vrai rapport, la juste proportion qui se trouve entre les objets extérieurs & nos sensations; entre ce qui produit l'ébranlement de l'ame, & l'ame elle-même ébranlée. C'est-là aussi une des choses qui lui fait le plus d'honneur. „On ne doit pas „assurer avec confiance, remarquoit-„il, que le miel soit doux, que l'oli-„vier soit amer, que la grêle soit froi-„de, que le vin soit chaud, &c: on „doit assurer seulement que cela nous „paroît tel. Car le contraire arrive „aussi quelquefois, y ayant des gens „qui trouvent le miel amer, l'olivier „doux, la grêle chaude, le vin froid, „&c. D'où il suit qu'on peut bien se „rendre témoignage de ce qu'on sent, „mais non point de ce qui est renfer-„mé dans les objets extérieurs. Chacun, „je le répéte, saisit ces objets diffé-„remment. De même, continuoit A-„ristippe, celui qui voit une Tour ronde „ou quarrée, tombera dans l'erreur, „s'il ose assurer que cette Tour soit „telle nécessairement qu'il l'envisage. „Tout ce qu'il peut dire, c'est que

Diog. Laert. in Arist.

Sext. Emp. pyr. l. 1. Cic. Acad. Quæst. l. 4.

Plut. contra Colot.

dans

„ dans ſon œil eſt imprimée la figure „ d'une Tour ronde, ou à quatre côtés „ égaux. Cela ſe prouve encore par la „ maniere dont on eſt frappé du mê- „ me objet, lorſqu'on en eſt loin, ou „ qu'on en eſt près. Cet objet à la „ vérité ne change point : mais l'im- „ preſſion qu'il fait ſur nous, change „ continuellement. Ainſi le voyageur „ qui eſt au pied d'une Tour & qui „ ſoutient qu'elle a pluſieurs angles, ne „ ſait pas mieux la vérité de la choſe, „ que celui qui en eſt fort éloigné, & „ qui ſoutient qu'elle eſt ronde. L'un „ & l'autre ne fait que rapporter ce „ qu'il apperçoit, & non point ce qui „ eſt en effet.

De-là pouvoit-on conclure qu'il y a une extrême différence entre la ſenſation, & la cauſe de la ſenſation ; qu'il faut être fou pour affirmer que tous les hommes ont les mêmes ébranlemens dans l'ame, en préſence des mêmes objets, ſe pouvant faire qu'ils en ayent de toutes contraires ; enfin, que quand l'Univers ſeroit anéanti, nous pourrions encore être modifiés comme auparavant.

III.

Principes de ſa Morale.

A ces conſéquences, mais plus apro-

profondies, tenoient toute la doctrine & toute la conduite d'Aristippe, le peu de cas qu'il faisoit de la Physique, & l'estime singuliere qu'il témoignoit pour la Morale. « Quoi de plus bizarre, « disoit-il souvent, que de voir un Etre « aussi caduque & aussi fragile que « l'homme, rechercher avec ardeur ce « qui est hors de lui & au-dessus de « lui, & se négliger absolument lui- « même ! Le peu de tems qu'il passe « sur la Terre, ne devroit-il pas le « détourner de s'appliquer à des choses, « qui pour être connues & approfon- « dies, exigeroient des siécles entiers « de méditation ? D'ailleurs, la Science « n'est ni nécessaire ni même naturelle « à l'homme. D'un côté, elle lui cou- « te trop à acquérir; & de l'autre, sa « jouissance ne le dédommage point « des peines qu'il s'est données. Ap- « prendre, c'est s'exposer à souffrir : « c'est se mettre dans la dure nécessité « de reconnoître & les bornes de son « esprit & le peu d'étendue de ses fa- « cultés, & par-là même de se dédai- « gner & presque de se haïr. Appren- « dre enfin, c'est s'attirer l'irréconci- « liable aversion des ignorans, des foi- « bles, des superstitieux, des hommes « corrompus, qui tous se déclarent hau- « tement contre ceux qui veulent saisir

« dans les choſes ce qu'il y a de vrai & « d'eſſentiel.

Cela poſé, Ariſtippe conſeilloit à ſes diſciples de ſe borner à l'étude tranquille de la Morale. Et cette étude, ſelon lui, conſiſtoit en trois choſes. 1°. à démêler ce qui eſt bon ou mauvais, utile ou nuiſible, favorable ou importun, tous les biens étant relatifs & n'étant biens qu'autant qu'ils conviennent à l'homme, 2°. à ſe dégager de la ſupeſtition & de la crainte odieuſe de la mort, en accoutumant l'ame, pour ainſi parler, à dépendre le moins qu'il lui eſt poſſible des objets extérieurs: 3°. à bien nettoyer les idées de vertu & de vice, en ſaiſiſſant avec juſteſſe le point qui ſépare les hommes vertueux des méchants & des pervers. Or la Morale ainſi priſe conduit à la volupté, ou plutôt n'eſt que la volupté elle-même bien entendue. Car elle procure à l'homme deux tréſors ineſtimables, & les ſeuls qu'il doive ambitionner, la ſageſſe & la ſanté, la ſageſſe étant à l'ame ce que la ſanté eſt au corps.

Cic. Offic. l. 3.
Xen. de memor. Socr. l. 3.

IV.

De quelle maniere les Anciens pei-

Ce fut ſans doute d'après ces traits fournis par Ariſtippe, que les Anciens parlerent

parlerent si avantageusement de la Volupté. Elle ressemble, avouoient-ils sans crainte, à une Reine magnifique & parée de sa seule beauté. Son trône est d'or, & les Vertus en habits de fête s'empressent à la servir. Ces Vertus sont la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance : toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la Volupté, & de prévenir ses moindres souhaits. La Prudence veille à son repos, à sa sûreté; la Justice l'empêche de faire tort à personne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre ; la Force la retient, si par hazard quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même; enfin, la Tempérance lui défend toute sorte d'excès, & l'avertit assidument que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui du moins sans lequel tous les autres biens deviennent inutiles, ne se font point sentir.

gnoient la Volupté. V. Aug. l. c. de Civ. Dei.

Un portrait si flateur de la Volupté me rappelle l'explication allégorique, que Philon le Juif a donnée du Paradis terrestre. Ce lieu de délices, dit-il, ce Jardin planté d'arbres & orné de fontaines, ne désigne que la paix, le contentement intérieur dont jouit un homme de bien. Il se renferme en lui-

L. 1. Leg. Alleg.

même : toutes ses pensées se succedent avec harmonie : il se respecte trop, pour en admettre aucune dont il pût rougir dans la suite. Les quatre fleuves qui arrosent ce Jardin, marquent les quatre Vertus qui concourent à le rendre heureux. La Prudence lui inspire ce qu'il doit faire ; la Force, ce qu'il doit souffrir, ou dissimuler ; la Tempérance, ce qu'il doit tourner à ses usages, & approprier à ses gouts ; la Justice enfin ce qu'il doit partager avec les autres, pour assûrer la félicité publique. Le premier fleuve environne le Pays où se forment les métaux les plus riches, & les pierres les plus précieuses ; quel trésor approche de la Prudence ? Le second coule à travers le Pays des Ethiopiens, où il y a toujours des guerres, des dissensions ; la Force est nécessaire à l'homme sage, pour se faire craindre de ceux qui ne cherchent qu'à nuire. Le troisiéme serpente le long du Pays des Assyriens, où brillent les plaisirs, le luxe, la bonne chere ; la Tempérance enseigne à naviger sûrement au milieu de tant d'écueils, d'autant plus dangereux qu'ils paroissent plus agréables. Le quatriéme fleuve enfin est l'Euphrate, qui fertilise tous les Pays par où il passe, qui rend les campagnes qu'il arrose, & plus belles & plus riantes ; n'est-ce point-là l'image

l'image de la Justice, qui se prête avec discernement à tous les états, qui embrasse avec fruit toutes les conditions.

V.

Différence de la Morale d'Aristipe & de celle d'Epicure. Gassend. de Philos. Epic.

La Morale d'Aristippe, comme on voit, portoit sans détour à la volupté: & en cela elle s'accordoit avec la Morale d'Epicure. Il y avoit cependant entre eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujettir dès sa jeunesse à la Société, en possédant des charges & des emplois, en remplissant tous les devoirs de la vie civile; & que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obscurité qui satisfait; de rechercher enfin dans la solitude un sort indépendant des caprices de la fortune, & des bizarreries de l'usage. Cette contrariété de sentimens entre deux grands Philosophes, donna lieu au Stoïcien Panétius d'appeller en raillant la Volupté d'Aristippe la Volupté debout, & celle d'Epicure la Volupté assise.

Pour moi, s'il m'étoit permis d'en juger, je trouverois plus de noblesse, plus de grandeur d'ame à suivre les leçons d'Aristippe; & plus de prudence,

plus de ſûreté à ſuivre les conſeils d'Epicure. Un jeune-homme étant venu lui demander quel état il devoit embraſſer, pour ſe rendre heureux : *Cache ta vie*, lui répondit-il ſimplement. *En effet, quelle charge & quel poids*, écrivoit le judicieux Cardinal d'Oſſat, *que d'avoir puiſſance ſur la vie, honneur & biens de tant de milliers d'hommes! Quelle grande prudence, intégrité, rectitude, doctrine, diligence & ſollicitude y eſt requiſe! On ne doit pas tenir ces ſortes d'offices pour une occaſion & moyen d'être des premiers & des plus honorés de la Ville, mais pour une très-grande & très-étroite obligation qu'on paſſe à Dieu & au monde d'être plus prudent & ſage, plus juſte & droiturier, plus docte & entendu en toutes les bonnes choſes, & plus diligent & plus ſoigneux que tous ceux qui ſont au-deſſous de vous.*

Il s'éleva dans le quatriéme ſiécle de l'Egliſe un Héréſiarque, qu'on nomma l'Ariſtippe & l'Epicure des Chrétiens, parce qu'il oſoit ſoutenir que la Religion & la Volupté n'étoient point incompatibles : paradoxe qu'il coloroit de ſpécieux prétextes, en dégageant d'une part la Volupté de ce qu'elle a de plus groſſier, & de l'autre en réduiſant toutes les pratiques de la Religion à de ſimples actes de charité. Cette eſpece de

de syſtême, quoique deſtitué de preuves & avancé au hazard, ſéduiſit néanmoins beaucoup de gens, ſur tout des Prêtres & des Vierges conſacrées à Dieu. Mais Saint Jérôme attaqua ouvertement le perfide Héréſiarque, & ſa victoire fut auſſi brillante que complette. Vous croyez, lui diſoit-il, avoir perſuadé ceux qui marchent ſur vos traces. Détrompez vous: ils étoient déja perſuadés par les penchans ſecrets de leur cœur; ils ne cherchoient que l'occaſion de pouſſer au-dehors le venin mortel, qui les rongeoient au-dedans.

V. Li[...] contra J[...] vin.

VI.

Des prin[...] cipaux Di[...] ciples d'A[...] riſtippe.

Les conférences ſavantes qui avoient été établies à Cyréne, eurent tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre. Les principaux de la Ville y aſſiſtoient régulierement, les uns attirés par leur gout particulier, les autres entraînés par la mode qui eſt une eſpece de goût général. Les femmes mêmes oſoient s'y montrer; & c'étoit la jeune Arête, fille d'Ariſtippe & Philoſophe par droit héréditaire, qui leur en donnoit l'exemple. On la cite comme un prodige d'eſprit, de beauté, &, ce qui eſt infiniment plus rare, de vertu: & elle ſe ſervoit de ces heureuſes qualités,

Menag. [...] Mulier. Philoſ.

trop souvent désunies, pour inspirer l'amour de la sagesse à tout ce qui l'approchoit, à tout ce qui vouloit lui plaire. Après la mort d'Aristippe, qui ne se démentit point en ce dernier moment, & qui sortit de la vie comme on sortiroit d'un beau spectacle qu'on auroit vû jusqu'à la fin, Antipater fut chargé de tout le détail de l'Ecole de Cyrène. A Antipater succéda Epitimide, & à Epitimide Parébate. On ne connoît que les noms de ces trois Philosophes : mais le dernier eut deux disciples, Hégesias & Annicéris, qui firent beaucoup de bruit, & dont la réputation alla jusques dans la Grece.

VII.

De la Secte d'Hégésias.

Val. Max. l. 8.

Cic. Quæst. Tuscull. l. 8.

Hégésias entreprit de traiter une matiere, la plus délicate, & la plus difficile de toutes : ce fut de persuader à ceux de Cyrène que la mort, loin d'être un mal, une source d'inquiétudes, comme on la regarde d'ordinaire, est un bien réel & effectif, & sans doute le plus grand de tous les biens. Mais comment prouver un paradoxe si révoltant ! Hégésias le faisoit de deux manieres : 1°. en représentant au vif les peines, les disgraces, les miseres dont la vie est parsemée, & ce que l'hommes a de

de fâcheux à souffrir des autres hommes, & ce qu'il a encore de plus fâcheux à souffrir de lui-même : 2°. en insinuant avec adresse, que si l'ame n'est point anéantie, & qu'elle survive au corps, sa destinée ne peut être qu'heureuse, sans amertume, sans traverses, sans douleurs. Et c'est ce que Ciceron a depuis exprimé en ces termes : *Si quis est post mortem locus, aut beatus, aut nullus.* La doctrine d'Hégésias excita d'abord la curiosité de ceux de Cyréne, touchés de la maniere vive, passionnée, dont il la débitoit : depuis, elle fit sur leur esprit une si forte impression, que plusieurs se tuerent, après l'avoir entendu. La chose même alla si loin, que Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte fut contraint d'envoyer ordre à Hégésias de ne plus enseigner sa doctrine meurtriere. Il auroit insensiblement dépeuplé la Ville de Cyréne. N'auroit-on pas pû lui imposer silence à moins de fraix, en lui répétant ce qu'un jeune Lacédémonien avoit dit à un Prêtre de Cérès, qui pour l'engager à se faire initier aux Mystères de la Déesse, lui promettoit après la mort une félicité sans bornes : *Hé ! fou que tu ès, si tout ce que tu dis te paroît vrai, que ne meurs-tu donc ?*

C'est une chose étrange que de sim-

ples discours, tels que ceux d'Hégésias; ayent pû inspirer à des hommes, d'ailleurs raisonnables, une fureur réfléchie de se tuer. On auroit même quelque raison d'en douter, si l'on ne sçavoit par une infinité d'exemples, que quand l'imagination est une fois allumée & qu'elle l'est jusqu'à un certain point, il n'y a gueres de singularités, ni d'excès, ni de désordres, à quoi elle ne se porte. Et pour ne pas sortir de cette matiere, je remarquerai que dans la Grece, le sublime Dialogue de Platon qui est intitulé le *Phédon*, produisit à peu près les mêmes effets, que les discours d'Hégésias à Cyréne. Plusieurs jeunes-gens, après en avoir entendu la lecture, s'allerent précipiter dans la mer. Les Relations d'Asie & d'Afrique rapportent qu'il s'y trouve encore tous les jours des femmes, quelques-unes même très-jeunes & très-aimables, qu'un frivole point d'honneur engage à se brûler sur le tombeau de leurs maris; & qu'aucune remontrance, aucunes promesses, n'en peuvent distraire.

Mais, toute hardie que soit cette résolution, je trouve quelque chose de plus hardi encore dans la résolution des filles de Milan, qui ayant entendu les discours pathétiques où Saint Ambroise relevoit le mérite & le prix de la virginité,

V. adhuc Lib. ejus de Virginibus.

nité,

nité, renoncerent unanimement au mariage, & coururent entre ses mains faire vœu de chasteté. Ni les prieres des amans trahis, ni les caresses des meres abandonnées, ni l'espérance de se voir avantageusement pourvûes, ne purent balancer dans leur cœur l'amour exagéré de la retraite. A la fin, on fut obligé de renfermer séparément toutes ces filles, & de les empêcher d'aller entendre le saint Evêque. Je m'imagine qu'elles ne furent pas long-tems à revenir de la chaleur du zéle, au goût inspiré par la Nature.

VIII.

De la Secte d'Annicéris.

Annicéris, différent de celui qui tira Platon de l'esclavage, composa plusieurs Traités pour justifier Aristippe des explications mal-entendues, qu'on donnoit à sa doctrine. Il fit voir que la vraie volupté, celle que recherche un Philosophe, consiste à être utile aux autres hommes, & à préférer leurs avantages, les intérêts généraux de la Société, à ses intérêts propres: *Si quidem de suo jure virum bonum aliquid relaxare, non solum liberalitatis, sed plerumque etiam commoditatis est.* Il ajoutoit (& ce langage ne peut gueres se pardonner qu'à un Philosophe Païen), il ajoutoit qu'à la vérité dans l'état naturel, il n'y a ni bien ni

Clem. Alex. Strom. l. 2.

Ambr Offic. L. 2

mal, ni justice ni injustice, ni vertu ni désordre. « Car dans cet état, disoit-« il, on ne doit songer qu'à soi seul, on « doit tout rappeller à la conservation « de son être : les autres hommes ne « nous touchent point. Mais dans l'état « de Société où ces mêmes hommes se « sont mis volontairement, il y a des « choses permises, louables, & des cho-« ses défendues, répréhensibles, des cho-« ses qu'on doit faire & des choses qu'on « doit éviter : car dans cet état, nos in-« térêts, nos avantages, sont mêlées avec « ceux des autres. D'où il suit que les « idées de vertu & de vice ne sont point « des attributs essentiels, qui expliquent « la nature de l'homme en général ; mais « seulement des attributs qui expliquent « sa nature, en tant qu'il est lié à la So-« ciété, & qu'il profite de tout ce que « cette Société offre de commode, de « sûr & d'avantageux.

CHAPITRE XIX.

I. *Origine de la Secte des Cyniques.* II. *D'Antisthéne.* III. *De Diogéne.* IV. *Des autres principaux Cyniques.* V. *Jugement sur leurs mœurs & leur doctrine.*

I.

I.

Origine de la Secte des Cyniques.

LEs hommes ne peuvent gueres se tenir dans un juste milieu. Ou leurs vertus ne sont que des ébauches, des traits grossiérement tracés; ou elles tombent dans l'autre extrémité, & deviennent par une rigueur mal-entendue, des especes de vices, quelque chose du moins qu'on ne peut ni louer ni imiter. Telles étoient les vertus des Cyniques, qui ne recherchoient dans toutes leurs actions que l'outré, le severe; qui ne sçavoient ni ménager les autres, ni se ménager eux-mêmes; qui se rendoient enfin d'autant plus importuns, d'autant plus fâcheux, que toute leur conduite ne sembloit qu'une insulte répétée qu'ils faisoient au genre humain. Aussi étoient-ils payés d'une aversion presque générale, d'un mépris qu'ils méritoient sans doute. En effet, si les vertus les plus estimables sont celles qui tendent au bien de la Société, qui conduisent les hommes à une unanimité de sentimens & d'inclinations: combien ne doit-on pas blâmer ceux qui par des écarts de doctrine, par un fanatisme revêtu de couleurs spécieuses, jettent le trouble & la confusion dans les esprits foibles, les détournent du chemin de la félicité qui ne s'appuye ordinaire-

nairement que ſur les opinions douces & modérées ?

II.

D'Antiſthène.

Lucian. in Fug.

Antiſthène fit naître par ſes bizarreries la Secte des Cyniques, qui n'eurent jamais, comme on le juge bien, aucune École fixe, arrêtée ; mais qui ſe promenoient à l'avanture dans les principales villes de la Gréce, & s'y donnoient tour à tour en ſpectacle. Leur Chef les avoit exercés dans une Morale qui les rendoit eſſentiellement inutiles à tout le détail de la vie, qui en faiſoit comme autant de hors-d'œuvres. Il leur avoit perſuadé que la vertu, ou du moins ce qu'il appelloit de ce nom, conſiſte à mépriſer, à fuir, à braver tout ce que les autres hommes eſtiment & recherchent. » On » ne peut, ajoutoit-il, ni répondre de » ſon eſprit, ni être aſſuré de ſes ſenti- » mens, à moins qu'on ne ſoit parvenu » à cet état d'indifférence, qui fait qu'on » regarde de même œil & les louanges » & les injures, & l'approbation & la » critique.

Plut. de Stoic. repugn.

Cependant il n'avoit point tenu à Socrate, le Pere & l'Inſtituteur de tant de Philoſophes, qu'Antiſthène n'eut pris des ſentimens plus raiſonnables. Il lui avoit ſouvent reproché ſon affectation à

Ælian. var. Hiſt. l. 9.

en

ne paroître dans le public, qu'avec un habit déchiré, des cheveux épars, une barbe longue & touffue, des manieres dures & choquantes. *Vous vous trompez, lui crioit il, si vous pensez que cet extérieur annonce la vertu: tout au plus, annonce-t-il l'orgueil dont vous êtes plein, & qui transpire malgré vous à travers les plus petites mailles de votre robe.* Effectivement, toutes ces singularités supposent dans l'esprit quelque travers, & peut-être quelque désordre dans le cœur. Il semble qu'on veuille offenser les autres hommes, en affectant de se mettre, de vivre autrement qu'eux. Que j'aime l'air de décence, d'honnêteté, que gardoit Saint Augustin & dans ses meubles & dans ses habits! Ils n'étoient, observe l'Auteur de sa Vie, ni trop grossiers & trop communs, ni trop chers & trop magnifiques. Mais tout convenoit à la modération de ses desirs, & à la dignité de son esprit: *Ex moderato & competenti habitu erant.*

Au reste, sans penser que la vie n'est qu'un dépôt, & que tout dépôt demande à être conservé avec soin, Antisthène ennuyé de lui-même voulut plusieurs fois abréger ses jours. Et quand on lui faisoit honte d'un pareil égarement, qu'on le rappelloit à cette hauteur, à cette force d'esprit qu'il prodiguoit en tant d'autres

d'autres occaſions, toute ſa réponſe étoit, *que l'ame paye trop chérement le ſéjour qu'elle fait dans le corps; que ce ſéjour la ruine, la décrédite; & qu'on ne peut trop-tôt la renvoyer à ſa véritable patrie.*

III.

De Diogène.

Diog. Laert. in Diog.

Il falloit à Antiſthène un diſciple, un ami, un compagnon digne de lui: & il le trouva dans le fameux Diogène, l'homme le plus ſingulier qui fut jamais, & qui prenoit en toute occaſion le contre-pied de ce que les autres pouvoient ou dire, ou faire. J'avoue que ce parti n'eſt pas quelquefois, ni le moins ſûr, ni le moins judicieux. Mais Diogène l'outroit au point de ſe rendre inſupportable à tout le monde. Voyoit-il des perſonnes qu'animoit une douce joie: il ſe mettoit auſſi-tôt à répandre des pleurs. En voyoit-il de noyées dans le chagrin & la triſteſſe: il ſe mettoit auſſi tôt à rire & à plaiſanter. Son uſage enfin, quelque part où il ſe trouvât, étoit, ſuivant ſa propre expreſſion, de tourner le dos au plus grand nombre. Mais ſes plaiſanteries, ſes inſultes redoubloient, quand le hazard lui offroit de ces gens prévenus en leur faveur, & qui croyent poſſéder toute vertu, toute perfection, parce qu'ils ſont accablés de richeſſes,

ou élevés à quelque dignité brillante. Alexandre lui-même l'éprouva, & il vit avec douleur qu'il y avoit un homme sur la terre, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

IV.

Des autres principaux Cyniques.

Après Diogene, parurent encore d'autres Cyniques, qui se firent une sorte de réputation par leurs caprices & leurs disparates, qui donnerent dans les excès les plus surprenans & les plus grotesques : ce qu'on ne croiroit pas s'il y avoit quelque espece de folie dont les hommes fussent incapables. Monime, par exemple, s'étoit fait un art particulier de donner des dehors plaisans & comiques aux sujets les plus sérieux, & il se plaisoit à rapprocher deux choses qui d'ordinaire ne jouent point ensemble, le sublime & le ridicule. Cratès convertit tout son patrimoine en argent comptant & cet argent, il le jetta dans la mer, pour crier, *Je suis libre* : comme si la vie n'étoit point déja assez triste, assez fâcheuse d'elle-même, & qu'il falût encore la surcharger de la pauvreté. Métroclès sentant la mort approcher, brûla toutes les productions de son esprit & les brûla sans aucun regret : action courageuse & dont peu d'Auteurs seroient capables

bles; témoin tant d'Ecclésiastiques surtout en Italie, qui ayant travaillé à des poësies galantes dans le printems de leur âge, n'ont pu se résoudre dans le déclin à les supprimer, & en ont diverti le public sous le titre d'*Amusemens de leur jeunesse*. Ménippe, sans retenue, sans circonspection, osoit dire aux hommes la vérité, que les hommes aiment si peu à entendre. Ménédème enfin les cheveux hérissés, comme une Furie, & un flambeau à la main, se promenoit en plein jour dans les rues d'Athenes, rassembloit autour de lui le peuple étonné, & se vantoit hardiment de porter la lumiere dans les consciences.

V. l'Anti-Baillet par Ménage.

Je ne parle point de la fastueuse avanture de Pérégrin, qui se brula aux Jeux Olympiques, c'est-à-dire, dans la plus illustre assemblée de la Gréce, afin de se faire admirer, & de laisser un grand nom après sa mort : si cependant ce n'est point-là une fable, que Lucien ait tissue pour diminuer le merveilleux des actes des Martyrs que recueilloient les Chrétiens, & qu'ils proposoient comme une des grandes preuves de leur Religion.

V.

Jugement sur leurs mœurs & leur doctrine.

Sur les portraits que je viens de tra-

ter, on sera, je pense, plus disposé à exclure les Cyniques du rang des Philosophes, qu'à les y retenir. Cependant, comme ils ont été loués à diverses reprises par des Auteurs distingués, même par des Peres de l'Eglise, peut-être ne sera-t-il point hors de propos de marquer ici, & ce qu'il y a d'outré dans ces louanges, & ce qu'il y a de réel. Pour cela, je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Les hommes se découvrent, se manifestent de deux manieres : par les mœurs, & par les sentimens ; par leur conduite, le gros de leurs actions, & par la teinture qu'ils répandent sur toutes leurs pensées. C'est aussi sous ce double rapport qu'on les doit envisager, si l'on en veut porter un jugement qui soit net, dépouillé de toute prévention. Car il n'arrive que trop souvent, que ceux, dont les mœurs paroissent très-corrompues, ont des sentimens très-purs, très-réglés ; & qu'en revanche ceux qui ménent une vie irréprochable, donnent dans des opinions absurdes & extravagantes.

Ce principe posé, venons aux Cyniques, dont l'allure, le tout-ensemble, avoit quelque chose de bien extraordinaire. Il est vrai qu'ils se moquoient de toutes les bienséances, qu'ils

qu'ils bleſſoient tous les égards qui ſont dûs à l'ordre public ; qu'ils tomboient même dans des travers, trop palpables pour s'attirer quelque excuſe. Mais auſſi vivoient-ils dans l'indépendance, dans une ſécurité parfaite, & ſçavoient-ils ſe paſſer, ſe mettre au-deſſus de tout ce que les autres hommes recherchent avec tant de ſoin & tant d'ardeur. Ni la pauvreté, ni la douleur, ni les diſgraces, ni les injures, ni les rebuts mêmes ſi affligeans pour l'amour-propre, rien en un mot ne les pouvoit altérer, rien ne les troubloit. Diogene n'auroit point échangé ſon tonneau pour le palais le plus ſuperbe, ni Ménippe ſes haillons pour la pourpre des Rois, ni Cratès ſon bâton & ſa beſace pour l'équipage le plus brillant. Un Cynique étoit un homme iſolé, indifférent qui ne tenoit à rien, que rien ne pouvoit plier, ni faire ſortir de ſon caractere. Il vivoit, parce qu'il faloit vivre : il ſe préſentoit à la mort ſans crainte, & ſans regret. Quelqu'un comparoit Diogene à Socrate, mais à Socrate devenu fou par trop de ſageſſe.

Ælian. l. 10.

Ce premier coup d'œil avoit mis peu à peu les Peres de l'Egliſe dans les intérêts des Cyniques. Pluſieurs même d'entre eux les ont vantés comme moins opiniâtres, moins rebelles à l'eſprit du Chriſtia-

Chriftianifme que tous les autres Philofophes, tant à caufe de la rudeffe & de la févérité de leurs mœurs, qu'à caufe de cette efpece de défappropriation où ils vivoient de toutes chofes. *Quoi de plus furprenant, de plus extraordinaire que cette conduite*, difoit St. Auguftin, au neuviéme Livre de la Cité de Dieu? *Quoi de plus oppofé à tous les penchans de la Nature?* Pour Julien l'Apoftat, il s'imaginoit beaucoup avilir les Reclus, les Solitaires de fon tems, en les nommant les Cyniques Chrétiens. Mais cette plaifanterie retomboit fur lui-même, & au fond il ne faifoit que donner des preuves, déja trop connues, de fon humeur inquiéte, médifante & fatirique. Car les motifs mis à part, ces Reclus, ces Solitaires devoient mener une vie bien dure, bien mortifiée, puifqu'un ennemi tel que Julien trouvoit qu'ils reffembloient fi fort aux Cyniques, Jufte Lipfe, qui a beaucoup étudié l'ancienne Philofophie, a écrit dans un de fes meilleurs Ouvrages, que de tous les Moines, les Capucins aujourd'hui font ceux qui en approchent davantage. Et qu'on ne croye pas que Jufte Lipfe fit ce parallele par un efprit de critique: il étoit naturellement plus que dévot, & même une des dernieres actions de fa vie fut de confacrer à la Vierge, en cérémonie, une

Liv. 1 Manud. a Phil. Stoïc. c. 12.

ne plume d'argent, comme pour lui rendre hommage de toutes les productions de son esprit.

A l'égard de la doctrine des Cyniques, on ne pouvoit gueres s'y prêter sans de grandes restrictions. Je ne sçai même si elles auroient suffi. Car cette doctrine étoit fondée sur deux points insoutenables. L'un, qu'on ne doit éviter, qu'on ne doit fuir que le vice, & encore le vice reconnu pour tel; & que tout le reste est indifférent. De-là, les Cyniques prenoient droit de se soustraire à toutes les bienséances & d'en violer jusqu'aux usages les mieux établis: sans songer que quand on jouit des agrémens d'une Société, on en doit supporter les charges, celles sur-tout qui servent à nouer davantage les membres qui participent à cette même Société. De-là, ils s'autorisoient à n'avoir ni honte ni pudeur, & à commettre devant les autres les actions les plus indécentes: malgré la voix secrette & impérieuse de la Nature, qui demande qu'on les cache, qu'on n'y admette point de spectateur. Cratès, tout vieux, tout difforme qu'il étoit, ayant séduit la jeune Hipparchia & l'ayant engagée à un mariage très-disproportionné, l'engagea encore, ce qui n'est point croyable, à célébrer les nôces en public. Elle

V. Lamb. Veldhusii Tract. M. de natur. pudore & dignitate hom.

le perdit en cette occasion tout sentiment de pudeur, quoique ce soit le dernier sentiment que perdent les femmes, & qu'elles ne perdent même qu'après avoir renoncé, non-seulement à la vertu, mais encore à ses apparences.

Un autre point également condamnable dans la doctrine des Cyniques, c'est ce qu'ils avançoient touchant l'origine des Loix, & la sorte d'obéissance qu'elles exigent. Selon eux, cette origine a été une chose arbitraire, les hommes ayant établi les Loix par caprice, & les pouvant dissoudre aussi par caprice & en établir de nouvelles à leur place. *Par conséquent*, disoient-ils, *on ne leur doit qu'une obéissance extérieure & de police; on est assez autorisé à les enfraindre, toutes les fois qu'on le juge à propos ou qu'on y trouve quelque avantage.* Les autres Philosophes au contraire, sur-tout les Platoniciens, soutenoient que la source des Loix primitives & fondamentales, qui ont concouru à former les Sociétés, vient d'en-haut, & que ces Loix sont appuyées sur la Vérité suprême qui est Dieu; d'où ils concluoient qu'on leur doit un respect sincere, un hommage intérieur, & qu'il n'y a aucun tems de la vie où l'on puisse se dispenser de leur obéir, quand même cette obéissance tourneroit contre notre intérêt propre.

Qu'on

Qu'on juge à préſent ſi les Cyniques pouvoient paſſer pour de bons citoyens, & ſi la Patrie avoit droit de compter ſur eux! Je le déclare avec naïveté, on ne mérite d'être applaudi, d'être eſtimé, qu'autant qu'on lui eſt ſoumis. Et que ſervent les vertus de parade, & qui brilent au-dehors, ſi une doctrine utile n'y répond point!

Qu'il me ſoit permis d'ajouter ici que les Cyniques n'étoient point ſi attachés à l'ancienne Philoſophie, qu'on n'en ait trouvé des rejettons dans tous les ſiécles poſtérieurs, & juſques au milieu du Chriſtianiſme. En effet, ne peut-on pas donner ce nom à tant de Sectaires, qui ont cherché à avilir & à deshonorer une Religion, auſſi reſpectable par les myſteres qu'elle propoſe à croire, qu'aimable par la Morale qu'elle enſeigne à pratiquer? Tels ſont, pour remonter aux plus anciens de ces Sectaires, les Ebionites, les Manichéens, les Adamites, les Beguards, les Turlupins, les Vaudois ou Pauvres de Lyon, les Flagellans, les Humiliés, les Cathares ou Paterins, les Anabaptiſtes, les Mennonites, les Quakers ou Trembleurs, les petits Prophêtes échappés des Cévennes, & que nous avons vûs de nos jours ſe répandre avec tant d'éclat en Angleterre. L'Hiſtoire continuée de ces

Sectaires

Sectaires pourroit à juste titre s'appeller l'histoire des Cyniques Chrétiens, ou l'histoire du Fanatisme dans la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XX.

I. *Abrégé de la vie de Platon.* II. *Défauts qu'on lui a reprochés.* III. *Jugement sur ses Dialogues.* IV. *Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent.* V. *De son systême du Monde.* VI. *De ce qu'il pensoit de Dieu.* VII. *Des Anges ou Démons.* VIII. *Des Ames.* IX. *S'il a eu quelque connoissance des Livres saints.* X. *Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne.* XI. *Ce que signifie le mot* λόγος *dans les Ecrits de Platon.*

I.

Abrégé de la vie de Platon.

IL n'y a jamais eu d'homme de Lettres, que la Fortune ait tant favorisé que Platon. Il nâquit à Athénes, dans le tems que cette Ville étoit la plus polie, & la plus magnifique. Une physionomie attirante, & de grandes richesses le firent bientôt paroître avec éclat, & avec cette confiance que don-

 nent

nent les avantages de la Nature. Du coté de ſon pere, il comptoit des Rois parmi ſes ancêtres ; & du côté de ſa mere, il deſcendoit de Solon, ce ſage Légiſlateur, à qui les Rois mêmes rendoient un hommage de mérite. Quelques-uns ont dit que Platon étoit le fils du Dieu des beaux Arts, & que peu après ſa naiſſance, un eſſain d'abeilles vint ſe repoſer ſur ſon berceau. Je ne m'amuſerai point à réfuter ces petites fables, qui auſſi-bien tombent d'elles-mêmes. Je ſçai que de tout tems, on a relevé la naiſſance & la mort des Héros, par des viſions & des prodiges; on a cru qu'ils ne pouvoient entrer dans le monde, ni en ſortir, ſans quelque choſe de miraculeux. Les hommes ordinaires, dit un Auteur ſenſé, ſe contentent d'être conduits au tombeau avec des bougies & des torches allumées : il faut aux grands Hommes des flambeaux céleſtes & des Cométes, pour éclairer leurs funérailles, quelquefois même des Eclipſes.

Val. Maxim. l 1.

La Moth. le Vay. Let. 76.

Platon fut élevé avec tout le ſoin poſſible. Né avec des diſpoſitions favorables, il réuſſit d'abord aux choſes qui demandent plus d'imagination que de jugement, plus de feu que de ſolidité d'eſprit. Il devint connoiſſeur dans preſque tous les beaux-Arts, & s'appliqua quel-

quelques tems à la Peinture, dont il apprit les principes ſous les plus grands Maîtres. Il compoſa enſuite des Odes & des Tragédies, qu'il brûla courageuſement, en les eſſayant ſur les Poëſies ſublimes & inimitables d'Homere. Dans la compoſition de ces Odes, & ſurtout des Dithyrambes qu'il fit à l'honneur de Bacchus, il s'accoutuma à une cadence forte, meſurée, & à des tours fleuris, harmonieux : ce qui commença de lui gâter le goût, ſans peut-être qu'il s'en apperçût, & de lui faire préférer la beauté frivole de l'expreſſion à la beauté eſſentielle des penſées. Ariſtote lui reprochoit ſouvent que ſon ſtyle étoit trop poëtique, & qu'il affectoit de ſe ſervir de termes recherchés, & difficiles à entendre.

Nous avons encore quelques Epigrammes de Platon, qui reſpirent un grand air de volupté. Il n'eſt point défendu au Philoſophe d'aimer, pourvû qu'il ſe hâte, & n'y perde point un tems précieux. Les autres hommes ne ſont point obligés d'en être ſi ménagers.

Mais bien-tôt Platon quitta ces vains amuſemens, pour s'attacher à Socrate, qui le diſtingua toûjours d'une maniere particuliere, en l'appellant le Cigne de l'Académie. Après la mort d'un Maître ſi éclairé, le Diſciple ſe retira à Mé-

gare, où il conféra quelque tems avec Euclide. De-là il passa à Cyrène, pour se perfectionner dans les Mathématiques sous Théodore. C'étoit un grand Géometre, titre alors assez rare; mais Athée de profession, & qui même ne déguisoit point son incrédulité.

Ces petits voyages préparerent insensiblement Platon à celui d'Egypte, où il fit un long séjour, s'entretenant familierement avec les Prophêtes & les Prêtres du Pays, même avec ceux qui avoient occupé les premiers postes, soit à la Cour, soit à l'Armée. Et ce fut-là sans doute qu'il jetta les fondemens de sa Théologie, qu'il accrut ensuite & fortifia des expériences & des réflexions de la Secte Pythagoricienne, la plus sçavante de toutes. Acrion, Timée, Archytas, Eurytus, lui en développerent tous les secrets & toutes les subtilités: ils ne pouvoient en faire un meilleur usage. Car il est beau d'enseigner ceux qui sçavent profiter des leçons qu'on leur donne. Tant de peines & tant de soins fructifierent au-delà des espérances de Platon. Poësie, Belles-Lettres, Physique, Astronomie, Mathématiques, mœurs & usages des Nations, il avoit tout vû, tout parcouru, tout approfondi, & ces connoissances si cherement acquises, il ne

Cic. l. 5. de Finib.

les rendoit encore au public qu'avec des graces nouvelles & des tours heureux. Auſſi la Grece rétentit-elle longtems & de ſon nom & du bruit de ſes Ouvrages. Il jouit d'une grande réputation ; &, ce qui eſt très-rare, il en jouit ſans preſque avoir de contradicteurs, ni de jaloux pendant ſa vie.

III.

Défauts qu'on lui a reprochés.

Si je n'étois que le Panégyriſte de Platon, je m'arrêterois ici prudemment, & je me garderois bien d'entrer dans un plus grand détail de ſa vie. Mais je ſuis Hiſtorien, je dois par conſéquent rapporter ſans fard, & ce qui eſt à ſon avantage, & ce qui eſt à ſon déſavantage. *Quis neſcit primam eſſe Hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat, ne quid veri non audeat ?*

Cic. de Orat. l. 8.

J'avouerai donc qu'outre les attachemens licencieux de ſa jeuneſſe, on a accuſé Platon : 1°. d'avoir manqué d'une certaine reconnoiſſance pour ſes Maîtres & ſes Inſtituteurs, reconnoiſſance que les ames bien nées porteroient juſqu'à l'excès, ſi jamais elle pouvoit être portée trop loin : 2°. de n'avoir point été fort délicat ſur le chapitre des louanges, & de les avoir reçûes avec avidité, quel-

que mal adroite que fût la main qui les lui donnât : 3°. d'avoir marqué trop de goût, trop de penchant pour la bonne chere, & afin de satisfaire ce penchant, plus bas encore qu'odieux, d'avoir entrepris plusieurs voyages en Sicile, & de s'y être exposé aux railleries ameres des deux Denys. Cette tache dans la vie de Platon étoit même si publique, qu'on avoit fait une espece de proverbe des *Friandises Siciliennes*. A ces reproches, j'en ajouterai un autre plus humiliant pour un Philosophe : c'est sa foiblesse, c'est la lâcheté avec laquelle Platon déguisoit ses véritables sentimens. Il croyoit un Dieu dans le particulier : mais il en admettoit plusieurs quand il parloit au Peuple, & il ensevélissoit sa pensée sous un amas de fictions & d'allégories. Lui-même il l'avoue dans sa seconde Lettre à Denys. *Je ne vous entretiendrai*, lui écrit-il, *que d'un style obscur & énigmatique, afin que si cette Lettre vient à être interceptée, on ne puisse deviner ce qu'elle contient.*

Athen. l. 11.

V. Cyrill. l. 1. cont. Jul.

Jos. cont. App. l. 2. Clem. Alex. l. 4. Minut. Felix.

V. etiam Cœl. Rhod. Antiq. Lect. l. 9.

De la même maniere, Cicéron se moquoit hautement des Divinités de la Fable : mais au lieu de conclurre, comme il le devoit, qu'il n'y a qu'un Dieu ; il conclud honteusement, & par déférence pour l'erreur dominante, qu'il

qu'il y en a plusieurs. Ainsi ce que les hommes disent, ce qu'ils écrivent avec le plus de soin, ne marque point toujours ce qu'ils pensent. Combien y en a-t-il qui, soit dans leurs discours, soit dans leurs Ouvrages, sacrifient la vérité connue aux préjugés établis ou par le tems, ou par le crédit des Puissances, & qui répétent avec timidité ce que Sénéque avoit avancé en parlant des superstitions Payennes : « Qu'il ne faut « point tant consulter ce qui est prescrit « par la Sagesse suprême, que ce qui est « autorisé par les Loix & les usages du « Pays où l'on vit : « *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam Diis grata!*

Aug. de Civit. Dei l. 6.

III.

Jugement sur ses Dialogues.

Le mérite personnel de Platon étant ainsi apprécié, je vais avec la même liberté toucher à ses Dialogues. On distingue ordinairement deux choses dans tout Ouvrage d'esprit; le style, & la matiere qui y est traitée; les paroles, & le sens.

Fleuri; Discours sur Platon.

Rien n'est plus agréable ni plus flatteur que le style de Platon : il connoît toutes les richesses de sa langue, & il la parle mieux qu'aucun autre : il ressemble à un grand fleuve qui répand

ſes eaux libérales, & qui fertiliſe tous les lieux par où il paſſe : il engage doucement ſes lecteurs, & quoiqu'il diſe toujours plus qu'il ne faut, on eſt encore fâché qu'il n'en diſe pas davantage : il plaît, lors même qu'on s'apperçoit que ſon premier but eſt de plaire, qu'il donne à l'art beaucoup plus qu'à la nature. Voilà en général les beautés du ſtyle de Platon.

Je compterai pour ſes défauts, une trop grande uniformité de tours, je ne ſçai quel embarras dans les penſées, des écarts fréquens, des paſſages bruſques d'une matiere à l'autre; enfin, le véritable objet ſouvent perdu de vûe. Pour vouloir trop bien écrire, ou du moins pour l'affecter, on s'embarraſſe & on tombe dans des défauts qui révoltent. Quelquefois Platon, dans l'endroit le plus ſérieux de ſon Ouvrage, hazarde une fable puérile, & à laquelle on ne s'attendoit point. Telle eſt celle du char ailé de l'ame dans le Phèdre, celle de Prométhée & d'Epiméthée dans le Protagoras, la guerre chimérique des Athéniens contre les peuples de l'Iſle Atlantique dans le Critias, la naiſſance de l'amour dans le Banquet, &c. Quelquefois il coud enſemble des matieres, qui n'ont point une certaine harmonie. Il joint, par exemple, de la Logique

Logique à de la Géométrie, de la Métaphysique à de l'Arithmétique, des pensées abstraites & figurées à d'autres plus claires, & même communes. Au travers de tous ces défauts, cependant éclate & brille le génie de Platon : & on juge de ce qu'il auroit pû faire dans un siécle plus éclairé, par les choses mêmes qu'il n'a qu'ébauchées. Cicéron d'après Panétius le nomme l'Homére des Philosophes.

Pour la matiere de ses Dialogues, elle n'est ni également approfondie, ni disposée par tout avec un soin pareil. Quelques-uns sont écrits de maniere, qu'on ignore absolument ce que l'Auteur y a voulu prouver, & établir. Dans presque tous les autres il se rencontre, ou des anachronismes, ou des saletés, ou des préceptes chimériques & des loix tout-à-fait imaginaires. Est-ce rendre service aux hommes, que de leur proposer des choses où la foiblesse de leur nature les empêche d'atteindre, où ils ne peuvent même aspirer?

Theopomp. apud Athen. l. 11. Athen. ibid. Dicæarc. apud Diog. Laërt. in Plat.

IV.

Mais ce qui me pése, ce qui me gêne le plus dans Platon, c'est que d'un Dialogue à l'autre il se contredit, sans beaucoup de retenue : c'est que,

Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent.

tantôt il parle sérieusement d'une matiere, & tantôt il l'enveloppe des fables les plus suspectes. Par-là il se nuit à lui-même, & jette le lecteur dans le trouble, dans l'embarras. En voici des preuves tirées de deux Auteurs célebre : j'aime à m'appuyer de grands noms.

L'un de ces Auteurs est M. Bayle, si recherché par sa judicieuse critique, & qui dans la continuation des Pensées Diverses qu'il a écrites sur la Comete de 1680, reconnoît qu'en ce qui regarde la Divinité, la doctrine de Platon est très-variable, & très-chancelante. « Ce Philosophe, dit-il, n'est « point d'accord avec lui-même : il « entasse suppositions sur suppositions : « il est si obscur & si figuré, qu'on « ne peut absolument deviner sa pen« sée. Et c'est à cause de cela, ajou« te M. Bayle, que l'Orateur Romain, « qui d'ailleurs faisoit tant de cas de « Platon & de ses Ouvrages, ne daigna « point examiner son hypotèse sur la « Nature Divine. « On pourroit croire que le Philosophe Grec s'enveloppoit exprès, pour n'être point entendu, ainsi qu'il l'avoue dans une de ses Lettres, où il insinue que ce qu'il pense est très-différent de ce que les autres pensent ordinairement. Mais je doute que

Tom. 5.

V. etiam Tert. in Apol.

que cette excuse soit de mise, y ayant des matieres sur lesquelles on doit toujours parler nettement, & où l'obscurité devient un blâme.

L'autre Auteur que je citerai, est Théodoret, Evêque de Cyr, avantageusement connu par ses Discours sur la maniere de traiter les erreurs des Grecs. Dans un de ces Discours, il attaque Platon & lui fait ce reproche: Vous avez soutenu dans le Timée, qu'on doit s'en rapporter aux histoires que débitent les Poëtes sur le chapitre des Dieux; & dans les Livres de la République, au contraire, vous soutenez que ces Histoires sont fausses, odieuses, remplies d'impiété, & qu'on ne doit par conséquent y avoir aucun égard. Quoi de plus sensible que cette contradiction! Dans un autre Discours, Théodoret fait au Philosophe Grec un reproche plus amer & plus important, qui regarde les récompenses & les peines que l'homme trouvera en sortant de cette vie. Le Phédon nous enseigne d'abord, comme il est aisé de s'en convaincre; que les ames des méchans seront précipitées dans des lieux obscurs, dans des prisons affreuses; & qu'au contraire les ames des gens vertueux seront transportées dans des demeures charmantes, dans des Isles fortunées, où regnent une joie

Serm. 3.

Serm. 11.

V. etiam l. 10. de Rep.

pure & une paix éternelle. Mais le même Dialogue dérange bien à la fin tout ce ſyſtême. Platon y fait entendre que nos ames ſe réfugient après le trépas dans les corps de divers animaux, & préciſément dans les corps de ceux qui ſympathiſent le plus avec nos mœurs & nos inclinations paſſées. L'ame d'un Politique, par exemple, va exercer ſes talens ſous la figure d'une abeille, ou d'une fourmi : celle d'un Tyran, celle d'un Voleur public, celle d'un Voluptueux & d'un Intempérant, vont s'attacher à un faucon, à un loup, à l'animal lent & ſtupide. Ainſi l'ame d'Orphée paſſa dans le corps d'un cygne, l'ame d'Ajax dans le corps d'un lion, & l'ame d'Agamemnon dans celui d'un aigle. C'étoit à peu près leur portée, & leur appanage.

L. 1. de Rep. Non content des ces Anecdotes de l'autre vie, Platon aſſure encore que les ames des Philoſophes n'ont que trois tournées à faire chacune de trois cens ans, pour reprendre leurs aîles perdues & pour être à jamais diſpenſées de rentrer dans des corps; mais que les ames des méchans accablées de leur poids ne reviennent à l'Aſtre, au lieu d'où elles étoient parties, qu'au bout de 10000 ans. Mais, remarque avec eſprit Théodoret, d'où Platon pouvoit-il ſçavoir l'ordre &

la

la suite de toutes ces belles révolutions? Qui les lui avoit apprises? Qui lui en avoit donné la clef?

V.

De son Systême du Monde.

J'ai appuyé sur toutes ces contradictions, pour faire voir aux admirateurs de Platon, & qu'il pouvoit se tromper, & qu'il s'est effectivement trompé sur beaucoup de matieres. Cela n'empêche point que je ne lui rende toute la justice qu'il mérite sur celles où il a heureusement réussi. On en sera convaincu par ce que je vais dire de son systême du Monde, le plus beau morceau de Théologie physique qui nous soit venu de la main des Anciens, non encore éclairés de la Révélation divine.

V. Tim. in integro.

Platon établit d'abord deux sortes d'Etres; celui qui existe par sa nature sans avoir eu de commencement, & celui qui a commencé d'exister. Le premier qui est toujours le même & toujours semblable à lui-même, qui ne se divise pas selon les lieux, qui ne varie pas selon les tems, qui possede véritablement & souverainement toute perfection, ne peut être saisi que par l'entendement pur ou par la raison: & le second qui change toujours, qui naît & meurt continuellement, qui coule & passe, qui n'a

V. Gem. Pleth. in Orac. Chald.

rien

rien que d'em
sistence en ef
que par les sen
différence entr
Dieu s'est réser
en lui-même les
toutes choses. P
leur a accordé qu
vraisemblances. C
tage : c'est-là qu'ab
recherches.

Il y a apparence q
ction de l'Etre const.
riable, qui a fait n
Saint Augustin, Que
sont divisées en celles d
& celles dont il ne faut
dire, Dieu & les Créatu
seul Etre dont nous devi
notre fin, il mérite que n
...ns à lui pour lui-même
...ntraire sont des
...ns les air

August. de verâ Relig. Id contra Academ.

V. I.

Platon ayant ensuite prouvé l'existence du Monde, de cela seul qu'il tombe sous le sens; (j'ai déja observé que les plus anciens Philosophes mettoient l'essence de la matiere ou plutôt des corps dans la visibilité &, si j'ose ainsi parler, dans la tangibilité;) Platon, dis-je, fait voir que le Monde a eu un commencement & n'est point éternel. *L'ouvrage ainsi connu*, avoue-t-il, *on doit chercher soigneusement à connoître l'ouvrier*. Et cet ouvrier, quel autre pourroit-il être que Dieu? Quel motif a-t-il eu de créer le Monde, sinon sa bonté infinie? Cette bonté jointe à sa puissance, l'a déterminé à travailler sur la matiere, à la délivrer du désordre où elle étoit plongée, à arranger toutes ses parties, à leur donner la forme qu'elles n'avoient pas. Et comme Dieu doit toujours agir de la maniere la plus digne de lui, il a doué le Monde de toutes les perfections possibles; il ne lui en a refusé aucune. Ainsi le Monde est intelligent, raisonnable: il est visible, & contient toutes les choses visibles: il n'a point de bornes, il n'aura point de fin: rien absolument ne lui manque, rien ne lui peut être ajouté: en un mot, c'est le fils de Dieu, c'est

Dè ce … pensoi… Dieu.

Alcin… 10.

Timæ… an. mu…

c'eſt ſon image rendue ſenſible.

Platon conclud de-là, que les ſens peuvent très-bien juger de ce qu'il y a de ſublime & de merveilleux dans le Monde : & Dieu, pour rendre ce jugement plus ſûr, créa d'abord la terre & le feu, & enſuite l'eau & l'air. Ces quatre élémens ſont entre eux dans la proportion la plus exacte : ils uniſſent enſemble toutes les parties du Monde, & empêchent qu'il ne ſoit ſuſceptible ni de maladies, ni de vieilleſſe, ni d'anéantiſſement. Tel eſt leur raport, que l'eau & l'air, comme deux termes moyens, ſervent à lier la terre & le feu, qui ſont les extrêmes. J'ajouterai ici que, ſelon Platon, la Nature n'eſt rien autre choſe que ce que ce Dieu a exécuté par ſa puiſſance ſuprême & par ſa ſageſſe infinie, que le détail des ouvrages & des loix où brillent ces deux caracteres.

Il manquoit encore quelque choſe au Monde ; & c'étoit une ame, dont Dieu, toujours zelé pour ſes intérêts, le favoriſa bien-tôt. Cette ame eſt placée dans ſon centre : elle ſe communique à toutes ſes parties, elle les pénétre & les anime. C'eſt un reſſort incorruptible, un principe de vie que rien ne peut affoiblir ; c'eſt la ſource de toutes les ames particulieres, & de toute la vertu de produire. Alors on a pu dire que le Monde

Monde étoit un animal heureux, qui se connoît, qui se suffit à lui-même, qui trouve dans son propre fonds de quoi se renouveller à jamais.

Proclus, Theol. Plat. l. 5.

VII.

A la création du Monde, Platon fait succéder la création des principaux Etres dont le Monde est peuplé; & ces Etres sont de deux sortes. La premiere classe renferme les Astres, produits immédiatement par Dieu, comme le Soleil produit les rayons qui émanent de sa propre substance, d'une figure semblable à celle de la Terre, ne s'écartant jamais de la route qui leur est tracée. La seconde classe contient les Anges, Démons, ou Génies, qui sont des Etres intermédiaires, Ministres exacts des volontés de Dieu, les Interpretes de sa parole. Leur origine n'est pas trop bien expliquée dans Platon : il se contente de la supposer.

Des Anges ou Démons.

Plot. Ennead. 5. l. 1.

Quand tous ces Etres furent créés, soit ceux qui roulent sur nos têtes & brillent d'une lumiere si pure, soit ceux qui sont d'une nature invisible & découvrent nos pensées les plus secrettes; Dieu leur parla de la sorte : » Vous, qui me » devez la naissance, écoutez-moi. Tout » ce que j'ai fait se trouve, par la force de

Ubi suprà, V. Tim.

» de ma volonté, éternel. J'avoue
» pourtant que ce qui a des parties peut
» se dissoudre, & s'anéantir : mais il y
» auroit de la cruauté à détruire ce qui
» est arrangé d'une maniere si juste, &
» si parfaite. C'est pourquoi ne vous
» enorgueillissez point : comme vous
» êtes produits, vous n'avez point droit
» immédiatement à l'immortalité. Ce-
» pendant, telle est la loi que j'ai pres-
» crite : vous ne périrez point. Ma vo-
» lonté a plus de force pour vous con-
» server, que vetre nature n'a de pen-
» chant à vous procurer la mort. E-
» coutez maintenant ce que je vais vous
» dire. Il reste encore différentes sor-
» tes d'Etres à créer, sans lesquels le
» Monde n'auroit point la derniere main.
» Or comme mon ouvrage, le Monde
» doit avoir toutes les perfections, non-
» seulement en gros, mais encore en
» détail, dont il est susceptible. Si je
» créois moi-même ces Etres, ils seroient
» nécessairement égaux aux Anges, aux
» Démons, aux Génies : ce que je ne
» veux pas. Je vous permets donc à
» chacun de les créer; & je vous aban-
» donne la partie la plus flateuse de ma
» puissance, celle dont je me suis servi
» moi-même pour vous créer. Et afin
» de rendre la chose plus facile & plus
» prompte, je vous donne libéralement

Ma-

» les principes &, pour ainſi dire, les
» germes de tous ces Etres, &c. Souve-
» nez-vous de joindre ce que vous avez
» d'immortel, à ce qu'ils doivent avoir
» de mortel & de périſſable : ayez ſoin
» de leur faire trouver tous les alimens
» dont ils auront beſoin, & pour croî-
» tre pendant leur vie, & pour revivre
» encore après la mort.

VIII.

Des Ames.

Quand Dieu eut ceſſé de parler, & qu'il eut expliqué tout le myſtere, tout le ſecret de l'arrangement & du méchaniſme de la Nature, il recuillit les reſtes de l'ame du Monde, il en fit un nouveau mêlange, une nouvelle diſtribution ; il en compoſa avec ſoin toutes les ames particulieres, dont chaque Aſtre reçut un nombre égal & précis ; enfin il leur donna les mêmes rangs, les mêmes droits, les mêmes prérogatives. Ces ames ainſi formées pour occuper différentes demeures, furent d'abord toutes réunies ſur la Terre, où les Dieux inférieurs, à l'envi l'un de l'autre, travaillérent à leur préparer des corps. L'ouvrage réuſſit : les corps furent bien-tôt en état de recevoir les ames, & de procurer à leurs hôteſſes les moyens de regagner l'Aſtre auquel chacune de ces

ames

ames étoit destinée en naissant. Il y a apparence que le Dieu supérieur aidoit dans ce travail les Dieux inférieurs, encore novices; & qu'il concouroit avec eux, sinon par sa puissance, du moins par des avis & des insinuations nécessaires. Suivant l'Ecriture sainte, les Anges furent seulement présens au spectacle pompeux que donna le Très-Haut en dépliant tous ses ouvrages, spectacle qu'ils ne cessoient de regarder avec la plus vive admiration. *Lorsque je faisois les étoiles, tous les Anges me louoient à haute voix.* Mais dans le premier siécle de l'Eglise, Simon, appellé le Magicien à cause de ses prestiges, renouvella le systême de Platon, que Dieu s'étoit reposé sur les Anges du soin de créer & d'arranger l'Univers; que pour cela il s'y trouvoit une infinité de défauts & de manquemens, qui n'y seroient point, si Dieu lui-même avoit daigné y mettre la main. Arbitre suprême de tout, tous ses ouvrages doivent être parfaits: & si quelques-uns ne le sont point, c'est qu'il a eu des raisons supérieures à nos connoissances, pour ne les point faire lui-même & en laisser la direction à des Etres moins parfaits, afin que le bien & le mal y fussent combinés dans une certaine proportion.

Max. Tyr. Orat. 1.

Iren. l. 2.

Epiph. Hær. 22.

V. Aug. de Civit. Dei l. 12.

Le but des Dieux inférieurs, suivant Platon

Platon & sur-tout les Platoniciens, n'étoit d'abord que de créer dés hommes: & effectivement, si les premiers s'étoient comportés avec sagesse & avec décence, en respectant la dignité de leur être, la voie de la génération auroit été tout à-fait ignorée dans le monde; on n'auroit connu ni l'amour, ni la distinction des sexes, ni l'attrait si flateur qu'un sexe a pour l'autre. Mais ces hommes étant tombés dans des vices, dans des déréglemens honteux, les Dieux inférieurs transformerent les coupables en femmes, en oiseaux, en quadrupedes, en poissons. De-là vient qu'ils furent nommés indifféremment & créateurs & *transformateurs.* Sans entrer dans les circonstances peu utiles de ces métamorphoses, j'observerai seulement que les premiers hommes qui pendant leur vie montrerent trop de foiblesse & de timidité, furent changés en femmes après leur mort; que ceux qui voulurent examiner trop curieusement les choses divines, furent changés en oiseaux; que ceux qui se plongerent dans des plaisirs bas & grossiers, furent changés en quadrupedes; que ceux enfin qui passerent leurs jours dans une ignorance stupide furent changés en poissons & en toutes sortes de coquillages. Voilà la succession détaillée &, pour ainsi dire, la généalogie des E-

tres

» si bien corriger l'ame du Monde,
» qu'elle ne conservât encore quelques
» restes de son ancien désordre : il ne
» put former un plan si bien lié, & où
» les mouvemens s'accordassent si juste,
» qu'il ne falut encore y retoucher de
» tems en tems. Une longue folie ne
» s'efface qu'avec peine.

De-là naissent les maux nombreux & intolérables qui régnent dans l'Univers, & dont les Platoniciens craignoient sur toutes choses de faire Dieu auteur ; le mal ne pouvant jamais s'ajuster avec l'excellence de sa nature. Aussi tomboient-ils hardiment d'accord que le Monde renferme deux ames contradictoires, & incessamment occupées à se détruire l'une l'autre, à se faire une guerre continuelle. La premiere ame est le principe du mouvement : mais c'est Dieu seul qui a le mérite de l'avoir réglé comme il faut, c'est lui qui est l'ame bienfaisante du Monde.

Plat. l. 2. de Legib.

Il paroit qu'on avoit à l'Académie des idées assez philosophiques sur cette matiere. on y croyoit que le mouvement est essentiel à la matiere, qu'aucun corps ne peut se mouvoir s'il n'est poussé, qu'il n'y a point d'attraction ; que les effets surprenans de l'ambre jaune & de la pierre d'Héraclée viennent de ce qu'il n'y a point de vuide dans l'Univers, &

que

que tous les corps ſe preſſent & ſe pouſſent mutuellement.

Platon revient enſuite aux quatre élémens, très-différens entre eux, doués de qualités contraires, & qui ont chacun dans la Nature une place préciſe & marquée. Mais telle eſt pourtant leur origine, qu'ils peuvent & naître l'un de l'autre & réciproquement ſe transformer l'un dans l'autre: ce qui arrive preſque à chaque inſtant, & ne peut même manquer d'arriver. Pour le prouver, Platon examine le caractere intérieur & eſſentiel de chaque élément. Il compare le feu leger & pénétrant à la pyramide, l'air à l'octaëdre, l'eau à l'icoſaëdre, la terre peſante & ſolide au cube: enfin, tout l'Univers, ſelon lui, repréſente un dodécaëdre. Voilà les figures primitives des élémens. Ce qu'elles ont de commun, ce qui les lie l'une à l'autre, c'eſt qu'elles ſont formées de triangles ſcalènes & iſoſcèles, qui ont tous un angle droit. Le ſcalène eſt l'élément de la pyramide, de l'octaëdre & de l'icoſaëdre; l'iſoſcèle eſt l'élément du cube. Tout ce ſyſtême de triangles plus embarraſſant que curieux, plus frivole encore qu'embarraſſant, ſe trouve parfaitement rempli dans le dodécaëdre. Cette figure qui comprend toutes les autres, eſt terminée par douze pentagones égaux & réguliers. Chaque

pentagone se divise en cinq triangles isoscèles, & chaque triangle isoscèle en six petits triangles scalènes : ce qui fait pour le dodécaëdre trois cens triangles, qui reviennent aux trois cens degrés du Zodiaque. En voilà bien assez sur une matiere, où il n'y a rien de clair ni d'utile, où l'esprit se perd & ne trouve point de prise.

Il y a apparence que, comme Pythagore expliqua les propriétés de la Nature par les nombres, Platon voulut à son exemple les expliquer par des figures tirées de la Géométrie. Mais qu'est-ce dans cette matiere, que des figures géométriques ? quelle lumiere, quels éclaircissemens y apportent-elles ? En connoît-on mieux la nature du feu, pour sçavoir qu'il ressemble à une pyramide, que cette pyramide est composée de quatre triangles égaux & équilatéraux, & que chacun de ces triangles est divisé à son tour en six triangles scalènes ? Il paroît-là que sans aucune nécessité, on a voulu embrouiller ce qui n'étoit déja que trop obscur de lui-même. Les Egyptiens, pour désigner l'ame qui survit au corps, terminoient tous les tombeaux en pyramides. Mais ils convenoient en même tems que les hommes vulgaires mouroient tout entiers, & qu'il n'y avoit que les grands [illegible], les grands Politiques

ques

ques qui eussent des ames raisonnables & immortelles : aussi étoient-ils les seuls à qui les loix permissent d'ériger des tombeaux.

De ces vûes générales, Platon descend à diverses explications de Physique particuliere. Mais elles sont toutes fondées sur l'extrême facilité qu'ont les élémens de se transformer l'un dans l'autre : on ne les éclaircit par aucun détail : on ne rapporte aucunes expériences, qui seules pourtant ont le privilege de décider en cette matiere. Et quel cas doit-on faire d'un Physicien qui, content de raisonner sur des principes d'imagination, ne suit ni le fil de la Nature, ni les variétés infinies dont elle assaisonne ses ouvrages ?

Pour l'Anatomie, j'ose soutenir que Platon l'ignoroit entierement. En voici la démonstration. Il assure que les veines sont le siége, & pour ainsi dire, le véhicule des sensations : au lieu qu'il est reconnu que ce sont les nerfs, ou plutôt les filets nerveux, qui ont cet avantage. En effet, ils paroissent susceptibles du moindre ébranlement, & ils le communiquent à quelque partie principale du cerveau, qui est le centre & l'origine de tous les mouvemens.

Voilà un extrait du sentiment de Platon sur la formation du Monde, tel que Platon l'a exposé lui-même en divers

endroits de ſes Ouvrages. Ce Philoſophe avoit aſſez le génie de ſyſtême, quoique ſon ſyſtême ſoit défectueux en beaucoup de points. Qu'il me ſoit permis d'expliquer ma penſée. Autre choſe eſt l'ordonnance & la compoſition d'un ſyſtême: autre choſe ſont les matériaux dont il eſt compoſé, les ornemens dont il eſt embelli, les expériences dont il eſt étayé. On peut bien ſur des idées fauſſes, ſur des principes incertains, ſur des faits douteux, établir un ſyſtême qui paroîtra magnifique & ſoigneuſement arrangé. L'art pour quelque tems fera oublier les défauts de l'ouvrage. Tel eſt un tableau merveilleux par la correction du deſſein, par la diſtribution des figures, par le contraſte des perſonnages, par l'agrément du coloris; mais où manque abſolument la vérité hiſtorique, & ce qu'on appelle *le Coſtume*. C'eſt cette derniere partie qui plus d'une fois a fait nommer le Pouſſin, le Peintre des gens d'eſprit.

Je penſe avoir ſuffiſamment dévoilé ce que Platon entendoit par les termes de création & de créer. Mais comme le ſujet eſt des plus importans, il me ſemble à propos d'y inſiſter encore un peu. *Dans l'Univers*, dit Plutarque, *il y a trois choſes: la ſubſtance ou la place, la penſée ou le modele, & la génération ou le produit.* Pour agir, il faut un ſujet & un deſſein: un

Ubi ſupra.

V. Apul. de Dogm. Plat.

un sujet, parce qu'on ne peut point agir sur rien; & un dessein, parce qu'on doit agir conformément à quelque vûe. Ce qui en résulte, c'est l'ouvrage: & il est nécessaire que cet ouvrage existe en idée, avant que d'avoir une existence réelle. Appliquons tout ceci à la Nature, & nous verrons que dans son infinité, elle embrasse Dieu ou l'Entendement, la base ou la matiere, & le composé merveilleux de ces deux choses. Or Platon donne à l'Entendement les noms de Modele, d'Idée, de Pere, d'Archétyppe, de Monde intelligible: il appelle la Matiere la Mere, la Nourrice le fondement, la place & le siege de toute génération. Enfin l'Engendré, l'Enfanté, le Vû, le Fils, le Monde visible, est l'heureux produit de ces deux choses. Platon nomme encore ce produit Amour, parce qu'il est l'ouvrage &, pour ainsi dire, l'expression de la bonne volonté que Dieu a eue pour la Matiere.

Plut. de If. & Osir.

Plat. ubi supra.

In Conviv.

Tim. de anim. mundi.

On peut saisir maintenant ce que c'est que la double existence du Monde, si célebrée par les Platoniciens. Entant qu'idéal, le Monde a toujours existé dans l'entendement ou la pensée de Dieu; & entant que visible, il n'a commencé d'exister que depuis un certain nombre de siécles. On peut encore ex-

pliquer ce que c'eſt que cette parole toute-puiſſante que Dieu a pouſſée hors de ſon ſein; ce que c'eſt que le Verbe interne & le Verbe proféré, le Verbe muet & le Verbe expoſé à la vûe des hommes, &c. Toutes ces manieres de parler regardent l'Univers, ou contenu dans l'Intelligence divine, ou exécuté ſuivant les décrets éternels de cette Intelligence.

Plot. Ennead. 2. l. 9. & 5. l. 2.

J'ajouterai ici une remarque très-utile. Platon ayant abandonné la création des Etres ſublunaires aux Anges, paroît avoir cru qu'aucune cauſe, de quelque nature qu'on la ſuppoſe, n'a & ne peut avoir la faculté d'organiſer, à moins qu'elle ne poſſede actuellement l'idée & la connoiſſance de l'organiſation. Ainſi une cauſe aveugle & ignorante eſt la plus grande de toutes les chimeres. Ainſi, il n'y a qu'un ſeul Etre dans l'Univers, qui fait tout, qui regle tout, qui a ſoin de tout: & ſi l'on admet d'autres Etres agiſſans comme lui, il faut leur ſuppoſer un dégré de ſcience peu différent de celui qui eſt en Dieu. C'eſt à quoi beaucoup de Philoſophes modernes n'ont point aſſez penſé, ſur-tout en Angleterre. En effet, comment peut-on recourir ſérieuſement à des Vertus ſeminales, à des Facultés plaſtiques, à des cauſes enfin qui ne ſçavent rien de

Apul. de Deo Socrat.

ce qu'elles exécutent ? Il faut donc que Dieu fasse tout ; ou les Etres qu'on subs-titue à sa place, lui doivent à peu de chose près ressembler.

IX.

S'il a eu quelque connoissance des Livres saints.

Ici, je dois observer que quelques ex-pressions sublimes & lumineuses, répan-dues dans les Ouvrages de Platon, ont donné lieu de croire qu'il avoit apperçû d'avance les mysteres du Christianisme. Telle a été du moins la prétention d'Augustin Steuchus d'Eugubio, du Cardinal Bessarion, de Marsile Ficin, de Guillaume Postel, de Jean Pic de la Mirandole, de Mutius Pansa, de Pierre Calanna, & en dernier lieu de M. & Mad. Dacier, & du Pere Mour-gues Jésuite.

V. Fabric. Bibl. Græca l. 1.

Tous ces Auteurs n'ont fait aucune difficulté de christianiser Platon, & de le mettre presque au niveau des Pro-phêtes. L'un d'eux assûre même qu'en lisant les Ouvrages de ce Philosophe, il s'imagine lire les Epitres de Saint Paul, & les plus belles productions de Saint Denys, de Saint Jérôme & de Saint Au-gustin. « Mais il faut avouer, dit un « judicieux Critique, que ce sont-là de « vaines imaginations & de pieuses chi-« meres. On doit bien se donner de gar-

Sim. Hist. Crit. du Vieux Test. l. 3.

" de d'être de ces admirateurs qui rele-
" vent la morale & l'éloquence des Pa-
" yens au-delà de ce qu'elles méritent.
" Leur morale eſt fort au-deſſous de la
" Chrétienne ; & leurs vertus les plus
" héroïques ne ſont que des phantômes,
" en comparaiſon de celles des Grands-
" hommes de l'ancienne & de la nou-
" velle Loi.

Comme Platon a parlé quelquefois de Dieu d'une maniere aſſez noble & aſſez ſolide, on s'eſt enhardi à lui faire honneur de beaucoup de choſes auxquelles il n'a jamais penſé. Les allégories des Philoſophes ont beaucoup de reſſemblance avec les fictions des Poëtes : on les détourne les unes & les autres au ſens qu'on veut. M. le Clerc s'énonce à peu près de la même maniere dans ſes Lettres Critiques & Théologiques. Son jugement eſt d'un grand poids.

V. præſertim epiſt. 7.

Deux queſtions ſe propoſent ordinairement ſur ce qui regarde les anciens Philoſophes, toutes les deux liées enſemble & dont la ſolution dépend l'une de l'autre. On demande premierement, s'ils ont eu quelque communication, quelque rapport avec les Juifs : en ſecond lieu, s'ils ont lû les Livres de l'Ancien Teſtament, & en ont tiré les principes de leur doctrine. Comme le pour & le contre ſe peuvent également ſoutenir ſur

ſur cette matiere, ſans bleſſer les égards qui ſont dûs à la Foi, je ne diſſimulerai point ce que j'en penſe. La Religion eſt appuyée ſur des fondemens trop inébranlables pour avoir beſoin de ſecours étrangers. Elle brille de ſa propre clarté, & rejette toutes les conjectures, toutes les vraiſemblances, par cela même qu'elle porte ſur le front le caractere ineffaçable de la vérité.

Je dis d'abord, que la réputation des Juifs étoit autrefois très-mal établie, du côté des inventions & des travaux littéraires. Ils paſſoient pour les moins polis, & les moins éclairés de tous les Barbares. C'étoient-là du moins les rereproches que leur faiſoient les Grecs, trop énorgueillis de leur ſuccès, & qui mépriſoient ſans réſerve tout ce qui étoit contraire à leurs mœurs. En revenche, les Juifs s'élevoient par le ſouvenir des bienfaits dont Dieu les avoit comblés, au-deſſus de toutes les nations de la Terre. Attachés à leurs rits & à leurs coutumes, exacts à la pratique de leurs loix, ſoigneux de ne point donner à leurs enfans une éducation différente de celle de leurs peres, ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers, qu'ils regardoient par principe de Réligion, comme des impies & des gens ſouillés. Ils ne vouloient point demeurer avec

Apud Joſeph. cont. Ap. l. 2.

eux ſous le même toit, ni manger à la même table : quand ils en rencontroient par exemple dans les chemins, ils dédaignoient de leur montrer la véritable route, ou de les guider vers une fontaine, vers un ombrage frais. Lorſque c'eſt la Religion qui fait haïr, il n'y a point de haïne plus forte ni plus injurieuſe. Après cela, faut-il être ſurpris ſi les Philoſophes Grecs ne ſe hazardoient point d'aller à Jeruſalem, dont ils ignoroientmême qu'elle étoit la ſtructure & la magnificence ? ils en étoient détournés par les mêmes raiſons, qui les attiroient à Memphis & à Babylone. Dans ces deux Villes, on faiſoit accueil à tous les étrangers, on les recevoit d'une maniere engageante, & les différens caracteres y trouvoient dequoi ſe contenter.

Lact. Inſt. l. 4.

Il eſt vrai que Joſephe & quelques Peres de l'Egliſe aſſurent poſitivement que Pythagore, Platon, Ariſtote, ont puiſé toute leur Philoſophie chez les Juifs ; & que leurs dogmes ont une forte teinture de la doctrine ſacrée. Mais ſur quoi ſe fondent & Joſephe & ces Peres de l'Egliſe ? ſur de Ouvrages conſtamment faux, & ſuppoſés par des Juifs Helléniſtes. Tels ſont ceux qui portent les noms de Cléarque, d'Ariſtobule, d'Ariſtée, d'Hermippe, d'Hécatée, &c. Or l'on

Juſt. in Apol. Clem. Alex. in Strom. Euſeb. paſſim. V. Humf. Hodycont. Hiſt. Ariſt. de LXX. Interp.

l'on sçait que les Juifs se sont toujours plû à feindre des Ouvrages extraordinaires, & à les remplir d'une infinité de miracles & de traits surprenans. Mais cela même faisoit voir leur supposition, car le mensonge, quelque adroit, quelque ingénieux qu'il soit, se décéle toujours lui-même. Par exemple, Josephe répete d'après Hermippe, que les Juifs furent les premiers Instituteurs de Pythagore, & qu'ils lui enseignerent toute sa Philosophie. Jusqu'ici la chose paroît assez naturelle : mais immédiatement ensuite, le même Hermippe raconte qu'un des amis de Pythagore étant mort à Crotone, son ame reconnoissante ne cessa de l'accompagner & de lui donner plusieurs instructions. Et ces rares instructions, le dirai-je ! étoient de ne point passer par un chemin où un âne seroit tombé ; de ne point boire d'eau qui ne fût bien claire ; de ne jamais médire de personne, &c. Quel cas peut-on faire & d'Hermippe qui débite de pareilles inutilités, & de Josephe qui les rapporte sérieusement? Ce dernier cependant est en quelque maniere plus excusable. Car dans sa Réponse au Grammairien Appion, il n'a d'autre but que de repousser les outrages qu'on faisoit à sa nation, méprisée pour n'être point assez connue : il y prouve l'ancienne origine

L. 1. cont. App.

des Juifs, établit leur mérite ſingulier; & ce qu'il cherchoit le plus, il leur attribue tous les talens de la Grece ſçavante. Avec un tel but, quel eſt l'Auteur qui ne ſe trouve inſenſiblement engagé à ſurfaire, à exagérer?

Ce qu'on met encore ſur le compte d'Ariſtote, en ſuivant les Mémoires de Cléarque, eſt ſujet aux mêmes illuſions. Ce Cléarque, dans ſon Livre du Sommeil, introduit Ariſtote qui s'entretient avec Hypérochide, & qui l'aſſure qu'ayant paſſé en Aſie avec quelques-uns de ſes écoliers, il apprit beaucoup de choſes d'un vieux Juif qu'il y renconrra. Rien n'eſt plus aiſé que de faire voir la fauſſeté de ce paſſage. Car 1°. Ariſtote n'a poit ſuivi Alexandre dans ſes rapides conquêtes, voilà une des erreurs de Solin & d'Ammonius: & il eſt ſûr par des preuves indubitables, que le Maître enſeignoit à Athenes, pendant que le Diſciple victorieux ſoumettoit l'Aſie. 2°. L'Hypérochide que cite Joſephe, eſt inconnu à toute l'Antiquité, aucun autre Auteur n'en parle. 3°. Le mot de σχολαστικῶν pour dire un écolier, ne ſe lit point dans aucun Ecrivain de la Grece floriſſante: Cléarque par conſéquent a-t-il pû s'en ſervir? 4°. Les noms de Juif & de Judée n'étoient point en uſage, du tems d'Alexandre le Grand & des

Joſ. ibid. l. 1.

V. etiam Clem. Alex. Strom. l. 1. Euſ. Præp. Evang. l. 9.

des Rois ses successeurs. 3°. De tous ceux qui ont écrit la Vie dd'Aristote, il n'y a que Josephe qui fasse mention de cette Histoire de Cléarque. Comment a-t-elle échappé aux premiers Peres de l'Eglise, aux Auteurs Latins, à Diogene Laërce, cet Auteur si appliquè & si curieux de tout ce qui regarde les anciens Philosophes ? A qui aime la vérité, à qui la cherche sincérement, ces raisons peuvent suffire ; je ne fais que les effleurer.

Pour Platon, il s'est attiré un grand nombre de suffrages, & il a été applaudi dans les premiers siécles du Christianisme. On l'a même félicité d'avoir transporté dans ses Ecrits ce que les Livres saints avoient de plus respectable, & de plus caché aux yeux du vulgaire. Mais que ces idées sont frivoles ! qu'elles me paroissent mal fondées ! Comment Platon a-t-il pu pénétrer dans la doctrine des Juifs, dont à peine il avoit entendu parler, & qu'il méprisoit sans doute ? Car tout ce qu'on ne connoît point, on le méprise, ou du moins on le regarde comme peu utile. D'ailleurs, il est certain que les Juifs étoient trop jaloux de leurs droits & de leurs prérogatives, pour avoir permis qu'on travaillât à aucune Version de l'Ecriture. Le respect infini & d'enfance qu'ils avoient pour

Clem. Alex. ibid. l. 1.

elle

elle, les empêchoit scrupuleusement d'y porter la main, sous quelque prétexte que ce fût. Ils sçavoient que les Traducteurs défigurent, diminuent toujours les traits qui leur sont confiés; & qu'ils ne peuvent remplir, ni la dignité, ni la force de l'Original. Mais ayant été attirés en Egypte par Ptolomée fils de Lagus, & honorés de différens privileges, ils voulurent se faire honneur de leur Religion aux yeux d'un nouveau maitre, qui leur donnoit une pleine liberté de l'exercer. Ils songerent alors à avoir une version Grecque de l'Ecriture en maniere de Paraphrase. Un autre motif encore qui pouvoit alors les engager à mettre la main à cette Version, c'étoit la jalousie des Egyptiens, qui voyoient avec peine tous les égardsqu'on avoit pour ces étrangers, & qui les regardoient avec dédain comme les descendans de certains Lépreux, chassés autrefois d'Egypte. Une Version Grecque de l'Ecriture repoussoit victorieusement tous ces reproches; & c'est celle qui fut faite en partie sous Ptolomée fils de Lagus, & en partie sous Ptolomée Philadelphe. Voilà à quoi je réduis toute l'histoire d'Aristée, si fabuleuse d'ailleurs & si suspecte de faux, non-seulement dans ses circonstances, mais au fond même & dans l'essentiel.

Ainsi

Ainſi Platon n'a pu avoir aucune connoiſſance de la Bible; & ce [illegible] encore, contre le ſentiment particulier de M. Huet Evêque d'Avranches & de M. le Moine, Auteur des Varia Sacra qui veulent en qualité de Conciliateurs, qu'avant la Verſion des ſoixante & dix Interprêtes, il y ait eu quelques fragmens des Livres ſaints traduits en Grec ou du moins quelque Abrégé à l'uſage des peuples voiſins & amis des Juifs. Une opinion ſi nouvelle ne méritoit-elle point les plus fortes preuves? Et M. Huet ne donne que des conjectures hardies & des penſées peu concluantes; il prodigue l'érudition à pure perte. En effet, croira-t on que dans leurs beaux jours, les Juifs euſſent permis la traduction de quelques parties des Livres ſaints, eux qui dans leur affoibliſſement même, virent avec tant de douleur la Verſion des ſoixante & dix Interprêtes? Du moins les Juifs qui ne parloient qu'Hébreu, en jetterent des cris horribles, des cris de déſeſpoir, & ils établirent un jeûne public, pour marquer combien les Helléniſtes avoient eu tort de traduire la Loi en une langue profane & étrangere. Quelques Rabbins ajoutent, que le jour qui vit paroître cette Verſion, fut regardé comme auſſi funeſte à Iſraël, que celui où Jéroboam

fit

fit fabriquer les Veaux d'or ; & qu'en ces deux occaſions le Ciel ſe trouva couvert de ténébres pendant trois jours conſécutifs.

Il ſuit de-là, qu'avant le regne des Ptolomées, loin de conſentir qu'on fit aucune Traduction de l'Ecriture, les Juifs ſe gardoient même d'en rien communiquer de vive voix : ce qui détruit tous les raiſonnemens de ceux qui cherchent à ſe convaincre que leur doctrine avoit été connue des Grecs. Le ſavant Usher, Evêque d'Armach en Irlande, a même prétendu que la premiere Verſion achevée ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, ne contenoit que les cinq Livres de Moïſe ; & que celle qui paſſa ſous le nom de Verſion des LXX ne fut commencée qu'à la quatriéme année de Ptolomée Philométor.

X.

Ce qu'on doit penſer de la Trinité Platonicienne.

On juge bien, après ce long tiſſu de réflexions critiques, que je ne ſoupçonne pas même que Platon ait connu le myſtére de la Trinité. Ceux qui lui attribuent cette connoiſſance importante, ſe fondent principalement ſur ſa Lettre à Hermias, homme très-riche & très-accrédité, & ſur cet endroit du Parménide : *Un ſans autre choſe, un qui eſt pluſieurs choſes, un & pluſieurs choſes.*

Pour

Pour la Lettre à Hermias, qui est la VI. de Platon, elle finit ainsi : *En jurant par celui qui est le Principe & le Conducteur de toutes les choses qui sont & qui seront, & par le Seigneur son Pere. Or, si nous raisonnons en bons Philosophes, nous connoîtrons ce Pere aussi parfaitement que d'heureux mortels le peuvent connoître.* Vouloir trouver dans ces deux passages le mystere de la Trinité, c'est se repaître d'une vaine apparence de lumiere. Et d'ailleurs, d'où Platon auroit-il appris ce mystere ineffable ? D'une révélation particuliere ? on n'oseroit le penser ni le dire. De la Bible ? elle n'étoit point traduite de son tems, & ne le fut que sous Ptolomée Philadelphe, suivant encore une tradition très-incertaine. Des Juifs qu'il a pu voir dans ses longs voyages ? ils n'en avoient eux-mêmes qu'une connoissance très-imparfaite ; &, comme l'avoue Tertullien, ils n'appercevoient qu'à travers un nuage, & sous des ombres épaisses, ce que les Prophêtes avoient cependant écrit pour eux. Quelques Auteurs prétendent que Moïse répandit en Egypte les premieres semences du dogme de la Trinité, & que Platon eut le bonheur de les y recueillir. Mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. Le Philosophe Grec ne vint en Egypte que

In Apolog.

que plus de 1200 ans après le paſſage de la Mer rouge : & il n'y a point d'apparence que la mémoire d'un dogme ſi impénétrable à l'eſprit hamain, ſe ſoit conſervée au milieu de toutes les folies, & de toutes les ſuperſtitions des Egyptiens

La maxime fondamentale des Chinois qui ſuivent la doctrine de Li-Lao-Kiun, eſt celle-ci : *La raiſon a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choſes, &c.* Dira t on ſur cela que ces Chinois ont découvert le myſtére de la Trinité? La conſéquence ſeroit-elle raiſonnable & approuvée?

Enfonçons plus avant, & diſons que ce myſtere même n'a point été connu de tous les Juifs. Parmi eux, on doit diſtinguer d'avec le peuple, les Patriarches & les Prophêtes, les Scribes & les Docteurs de la Loi. Le peuple ignoroit la ſublime Trinité; & on lit dans le Nouveau Teſtament que les Juifs s'étonnerent d'un commun accord que Jeſus-Chriſt oſât s'égaler à Dieu, & qu'ils voulurent à cauſe de cela le lapider. Cette ignorance cependant n'étoit point entiere. Car le peuple iſſu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, pouvoit ſe ſauver: & nul, comme on ſçait, n'obtient le ſalut que par la connoiſſance de Chriſt qui

qui eſt la ſeconde perſonne de la Trinité. *Non enim aliud nomen ſub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos ſalvos fieri.* De là vient que les Peres de l'Egliſe, parlant de ceux qui vivoient ſous l'ancienne Oeconomie, diſent expreſſément: *Credebant in Chriſtum venturum, quemadmodum credimus in eum qui venit.* Or cette foi que les Juifs devoient avoir dans Jeſus-Chriſt, étoit, ſelon le langage de l'Ecole, une foi implicite. Elle conſiſtoit dans une créance ſoumiſe & non détaillée de tous les articles néceſſaires au Salut. Pour ce qui regarde les Patriarches, les Prophêtes, les Scribes & les Docteurs de la Loi, ils connoiſſoient un peu plus diſtinctement la très-ſainte Trinité, ou du moins l'incarnation du Verbe. Jeſus-Chriſt l'aſſure poſitivement: *Multi Prophetæ & juſti cupierunt videre quæ videtis, & non viderunt; & audire quæ auditis, & non audierunt.* Il dit ailleurs: *Abraham pater veſter exultavit ut videret diem meum, vidit & gaviſus eſt.* Ce deſir ardent qu'avoient les Prophêtes de voir le jour de Chriſt, fait ſoupçonner & qu'ils connoiſſoient ſa Divinité, & qu'ils ſoupiroient après ſa venue. Or Jeſus-Chriſt eſt comme le nœud de la Trinité. David au commencement du Pſeaume cent dix, s'écrie: *Le*

Act. Apoſt. cap. 4 v. 12.

V. Nat. Alex. diſſert. 1. ad ſæculi primi part. primam.

Matt. c. 13. v. 17.

Joan. c. 8. v. 56.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur asseyez-vous à ma droite. Cette distinction des deux Seigneurs est importante : Jesus-Christ s'en sert pour prouver sa Divinité ; & pour montrer que c'est lui-même que David a eu en vue.

Matth. c. 22.

Quoiqu'il en soit : les Juifs Cabalistiques divisoient tous les hommes en Patriarches, Prophêtes, Philosophes, & Ignorans ; & selon la valeur numérique qu'ils attribuoient à ces noms, ils croyoient que les hommes avoient eu plus ou moins de connoissance des mysteres que le Messie devoit manifester.

Voilà les preuves particulieres qui font voir que les Patriarches & les Prophêtes ont connu le mystere de la Trinité. Les preuves générales sont répandues dans les différens Livres de l'Ancien Testament, & sur-tout dans les premiers Chapitres de la Genese. Ces dernieres preuves ne sont autre chose que des expressions fortes, mises au nombre pluriel ; & ces expressions, au rapport du plus grand nombre, démontrent une pluralité de personnes dans Dieu. Cependant M. Simon & d'autres habiles Critiques ne veulent point qu'on s'appuye sur ces expressions, parce qu'elles ne sont point littérales, & que ceux qui les rapportent, ne s'accordent point entre

Lett. choif. t. 2.

entre eux. M. de Sacy ne les a point toujours traduites au pluriel.

Je n'oublierai point ici que Philon a distingué deux Principes éternels, infinis & incompréhensibles; dont l'un s'appelle Dieu, & l'autre Seigneur. Mais on n'est point d'accord sur le vrai sens qu'on doit donner à toutes ces expressions.

Cela posé, je viens à ce qu'on appelle la Trinité Platonicienne, que tant d'Ecrivains ont saisie & dénouée suivant leur goût & leurs préjugés ? ce qui étoit d'autant plus facile, qu'il y a beaucoup de confusion dans ce systême des Platoniciens, & qu'ils se contredisent souvent, faute d'avoir une idée claire & distincte de ce qu'ils cherchent à établir. Les plus anciens Philosophes regardant avec des yeux attentifs tout ce vaste Univers, y trouvoient les trois caracteres les plus marqués de Dieu; sa bonté, sa sagesse & sa puissance. La bonté éclate dans le motif de la création: la sagesse, dans l'arrangement pompeux & l'ordre exact de toutes choses: la puissance enfin, dans la maniere dont est conservé & soutenu tout ce qui a été créé, tout ce qui remplit l'Univers. Ces trois perfections épuisent toute l'idée de Dieu, par rapport à la création. En effet, peut-on ouvrir les yeux, sans admirer celui qui est infiniment bon, infiniment

infiniment ſage, infiniment puiſſant? Et c'eſt dans cette triple connoiſſance que Galien faiſoit conſiſter le véritable culte, que Dieu exige de nous : *Culte de raiſon*, diſoit-il, *& qui eſt plus propre à l'honorer que la graiſſe des animaux ou la fumée de l'encens.*

De uſu part. l. 3.

Platon alla encore plus loin que les Philoſophes qui l'avoient précédé, & il propoſa un ſyſtême plus délié, plus métaphyſique, & par-là même plus conforme à ſon génie. Ce ſyſtême, qu'on nomma dans la ſuite le *Ternaire* de Platon, renfermoit trois choſes: 1°. le Dieu ſuprême, ou l'Un, le Premier, le Roi de tout, le Pere de l'Intelligence & de l'Ame, ce qui eſt au-delà de l'être, ce qui eſt avant tout : 2°. le Dieu Verbe ou le Dieu Miniſtre, le Fils du Roi, qu'il faut conſidérer de deux manieres, entant qu'il eſt appellé l'Intelligence ou le Monde intelligible, & entant qu'il eſt appellé le Dieu viſible ou le Monde créé: 3°. l'Eſprit, ou cette Ame de l'Univers, toujours vive & toujours agiſſante, que Platon explique, en diſant que c'eſt la force, l'énergie par laquelle Dieu gouverne le Monde. Et ces trois choſes réunies enſemble forment ce que Macrobe entendoit ſous le nom de l'Etre plein & parfait, & Plotin ſous le nom de l'Un & du Tout, ou de Dieu en tout. Auſ-

V. Petav. Dog. Theol. l. 1. c. 1.

Tim. de anim. mundi.

Plut. de vert.

Marſ. Ficin. in Tim. Plat. c. 8. 9. & 10.

In ſomn. Scip. l. 2.

Ennead. 5. l. 1.

si les plus anciens Législateurs, pour marquer la perfection & l'accomplissement de l'Univers, représentoient-ils un triangle peint en bleu, & porté sur le dos d'Harpocrate, qui est le Dieu du Silence. Cette même représentation n'étoit pas inconnue aux Juifs. Celui d'entre eux qui a tant fait valoir le 22. verset du 33. Chapitre d'Isaïe : » Car » le Seigneur est notre Juge, le Sei- » gneur est notre Législateur, le Sei- » gneur est notre Roi, c'est lui qui » nous sauvera : Le Juif, dis-je, qui proposoit ce passage comme une preuve du mystere de la Trinité, l'écrivoit en rond, & mettoit un triangle au milieu. Le cercle, selon lui, est le symbole de l'Unité & de l'Eternité, & le triangle le symbole de la Trinité. Chacun de ses trois côtés offre un des trois noms du Seigneur.

V. Kirch. in Oed. Ægypt.

Il me semble qu'on ne doit plus rencontrer ni difficulté ni embarras, sur la Trinité Platonicienne. Il n'y a véritablement qu'un Dieu : mais le Monde étant son ouvrage, a pu être justement appellé son Fils, son Verbe très-éclatant, celui qu'il a poussé hors de son sein, &c. Or ce Fils de Dieu est tantôt appellé son égal, son contemporain ; tantôt son sujet, l'image de sa puissance, un miroir qui réfléchit une partie de

de ſa majeſté. D'où cela vient-il ? de ce que le Monde intellectuel eſt Dieu même, ayant en ſoi les idées de toutes les choſes poſſibles & créables ; & de ce que le Monde viſible, le Monde matériel, eſt comme la manifeſtation du premier. J'avouerai cependant que Platon parle en quelques endroits de ſes Ouvrages, comme s'il admettoit effectivement trois Dieux, ou trois exiſtences, trois vies en Dieu. Mais il faut attribuer cela à la peur exceſſive qu'il avoit de choquer ouvertement les préjugés reçus. Auſſi dit-il au jeune Denys : *Je mets le nom de Dieu à la tête de mes Lettres particulieres, & celui des Dieux à la tête de celles qui peuvent tomber entre les mains du peuple.* Il craignoit les ennemis & les bourreaux de Socrate, qui certainement ne l'auroient pas épargné.

X I.

Ce que ſignifie le mot λόγος dans les Ecrits de Platon.

Comme Platon employe ſouvent le mot λόγος, il eſt à propos d'en donner ici une idée préciſe. Ce mot ſignifie d'ordinaire un diſcours, un récit, un traité, &c : mais chez Platon & les Platoniciens, il ſignifie proprement l'Eſprit, l'Entendement, l'Intelligence : c'eſt la même choſe que le mot Grec νῦς, & le Latin *Mens*. Or Platon s'eſt crû en droit d'appeller le Monde viſible λόγος, parce

ce que le Monde eſt la manifeſtation de l'idée, ou de l'Intelligence de Dieu. Et c'eſt pour cela que Philon explique le mot λόγος par ces phraſes plus détaillées : *Sermo Dei mundum condiens, ſermo antiquiſſimus & ſacratiſſimus, Dei imago.* Ainſi toute manifeſtation de Dieu peut être appellée ſon Verbe, dans le ſtyle de Platon : & le Verbe ſe dit non-ſeulement de celui que Dieu a chargé de ſes ordres, qui les fait exécuter ; mais encore de l'ouvrage formé ſur ces mêmes ordres, parce qu'on y voit comme une partie de l'éclat de Dieu, ſon image & ſon empreinte.

De mundi Opificio.

A l'égard de la Verſion Grecque des Septante, il eſt difficile de bien entendre le ſens que ces fameux Interpretes donnent au mot λόγος. Tout ce qu'on en peut dire de plus probable, c'eſt qu'étant Juifs, ils ont eu égard à la force du mot *Dabar*, *Devar* ou *Dibber*; ils y ont fait répondre λογός, ῥῆμα, & φωνή. Ce qui fait voir que λογός ſeul n'exprime pas toutes les ſignifications de l'Hébreu *Dabar*, qui ſe prend pour parole, affaire, beſoin, préſence de Dieu, ſa volonté & ſa puiſſance, tout ce qui eſt néceſſaire & convenable. En effet, la parole de Dieu eſt cette puiſſance vivifiante par laquelle il a tiré toutes choſes du néant, & a opéré ce qu'il y

a de rare, de frappant, de merveilleux dans l'Univers ; ou, pour mieux dire, la parole de Dieu est sa volonté suprême à laquelle rien ne résiste, tout obéit. Lui seul peut exécuter avec un souverain empire, ce qu'il veut avec une souveraine sagesse ; il ne lui faut qu'un seul mot, un mot qui décide. Les Cieux, dit le Psalmiste, ont été créés par la parole de Dieu.

Ainsi, les Auteurs qui regardent Platon comme ayant eu connoissance du mystere de la Trinité, s'abusent grossiérement. On ne trouve dans ses Ecrits aucune trace de ce dogme, qui n'auroit pû lui être inspiré que d'en haut. Et si les Peres de l'Eglise ont quelquefois tâché de lui en faire honneur dans les trois premiers siécles, c'étoit pour attirer davantage les Payens, en leur montrant quelque conformité & quelque ressemblance entre un dogme qui devoit certes les surprendre, & la doctrine du plus célebre Philosophe de la Grece.

Je croirois aussi que les expressions leur manquoient, n'ayant point été encore déterminées, comme elles le furent au Concile de Nicée, où se développa entierement la foi due à la Trinité, comme celle dûe au Saint-Esprit se développa au second Concile œcuménique, qui se tint en 381. Au reste, ces premiers

V Petav. de Trin. l. 2. c. 7.

premiers Peres croyoient tous que Dieu est trop relevé, pour rien faire par lui-même, & que quand il veut se manifester aux hommes, c'est toûjours par le moyen de son Verbe, je veux dire, de quelque créature plus parfaite. Dans l'ancienne Oeconomie, les Anges étoient chargés de cet emploi; & dans la nouvelle, c'est Jesus-Christ seul, plus saint & plus accompli que tous les Etres qui ont été, & qui seront. De-là vient ce qu'assûre Saint Ignace, que Dieu étant unique s'est manifesté par Jesus-Christ, son Fils & son Verbe, qu'il a fait sortir du silence. Tout cela découle de la doctrine de Saint Paul, véritablement sublime & consolante : *Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ, quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra.* Dieu est un, & invisible: il a bien voulu se rendre visible par le secours de son Verbe, qui le représente parfaitement : *Imago Dei.* Ce Verbe est né avant toutes les créatures : il est le conseil, la force & la sagesse du Pere, qui dit de lui qu'il l'a engendré avant l'aurore : *Primogenitus*, πρωτοτόκος. Il a assisté à la création du Monde: il s'est montré aux Patriarches & aux Prophêtes de l'Ancien Testament; il a consommé l'œuvre de la rédemption. Enfin, toutes choses ont été

V. præsertim. Tertull. contra Prax. c. 16.

Apud Bullum f. 3.

Ad Colossenses c. 1.

Bullus in

 faites.

faites par lui, & dans lui; par le Verbe divin, & dans le Verbe matériel.

procem. Fid. Nicæ.

CHAPITRE XXI.

I. Du Lieu où Platon enſeignoit. II. Sur quoi il fondoit l'art de douter. III. De la ſeconde Académie. IV. De la troiſiéme. V. De la quatriéme & de la cinquiéme.

I.

Du Lieu où Platon enſeignoit.

L'Académie étoit une eſpece de Parc ou de Jardin ſitué aux portes d'Athènes, lequel avoit appartenu à un nommé Académus, ou Ecadémus, homme très-affectionné au bien public, & qui l'avoit conſacré à la ſépulture des Héros qui mourroient en combattant pour la Patrie. Dans la ſuite, ce Jardin fut orné de fontaines, de cabinets de verdure, & de toute ſorte d'arbres : on n'épargna rien pour ſon embelliſſement. Il échut ainſi paré à Platon, qui y raſſembla ſes écoliers & ſes amis, c'eſt-à-dire, les plus honnêtes-gens d'Athénes; & qui ſupprimant ſon nom, leur donna, par un noble trait de modeſtie, celui d'Académiciens;

Plut. in Theſ.

cadémiciens : nom qui s'est depuis communiqué à tous les membres des Sociétés Littéraires, si avantageusement répandues dans l'Europe, & qui travaillent de concert à la perfection des Arts & des Sciences.

Je remarquerai en passant, que l'usage de brûler les morts a été le plus général dans l'Antiquité ; je le trouve aussi le plus sensé & le plus raisonnable. Quand à cet usage succéda celui de les enterrer, voici quel plan l'on se crut obligé de suivre. Les Rois, les Princes, ceux qui s'étoient distingués par leurs vertus, furent enterrés dans les Villes : on portoit tous les autres à la campagne, & si on leur élevoit des tombeaux, c'étoit toûjours le long des grands chemins. De-là est venue la forme des épitaphes anciennes, qui commençoient par ces mots : *Arrête-toi, passant, lis, considére.* N'est-il pas ridicule que nous ayons conservé la même forme à nos épitaphes, qui se trouvent ou dans des Cimetieres ou dans des Eglises ?

II.

Sur quoi il fondoit l'art de douter.

Après la mort de Platon, arrivée la 81me. année de son âge, ses disciples se mirent en possession de l'Académie, qu'il

qu'il leur avoit léguée par ſon Teſtament. Mais de toutes les inſtructions que leur laiſſoit un ſi habile Maître, ils n'en retinrent qu'une ſeule : & ce fut la diſtinction de l'Etre conſtant & de l'Etre variable, de l'Etre qui ne change point & de celui qui change inceſſamment. En effet, Platon avoit commencé ſa Théologie par la ſuppoſition de ces deux ſortes d'Etres ; l'un qui exiſte toûjours, ſans être jamais produit ; & l'autre qui n'exiſte jamais, quoiqu'il ſoit toûjours produit. Sur cela, les Platoniciens avoient fondé leur art de douter : & les preuves pour établir un art ſi important & ſi difficile, ne leur manquoient point. « Toutes les parties de l'Univers, diſoient-ils, ſont dans un mouvement continuel & rapide : elles s'échappent comme les eaux d'un fleuve qu'aucune digue ne retient, qu'aucune levée ne reſſerre : elles changent à chaque inſtant de rapports, d'attitudes & de ſituation : enfin, elles n'ont qu'une exiſtence fugitive & paſſagere, qu'on pourroit même taxer de non-exiſtence. » D'où ils concluoient que la matiere, à proprement parler, n'eſt point une ſubſtance, où, comme l'a entendu un illuſtre Moderne, que les choſes matérielles ne ſont que des phénomenes

Plat. in Tim.

M. Leibnitz.

nomenes liés ensemble, & ajustés l'un avec l'autre : ce qui forme une espece de rideau ou de nuage, au travers duquel on ne voit que des apparences, des ombres fugitives. Et c'est la comparaison qu'a employé Virgile, en représentant la Déesse Venus, qui désille les yeux d'Enée & lui fait appercevoir les choses comme elles sont en elles-mêmes.

Aspice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam.

Virg. Æneid. l. 2.
V. Apul. Florid. initio.

Platon avoit enseigné que les Dieux, jaloux de leur pouvoir suprême, s'étoient reservé la vérité, & qu'à l'égard des hommes, ils leur accordoient les vraisemblances ; que par conséquent tout le sensible étoit sujet à mille illusions, & qu'il n'y avoit que l'intelligible seul qui eut quelque chose de fixe, quelque chose de réel. *Là*, remarque avec emphase Plotin, *tout est Etre : là, est tout l'Etre : là, tout est pour toûjours, & tout est de la même maniere.* Plutarque raisonnant sur la fameuse inscription qu'on voyoit aux portes du Temple de Delphes, & qui ne consistoit qu'en ce mot unique, *εἶ*, ajoute que cette inscription n'appartient de droit, ne sied qu'à Dieu. Effectivement,

Sen. epist. 81.

Ennead. 2. l. 3. & 4.

vement, c'eſt le ſeul Etre auquel on puiſſe dire ſans aucune feinte: : *Vous êtes, vous exiſtez.* Pour la matiere, nul titre ne lui convient, parce qu'elle n'eſt jamais dans un état de repos & de conſiſtence, qu'elle ne prend jamais une forme arrêtée; qu'elle coule & s'enfuit ſans ceſſe; que ſes parties ſont auſſi-tôt décompoſées, auſſi tôt découſues, qu'elles paroiſſent arrangées, qu'elles tiennent l'une à l'autre.

Plat. in Thæet.

Les autres Platoniciens ont auſſi beaucoup appuyé ſur cette idée: & Philon le Juif, parlant de Dieu avec aſſez de nobleſſe, déclare que lui ſeul poſſede toutes choſes, & que les hommes ne poſſédent rien, quoiqu'ils ſe vantent de dominer ſur des biens, preſque auſſi fragiles qu'eſt leur domination même. Il n'y a, contiuue-t-il, que Dieu qui ſoit véritablement Roi, véritablement Seigneur, véritablement Maître: ceux que les hommes honorent de ces différens titres, ne le ſont que par emprunt, par opinion, par préjugé.

On croit que ce fut en Egypte que Platon s'appropria le dogme ſi fertile en conſéquences, que non-ſeulement le total de la matiere, mais encore chacune de ſes parties, eſt dans un mouvement continuel; de ſorte que d'un

Plut. de Iſ. & Oſir.

d'un instant à l'autre, on peut dire qu'une chose existe & n'existe point: elle existe, parce qu'elle a eu un certain arrangement; & elle n'existe plus, parce qu'au premier arrangement en a d'abord succédé un nouveau. Cette doctrine n'est pas fort éloignée des sentimens de la plupart des Philosophes d'aujourd'hui: soit de ceux qui supposent que toutes les parties de la matiere, jusqu'aux plus petites, pésent les unes sur les autres, ou s'attirent les unes les autres, la *gravitation* en étant une qualité inséparable: soit de ceux qui soutiennent que toutes ces mêmes parties se meuvent autour d'un centre commun, de maniere cependant que par la force centrifuge les unes s'en éloignent, tandis que les autres s'en approchent par la force centripete.

Je ne parle point du Philosophe bizarre, qui a osé avancer qu'il n'y a point de Corps, & qu'il ne peut y avoir que des Esprits; & qui a conclu de-là que le Monde sensible n'est qu'une suite d'apparences, d'idées rapides & momentanées, qu'un Etre supérieur met dans ces Esprits, sans qu'il y ait au-dehors rien de réel ni d'effectif. Un tel paradoxe, *l'immatérialisme*, ne s'est gueres répandu dans le Monde philosophique. Et pouvoit-il s'y répandre,

V. les divers Traités écrits en Anglois par George Berkeley.

les hommes de ce monde ne rejettant point abſolument le témoignage de leurs ſens, & jugeant comme les autres ſur leur rapport, mais après les avoir rectifiés & aidés de divers inſtrumens qu'ils ont tâché de leur rendre propres, ce que les autres ne font pas ?

Tout cela poſé. je reviens aux Egyptiens qui avoient été les Maîtres de Platon, mais qui, ſuivant leur uſage de tourner toutes choſes en allégories, ne s'expliquoient jamais qu'énigmatiquement. *Jupiter*, diſoient-ils, *ayant été trop long-tems oiſif, ſes jambes s'unirent & ſe collerent ſi étroitement, qu'il lui fut impoſſible de ſe lever, & de marcher. Cet accident le jetta dans une triſteſſe affreuſe, & déja il commençoit à s'ennuyer de ſon ſort, de l'immortalité. Mais Iſis, ou la Nature, toujours induſtrieuſe, vint à ſon ſecours, & le dégagea de l'eſpece de ſervitude qu'il s'étoit procurée par ſon indolence.*

Plut. ubi ſupra.

Cette fable, au rapport de Plutarque, montre que Dieu doit toûjours agir ſur la matiere, en la ſecouant, pour ainſi dire, & en tenant toutes ſes parties diviſées, de maniere qu'elles ne puiſſent ſe prendre, s'accrocher l'une à l'autre, & tomber par ce moyen dans une véritable inertie. Et c'étoit pour empêcher un pareil malhenr, que les Prêtres d'Iſis dans toutes leurs

cérémonies

cérémonies de Réligion poussoient de grands cris & faisoient un concert bruyant avec leurs sistres, leurs cresselles, & leurs timbales. Ils vouloient par-là réveiller toute la Nature, & la préserver d'un dangereux assoupissement. On trouve encore dans quelques Cabinets de Curieux, des figures Egyptiennes dont les jambes sont collées les unes avec les autres, & les bras unis au reste du corps : ce qui rappelle un morceau de la plus ancienne Physique.

Il y a apparence que cette coutume supestitieuse de faire tous les actes de Réligion au bruit de la musique & au son des instrumens, a passé des Egyptiens à toutes les nations de l'Orient. Car elles n'entroient jamais dans leuts temples, qu'en poussant des cris, & ne sacrifioient jamais aux Dieux, qu'en chantant & en dansant. Toutes leurs prieres étoient accompagnées du son de différens instrumens, qui remplissoient l'air de toutes parts. Encore aujourd'hui dans les principales régions de l'Asie & de l'Affrique, où regne l'Idolâtrie, & où n'ont point encore pénétré ni le Christianisme ni le Mahométisme, tous les peuples ne font aucuns sacrifices, ne signent aucun Traité de paix, n'entrent dans aucun accord ni aucun

contract, ſans crier & ſans avoir des inſtrumens. Ceux qui ont le ſon le plus aigu & qui s'entendent de plus loin, ſont préférés aux autres. J'ajouterai ici, que les Juifs furent longtems ſans avoir dans leurs temples ni muſique, ni voix, ni danſes. Il n'y avoit ſur cela nul ordre, nul précepte, dans la Loi de Moïſe : & certainement, tout cet appareil eſt au-deſſous du culte parfait, de la ſouveraine pureté, que Dieu demande de ſes vrais adorateurs. Mais les Juifs devenant plus groſſiers, Dieu eut auſſi pour eux, ſuivant la remarque de Saint Chryſoſtome & de Théodoret, plus de condeſcendance. David introduiſit dans le Tabernacle, les Chantres & les Joueurs d'inſtrumens. Il vouloit par-là accroître l'amour des cérémonies ſaintes, & cédant à une complaiſance étudiée, précautionner les peuples contre l'Idolâtrie.

De même l'Egliſe Chrétienne, pendant qu'elle fut dans ſa premiere ferveur, n'employa ni muſique ni inſtrumens dans ſes aſſemblées : & peut-être ne les y auroit-elle jamais employés, ſi elle n'avoit eu égard à l'inconſtance des foibles, & qu'elle n'eût penché en faveur du plus grand nombre, qui a
beſoin

besoin de secours extérieurs pour soutenir sa piété, pour élever son cœur & son esprit à Dieu. Mais il faut avouer que les choses les meilleures, ou qu'on établit dans des vues légitimes, dégénérent insensiblement. La musique des Anciens étoit grave, forte, pénétrante, telle que la demandoit le génie qui doit animer les détails de la Religion. On s'est depuis permis trop de liberté sur cette matiere; & la musique de nos Eglises n'est guéres plus sérieuse ni plus grave, que celle des Théâtres. C'est le même goût, le même artifice, oserai-je le dire? la même lasciveté.

III.

De la seconde Académie.

L'Ecole de Platon, ou l'Académie, subsista jusques vers la naissance de Jésus-Christ: & comme le même amour de la vertu anima toujours ceux qui la fréquentérent, elle ne se démentit jamais, elle ne tomba point dans une certaine langueur si fatale à toutes les Sociétés, soit Littéraires, soit Ecclésiastiques.

Cic. l. 1. de Offic.

On loue entre autres choses, les Académiciens d'avoir tâché de répandre sur leurs discours & sur leurs actions,

cet-

cet air de réserve & de dignité qui gagne tous les suffrages. *Voyez-vous*, s'écrioit un ancien Comique, *voyez-vous cet homme qui parle si poliment, qui est toujours vêtu avec décence, qui ne fait rien qu'à propos ? on croit voir en lui toute l'Académie.* Il ne pouvoit ce me semble, donner une idée plus juste d'un honnête homme, qui sçait parfaitement qu'il doit son extérieur au public, qui le conforme à ce qui est reçu & autorisé dans le pays où il vit, qui se fait habiller par ceux qui sont chargés de ce soin, sans trop s'écarter de la mode, de ce qui frappe les yeux ni trop s'y assujettir; mais qui au même tems se rend maître de tout son intérieur, qui craint de se commettre avec les hommes dont les approches sont si difficiles ; qui pense enfin pour lui, & garde dans ses pensées l'ordre que prescrit la suprême Raison.

Apud Athen. l. 7.

Quoique l'Académie se soit toujours maintenue avec éclat, ainsi que je viens de l'observer, il y eut cependant trois révolutions dans la doctrine qu'on y enseignoit : je veux dire, que l'art de douter, ou de suspendre son jugement, y fut exposé de trois manieres différentes. Dans la plus ancienne Académie, qui dura depuis Platon jusqu'à Arcésilas

las, on admettoit deux ſortes de connoiſſances; celles qui viennent de l'entendement pur, & celles qui nous ſont tranſmiſes par les ſens. Les premieres forment la ſorte d'évidence dont l'homme eſt capable, & il peut ſe déterminer ſur leur rapport. Auſſi Platon conſeilloit-il, dans toutes les diſputes philoſophiques, d'avoir recours aux définitions des choſes, *qu'on doit regarder*, ajoutoit-il, *comme les repréſentations des idées éternellement ſubſiſtantes en Dieu.*

A l'égard des connoiſſances que nous procurent les ſens, elles ſont toutes fauſſes, ſéduiſantes, ſuſpectes, trompeuſes. Ce qu'on apperçoit par leur ſecours, dit Cicéron, nous échappe au moment même que nous croyons l'avoir ſaiſi, nous plonge dans une infinité d'erreurs. Quel effet plus marqué de notre ignorance, de notre folle ambition, que de vouloir nous perſuader le contraire!

Acad. Quæſt. l. 1. & 2.

Les principaux Profeſſeurs de cette premiere Académie furent, 1°. Speuſippe, neveu & ſucceſſeur de Platon, qui en avoit hérité la haute & noble éloquence: 2°. Xénocrate, dont la réputation de vertu étoit ſi bien cimentée, qu'ayant été obligé de comparoître devant les Juges de l'Aréopage, comme ſes Parties s'obſtinoient à le

prendre

prendre à ſon ſerment, les Juges ſe leverent d'un commun accord & l'en diſpenſerent, diſant que la parole d'un homme de bien, tel que Xénocrate, valoit tous les ſermens : 3°. Polémon, qui ayant eu la hardieſſe d'entrer un matin à l'Académie, encore tout dégoutant de débauche, la tête couronnée de fleurs & les yeux appeſantis par le vin, fut ſi frappé d'un diſcours qu'on y tenoit ſur les ſuites humiliantes que l'intempérance traine après elle, qu'il renonça tout d'un coup à la vie licencieuſe qu'il avoit menée juſques-là, & devint un Philoſophe auſtere. Quand on veut paſſer du vice à la vertu, il faut que ce ſoit bruſquement, &, pour ainſi dire, tête baiſſée. Celui qui héſite, revient bientôt ſur ſes pas, ſe replie ſur lui-même.

Cic. ubi ſuprà. Lact. l. 1.

La ſeconde Académie commença par Arcéſilas, qui dédaignant tous les ménagemens de Platon, ſoutint avec la derniere hardieſſe, que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à la connoiſſance de la vérité. » Nos ſens, diſoit-il, » nous trompent toujours : notre rai» ſon ne nous trompe pas moins. D'ail» leurs la vie eſt trop courte, trop a» gitée, pour eſpérer d'acquérir aucu» ne certitude. Ne voit-on pas, con» tinuoit-il, que tout n'eſt qu'un amas de

» de préjugés & d'opinions ; que ce
» qu'on souhaitoit dans la jeunesse,
» dans la santé, dans une certaine si-
» tuation, on le hait dans la vieillesse,
» dans la maladie, dans un autre tems ;
» que tout se conduit au hazard, &
» par un vain caprice ; que tout est
» couvert de si épaisses ténébres, que
» les meilleurs yeux ne différent en au-
» cune maniere des plus mauvais. Il
laissoit par conséquent à ses disciples
une entiere liberté de suivre telle opi-
nion qu'ils jugeoient à propos, soit en
Physique, soit en Morale, soit même
en matiere de Religion. Il répétoit
souvent cette sentence d'Hésiode : Les
Dieux ont mis un rideau impénétrable
entr'eux & les hommes. Sur cela, Séné-
que apostrophe ainsi Arcésilas : Si vous
croyez avoir raison de parler comme
vous faites, que sommes-nous donc ici
bas ? Que devons-nous penser de tout
ce qui nous environne, nous nourrit,
nous amuse ? Que devient la nature des
choses, cette admirable symmétrie qui
regne dans l'Univers, si tout n'est qu'u-
ne ombre, un nuage, un mensonge ?

Epist. 88.

La doctrine d'Arcésilas ne pouvoit
manquer de souffrir bien des opposi-
tions. Mais comme il possédoit au su-
prême degré le plus précieux de tous
les talens, celui de la parole, il trou-
voit

voit les moyens de la faire paſſer, ſoit en attaquant de front les Dogmatiques, trop déſunis, trop peu d'accord entre eux; ſoit en éludant leurs objections par des railleries, & des traits ingénieux. Son art étoit de ſe tenir le plus fermé qu'il pouvoit, & de tâcher de découvrir les ſentimens des autres, par de fréquentes interrogations. Quelques-uns lui attribuent une penſée ſinguliere : c'eſt d'avoir cru que les Dieux échangent continuellement les ames des hommes, en les faiſant paſſer d'un corps à l'autre & d'avoir aſſuré que de-là venoit qu'on ſe trouve quelquefois ſi oppoſé, ſi contraire à ſoi-même, l'ame & le corps n'ayant plus d'intelligence, ne jouant plus enſemble. Philoſtrate rapporte que Palaméde fut un jour très-ſurpris en s'éveillant, de ſe trouver dans un corps peu flexible, & peu accoutumé à ſe gouverner ſelon les régles de la Philoſophie. Il s'apperçut bien qu'il en avoit changé pendant ſon ſommeil. La plupart des Juifs Helléniſtes ſemblent être perſuadés que l'air fourmille d'ames, & qu'elles y ſont comme à l'affût pour obſerver les corps que la Nature forme de nouveau, & pour s'en emparer. Le ſuccès dépend de leur adreſſe & de leur agilité.

Le diſciple chéri d'Arcéſilas, & ſon ſucceſſeur

ſucceſſeur à l'Académie, fut Lacyde. On rapporte de lui, qu'un animal qu'on ne ſoupçonneroit gueres de ſentimens vifs, une Oye en un mot, le prit ſi fort en amitié, qu'elle ne l'abandonnoit ni jour ni nuit, ni dans le particulier ni dans le public. Après ſa mort, le Philoſophe reconnoiſſant lui fit faire des obſéques magnifiques. On auroit cru qu'il pleuroit ſon frere, ou ſon fils. Tous les Naturaliſtes ſont pleins d'hiſtoires d'animaux, qui ſe ſont ainſi attachés par goût à des hommes. Ces hiſtoires ſont plus ſurprenantes encore par la maniere dont elles ſont racontées, que par le fait même. Si le Pere Pardies, ou quelque autre Cartéſien, en euſſent fait mention, elles n'offriroient preſque rien de merveilleux. Mais je dirai ici que les honneurs funébres rendus à des animaux, & dont on a des exemples modernes, doivent bien humilier, doivent bien ternir le genre humain. Il y a un morceau dans Pline encore plus extraordinaire, que tous ceux-là. Il nous apprend que ſous le regne de Claudius, on fit à Rome des funérailles ſuperbes à une eſpece de Corbeau public, admiré pour ſon adreſſe, & qu'on mit à mort le Citoyen Romain qui l'avoit tué. Ces funérailles eurent beaucoup d'éclat. Un joueur de flûte précédoit

V. ſon d[illegible] de la C[illegible] noiſſ. Bêtes.

Hiſt. N[illegible] l. 10.

précédoit le lit de parade, où le Corbeau mort étoit porté ſur les épaules de deux eſclaves. Ce qui fermoit le convoi, c'étoit un nombre infini de gens de tout âge & de tout ſexe. Pline s'étonne avec raiſon, que dans une ville où des Rois avoient été enterrés ſans aucune cérémonie, & où la mort du fameux Deſtructeur de Carthage & de Numance n'avoit point été vengée ; à Rome, dis-je, on ait traité ſi honorablement un Corbeau.

IV.

De la troiſiéme.

La troiſiéme Académie dut ſa naiſſance à Carnéade, qui en s'éloignant des ſentimens d'Arcéſilas, s'étoit rapproché de ceux de Platon. Il convenoit avec lui qu'il y a des vérités conſtantes, inaltérables, fondées ſur l'eſſence même de Dieu : mais il ajoutoit que l'homme foible & leger ne peut jamais y atteindre, moins cependant par incapacité naturelle, que parce que les beſoins du corps le ſurchargent, & le rabbaiſſent trop vers les choſes ſenſibles. Quelle épreuve fâcheuſe n'en fait-il pas tous les jours ! » Mais au défaut de » ces vérités qui nous manquent, con- » tinuoit Carnéade, rejettons-nous ſur » les vraiſemblances, qui ſuffiſent pour nous

» nous conduire au milieu de cette nuit
» épaiſſe dont nous ſommes environnés
» de toutes parts. Et en cela, il différoit d'Arcéſilas, qui ne reconnoiſſoit abſolument ni vérités ni vraiſemblances, & qui enhardiſſoit ſes Diſciples à nier ſans aucune réſerve tout ce qu'on pouvoit leur propoſer.

Un grand Maître dans l'Art oratoire, Cicéron parle très-avantageuſement de l'éloquence de Carnéade. Il avoit ſurtout le don de perſuader tout ce qu'il s'imprimoit fortement dans l'eſprit, & de ſoumettre les cœurs les plus rebelles. Il domptoit en flatant : il commandoit, lors même qu'on lui trouvoit un air de ſuppliant. Les Athéniens, dans une conjoncture délicate, l'envoyerent à Rome pour terminer des affaires importantantes, avec Diogéne & Critolaüs, deux autres Philoſophes. Il ſurprit le Sénat par la rapidité de ſon éloquence : il en obtint tout ce qu'il demandoit. Caton le Cenſeur ne put s'empêcher de dire : *Renvoyons au plutôt ce Grec trop impérieux. Il ſemble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, ayent voulu triompher de nous.* Quel éloge plus favorable peut-on donner à un Ambaſſadeur ; & combien peu le méritent aujourd'hui ?

De Orat. l. 2.

Plut. in Cat. Maj.

Pendant le ſéjour que Carnéade fit à

Rome

Rome, il harangua plusieurs fois devant le peuple; & c'étoit toujours avec de nouveaux applaudissemens. Le talent de la parole étoit encore ignoré dans une République, où il y avoit plus de courage que de délicatesse d'esprit, plus d'attachement au bien public que de soin de se faire valoir. Un jour entre autres, Carnéade parla beaucoup en faveur de la Justice, & le lendemain il réfuta tout ce qu'il avoit dit. On fut étonné comment le même Orateur pouvoit soutenir les deux propositions contradictoires, & leur donner tour à tour un air imposant. Cela parut d'une dangereuse conséquence; & on ne jugea point à propos de souffrir plus long-tems Carnéade à Rome, où l'exacte vérité régnoit encore.

V. le Jour. du Regne de Henri III. ou les Mem. de l'Etoile.

J'ai trouvé un trait presque semblable dans l'Histoire de France. Un jeune Docteur, qui fut depuis revêtu des prémieres dignités de l'Eglise, s'étant trouvé au dîner d'Henri III. fit un excellent discours contre les Athées, & prouva par plusieurs raisons qu'il y a un Dieu, un Etre suprême, éternel, infini. Le Roi lui en sçut très-bon gré, & le combla de mille louanges. Mais le Docteur croyant se donner un nouveau mérite, lui dit en riant: *Sire, j'ai prouvé aujourd'hui qu'il y a un Dieu; demain, si votre Majesté*

Majesté veut bien me le permettre, je prouverai d'une maniere aussi convaincante, qu'il n'y en a point. Sur cela Henri III. changea de visage, & fit chasser de son Palais celui qui osoit parler si indiscrettement. Les Rois n'aiment point qu'on mette rien en problême : ils craindroient que cela ne s'étendit jusqu'à l'obéissance qui leur est due.

V.

Quelques Auteurs ajoutent aux trois Académies dont je viens de parler, une quatriéme fondée par Philon né à Larisse, & une cinquiéme fondée par Antiochus son Eléve. Ces deux Philosophes n'ont pas eu une grande vogue, ni un grand éclat. L'an de Rome *666*, Philon s'y refugia avec un petit nombre de ses disciples ; & ce fut pour éviter les troubles que la guerre de Mithridate causoit dans la Gréce. Le mérite de Philon lui attira beaucoup d'amis à Rome ; & Cicéron en particulier lui rendit toute sorte de bons offices. Il ne pouvoit faire un meilleur usage de son crédit. Avec de l'esprit & des mœurs, on est sûr de rencontrer par-tout un accueil favorable. Le Sçavant n'est point étranger hors de son pays ; il trouve des concitoyens & des

De la quatriéme & de la cinquiéme.

Sext. Empyr. pyrrh. Hypoth. l. 1.

Theop[illegible] apud V[illegible] truv. l[illegible]

des amis, par-tout où il y a des gens qui ſçavent penſer. C'eſt à cela que revient le bon-mot de Socrate. On lui demandoit un jour, quelle différence il y avoit entre un homme d'eſprit & un ſot: *Faites-les voyager*, répondit-il, *& vous verrez aiſément en quoi conſiſte cette différence.*

Qu'il me ſoit permis de citer ici un trait, non pour l'honneur qui m'en peut revenir de m'être familiariſé avec les plus grands hommes de ce ſiécle, mais par le rapport qu'il peut avoir à l'Hiſtoire de la Philoſophie. Ayant paſſé en Angleterre avec feu Monſieur le Duc d'Aumont, qui joignoit à tant de talens ſupérieurs une généroſité preſque inconnue dans notre ſiécle, je fus prié de dîner chez l'illuſtre Monſieur Newton. Et comme c'eſt l'uſage en Angleterre de boire ſur la fin du repas, à la ſanté des Rois & des Princes, que les Philoſophes ordinairement ne connoiſſent & ne fréquentent guéres; Monſieur Newton plus judicieux me porta la ſanté de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils fuſſent. » Nous ſommes tous » amis, m'ajouta-t-il, parce que nous » tendons unanimement au ſeul but » digne de l'homme, qui eſt la con» noiſſance de la vérité: nous ſommes » encore tous de la même Religion, par-

« parce que menant une vie ſimple, & « nous conformant aux bienſéances, « nous tâchons ſincérement de rendre « à l'Etre ſuprême le culte que nos « foibles lumieres nous perſuadent lui « devoir plaire davantage. « Les témoins de ce diſcours furent Mr. Halley, Mr. de Moivre & Mr. C...... tous Mathématiciens du premier ordre, Eraſme, qu'on doit regarder comme le modele des eſprits doux & modérés, des amis de la paix; Eraſme, dis-je, après avoir rapporté les dernieres paroles de Socrate prêt à boire la cigüe, paroles ſi nobles & ſi touchantes, le félicite ſur tout, *quod bonam ſpem conceperit, fore ut Deus pro ſua bonitate boni conſulturus eſſet quod ſtuduiſſet bene vivere.*

Eraſm. in Conv. Relig.

CHAPITRE XXII.

I. *Abrégé de la vie d'Ariſtote.* II. *Il eſt accuſé d'impiété.* III. *Plan général de ſes Ouvrages.* IV. *Jugement ſur ſes Traités de Belles-Lettres & de Morale.* V. *Jugement ſur ſa Logique.* VI. *Jugement plus détaillé ſur ſa Phyſique.*

VIII.

VII. *Principales erreurs qu'on lui reproche.* VIII. *De Théophraste.*

I.

Abrégé de la vie d'Aristote.

TOus les Disciples de Platon ne lui furent pas également attachés. Il y eut un Rebelle qui osa combattre sa doctrine, & se faire Chef de parti. Ce Rébelle étoit Aristote, génie aussi fécond qu'étendu, & sur lequel toutes les Sciences avoient droit. Il nâquit à Stagire, petite Ville de Macédoine. La mort prématurée de son pere, & la négligence de ses Tuteurs (malheureux qui tombe entre les mains de ces ennemis domestiques !) furent cause qu'il reçût une très-mauvaise éducation. Abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & embrassa par libertinage le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit trafic de poudres de senteur, & de vendre des remedes. La délicatesse de son esprit le dégouta bientôt d'un métier aussi bas & aussi vulgaire ; il s'adressa à l'Oracle d'Apollon, qui lui fit cette sage réponse : *Allez à Athenes & etudiez persévéramment la Philosophie ; vous aurez plus besoin d'être retenu que d'être poussé.* Il falloit que les Oracles fussent alors bien oisifs, pour répondre

Ammon, in vit. Arist.

Ælian. var. Hist. l. 5.

pondre

pondre à de pareilles interrogations !

La grande réputation que Platon s'étoit acquise, engageoit tous les étrangers à se mettre sous sa discipline. Aristote vint donc à l'Académie : mais dès les premiers jours, il y parut moins en écolier qu'en génie supérieur. Il devança tous ceux qui étudioient avec lui : on ne l'appelloit que l'Esprit, ou l'Intelligence. Des progrès si rapides inquiéterent un peu Platon. La jalousie s'alluma dans son cœur ; & la plus vive de toutes, c'est celle des talens. Aussi le Maître se fit-il souvent un plaisir de mortifier son Disciple : il lui reprochoit entre autres choses, trop d'affectation dans ses discours & trop de magnificence dans ses habits. Est-ce que, pour être Philosophe, on doit moins chercher à plaire ? *Licet etiam Philosophis esse vultu liberali* : on doit avoir moins de soin de son extérieur ? c'est-là surtout ce qui gagne les autres hommes. *Non abhorret*, dit Séneque, *à publicis moribus Philosophia.*

Diog. Laërt. in Arist.

Apul. in Apol.

Epist. 103.

Toutes ces mésintelligences durerent jusqu'à la mort de Platon, qui laissa le gouvernement de l'Académie à Speusippe son neveu. Choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, & il parcourut les principales Villes de la Grece, se familiarisant avec

tous ceux de qui il pouvoit tirer quelque instruction, ne dédaignant pas même cette sorte de gens qui font de la volupté toute leur occupation, & qui plaisent du moins, s'ils n'instruisent.

Durant le cours de ses voyages, Philippe, Roi de Macédoine & juste appréciateur du mérite des hommes, lui manda que son dessein étoit de le charger de l'éducation de son fils. *Je rends moins graces aux Dieux*, lui écrivoit-il, *de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître pendant votre vie, Je compte que par vos conseils, il deviendra digne & de vous & de moi.* Quel honneur pour un Philosophe, que de voir son nom lié avec celui d'un Héros tel qu'Alexandre le Grand! Et quelle récompense plus flatteuse de ses soins, que d'entendre ce même Héros répéter souvent: *Je dois le jour à mon pere, mais je dois à mon précepteur la science de me conduire. Si je regne avec quelque gloire, je lui en ai toute l'obligation.*

Plut. in vitâ Alex.

V. Aul. Gell. l. 9.

Il y a apparence qu'Aristote demeura à la Cour d'Alexandre, & y jouit de toutes les prérogatives qui lui étoient dûes, jusqu'à ce que ce Prince destiné à conquérir la plus belle partie du Monde, porta la guerre en Asie. Le Philosophe se sentant inutile, reprit alors le chemin d'Athenes. Là, il fut reçû avec une

une grande distinction, & on lui donna le Lycée, pour y fonder une nouvelle Ecole de Philosophie. Quoique le soin de ses études l'occupât extrêmement, il ne laissoit pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles, qui agitoient les divers Etats de la Grece. On le soupçonne même de n'avoir point ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater, qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge, & au milieu des plus justes espérances de s'assujettir toute la Terre.

II.

Il est accusé d'impiété.

Dans sa vieillesse, Aristote fut entrepris par un Prêtre de Cérès qui l'accusa d'impiété, & le traduisit devant les Juges. Comme cette accusation pouvoit avoir des suites fâcheuses, & qu'elle nuit encore plus qu'elle ne paroît nuire, le Philosophe jugea à propos de se retirer secrettement à Chalcis. En vain ses amis voulurent-ils l'arrêter: *Empêchons*, leur cria-t-il en partant, *empêchons qu'on ne fasse une nouvelle injure à la Philosophie.* La précédente sans doute étoit le supplice de Socrate, qu'on doit regarder comme le premier Martyr de l'unité de Dieu dans la Loi de Nature. Après avoir quelque tems soutenu son infortune, & lutté,

pour ainsi dire, contre la calomnie, le Philosophe exilé s'empoisonna, en invoquant la Cause universelle, l'Etre suprême, à qui il alloit se rejoindre. Les Payens croyoient que le premier devoir de l'homme est de se conserver les commodités de la vie, & les biens de la fortune; mais que quand on les a perdus, (& il faut tâcher que ce ne soit jamais par son imprudence) on n'a rien de mieux à faire que de mourir.

Cœl. Rhod. Ant. Lect. l. 17.

Si l'on en croit un des premiers Peres de l'Eglise, Aristote avoit donné lieu aux reproches qu'on lui faisoit. Dans les conversations particulieres, il ne se ménageoit pas assez : il osoit soutenir que les offrandes & les sacrifices sont tout-à-fait inutiles; que les Dieux font peu d'attention à la pompe extérieure qui brille dans leurs temples, à moins que cette pompe ne soit accompagnée du culte intérieur. En faloit-il davantage pour armer contre lui les Prêtres intéressés du Paganisme? Ils pardonnoient rarement, & sur-tout à ceux qui vouloient diminuer de leurs droits & de leurs prérogatives.

Orig. l. 1. cont. Cels.

V. Cicer. l. 1. de Divinat.

III.

Plan géné-

Quoique la vie d'Aristote ait toûjours été

été fort tumultueuſe, ſoit au Lycée, ſoit à la Cour de Philippe ; le nombre de ſes Ouvrages eſt cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogéne Laërce, & plus correctement encore dans Jérôme Gemuſæus, Médecin & Profeſſeur en Philoſophie à Bâle, qui a compoſé un Ecrit intitulé : *De vita Ariſtotelis & ejus operum cenſura.* J'avoue qu'une telle profuſion eſt une eſpece de défaut ; mais ce défaut ſuppoſe toûjours de grandes richeſſes : & l'on peut pardonner à qui donne beaucoup, de ne pas quelquefois donner à propos.

ral de ſes Onvrages.

Je ferai ici quatre claſſes de tous les Ouvrages d'Ariſtote, & je dirai naïvement ce que j'en penſe. Il n'y a gueres de matiere, où l'on ſoutienne le pour & le contre avec plus d'opiniâtreté. Les uns ont exagéré le mérite de ce Philoſophe, & les autres l'ont blâmé ſans aucun ménagement. Ceux-ci le regardoient comme le Génie de la Nature, & preſque comme une Divinité : ceux-là daignoient à peine lui donner le titre, de Phyſicien. Cependant, j'oſerai le dire, ni les uns ni les autres, ni les Panégyriſtes ni les Critiques, n'en ont parlé comme ils devoient. Quand l'uſage de la langue Grecque a été le plus commun, on ne ſçavoit point aſſez de bonne Philoſophie : & quand les faits

& les expériences ont accru le domaine de la Philosophie, on est venu à ignorer la langue Grecque, on a substitué aux Originaux des Commentateurs peu dignes d'être consultés, & que cependant on étoit obligé de croire sur leur parole. J'ajouterai à cela, que la lecture des Livres d'Aristote est d'elle-même très-ennuyeuse, tant à cause de l'ordre peu exact & peu suivi où les matieres sont arrangées, qu'à cause de cette longue obscurité qu'il affecte par-dessus tout, & dont il enveloppe ses matieres. Je me suis heureusement roidi contre ces difficultés; &, si j'ose m'en faire un mérite, c'est seulement pour l'intérêt de la vérité.

Diog. Laërt. in Arist. Cic. in Top. Psellus, Phys. l. 1.

IV.

Jugement sur ses Traités de Belles-Lettres & de Morale.

A la tête des Ouvrages d'Aristote sont ceux qui roulent sur l'Art Oratoire, & sur la Poëtique. J'y trouve des choses excellentes, & très-propres à faire dire de ce Philosophe, *qu'à la place d'encre, il trempoit sa plume dans le bon sens.* Ses Traités de Morale viennent ensuite. L'Auteur y garde un caractere d'honnête homme, qui plaît infiniment : mais par malheur il attiédit, au lieu d'échauffer. On ne lui prête qu'une admiration stérile : on ne revient point à ce qu'on a lu

lu. La Morale est seche & infructueuse, quand elle n'offre que des vûes générales & des propositions métaphysiques, plus propres à orner l'esprit & à charger la mémoire, qu'à toucher le cœur & à changer la volonté. On oublie alors que la vertu est un bien d'usage, un mérite de tous les jours.

V.

Jugement sur sa Logique.

Où Aristote a le mieux reussi, c'est dans sa Logique: Il y découvre les principales sources de l'art de raisonner: il perce dans le fonds inépuisable des pensées de l'homme: il démêle ces pensées, fait voir la liaison qu'elles ont entre elles, les suit dans leurs écarts & dans leurs contrariétés, les ramene enfin à un point fixe. Je m'imagine que si l'on pouvoir atteindre le bout de l'esprit, Aristote l'auroit atteint. Mais sa méthode, quoique louée par tous les Philosophes, n'est point exempte de défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-là il rebute: on pourroit rappeller à peu de pages tout son Livre des Catégories, & celui de l'Interprétation. Le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2°. Il est obscur & embarrassé: il veut qu'on le devine, & qu'on produise avec lui ses pensées. Quelque habile qu'on soit, on ne peut

Lud. Vives de caus. corrup. Art. L. 1.

gueres se flatter de l'avoir totalement entendu. Témoin ses Analytiques, où tout l'art du syllogisime est enseigné. D'ailleurs, cet art ne mérite point de si grands éloges. Les hommes apprennent de la Nature à tirer des conséquences d'un principe établi : il ne leur faut point d'étude pour cela, ou du moins il leur faut peu d'étude. Mais ils posent mal ces principes, ils les posent sans réflexion, & entraînés par un vain amas de préjugés. C'est de-là que naissent tous leurs faux raisonnemens, toutes leurs erreurs, & ce prodigieux égarement qui, comme dit Saint Paul, endurcit le cœur & fait des fous de presque tous les sages.

V. præf. c. 4. Anal. prior.

VI.

Jugement plus détaillé sur sa Physique.

De Arist. oper. Cens.

Je viens maintenant à la Physique d'Aristote : & comme il l'a répandue en une infinité d'Ouvrages, je me conformerai à l'ordre le plus méthodique que ces Ouvrages paroissent avoir entre-eux. Le célebre Louis Vivès, quoiqu'Espagnol, sera mon guide. Il commence d'abord par les huit Livres des Principes Naturels, qui me paroissent plutôt une compilation de différens Mémoires, qu'un Ouvrage arrangé sur les mêmes vûes. Ces huit Livres traitent

tent en général du corps étendu, ce qui fait l'objet de la Physique, & en particulier des Principes & de tout ce qui est lié à ces Principes, comme le mouvement, le lieu, le tems, &c. Rien n'est plus embrouillé que tout ce long détail; & les définitions encore rendent moins intelligibles des choses qui par elles-mêmes auroient paru plus claires, plus évidentes.

[L. 1. c. 1. & 2.]

Aristote blâme d'abord les Philosophes qui l'ont précédé, & cela d'une maniere assez piquante, les uns d'avoir admis trop de principes, les autres de n'en avoir admis qu'un seul. Pour lui, il en établit trois, qui sont la Matiere, la Forme & la Privation. *La Matiere*, dit-il, *est le sujet général sur lequel la Nature travaille, sujet éternel en même tems, & qui ne cessera jamais d'exister: c'est la mere de toutes choses, qui soupire après le mouvement, & qui souhaite avec ardeur que la Forme vienne s'unir à elle.* Cette Forme qu'Aristote regarde comme une substance, un principe actif, constitue les corps & assujettit, pour ainsi dire, la Matiere. Il suit de-là qu'il doit y avoir autant de Formes naturelles, qui naissent & meurent tour à tour, qu'il y a de corps [illegible]imitifs & élémentaires. *Pour la Pri*[illegible], continue Aristote, *elle n'est poi*[illegible]*e substance: elle est*

[C. 7.]

[C. 1. & 9.]

est même à quelques égards une sorte de néant. En effet, tout corps qui reçoit une telle forme, ne doit pas l'avoir auparavant. il doit même en avoir une qui soit absolument contraire. Ainsi les morts se font des vivans, & les vivans des morts : ce qui présente une chaîne peu accessible à nos foibles regards. Ici, Aristote paroît s'oublier, & il va jusqu'à dire que la Privation est une maniere de Forme, & par conséquent une substance. Loin de se contredire, on verra que dans son système il devoit parler à peu près ainsi.

L. 2. c. 1.

Ces trois principes jettés en fondement, Aristote passe à l'explication des Causes, qu'il traite d'une maniere assez distincte, mais sans presque parler de la premiere cause qui est Dieu. On pourroit même croire qu'il méconnoît cette premiere cause, tant par la définition qu'il donne de la Nature, que par le pouvoir illimité qu'il lui attribue. Selon Aristote, la Nature est un principe effectif, une cause pleniere, qui rend tous les corps où elle réside, capables par eux-mêmes [illegible] de repos. Ce qui ne [illegible] corps où elle [illegible] dent [illegible] qui [illegible]
C[illegible]

L. 2. passim.

C. 1.

si j'ose ainsi parler, que de la seconde main.

Continuons. Tous les corps ayant en eux cette force qui dans un sens ne peut être anéantie, cette tendance au mouvement qui est toûjours égale, sont des substances véritablement dignes de ce nom. La Nature par conséquent est le second Principe d'Aristote : c'est elle qui produit les Formes, ou plutôt qui se divise & se subdivise en une infinité de Formes, suivant que les besoins de la Matiere le demandent. Ceci mérite une attention particuliere, & donne lieu à ce Philosophe d'expliquer tous les changemens qui arrivent aux corps. Il n'y en a aucun qui soit parfaitement en repos, parce qu'il n'y en a aucun qui ne fasse effort pour se mouvoir. Il conclud de-là, que la Nature inspire je ne sçai quelle nécessité à la Matiere. Effectivement, il ne dépend, ni de sa volonté, ni de son caprice, de recevoir telle ou telle forme : elle est assujettie à recevoir toutes celles qui se présentent, & qui doivent se succéder dans un certain [illegible] dans une certaine propor[illegible] [illegible] fameuse *Entéléchie*, [illegible] les Commenta[illegible] fait dire tant [illegible] [illegible]iques. On sçait

C. 9.

sçait qu'Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée & désigné Cardinal, eut recours au Démon pour en tirer la véritable signification de ce mot.

Plusieurs Philosophes modernes, ou plus pénétrans, ou plus sinceres que les autres, ont reconnu qu'il y a des phénomenes dans la Nature qui ne peuvent absolument s'expliquer par les seules Loix de la Méchanique, ou du mouvement. Ils croyent qu'on doit aller au-delà du matériel pour rendre raison de ces phénomenes, & s'arrêter à quelque chose de formel. Il est vrai qu'on a bien de la peine & à concevoir ce que c'est que ce formel, & à le définir d'une maniere nette & distincte. Car de croire que le sang des animaux contienne aussi-bien que leur sémence, les idées de l'Espece; qne le sang humain, par exemple, tout chaud & encore plein de ses esprits ou de ses souphres acides & volatils, étant distillé par la cornue, fait voir des idées ou des phantômes du corps humain: c'est une folie manifeste. J'avoue que presque tout se fait méchaniquement dans la Nature: presque rien n'y arrive où il n'entre du mouvement. Mais il y a, ce me semble, des phénoménes qu'on doit expliquer méthaphysiquement; c'est-à-dire, où il entre quelque

chose

chose d'indépendant de la matiere, où se fait voir une force, une activité proprement dite, par laquelle chaque portion de cette même matiere a un principe de vie réellement distinct de toute autre portion. C'est-là le mystérieux de la Nature, où il est impossible, même à la plus haute Philosophie, d'atteindre.

Après avoir établi quelle est la cause efficiente, quel est le principe de toute la force qui se trouve répandue dans l'Univers, Aristote se laisse conduire à sa matiere & tâche de développer ce que c'est que le mouvement. On voit bien qu'il fait là de grands efforts de génie : mais ces efforts aboutissent à une définition très-obscure, & devenue même fameuse par son obscurité. Peu d'Auteurs sçavent remonter aux premiers principes : ce coup d'œil qui voit tout, qui pénétre tout, qui met chaque chose dans sa place précise, manque pour l'ordinaire aux anciens Philosophes.

L. 3. c. 1. & 2.

Plus Aristote s'avance, & plus il embrasse de terrein. Le fini & l'infini, le vuide & les atomes, l'espace & le tems, le lieu & les corps qui y sont contenus, tout se représente devant ses yeux. Il ne confond rien, il tombe d'une proposition à l'autre ; & quoiqu'il le fasse d'une maniere très-rapide, on y sent toûjours une sorte de liaison.

C. 6. & 1.

L. 4. c. 4.

Mais

Mais en cela même je lui reproche deux choses, 1°. Il ne distingue point ce qui existe, de ce qui peut exister; ce que Dieu a fait, de ce qu'il auroit pû faire. 2°. Il confond le naturel & le surnaturel, ou plutôt, il fait voir qu'il n'y a rien dont la Nature ne soit capable. *Mille effets*, dit-il, *nous paroissent au-dessus de leur cause : mais cela vient de ce que nous ne connoissons point quelle est cette cause, c'est-à-dire, de ce que nous croyons la matiere sans force & sans activité, sans un principe intérieur qui la porte à tout.*

V. l. 6.

V. etiam l. 7.

La doctrine qui est comprise dans les deux Livres de la Génération & de la Corruption, tient nécessairement à ce que je viens d'observer. Avant Socrate, on croyoit que nul Etre ne périssoit, & qu'il ne s'en reproduisoit aucun; que tous les changemens qui arrivent aux corps, ne sont que de nouveaux arrangemens, qu'une distribution différente des parties de matiere qui composent ces mêmes corps. On n'admettoit dans l'Univers que des accroissemens & des diminutions, des réunions & des divisions, des mêlanges & des séparations. Aristote rejetta toutes ces idées, quoique si claires, & par-là même si vraisemblables; & il établit une génération & une corruption propre-

L. 1. de gener. & corrupt.

men

met dites. Je m'explique : il reconnut qu'il se formoit de nouveaux Etres dans le sein inépuisable de la Nature, & que ces Etres périssoient à leur tour. Deux choses le conduisirent à cette pensée. L'une, qu'il s'imagina que dans tous les corps, le sujet ou la matiere est quelque chose d'égal & de constant, & que ces corps ne différent que par la forme, qu'il regardoit comme leur essence. L'autre, qu'il prétendit que les contraires naissent tous de leurs contraires, comme le blanc du noir; d'où il suit que la forme du noir doit être anéantie, avant que celles du blanc s'établisse : & c'est en ce sens que la Privation peut passer pour une substance, ou plutôt une extinction totale de substaance. Jules-César Scaliger est entré parfaitement dans la pensée d'Aristote : je citerai ses paroles en Latin, parce qu'elles sont plus énergiques. *Rerum naturalium principia sunt, Materia & Forma. Hæc principia sunt ut sint; Privatio est principium ut fiant. Non enim facit esse, sed ut esse possint.*

La génération, continue Aristote, se fait de quelque chose qui manque entierement : & l'on a raison de dire que l'Etre se forme du non-Etre, & que ce qui est, aime à se marier avec ce qui n'est point. En effet, le sujet ou la matiere

tiere ayant toûjours exiſté, l'Etre exiſtoit ſans difficulté : mais comme c'eſt la forme qui lui donne la vie & le mouvement, les Philoſophes peuvent aſſurer que l'Etre exiſtoit tout enſemble & n'exiſtoit point. Ariſtote badine beaucoup ſur cette oppoſition, il y revient même à pluſieurs repriſes : ce qui marque un goût de diſpute très-frivole. Les Péripatéticiens ont beaucoup travaillé, pour donner une idée de la matiere premiere, je veux dire, de celle qui eſt encore exemte de forme. C'eſt un jeu, dit Porphyre, de l'Etre & du non-Etre : c'eſt le non-Etre qui a recours à l'Etre. La matiere ſans forme n'a point de nom, & elle ne peut en avoir un qu'elle n'ait reçû cette forme : elle eſt toute diſpoſée à devenir quelque choſe ; mais pourtant, ce qui lui eſt ajouté ne feroit rien ſans elle.

Ibid. l. 2. c. 4.

Pour achever d'éclaircir tout ce ſyſtème, j'y ajouterai encore deux remarques. La premiere, c'eſt que la génération & la corruption n'ont aucun rapport avec les autres modifications des corps, comme l'accroiſſement & le décroiſſement, la tranſparence, la dureté, la liquidité, &c. Dans toutes ces modifications, la premiere forme ne s'éteint point, quoiqu'elle puiſſe ſe diverſifier à l'infini. L'autre remarque ſuit de

de celle-là. Comme tout le jeu de la Nature consiste dans la génération & la corruption, il n'y a que les corps simples & primitifs, qui y soient sujets : eux seuls reçoivent de nouvelles formes, & passent par des métamorphoses sans nombre. Tous les autres corps ne sont que des mêlanges, & pour ainsi dire, des entrelassemens de ces premiers. Quoique rien ne soit plus chimérique que ce côté du Systême d'Aristote, c'est cependant ce qui a le plus frappé les Scholastiques, & ce qui a donné lieu à leurs expressions barbares & intelligibles. Delà ont pris naissance les formes substantielles, les entités, les modalités, les intentions réflexes, &c. tous termes qui ne réveillent aucune idée, qui perpétuent vainement & les disputes & l'envie de disputer.

Voici de nouveaux dogmes, Aristote enseigne qu'il y a cinq especes de corps, dont le Ciel est composé : & le Ciel dans son langage veut dire tout l'Univers. Le premier se meut circulairement, & les quatre autres en ligne droite. Ces quatre corps sont les quatre élémens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu. Il y a une cinquiéme essence qui ne leur ressemble en aucune maniere, & qui forme tous les corps célestes. Cette cinquiéme essence n'a ni légéreté ni

V. Joan. Argyr. in Aristr. libros de Cœlo. Arist. de Cœlo l. 1.

pesanteur

pesanteur, est incorruptible & éternelle, suit toûjours un mouvement égal & uniforme : au lieu que des quatre élémens, les deux premiers sont pesans, & les deux autres legers; les deux premiers descendent en bas & sont poussés vers le centre, les deux autres tendent en haut & vont s'ajuster à la circonférence. Quoique leurs places soient ainsi précises & marquées de droit, ils peuvent cependant en changer, & ils en changent effectivement. Ce qui vient de l'extrême facilité qu'ils ont de se transformer les uns dans les autres, & de se communiquer leurs mouvemens.

Cela supposé, Aristote assure que tout l'Univers n'est point également gouverné par Dieu, quoiqu'il soit la cause générale de tout. Les corps célestes, ce qui est composé de la cinquiéme essence, méritent ses soins & son attention : mais il ne se mêle point de ce qui est au-dessous de la Lune, de ce qui a rapport aux quatre élémens. Toute la Terre échappe à sa providence. *Aristote*, dit Diogene Laërce, *croyoit que la puissance divine régloit les choses célestes, & que celle de la Terre se gouvernoient par une espece de simpathie avec le Ciel.* C'est ce qui a fait dire à beaucoup de Commentateurs ; *Nihil factum in terris,*

ris, quod non prius exiſtat in cœlo, aut quod non habeat exemplar in cœlo ; quod evenit filiis, ſignificatum eſt in patribus ; omne ſpirituale deſcendens deſuper non operatur, niſi per veſtimentum ; &c. Le fin de cette derniere propoſition conſiſte en ce que ceux qui n'admettoient point d'autre Dieu que la Matiere, appelloient par raillerie ſes accidens ou ſes modifications, les habillemens de Dieu. De-là tant d'expreſſions allégoriques & métaphoriques, qui paroiſſent ridicules ſans cette explication.

Le principe ſur lequel Ariſtore s'appuyoit pour dérober à la Providence les choſes ſublunaires, revient à ceci. Dieu ne voit & ne connoît que ce qu'il a toujours vû & connu : les choſes contingentes ne ſont donc pas de ſon reſſort. La Terre eſt le Pays des changemens, de la génération & de la corruption : Dieu n'y a donc aucun pouvoir. Il ſe borne au Pays de l'immortalité, à ce qui eſt de ſa nature incorruptible.

En ſuivant le même raiſonnement, on prouve d'après Ariſtote, que l'ame eſt mortelle, ou du moins qu'elle paſſe d'un corps à l'autre. En effet, Dieu n'étant point témoin de ſa conduite, ne peut, ni la punir, ni la récompenſer. S'il

qu'il s'y ménage, qu'il s'y obſerve plus que dans tout le reſte, qu'il ne donne point tant l'eſſor à ſon imagination. Quoiqu'il en ſoit, le curieux Pere Rapin, dans le Parallele qu'il a fait des ſentimens d'Ariſtote & de ceux de Platon a avancé une choſe qui me ſemble très-vraie, c'eſt que le premier, dans ſes quatre Livres des Météores, a plus éclairci d'effets de la Nature, que tous les Philoſophes modernes joints enſemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite, & certainement d'excuſe. En effet, au travers de toutes les erreurs qui lui ſont échappées, faute d'expériences & de quelques-unes des découvertes que le haſard a préſentées aux Modernes, on s'apperçoit qu'il ſuit aſſez le fil de la Nature, & qu'il devine des choſes qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple, il détaille avec beaucoup d'adreſſe tout ce qui regarde les Météores aqueux, comme la pluie, la neige, la grêle, la roſée, &c: il donne une explication très-ingénieuſe de l'arc-en-ciel, qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Deſcartes: il définit le vent, un courant d'air, & il fait voir que ſa direction d[...]d d'une infinité de cauſes étrangere[...] peu ſçues; ce qui

Me l. 1.

L. 3. & 9.

L. 1.

empêche

empêche, dit-il, d'en donner un systême général.

Je ferai honneur à la Physique particuliere, de ce qu'Aristote a publié sur l'Histoire des animaux. Cet Ouvrage, qui devoit sa naissance aux libéralités d'Alexandre le Grand, contient des choses intéressantes, mêlées cependant & de beaucoup de fautes d'Anatomie, & de beaucoup de faits crus sur des bruits populaires. En gros, l'Histoire naturelle étoit mal cultivée chez les Anciens. Elle se repaissoit d'une infinité de fables & de mensonges, que l'amour du merveilleux faisoit recevoir sans aucun examen : elle devoit ses principaux progrès, non à des observateurs scrupuleux, attentifs, intelligens; mais à des hommes qui n'avoient pas tout le loisir de voir, ou qui ne voyoient que superficiellement les choses, dont ils vouloient

laborieux Recueils. Je doute qu'on
ſſe rien lire de plus frivole, & de
s hardiment ſuppoſé. De pareilles
lations, où le fabuleux domine, &
un peu de vrai eſt enté ſur une
ınde quantité de faux, devoient bien
e au goût des Grecs. On ne pou-
it les raſſaſier de prodiges & de mi-
les.

V. Iſid. Hiſpal. Orig. l. 9.

Nous avons encore un Traité des
antes, qu'on attribue à Ariſtote. Les
emiers Philoſophes les regardoient
mme de véritables animaux, ſujets
a joye, à la triſteſſe, à la reconnoiſ-
ıce, agités des mêmes paſſions que les
mmes, & en qui la différence des
tes eſt diſtincte & reconnoiſſable:
rnier trait que ces Philoſophes ne
uvoient avancer qu'au hazard, quoi-
'en un ſens rien ne ſoit plus réel,
ıtes les fleurs ou preſque toutes étant
rmaphrodites, & contenant d'une
rt un piſtile qui s'ouvre & leur tient
u d'ovaire, & de l'autre une pouſſie-
très-menue, qui ſe trouve au ſommet
s étamines, & leur tient lieu de ſe-
ence. Pour Ariſtote, ou plutôt pour
Diſciples, ils établirent avec raiſon
e les Plantes ſont inanimées. *Une
oſe impoſſible*, remarque Théophraſte,
*ſt de ſentir ſans connoître: tout ce qui
t doit avoir quelque degré de con-*

Porph. de Abſt. l. 2. & 3.

 noiſſance

... beau-
... eſt principalement néceſ-
re en Philoſophie. Le Cardinal Pier-
d'Ailly, qui avoit une ſorte d'eſprit
deſſus de celui de ſon ſiécle, diſoit
... blement, que dans tout Ariſtote,
... rencontroit qu'une ſeule démon-
... on : & c'eſt celle qui prouve aux
... ules l'exiſtence de Dieu. Mais
... démonſtration, ajoutoit-il, ne
... avoir beaucoup couté au Philo-
Grec : il convainc plus par la
... on où l'on eſt, que par les rai-
... il apporte.

... marque que je viens de faire &
... le fond du ſyſtême d'Ariſto-
... ble des plus importantes. Elle
... en ſubjuguant l'eſprit, ce ſy-
... oit forcer en quelque maniere
... y livroient aveuglement, à
... e ſorte de reſpects à ſon A...

S'il le faisoit, ce seroit par caprice & sans aucune connoissance. D'ailleurs, Dieu ne veut point se mêler des actions des hommes: s'il s'en mêloit, il les prévoiroit: s'il les prévoyoit, l'homme ne seroit point libre: si l'homme n'étoit point libre, tout seroit bien arrangé sur la Terre. Or, tout ce qui se fait ici bas, est plein de changemens & de variations, de désastres & de maux. Donc l'homme se détermine par lui-même, & Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Par conséquent son bonheur consiste dans les avantages de l'esprit, dans une saine disposition du corps, & dans les faveurs de la fortune. C'est-là ce qu'il doit désirer, & se ménager utilement. Aristote poussoit même trop loin l'amour de soi-même. Car parlant des affaires que s'étoient fait quelques Philosophes qui l'avoient précédé, il s'écrie, que c'étoient des manieres de Sages, mais sans prudence, puisqu'ils négligeoient leurs propres intérêts. Or que sert-il d'avoir des connoissances belles, sublimes, admirables, si l'on ne sçait point se procurer une vie douce & tranquille ?

De cette théorie générale, comme d'une cime élevée, Aristote descend à un très-grand nombre d'explications de Physique particuliere; & l'on peut dire qu'il

qu'il s'y ménage, qu'il s'y obſerve plus que dans tout le reſte, qu'il ne donne point tant l'eſſor à ſon imagination. Quoiqu'il en ſoit, le curieux Pere Rapin, dans le Parallele qu'il a fait des ſentimens d'Ariſtote & de ceux de Platon a avancé une choſe qui me ſemble très-vraie, c'eſt que le premier, dans ſes quatre Livres des Météores, a plus éclairci d'effets de la Nature, que tous les Philoſophes modernes joints enſemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite, & certainement d'excuſe. En effet, au travers de toutes les erreurs qui lui ſont échappées, faute d'expériences & de quelques-unes des découvertes que le haſard a préſentées aux Modernes, on s'apperçoit qu'il ſuit aſſez le fil de la Nature, & qu'il devine des choſes qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple, il détaille avec beaucoup d'adreſſe tout ce qui regarde les Météores aqueux, comme la pluie, la neige, la grêle, la roſée, &c : il donne une explication très-ingénieuſe de l'arc-en-ciel, qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Deſcartes : il définit le vent, un courant d'air, & il fait voir que ſa direction dépend d'une infinité de cauſes étrangeres & peu ſçues ; ce qui empêche

Meteor. l. 1.

L. 3. c. 4. & 9.

L. 1. c. 13.

empêche, dit-il, d'en donner un ſyſtême général.

Je ferai honneur à la Phyſique particuliere, de ce qu'Ariſtote a publié ſur l'Hiſtoire des animaux. Cet Ouvrage, qui devoit ſa naiſſance aux libéralités d'Alexandre le Grand, contient des choſes intéreſſantes, mêlées cependant & de beaucoup de fautes d'Anatomie, & de beaucoup de faits crus ſur des bruits populaires. En gros, l'Hiſtoire naturelle étoit mal cultivée chez les Anciens. Elle ſe repaiſſoit d'une infinité de fables & de menſonges, que l'amour du merveilleux faiſoit recevoir ſans aucun examen : elle devoit ſes principaux progrès, non à des obſervateurs ſcrupuleux, attentifs, intelligens; mais à des hommes qui n'avoient pas tout le loiſir de voir, ou qui ne voyoient que ſuperficiellement les choſes, dont ils vouloient pourtant décider. Dé-là ſont venues tant de narrations ſurprenantes & chimériques, ſur les merveilles qu'offroient les Indes, l'Ethiopie, l'Egypte, la Perſe. On en peut voir des traits ſenſibles dans Hérodote. Témoin ce qu'il dit de ces ſerpens aîlés qui partoient de l'Arabie au commencement de l'Eté, & prenoient le chemin de l'Egypte, &c. Témoin encore ce que Photius nous a conſervé de Ctéſias, dans

L. 2.

ſes

ſes laborieux Recueils. Je doute qu'on puiſſe rien lire de plus frivole, & de plus hardiment ſuppoſé. De pareilles Relations, où le fabuleux domine, & où un peu de vrai eſt enté ſur une grande quantité de faux, devoient bien être au goût des Grecs. On ne pouvoit les raſſaſier de prodiges & de miracles.

V. Iſid. Hiſpal. Orig. l. 9.

Nous avons encore un Traité des Plantes, qu'on attribue à Ariſtote. Les premiers Philoſophes les regardoient comme de véritables animaux, ſujets à la joye, à la triſteſſe, à la reconnoiſſance, agités des mêmes paſſions que les hommes, & en qui la différence des ſexes eſt diſtincte & reconnoiſſable: dernier trait que ces Philoſophes ne pouvoient avancer qu'au hazard, quoiqu'en un ſens rien ne ſoit plus réel, toutes les fleurs ou preſque toutes étant hermaphrodites, & contenant d'une part un piſtile qui s'ouvre & leur tient lieu d'ovaire, & de l'autre une pouſſiere très-menue, qui ſe trouve au ſommet des étamines, & leur tient lieu de ſemence. Pour Ariſtote, ou plutôt pour ſes Diſciples, ils établirent avec raiſon que les Plantes ſont inanimées. *Une choſe impoſſible*, remarque Théophraſte, *c'eſt de ſentir ſans connoître: tout ce qui ſent doit avoir quelque degré de con-*

Porph. de Abſt. l. 2. & 3.

noissance, plus ou moins. Il conclud delà que les Plantes ne différent point des Pierres, des Métaux, des Minéraux, quoiqu'elles croissent & se nourrissent à leur maniere & donnent une nombreuse postérité.

VII.

Principales erreurs qu'on lui reproche.

Voilà les principales faces du systême d'Aristote, tel qu'Aristote l'a exposé lui-même dans le total de ses Ecrits. Il est vrai que ce Philosophe a beaucoup perdu de ses traits & de sa physionomie, entre les mains des Arabes & des Scholastiques. On lui a prêté les idées les plus monstrueuses: ou lui a fait parler un langage inintelligible. Mais, quelque tort que lui ayent fait tous ces écarts & toutes ces chimeres, au fond, il n'en est point responsable. Un Maître doit-il souffrir de l'extravagance de ses Disciples? Et plus des Disciples rebelles, & oubliant leur devoir, s'éloignent du droit chemin, plus le Maître est disculpé.

V. Novum Org. Scient. passim.

J'avouerai cependant, d'après le fameux Chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la Philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu-à-peu à se passer de l'évidence, & à mettre les

mots

mots à la place des choſes : c'eſt qu'elle ôte le courage d'eſprit & cette liberté d'intelligence, qui peuvent ſeuls conduire aux plus ſublimes découvertes : c'eſt enfin qu'elle empêche d'oſer beaucoup, ce qui eſt principalement néceſſaire en Philoſophie. Le Cardinal Pierre d'Ailly, qui avoit une ſorte d'eſprit au-deſſus de celui de ſon ſiécle, diſoit agréablement, que dans tout Ariſtote, on ne rencontroit qu'une ſeule démonſtration : & c'eſt celle qui prouve aux Incrédules l'exiſtence de Dieu. Mais cette démonſtration, ajoutoit-il, ne doit pas avoir beaucoup couté au Philoſophe Grec : il convainc plus par la perſuaſion où l'on eſt, que par les raiſons qu'il apporte.

La remarque que je viens de faire & qui regarde le fond du ſyſtême d'Ariſtote, me ſemble des plus importantes. Elle montre qu'en ſubjuguant l'eſprit, ce ſyſtême devoit forcer en quelque maniere ceux qui s'y livroient aveuglement, à rendre toute ſorte de reſpects à ſon Auteur. Elle diminue la ſurpriſe où l'on doit être de voir que, même dans les plus beaux ſiécles de l'Egliſe, il y ait eu des hommes aſſez prévenus, & non moins impies qu'inſenſés, les uns pour élever les Livres d'Ariſtote à la dignité d'un Texte divin, les autres pour faire un

regard de ſon portrait & de celui de Jeſus-Chriſt. Dans les ſiécles ſuivans, & même depuis la renaiſſance des Lettres en Italie, on n'a point héſité à mettre ce Philoſophe au nombre des Bienheureux. Nous avons deux Ouvrages exprès ſur cette matiere, l'un attribué aux Théologiens de Cologne & intitulé, *Du Salut d'Ariſtote*; l'autre compoſé par Lambert du Mont, Profeſſeur en Philoſophie, & publié ſous ce titre, *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le Salut d'Ariſtote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture ſainte, que par des témoignages empruntés de la plus ſaine partie des Théologiens.* Mais ce qu'il y a ici de ſurprenant, c'eſt qu'on ne s'appuye point dans ces deux Ouvrages ſur des raiſons de convenance, telles par exemple que la ſuivante, qu'il eſt croyable qu'Ariſtote ayant recherché la vérité avec tout le ſoin poſſible, & ayant uſé de ſes facultés & de ſes talens d'une maniere conforme à la droite raiſon, a pu intéreſſer la Divinité en ſa faveur; mais on y ſuppoſe comme un point clair & évident, qu'il a eu une connoiſſance anticipée de tous les myſteres du Chriſtianiſme, & qu'il a été rempli d'une force ſurnaturelle: ce qui eſt certainement de la derniere abſurdité. A combien d'excès, l'envie opiniâ-
tre

tre de christianiser les anciens Philosophes n'a-t-elle point donné naissance ? Ceux qui auroient l'esprit tourné de ce côté-là, ne pourroient mieux faire, à mon avis, que de lire l'excellent Traité de Jean-Baptiste Crispus, né à Gallipoli dans le Royaume de Naples, & qui fleurissoit au commencement du XVI. siécle. Ce Traité, plein d'une Critique sure & délicate, & [illegible] ment de l'Auteur brille à c[illegible] st intitulé : *Des précautio[illegible] endre en étudiant les Philos[illegible]*

VI[illegible]

De Théophraste.

Lorsque les injust[illegible] ns des Prêtres de Cerês con[illegible] nt Aristote de se retirer à C[illegible], il nomma Théophraste pour son successeur, & lui légua tous ses Manuscrits. Un si précieux dépôt passa, après la mort de Théophraste, dans des mains avares & peu intelligentes : il demeura long-tems caché au fond d'une cave, où les vers & l'humidité en gâterent la plus grande partie. Un riche Bourgeois d'Athénes, plus curieux de Livres que connoisseur, acheta ce trésor dans la suite & en para sa Bibliothéque, qui échut à Sylla vainqueur de la Gréce, [illegible] qu'une infinité d'autres Curiosités

 Littérai-

[illegible]

[illegible] les Manuf-
[illegible] [illegible]rtes à Ro-
[illegible] ou An-
[illegible] en avoir ra-
[illegible] après avoir
[illegible] qu'il y trouvoit de défec-
[illegible] enfin au public.

[illegible] Théophraste, il jouit toute sa vie d'une très-grande réputation. On comparoit la douceur de son éloquence à celle du vin de Lesbos, qui étoit sa Patrie. [illegible] obligeant, il parloit avantageusement de tout le monde : & les [illegible] trouvoient [illegible] aussi sûr, [illegible] leur [illegible]ent,

Philoſophes, indignés d'un procédé ſi violent, ſe retirerent tous d'Athenes, & laiſſerent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Ariſtote, & qui faiſoit profeſſion d'honorer les beaux Arts, compoſa une Apologie en faveur des Philoſophes retirés. Il les y lavoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux ſœurs inſéparables, leur faiſoient tour-à-tour. Cette Apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une ſœur de Démoſthéne. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans ſa réfutation, & il faiſoit ſur-tout un portrait odieux de tous les Philoſophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins reſſemblant. Ce qu'il croyoit devoir ſervir à ſa cauſe, la gâta, la perdit ſans reſſource. Le peuple, revenu de ſa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athénes, & avec eux, la Raiſon, les Philoſophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

Philoſophes, indignés d'un procédé ſi violent, ſe retirerent tous d'Athenes, & laiſſerent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Ariſtote, & qui faiſoit profeſſion d'honorer les beaux Arts, compoſa une Apologie en faveur des Philoſophes retirés. Il les y lavoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux ſœurs inſéparables, leur faiſoient tour-à-tour. Cette Apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une ſœur de Démoſthéne. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans ſa réfutation, & il faiſoit ſur-tout un portrait odieux de tous les Philoſophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins reſſemblant. Ce qu'il croyoit devoir ſervir à ſa cauſe, la gâta, la perdit ...ns reſſource. Le peuple, revenu de ſa ...emiere chaleur, abolit l'indécente ...i de Sophocle, & le condamna lui-...me à une amende de cinq talens. ...jours tranquilles revinrent à Athé-... & avec eux, la Raiſon, les Phi-...phes, qui recommencerent leurs ...ices. Ils s'y donnerent même avec

 plus

Philosophes, indignés d'un procédé si violent, se retirerent tous d'Athenes, & laisserent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudissoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Aristote, & qui faisoit profession d'honorer les beaux Arts, composa une [illegible] faveur des Philosophes re[illegible] lavoit dignement de tous l[illegible] e tous les reproches, que l[illegible] noran-ce, deux sœurs ins[illegible] ir faisoient tour-à-tour. [illegible] ie fut attaquée par Démo[illegible] ne accrédité, & fils d'un [illegible] émosthéne. L'amere Cri[illegible] n'étoit point épargnée dans sa réfutation, & il faisoit sur-tout un portrait odieux de tous les Philosophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins ressemblant. Ce qu'il croyoit devoir servir à sa cause, la gâta, la perdit sans ressource. Le peuple, revenu de sa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athénes, & avec eux, la Raison, les Philosophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

 plus

Philoſophes, indignés d'un procédé ſi violent, ſe retirerent tous d'Athenes, & laiſſerent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Ariſtote, & qui faiſoit profeſſion d'honorer les beaux Arts, compoſa une Apologie en faveur des Philoſophes retirés. Il les y lavoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux ſœurs inſéparables, leur faiſoient tour-à-tour. Cette Apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une ſœur de Démoſthéne. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans ſa réfutation, & il faiſoit ſur-tout un portrait odieux de tous les Philoſophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins reſſemblant. Ce qu'il croyoit devoir ſervir à ſa cauſe, la gâta, la perdit ſans reſſource. Le peuple, revenu de ſa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athénes, & avec eux, la Raiſon, les Philoſophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

plus d'ardeur & de zéle, qu'auparavant. Rien n'eſt plus agréable que de reprendre le fil de ſes études, après un peu d'interruption : on goûte mieux tout ce qu'elles ont de flateur, & d'intéreſſant.

Le Lycée perdit beaucoup par la mort de Théophraſte : mais quoique déchu de ſon ancienne ſplendeur, on continua toujours d'y enſeigner. Les Profeſſeurs furent Démétrius Phaléréus Straton ſurnommé le Phyſicien, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs, & Diodore qui vécut ſur la fin de la CLX Olympiade. Mais de tous ces Profeſſeurs, il n'y eut que Straton qui donna quelque choſe de nouveau, & qui attira ſur lui les regards des autres Philoſophes. Il admit la Nature pour toute Divinité : & ſans trop éclaircir ce que ce peut être au fond que cette Nature, il la regardoit comme une force

Cic. Academ. Quæſt. l. 2.

ſont venus après Straton, éblouis par des diſcours dont le détail eſt ſéduiſant, quoique frivole, ont embraſſé ſon ſyſtême; & encore aujourd'hui la nombreuſe Secte des Lettrés à la Chine n'en a point d'autre, & elle y rapporte, non-ſeulement la Religion, mais encore la Politique de ce vaſte Royaume.

Pour confondre tous ces Stratoniciens, le plus cou[illegible] de leur oppoſer ce princip[illegible] due eſt l'eſſence de la Ma[illegible] moins qu'elle en eſt une [illegible] primordiales, n'y ayant a[illegible] parties qui ne ſoit véritab[illegible] due : ce qui doit ſuffire dan[illegible] es philoſophiques. Car [illegible] ce même de la Matiere [illegible] oiſſons ſi peu de corps, & nou[illegible] connoiſſons encore avec des org[illegible] ſi foibles, ſi imparfaits, qu'il y a apparence que nous ne pourrons jamais décider en quoi elle conſiſte.

Straton ne s'arrêta point au Matérialiſme. Il paſſa à un dogme encore plus abſurde : ce fut de vouloir prouver qu'un Etre intelligent n'a jamais pu créer le Monde, & qu'il ne peut point le gouverner, à moins, diſoit-il, qu'on ne ſuppoſe deux choſes; l'une, que cet Etre agiſſe néceſſairement, ſans choix, ſans liberté; l'autre, qu'il agiſſe pour

Littéraires. Par ce moyen, les Manuscrits d'Aristote furent transportés à Rome, & de-là encore à Rhodes, où Andronicus les revit, & après en avoir rajusté les endroits mutilés, après avoir corrigé ce qu'il y trouvoit de défectueux, les donna enfin au public.

Pour Théophraste, il jouit toute sa vie d'une très-grande réputation. On comparoit la douceur de son éloquence à celle du vin de Lesbos, qui étoit sa Patrie. Né doux & obligeant, il parloit avantageusement de tout le monde : & les gens de Lettres sur-tout trouvoient dans sa générosité un appui aussi sûr, que prévenant. Il savoit faire valoir leur mérite, lors même qu'ils l'oublioient, ou peut-être qu'ils sembloient l'ignorer par un excès de modestie. Le mérite seul agit lentement, & pour l'ordinaire la brigue, un air hardi, l'art de faire sa cour, usurpent les récompenses qui lui sont dues.

Samuel Petit. ad Leg. Atticas Joann. Meurs. de Fort. Attic. c. 3.

Pendant que Théophraste se distinguoit ainsi à Athenes, Sophocle fils d'Amphiclide porta une Loi, par laquelle il étoit défendu à tous les Philosophes d'enseigner publiquement, sans une permission expresse du Sénat & du Peuple. La peine de mort étoit même décernée contre tous ceux, qui n'obéiroient point à ce Réglement. Les Philosophes

Philoſophes, indignés d'un procédé ſi violent, ſe retirerent tous d'Athenes, & laiſſerent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Ariſtote, & qui faiſoit profeſſion d'honorer les beaux Arts, compoſa une Apologie en faveur des Philoſophes retirés. Il les y lavoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux ſœurs inſéparables, leur faiſoient tour-à-tour. Cette Apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une ſœur de Démoſthéne. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans ſa réfutation, & il faiſoit ſur-tout un portrait odieux de tous les Philoſophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins reſſemblant. Ce qu'il croyoit devoir ſervir à ſa cauſe, la gâta, la perdit ſans reſſource. Le peuple, revenu de ſa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athénes, & avec eux, la Raiſon, les Philoſophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

plus d'ardeur & de zéle, qu'auparavant. Rien n'eſt plus agréable que de reprendre le fil de ſes études, après un peu d'interruption : on goûte mieux tout ce qu'elles ont de flateur, & d'intéreſſant.

Le Lycée perdit beaucoup par la mort de Théophraſte : mais quoique déchu de ſon ancienne ſplendeur, on continua toujours d'y enſeigner. Les Profeſſeurs furent Démétrius Phaléréus Straton ſurnommé le Phyſicien, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs, & Diodore qui vécut ſur la fin de la CLX Olympiade. Mais de tous ces Profeſſeurs, il n'y eut que Straton qui donna quelque choſe de nouveau, & qui attira ſur lui les regards des autres Philoſophes. Il admit la Nature pour toute Divinité : & ſans trop éclaircir ce que ce peut être au fond que cette Nature, il la regardoit comme une force répandue par-tout, & eſſentielle à la Matiere ; comme une eſpece de ſympathie, qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre ; comme une puiſſance qui ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecret merveilleux de varier les Etres à l'infini ; comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui ſe peut produire dans l'Univers. La plupart des Athées qui ſont

Cic. Academ. Quæſt. l. 2.

Bayle contin. des Penſ. ſur les Com. t. 2.

ſont venus après Straton, éblouis par des diſcours dont le détail eſt ſéduiſant, quoique frivole, ont embraſſé ſon ſyſtême; & encore aujourd'hui la nombreuſe Secte des Lettrés à la Chine n'en a point d'autre, & elle y rapporte, non-ſeulement la Religion, mais encore la Politique de ce vaſte Royaume.

Pour confondre tous ces Stratoniciens, le plus court me paroît de leur oppoſer ce principe: Que l'étendue eſt l'eſſence de la Matiere, ou du moins qu'elle en eſt une des qualités primordiales, n'y ayant aucune de ſes parties qui ne ſoit véritablement étendue: ce qui doit ſuffire dans les recherches philoſophiques. Car, pour l'eſſence même de la Matiere, nous connoiſſons ſi peu de corps, & nous les connoiſſons encore avec des organes ſi foibles, ſi imparfaits, qu'il y a apparence que nous ne pourrons jamais décider en quoi elle conſiſte.

Straton ne s'arrêta point au Matérialiſme. Il paſſa à un dogme encore plus abſurde: ce fut de vouloir prouver qu'un Etre intelligent n'a jamais pu créer le Monde, & qu'il ne peut point le gouverner, à moins, diſoit-il, qu'on ne ſuppoſe deux choſes; l'une, que cet Etre agiſſe néceſſairement, ſans choix, ſans liberté; l'autre, qu'il agiſſe pour

quelque fin qui soit hors de lui, par exemple, pour manifester sa gloire. Mais en supposant un tel Etre, un Etre assujetti à suivre toujours le même plan, on le dégrade : en supposant qu'il agisse pour une fin, on fait voir qu'il lui manque quelque chose, qu'il est limité. Donc il n'y a point d'autre Etre que la Matiere surmontée par la Nature. Quels principes ! Quelles conséquences !

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE

LIVRE CINQUIEME.

De la Secte Eleatique, d'Heraclite, de Pyrrhon, de Democrite, d'Epicure, &c.

CHAPITRE XXIII.

I. *De la Secte Eléatique.* II. *De Xénophane.* III. *Qu'il y a plus de maux que*

de biens sur la Terre. IV. *De Parménide.* V. *De Mélissus.* VI. *De Zénon d'Elée.* VII. *De Leucippe.* VIII. *Du Systême des Atomes.*

I.

De la Secte Eléatique.

ON joint d'ordinaire à la Secte Italique celle qui fut fondée par Xénophane, & heureusement accrue par les soins de Parménide & de Zénon d'Elée. Cette derniere Secte n'a jamais été fort considérable, ni fort suivie : mais en revanche elle a produit un grand nombre de gens habiles & pénétrans, qui affectoient sur-tout des opinions extraordinaires, & se faisoient un mérite de leur singularité. Par-là même, ils étoient plus propres à frapper qu'à persuader, à se faire admirer qu'à s'attirer des Disciples. Car peu d'hommes ont assez d'étoffe pour viser aux grandes choses, & pour s'écarter des routes vulgaires : s'ils osent l'entreprendre, bien-tôt leur génie étroit les oblige d'y rentrer.

Sext. Empir. adv. Mathem.

Je ferai ici une remarque importante, à l'occasion des Philosophes de la Secte d'Elée : c'est qu'on ne doit point se prévenir contre un Auteur, parce qu'il donne dans quelque opinion bizarre & nouvelle

nouvelle, parce qu'il affecte quelque ſingularité. Tout au contraire, on doit le ſuivre & l'étudier de plus près, parce qu'il fait ordinairement de plus grands efforts d'eſprit, pour rendre ſon ſujet auſſi vraiſemblable, auſſi impoſant qu'il peut l'être. J'ajouterai encore, qu'il n'y a gueres que des Auteurs d'une certaine trempe, qui oſent découvrir ce qu'ils penſent & qui oſent penſer différemment des autres : les médiocres ne quittent jamais les chemins battus, ils le voudroient en vain.

II.

De Xénophane.

Xénophane nâquit à Colophon, vers la LX. Olympiade, & pendant qu'Anaximandre fleuriſſoit dans l'Ionie. Il compoſa pluſieurs Poëmes ſur des matieres philoſophiques; & ſes vers, dont quelques-uns ont été cités par Athénée & par Sextus l'Empirique, me paroiſſent d'un grand goût. Soit âpreté d'humeur, soit intempérance de vertu, Xénophane s'attira beaucoup d'envieux; & il fut enfin chaſſé de ſa patrie. La Sicile lui offrit un aſyle aſſuré, mais ſans aucun établiſſement certain. Il y vécut dans toutes les horreurs de l'indigence, horreurs plus cruelles encore quand on a éprouvé la bonne fortune. L'étude ſeule

Plut. de vitioſ. pud.

Diog. Laërt. in Xenoph.

ſeule le conſoloit, & lui faiſoit oublier ſes longs chagrins. Il s'y prêtoit tout entier, & avec autant d'ardeur que ſi elle devoit l'affranchir des diſgraces & des ennuis qui l'environnoient. Jamais la pauvreté n'a fait rougir un Philoſophe : il regarde d'un œil ſec tous les torts de la fortune. Mes ennemis ne me connoiſſent point, diſoit Apulée : loin de me reprocher le petit nombre de mes domeſtiques, ils devroient trouver que j'en ai encore trop. On eſt bien mieux ſervi, lorſqu'on eſt ſeul ; on ne dépend que de ſoi-même.

Apolog.

La maniere indécente dont Homere & Héſiode avoient parlé de la Divinité, fut toujours l'objet des ſatires & des railleries de Xénophane. » Les hommes ſont bien fous, s'écrioit-il, de » s'imaginer que les Dieux ont pris naiſ» ſance ; qu'ils s'habillent, ſe nourriſ» ſent, ſe perpétuent comme eux ; » qu'ils s'entretiennent & raiſonnent » enſemble, ont des débats, ſe font » mutuellement la guerre. Si les ani» maux avoient des Peintres & des » Sculpteurs, ſans doute qu'ils ſe ren» droient auſſi coupables, auſſi ridicu» les que les hommes, & ſe forgeroient » des Dieux qui ſeroient proportion» nés à leurs goûts, à leurs uſages, qui » porteroient leurs livrées. Il n'y a point

em. A-
..Strom.
5.

. etiam
iſt.Rhet.
.

perceptiblement à sa paupiere : ses yeux se ferment bien-tôt, & il ne reste plus de l'homme qu'un souvenir confus. Quel champ n'avoit point-là Xénophane de faire valoir son éloquence ? Combien devoit-elle s'accroitre des désagrémens de sa condition ! On ne réussit jamais mieux que quand on a un intérêt pressant de réussir. La vertu souffrante (& plût à Dieu que ce [illegible] le specta-cle le plus ordinai[illegible] ?) s'exprime toujours en ter[illegible]-iques.

Avant que de to[illegible] stême établi par les Philoso[illegible] Secte d'Elée, je rappellerai [illegible]cipe dont j'ai déja fait mention [illegible] important que je ne puis trop [illegible] : *Non enim tam abest audire s[illegible]nd, quam ignorare necessaria.*

Il y avoit parmi les Anciens deux opinions contradictoires, qui menoient cependant au même but, je veux dire, à l'art de douter. L'une supposoit que tout est dans une agitation si grande, dans un mouvement si rapide, qu'on ne peut ni rien saisir ni rien appercevoir ; que toutes les parties de l'Univers font continuellement effort pout rompre l'équilibre qui anéantiroit leurs forces, & par conséq[illegible]t pour empêcher le repos, qui donn[illegible]oit de la consistence [illegible] de réalité à toutes les especes

de

V. la[illegible]
de Gu[illegible]
tin : A[illegible]
tus ho[illegible]
natur[illegible]
morb[illegible]

ligne de communication entre deux extrémités si éloignées.

III.

Qu'il y a plus de maux que de biens sur la Terre.

Casaub. in notis ad Diog. Laërt. in Xenoph. Bayle Diction. Crit.

Un autre sujet encore qui exerçoit l'éloquence de Xénophane, & le faisoit briller dans les entretiens particuliers, c'étoit la proposition suivante : Qu'il y a dans la vie plus de maux que de biens, plus d'amertumes que de douceurs, plus de chagrins que d'agrémens, &c. Il répétoit avec emphase, qu'un joug pénible & rigoureux est imposé à l'homme, depuis le jour de sa naissance, jusqu'au jour de sa mort. *Parcourez*, disoit-il, *tous les âges : vous n'y trouverez qu'un long tissu de douleurs. A peine l'enfance a-t-elle essuyé ses larmes, qu'arrive la jeunesse fougueuse, hardie à tout oser, & prodigue de son être. L'âge mûr n'a que des soins & des inquiétudes : comme il se sent affoiblir chaque jour en détail, ce qu'il perd augmente ses regrets, & ce qu'il craint le jette dans une défiance continuelle. Enfin commence le dernier période de la vie, le pire de tous les maux ; c'est ainsi que je nomme la vieillesse glacée, incommode à elle-même & plus encore à tous les autres. Ses yeux appesantis cherchent en vain le jour, qui se dérobe imperceptiblement*

perceptiblement à ſa paupiere : ſes yeux ſe ferment bien-tôt, & il ne reſte plus de l'homme qu'un ſouvenir confus. Quel champ n'avoit point-là Xénophane de faire valoir ſon éloquence ? Combien devoit-elle s'accroitre des déſagrémens de ſa condition ! On ne réuſſit jamais mieux que quand on a un intérêt preſſant de réuſſir. La vertu ſouffrante (& plût à Dieu que ce ne fut pas le ſpectacle le plus ordinaire de la vie ?) s'exprime toujours en termes énergiques.

V. la Theſe de Gui Patin : An totus homo à naturâ morbus.

Avant que de toucher au ſyſtême établi par les Philoſophes de la Secte d'Elée, je rappellerai un principe dont j'ai déja fait mention, mais ſi important que je ne puis trop le répéter : *Non enim tam abeſt audire ſupervacua, quam ignorare neceſſaria.*

Il y avoit parmi les Anciens deux opinions contradictoires, qui menoient cependant au même but, je veux dire, à l'art de douter. L'une ſuppoſoit que tout eſt dans une agitation ſi grande, dans un mouvement ſi rapide, qu'on ne peut ni rien ſaiſir ni rien appercevoir ; que toutes les parties de l'Univers font continuellement effort pour rompre l'équilibre qui anéantiroit leurs forces, & par conſéquent pour empêcher le repos, qui donneroit de la conſiſtence, un air de réalité à toutes les eſpeces de

de vies particulieres. Tel étoit le ſentiment des Académiciens, d'Empédocle, d'Héraclite : tel eſt encore celui de la plupart des peuples qui habitent entre les deux Preſqu'Iſles du Gange. Car le Voyageur Portugais, Mendez Pinto, rapporte que François Xavier rencontra dans le cours de ſes travaux Apoſtoliques, un grand nombre d'Indiens, qui s'étonnérent de lui entendre dire que Dieu avoit créé le Ciel & la Terre. Comment cela peut-il être, s'écrioient ces Indiens encore bruts ? Tout ce que renferme le Monde n'eſt-il pas dans une ondulation perpétuelle ? Nos ſens apperçoivent-ils jamais les choſes, comme elles ſont en effet ? Tout ne concourt-il point à nous faire illuſion, à nous ſéduire & nous tromper ? Si Dieu étoit auteur du Monde, il ſeroit auteur de la fauſſeté.

L'autre opinion, plus ſurprenante encore, s'attachoit à prouver qu'il n'y a point de mouvement, que tout eſt immobile, tout reſte dans la même place, tout conſerve le même arrangement. Et c'eſt cette immobilité que Xénophane, Parménide, Méliſſus ſoutenoient avec la derniere obſtination. Rien, diſoient-ils, ne ſe fait de rien : ce qui eſt a donc toujours été : ce qui a toujours été eſt éternel, & par conſéquent infini : ce

Ariſt. Phyſ. l. 1. Cic. Acad. Quæſt. l. 2. Euſeb. de Præp. Evang. l. 1.

ce qui eſt infini eſt unique, car deux infinis, ſurtout de même genre, impliquent contradiction : ce qui eſt unique eſt immobile, puiſqu'il occupe tout l'eſpace & qu'on ne peut rien imaginer au-delà: ce qui eſt immobile & infini tout enſemble eſt inaltérable, car rien ne peut ſe détruire que par une cauſe étrangere, ou par un mouvement intérieur. Or l'infini comprend tout, & ce qui eſt immobile ne renferme en lui aucune cauſe d'altération, aucune cauſe de dépériſſement : donc ce qui eſt infini & immobile tout enſemble doit durer éternellement.

Min. Felix.

Ces propoſitions ainſi enchainées l'une à l'autre, avoient conduit les Philoſophes de la Secte d'Elée à n'admettre qu'une ſubſtance dans l'Univers, & à aſſurer que cette ſubſtance étoit toutes choſes. Appellez-la Dieu, continuoient-ils, vous aurez raiſon : Appellez-la Matiére, vous aurez raiſon : dites qu'elle ne reſſemble aux hommes ni par le corps ni par l'eſprit, vous aurez encore raiſon. Qu'eſt-ce en effet que cette ſubſtance, ſinon l'infinité de la Nature accompagnée d'entendement, ſinon l'éternité elle-même, ce qui n'a point eu de commencement, ce qui n'aura point de fin?

Cic. I. 1. de Nat. Deor.

Quand les adverſaires de Xénophane lui objectoient : Vous qui niez le mouvement, pouvez-vous nier que l'Univers

ne

ne soit sujet à des changemens infinis? Combien de corps qui étoient devant vous, sont emportés fort loin, ou dissipés, ou partagés en d'autres corps? Le feu seul ne fait-il pas toutes ces métamorphoses, & une infinité de plus grandes encore? Xénophane répondoit simplement: Tout ce que vous dites-là ne doit passer que pour un jeu de la Nature; ce sont de pures apparences, des illusions grossiéres. Rien ne vit, rien ne croît, rien ne meurt. Les choses qu'on s'imagine qui naissent ou qui périssent, ne naissent point en effet, ne périssent point. Nos sens nous abusent, nous trompent toujours; ils n'ont point été donnés pour découvrir la vérité. Du moins, continuoient les mêmes Adversaires, vous tomberez d'accord que vous pensez, que vous sentez mille choses que vous n'aviez point senties ni pensées auparavant. La joye ne prend-elle pas chez vous la place de la douleur, & la douleur ne succéde-t-elle pas à la joye? Convenez donc qu'il arrive du changement malgré vous, & au milieu de vous-même. Nullement, reprenoit Xénophane. La raison est aussi trompeuse, & plus trompeuse encore que les sens. On ne peut compter sur rien pendant cette vie. Il n'y a rien de réel, de constant, de véritable: il n'y a rien qui m'appar-

tiennent

tiennent, pas même le moi dont je m'enorgueillis; il n'y a rien dont je puisse disposer. Dieu, ou le Tout, est immobile & unique; & ce que l'homme croit appercevoir, c'est le nuage qui l'envelope.

Voilà, remarque M. Bayle dans son Dictionnaire Critique, comment le dogme de l'unité & de l'immobilité de toutes choses a produit le Pyrrhonisme le plus outré: Pyrrhonisme qu'on seroit tenté de révoquer en doute, si l'on n'avoit un exemple presque semblable à la Chine, où une Secte entiere ne reçoit que ces deux principes, le Vuide & le Néant. *Il n'y a rien*, disent les plus sçavans de cette Secte: *il ne faut donc rien faire, il ne faut penser à rien. Aucune réflexion, aucun repentir, aucun usage de sa raison, ne sont nécessaires. Tout se réduit à un vuide confus & à un simple néant. La souveraine perfection consiste dans une indifférence de goûts & de sentimens, dans une non-pensée, dans une non-action.* Cette Secte doit sa naissance à Fo ou Foë, qui en mourant répéta plusieurs fois à ses Disciples: Je vous ai trompés jusqu'ici je vous ai parlé autrement que je ne pensois. C'est du néant que tout est sorti, c'est dans le néant que tout doit retomber. Voilà la fin de nos espérances.

Apol. des Dom. t. 1. ch. 1.

IV.

IV.

De Parménide.

Parmi les Diſciples de Xénophane, ſi vifs, ſi empreſſés à ſoutenir ſes paradoxes, Parménide ſe diſtingua le plus avantageuſement. Mais ce n'eſt point-là ce qui fit ſa réputation. Il la dut toute entiere à ſa doctrine touchant les Idées : doctrine que Platon enchâſſa depuis avec beaucoup d'adreſſe dans le Dialogue qui a pour titre, *le Parménide*. Ce Dialogue, qui doit avoir beaucoup coûté à ſon Auteur, mérite certainement d'être lû. A travers quelques obſcurités, pardonnables à la matiere ſi obſcure par elle-même, ſe découvrent de grandes vérités. 1°. Que les idées ont une exiſtence réelle & indépendante de notre volonté. 2°. Qu'elles ſubſiſtent de deux manieres, & dans nous & hors de nous. D'un côté, ce ne ſont que de ſimples notions, des appréhenſions de notre entendement ; & de l'autre ce ſont des formes immortelles, des natures invariables qui donnent le nom & l'eſſence aux choſes. 3°. Qu'en chaque idée ſe rencontrent l'unité & la pluralité. L'unité eſt l'idée originale ou primitive ; les Etres particuliers qu'elle repréſente, font la pluralité. 4°. Que les idées ſont quelque choſe d'inviſible, mais

mais qu'elles ſe terminent à des objets réels, ſemblables l'un à l'autre, & en proportion de qualités & de rapport. 5°. Que la premiere de toutes les idées eſt le Beau ou le bon, je veux dire, Dieu même. Toutes les autres en dérivent, toutes les autres en tirent leur efficace. 6°. Que nos perceptions ne ſont point des Etres diſtingués de nous-mêmes, mais de ſimples images qui nous repréſentent les Etres qui ſont hors de nous. 7°. Que nous ne ſommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre propre fonds. Car quel déſordre ne ſeroit-ce pas dans la Nature? De quelle incertitude, de quelle confuſion les Sciences ne ſeroient-elles pas abreuvées? Elles n'auroient ni objet fixe, ni fondement aſſuré. 8°. Que Dieu gouverne toutes choſes, & que ſon entendement eſt la ſource du vrai, l'origine de ce qui exiſte; parce que lui ſeul eſt abſolument immuable, lui ſeul ne peut changer. Par conſéquent Dieu renferme toutes les idées, elles ſont à lui, quoiqu'elles ne ſoient pas à ſon choix ni à ſon caprice. Pour les hommes, il ne leur accorde préciſément que ce qu'il leur en faut, pour ſe conduire pendant les courtes bornes de cette vie.

Il y a quelques autres principes dans le

le Parménide de Platon, qui se retrouvent mieux placés & dans les Ouvrages de Saint Augustin & dans ceux du R. P. Mallebranche. Ce dernier a sur-tout démontré que nos idées sont hors de nous, que nous ne les créons pas, qu'elles sont éternelles, inaltérables, l'essence même de Dieu, & que lui seul contient généralement toutes les perfections des Etres créés. Mais qu'on me permette ici une réflexion. Cette essence de Dieu diversement modifiée, & qui me représente tous les Etres possibles, me paroît un systême très-suspect. En effet, je n'apperçois par son moyen que deux choses dans l'Univers: mon Entendement, & des Natures universelles & immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même : mais ma Raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de-là, que puis-je concevoir ? Si toutes ces Natures universelles font l'essence de Dieu, il n'y a rien qui détruise plutôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aise l'esprit de l'homme. Chaque idée a je ne sçai quoi d'absolu, de distinct, d'indépendant de mon Entendement : chacune de ces idées est l'essence même de Dieu ainsi modifiée : donc toutes les idées

idées composent toute la Divinité : donc elle est répandue partout, & subsiste dans tous les Entendemens. Quel système !

V.

De Melissus.

Mélissus, qui avoit été aussi Disciple de Xénophane, se perfectionna ensuite sous Parménide. Il soutenoit à l'exemple de ses Maîtres l'unité, l'immobilité, l'incompréhensibilité de toutes choses. Avec cela, il ne pouvoit manquer d'être mis au nombre des Athées, de ces Libertins de systême qui réduisent l'incrédulité en art : & dans le fond il se faisoit honneur de son Athéisme, il se félicitoit de n'avoir en toute sa maniere de penser rien de commun avec les autres. O ! Philosophe aveugle, comment avez-vous pû méconnoître celui qui s'est peint dans tous ses ouvrages ! O Dieu, si libéral & si prodigue envers les hommes, jusques à quand les hommes refuseront-ils de vous appercevoir ! Vos bienfaits ne tomberoient-ils que sur des ingrats ? N'opposera-t-on que des ténébres affectées à cette lumiere si pure dont vous brillez ?

VI.

De Zénon d'Elée.

Un des Disciples de Mélissus alla encore plus loin que lui : c'est Zénon d'Elée, à qui l'on doit l'invention du Dialogue. Il avoit reçû de la Nature une physionomie privilégiée, & ce qui sied bien à cette physionomie, le talent de parler avec grace & à propos. Loin de s'imaginer que la Philosophie demande une conduite pleine d'âpreté & de rigueur, un air rembruni & qui gêne, il se plioit au contraire sans bassesse, il flattoit sans mensonge, il prêtoit des ornemens à la Raison si peu accoutumée à en avoir. Apulée s'est servi de l'exemple de Zénon, pour faire voir qu'à tort on lui faisoit un crime de se faufiler dans le grand monde, & de chercher à y vivre avec les honnêtes gens. *Quel crime*, s'écrioit-il, *& de quel nom le caractériser ! La seule chose que doit avoir en horreur un Philosophe, c'est le vice : & peut-on prendre pour un vice, le soin de plaire, quand ce soin n'a rien de bas ni d'outré ?* Apulée nous apprend encore qu'on lui faisoit un nouveau crime de ce qu'il avoit un miroir dans sa chambre : crime dont il n'eut pas de peine à se laver, parce qu'on se lave aisément de ce qui n'est donné pour

Apul. in Apol.

pour tel, que par des gens outrés, bizarres & capricieux. Mais, oserai-je le dire ? nos guerriers que la Discipline militaire oblige à une conduite si exacte, si dure même, auront plus de peine à digérer le reproche qu'on faisoit au malheureux Othon. Quoi ! répétoient les bons citoyens, un Empereur Romain, un Général d'Armée s'oublie jusqu'à avoir un miroir dans sa tente ? Est-ce-là un meuble qui convienne pendant les désastres de la guerre civile ?

Juven. Sat. 1

Malgré les talens de Zénon, ou plutôt par la trop grande confiance qu'il avoit en ses talens, il rappella tous les paradoxes de Xénophane & de Mélissus, & s'il les soutint avec plus d'art qu'eux, ce ne fut pas avec moins d'opiniâtreté. Il s'attacha surtout à prouver qu'il n'y a point de mouvement : & les subtilités dont il s'enveloppoit, en faisant je ne sçai quel mêlange de Géométrie & de Physique, embarassérent souvent ceux qui voulurent se mésurer avec lui. Enfin, comme il se voyoit pressé de toutes parts, il s'avança jusqu'à dire : Xénophane & Mélissus, ont avoué que tout n'est qu'apparences, qu'illusions dans le monde : & moi, j'avouerai sans crainte qu'il n'y a ni apparences ni illusions, puisqu'il n'y

Arist. Phys. l. 6.

a rien du tout. *Omnia negotia dejecit*, observe en raillant Séneque, *ait nihil esse*. Mais quoi ! lui repliquoit-on, quand même il n'y auroit absolument rien au dehors, du moins seriez-vous quelque chose, vous qui pensez, qui soutenez de si étranges sentimens. Non, encore une fois, répondoit le Philosophe d'Elée ; il n'y a rien du tout, il n'y a rien.

Epist. 88.

Quoiqu'un pareil langage dût révolter tout le monde, on se faisoit cependant un plaisir de converser avec Zénon, parce qu'il ne dévoiloit jamais ses paradoxes sans entrer dans des détails curieux, & qu'il proposoit les choses avec tant d'adresse qu'on étoit porté à l'en croire sur sa parole : ce qui prouve, dit un de nos plus naïfs Auteurs, *que l'esprit est un instrument fort dangereux pour le mettre à mal, si l'on ne le gouverne bien, tout ainsi qu'à un petit enfant une épée en sa main.*

Brantome.

Depuis Zénon [illegible] ques autres Philosophes ont rep[illegible] néantissement universel, mais [illegible] autre p[illegible] que voici : Qu[illegible] se [illegible] qu'il n'y ait un[illegible] pourquoi elle e[illegible] existe de cette [illegible] [illegible]re autre : ce [illegible] [illegible] de l'illustre [illegible]

Suffisant ponrquoi. Or, disoient les mêmes Philosophes, on ne peut soupçonner aucune raison, quelle qu'elle soit, qui ait pû engager l'Être infiniment parfait, l'Etre heureux par lui-même, à créer le Monde, à l'arranger comme il est. Donc le Monde n'existe point, donc il n'y a rien. Si ce sont-là des idées métaphysiques, tranchons le mot, elles tombent à pure perte.

Encore, si les Philosophes de la Secte Eléatique avoient dit. « On ne peut « point prouver démonstrativement « qu'il y ait des corps, donc on ne « peut point prouver qu'il y ait du « mouvement ; « cette proposition auroit quelque chose d'éblouissant. En effet, la Raison ne nous fournit aucunes preuves de l'existence de la Matiére, & par conséquent de l'existence des corps : ces preuves sont d'un ordre supérieur, elles appartiennent à la Révélation. Je ne suis sûr que du moi qui pense, qui existe. Ce moi, il est vrai, peut-être modifié de telle & telle maniere. Mais quand rien n'existeroit dans la Nature, ce moi pourroit avoir les mêmes modifications, pourroit sentir de la douleur ou de la joie : & en cela Dieu ne me feroit aucun outrage ni aucune injure, puisqu'il ne me doit rien, & qu'au fond les perceptions que

j'ai des corps, ne ſont point relatives à des Etres réels, ces perceptions pouvant très bien s'accorder avec des Etres que je croirois ſeulement exiſter, ſans qu'ils exiſtaſſent en effet. Je conclus de-là, que ſi l'on étoit diſpoſé à ſouffrir un Philoſophe qui ſoutint l'incompréhenſibilité de toutes choſes, ce ſeroit par l'impoſſibilité de lui prouver qu'il y a des corps, & parce que ce Philoſophe n'eſt porté par les lumieres naturelles qu'à croire deux choſes véritablement exiſtantes; lui, qui penſe, qui eſt modifié; & Dieu, ou l'Etre ſuprême.

VII.

De Leucippe.

La Secte Eléatique finit en Zénon, le plus hardi de tous les hommes à ſoutenir des paradoxes, &, pour le bien caractériſer, à ne ſoutenir que des paradoxes. Ses diſciples, qui ne trouverent pas le même goût dans cette ſuite d'opinions bizarres, qu'ils regardoient comme des débauches d'eſprit, s'en écarterent entieremen. Leucippe ſur-tout prit ce parti, & fut Auteur de la Philoſophie corpuſculaire ou méchanique: c'eſt-à-dire qu'il ne reconnut dans l'Univers que du Vuide, & des Atomes. Selon lui, le vuide eſt néceſſaire pou

Diog. Laërt. in Leuc.

pour faciliter le mouvement, & pour le communiquer à toutes les parties de la Terre. Je tomberai cependant d'accord qu'avant Leucippe, quelques Philosophes avoient admis le vuide, mais seulement hors du monde : aucun n'avoit cru qu'il fût nécessaire pour les distributions de mouvement, qui se font sans cesse d'un corps à l'autre. Zénon même apportoit cette raison décisive : s'il y avoit du mouvement, il y auroit du vuide : or le vuide est impossible, & par conséquent le mouvement. L'une de ces choses, ajoutoit-il, est une dépendance de l'autre, dépendance qui se découvre au premier coup d'œil.

Plut. de plac. Philos. l. 1.

VIII.

Du systême des Atomes.

Pour les atomes, Leucippe croyoit que leurs divers arrangemens suffisoient pour former tous les corps qui sont dans l'Univers, & l'Univers lui-même. Il n'admettoit pour tout cela que du mouvement, & des atomes de différentes figures. Ces atomes, disoit-il, en se liant ensemble, en se choquant l'un l'autre, en s'embarrassant par leur propre poids, en se prenant par de petits crochets, ont formé toute l'étendue de la Nature & les variétés innom-

brables dont elle brille. On peut voir dans Diogene Laërce le reste du systême de Leucippe. Tout ce que j'y ferai remarquer, c'est qu'il a eu quelque idée de ce grand principe de Méchanique : que tous les corps qui tournent en rond, ou circulent, tâchent toujours à s'éloigner du centre & à s'échapper par la tangente. Mais je ne sçai où le pieux Evêque d'Avranches a pris que Leucippe & Démocrite ont donné à Descartes la premiere idée des Tourbillons, idée peut-être fausse & certainement telle, mais toujours très-ingénieuse. On n'en apperçoit aucun vestige ni dans Diogéne Laërce, ni dans Hésychius, qu'il cite pourtant avec beaucoup d'emphase. Mais telle est l'injustice du préjugé, qu'il cherche par toutes sortes de voies à dégrader ses contemporains : il les lit toujours avec des yeux jaloux, & quand les autres reproches lui manquent, il a recours à celui du Plagiarisme. *Naturaliter, audita visis laudamus libentius, & præsentia invidiâ, præterita veneratione prosequimur, & his nos obrui, illis instrui credimus.*

Huet in Censf. Phil. Cart.

Vell. Paterc. l. 2.

J'ai encore une autre remarque à faire touchant Leucippe. Quelques Ecrivains lui contestent l'invention du systême des atomes, & le rapportent à un

Posid. apud Strab. l. 16.

un certain Moſchus, ou Mochus, ou Ochus, qui vivoit long-tems avant la guerre de Troye. A parler ſuivant les regles de la Critique. on ignore qui eſt ce Moſchus. Joſephe, Tatien & Athénée aſſurent qu'il a composé l'hiſtoire de ſon Pays en langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile, un grand Phyſicien. Les uns varient ſur ſon nom, & les autres ſur le pays où il a pris naiſſance. Parmi toutes ces incertitudes, je ſerois tenté de croire qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté ce nom, & que Poſidonius qui lui attribue la découverte du ſyſtême des atomes, s'égare prodigieuſement.

Sext. Empir. adv. Math.

Burn. in Archæ. Philoſ.

Mr. Huet, qui s'eſt fait un mérite de demander Moïſe à toute l'Antiquité, veut qu'il ſoit le même que Moſchus ou Mochus. Il ſe fonde d'abord ſur la reſſemblance des noms, & ſur le tems où ils ont vêcu tous deux. Il fait voir enſuite qu'on a ſouvent confondu enſemble les Phéniciens & les Hébreux, & que cette erreur peu conſidérable, à la prendre d'un certain biais, a pû autoriſer le bruit que Moïſe étoit Phénicien. Il ajoute enfin que ſon Hiſtoire de la création du Monde devoit le faire regarder comme un profond Philoſophe : *& c'eſt-là*, dit-il, *ce*

In Démonſt. Evang.

a l'ombre sur un vert gazon. Le Philosophe avoit un livre sur ses genoux : plusieurs autres étoient répandus à sa droite & à sa gauche. Il venoit de disséquer divers animaux, & leurs entrailles encore fumantes marquoient l'adresse de l'Anatomiste. La conversation fut bien-tôt liée entre deux hommes devenus & plus forts à proportion l'un de l'autre, & plus ménagers du tems. Ils ne se firent point de complimens inutiles : les sages ne disent que ce qu'ils pensent, & le disent encore très-briévement. Une seule chose parut choquer Hipocrate : c'étoit l'air railleur de Démocrite, & les ris ausquels il s'abandonnoit dans une conversation sérieuse. *Quelle*

vuide & des corps diverſement ſitués; qui nioient que l'étendue fût eſſentielle à la Matiere, & convenoient en même tems que la penſée pouvoit être un de ſes attributs, & l'étoit en effet. Tout au contraire, Pythagore & Platon rapportoient à une Intelligence ſuprême & les nombres & les idées, qu'ils regardoient comme les modeles de tout ce qui exiſte. Pour Ariſtote, il diſtinguoit de la Matiere, je ne ſçai quelle vertu & quelle énergie, matérielles au fond, mais non corporelles, dont il faiſoit ſes formes: & il ajoutoit que par leur moyen, les corps recevoient l'eſſence & les qualités qui leur ſont propres. Qu'il y a loin de ces ſentimens à ceux des Atomiſtes!

CHAPITRE XXIV.

I. *Abrégé de la vie de Démocrite.* II. *S'il s'aveugla de deſſein prémédité.* III. *Ce qu'il ajouta au Syſtême de Leucippe.* IV. *Qu'il croyoit la pluralité des Mon-* ... V. *De ſes entretiens avec Hippo-* ... VI. *Raiſons qu'on a eues de le* ... *d avec Héraclite.* VII. ... *vie & la doctrine*

I.

Abrégé de la Vie de Démocrite.
Lucret. l. 1.
Aul. Gell. l. 10.
L. 1. epist. 12.

LE systême qui concilie le vuide avec les atomes, ne dépérit point entre les mains de Démocrite. C'étoit un Philosophe habile & d'un génie profond, retiré en lui même, ne s'occupant que de l'étude, & joignant à cette étude un régime de vie dur & sévére. Horace l'appelloit une ame sans corps, & il auroit dû plutôt l'appeller un corps sans estomac: car il mangeoit peu, & on concevoit à peine comment il pouvoit vivre.

Le pere de Démocrite lui laissa en mourant une fortune considérable. Mais il ne se crut pas en droit, parce qu'il étoit riche, de mépriser les talens de l'esprit & de vivre dans une honorable stupidité. Tout au contraire, il fit cet honneur à l'argent, de ne l'employer qu'à acquérir de la vertu & des connoissances. Il se mit en état de satisfaire sa premiere, & je crois la seule passion qu'il ait eue pendant tout le cours de sa vie. Il alla consulter les Prêtres d'Egypte, & reçût en particulier les leçons d'Apollobech, le plus sçavant d'entre-eux : il s'instruisit dans la doctrine des Mages & des Chaldéens : il tira d'un long oubli les Ecrits de Dardanus, qui contenoient beaucoup de secrets & de mysteres magiques :

Plin. l. 30.

ques : il lia ensuite une étroite amitié avec les principaux Disciples de Pythagore, qui étoient encore tout plein de l'esprit de leur Maître; & enfin il embrassa le systême encore naissant de Leucippe. Un esprit supérieur trouve des nouveautés dans un sujet même qui n'est plus neuf.

Résolu de fixer ses courses pénibles & laborieuses, Démocrite s'en retourna dans sa patrie. Une disgrace inespérée l'y attendoit. Ses ennemis l'accuserent d'avoir dissipé tout son patrimoine en des voyages inutiles, & entrepris par une vaine curiosité. Le Philosophe comparut devant le Sénat d'Abdére, & pour toute défense, il se contenta de lire les premieres pages d'un Traité qu'il venoit de finir. Les Juges frapperent des mains, & lui donnerent mille louanges. Si l'on garde la proportion qui se trouve entre un Sçavant & un Général d'Armée, cette action de Démocrite paroîtra assez semblable à celle de Scipion l'Africain. Accusé devant le peuple qui le suivoit à grands flots, il monta à la Tribune, & ayant mis sur sa tête la couronne destinée aux Triomphateurs : *Romains*, dit-il, *à pareil jour j'ai vaincu Carthage qui vous disputoit l'Empire du Monde. Allons en rendre graces aux Dieux immortels.*

Val. Max. l. 3.

Athen. l. 4.

De

De si heureux succès n'enflerent point Démocrite. Il s'appliqua davantage à l'étude; &, afin de n'être point détourné par les visites importunes & les conversations de parade, si ordinaires entre les Sçavans, il rechercha la solitude & les ténebres. *Rarement*, dit Cicéron, *quittoit-il son cabinet : il vivoit parmi les hommes, comme s'il n'y avoit point d'hommes au monde.* Une nouvelle retraite l'attira encore, & il crut qu'il y seroit mieux caché. C'étoient des sépulcres sombres, & éloignés de la Ville. Là, Démocrite passoit des semaines entieres pour étudier plus tranquillement : là il ne se livroit qu'à de profondes méditations. De jeunes Libertins qui voulurent lui faire peur, s'habillerent en fantômes & vinrent danser autour de ces sépulcres, avec des cris lugubres & des torches allumées. Démocrite, sans lever seulement les yeux de dessus ses livres, leur dit dédaigneusement : Ne cesserez-vous point de faire les fous? *Tant il étoit persuadé*, remarque Lucien, *que les morts ne sortent point de leurs tombeaux, & que les histoires qu'on rapporte du retour des Esprits & de leurs apparitions, sont toutes chimériques.*

Tuscul. l. 5.

In Philops.

II.

II.

Malgré cet amour excessif pour la solitude, j'ai de la peine à croire que Démocrite se soit lui-même condamné à perdre les yeux, en se servant pour cela d'un boucher de cuivre exposé aux rayons d'un soleil ardent. Et après tout, quel auroit été son dessein? de ne point voir l'insolente prospérité des hommes pervers & corrompus? il s'imposoit une peine qu'il ne méritoit pas: de se recueillir plus fortement en lui-même? il faut bien se quitter quelquefois & chercher une compagnie étrangere: de redoubler les forces de son esprit, en s'interdisant toute distraction même involontaire? il se privoit du plus doux plaisir des Philosophes, qui ne peuvent se rassasier de ce spectacle si enchanteur que fournit l'Univers. En effet, ils sont les seuls, comme l'avoue Pythagore, qui sçachent admirer, & dont l'admiration ne tarissant jamais, est également noble & fructueuse. Tout les attire, & les campagnes riches d'une infinité de plantes, & les mers orageuses, & les mines où l'on va, pour ainsi dire, prendre la Nature sur le fait & observer ses ouvrages à demi éclos.

S'il s'aveugla de dessein prémédité. Aul. Gell. ubi supra. Dec. Laber. in Fragm.

Apud Voss. de Phil. c. 7.

III.

III.

Ce qu'il ajouta au système de Leucippe.

Quoiqu'il en soit : Démocrite mettoit le souverain bien dans la tranquillité de l'esprit, jointe à l'amour de l'étude. Plein de cette idée, avare du tems qui s'échappe avec une vitesse infinie, & d'autant plus heureux qu'il avoit tout le loisir de penser, il songea à rectifier le système de Leucippe. Et voici les changemens qu'il y fit, changemens adoptés dans la suite par la Secte Epicurienne. Il assura 1°. que le mouvement des atomes est éternel & nécessaire : 2°. que chaque atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin : 3°. que toute la Nature participe à cette divinité, parce que toute la Nature n'est qu'un assemblage d'atomes étroitement unis l'un à l'autre : 4°. que cet assemblage merveilleux, quoique fait au hazard, forme ce qu'on appelle la Providence, la Sagesse & les Décrets des Dieux. Apparemment que Démocrite se flâtoit par-là d'échaper à l'accusation d'Athéïsme. Mais, remarque Cicéron, il mérite cette flétrissure plus qu'aucun autre : il a joué sur le mot, & n'a point réellement admis de Dieu. Qu'est-ce en effet que cette Divinité répandue par-tout, & qui émane sans cesse des moindres

Arist. de gener. & corrupt. l. 1.

Aug. epist. 56.

Plut. de plac. Phil. l. 4.

L. 1. & 2. de Nat. Deor.

moindres objets? Quel homme eſt aſſez extravagant pour s'imaginer & que chaque atome eſt un Dieu, & qu'où il y a plus d'atomes, là reſide plus éminemment la Divinité? Que de conſéquences abſurdes découlent de ce principe, qui même n'en eſt point un!

IV.

Qu'il croyoit la pluralité des Mondes.

Je pourſuis. Démocrite croyant que les atomes ſe mouvoient ſans relâche & dans un vuide infini, ne pouvoit manquer de croire qu'en ſe mêlant, s'entrelaſſant les uns avec les autres, ils avoient formé pluſieurs Mondes, qui naiſſoient & périſſoient tour à tour. « Il ſeroit, diſoit-il, auſſi ridicule de « penſer qu'il n'y a qu'un ſeul épi de « blé dans tout un champ qui en pa« roit couvert, que de penſer qu'il n'y « qu'un ſeul Monde dans l'infini.

La Nature, ajoutoit Epicure, n'a rien produit qui fût unique en ſon eſpece. Elle aime à ſe copier dans ſes ouvrages, & en multipliant extrêmement les copies qu'elle en a fait, à les varier d'une infiuité de façons, de maniere que ces ouvrages ſe reſſemblent en gros & ne ſe reſſemblent point dans le détail. Pourquoi la Nature ſe ſeroit-elle démentie, en ne produiſant qu'un ſeul Monde

Monde ? ſans doute qu'il y en a plûſieurs, tout différens les uns des autres, & dont les habitans n'ont entre-eux aucune reſſemblance.

Mais la difficulté étoit de ſçavoir combien on devoit compter de ces Mondes. Démocrite & Epicure en admettoient une infinité : ce qui donna lieu à la plaiſanterie ſuivante, que leur fit un Auteur ingénieux. *J'avois réſolu*, dit-il *de parcourir tous vos Mondes : j'en avois même déja parcouru plus de mille. Mais en vérité vous les aviez tant multipliés, que faute d'argent, & par laſſitude, je fus obligé de rompre mon voyage.* Plutarque parle d'un certain Pétron de Sicile, Philoſophe d'ailleurs inconnu, qui avançoit qu'il y a juſte 183 Mondes, rangés en forme triangulaire. *Chaque côté de ce triangle*, ajoutoit-il, *contient 60 Mondes ; & les trois ſurnuméraires ſont placés aux trois angles.* Plutarque, qui ſe moque avec raiſon de ce ſyſtême bizarre, tombe dans une autre abſurdité. Il ſemble croire qu'il y a cinq Mondes : & ſa principale raiſon, c'eſt que Platon a admis cinq corps réguliers dans la formation de l'Univers, le Cube, la Pyramide, l'Octaëdre, le Dodécaëdre & l'Icoſaëdre. *Ces cinq corps*, dit-il, *ſont les élémens de toutes choſes : & chaque élémens doit dominer dans un des Mondes,*

Herm. ad calc. Oper. Sei. Juſt.

De Ceſſat. Oracul.

Mondes, il y doit tenir la premiere Place. D'ailleurs, le mot Grec Pan *qui signifie Tout, a été du mot* Penté *qui signifie cinq. N'est-ce pas une marque certaine,* continue Plutarque, *que toute la Nature renferme cinq Mondes, & qu'il n'y a rien au-de-là.*

Je ne reléverai point ici la folle imagination de quelques Hérétiques, qui parurent dans les premiers siécles de l'Eglise, & qui soutinrent hautement deux choses; l'une, qu'il y a autant de Mondes que de jours dans l'année; & l'autre, que Dieu avoit été une année entiere à achever tous ces Mondes, n'ayant daigné en faire qu'un par jour. Sur cela, ils donnerent le titre d'*Abraxas* au principal de ces Mondes, titre mystérieux, & qui suivant la supputation des lettres Grecques, indique le nombre des jours de l'année, ou trois cens soixante & cinq.

V.

De ses entretiens avec Hipocrate.

Comme Démocrite voyageoit utilement & dans la vûe de s'instruire, il acquit beaucoup de connoissances particulieres, & beaucoup de ces secrets qu'on se réserve pour soi-même, ou pour un certain nombre d'amis fideles. En Egypte, il avoit soigneusement recueilli tou-

tes

tes les obſervations Aſtronomiques ; qui s'étoient faites juſqu'à ſon tems : & lui-même, quoique privé du ſecours avantageux des Téleſcopes, il y découvrit le premier que la Voie de lait ou la Galaxie eſt une fourmilliere, un monde d'étoiles. On ajoute que les Prêtres de Memphis lui apprirent différentes opérations de Chymie, qui devoient être alors très-difficiles ; par exemple, d'amollir l'yvoire, de fondre les plus durs cailloux, de compoſer des pierres colorées, preſque auſſi brillantes que les pierres précieuſes. Je ne ſai ſi l'on doit croire qu'il eût encore le ſecret de l'émail, qui conſiſte à préparer les métaux d'une certaine maniere, & à les vitrifier. En tout cas, ſi ce ſecret a été connu de Démocrite, je m'imagine qu'il s'eſt égaré après ſa mort, comme quelques autres que poſſédoient les Anciens. Car il eſt indubitable que les Modernes l'ont inventé de nouveau : & le Pere Kircker, ſçavant Jéſuite, en a le premier fait mention dans l'Ouvrage curieux, mais trop mêlé de vrai & de faux, qu'il a produit ſous le titre de *Monde ſouterrain.*

Diod. Sic. l. 2.

Olaüs Borrich. de ort. & progr. Chimiæ. Sen. epiſt. 30.

Du reſte, quoique Démocrite eût embraſſé le ſentiment de Leucippe ſur le vuide & les atomes, il étoit au fond du nombre de ces Philoſophes qui, loin de ſe hâter de finir des ſyſtêmes, déſeſpérent

pérent d'en pouvoir ébaucher aucun, détournés qu'ils ſont par cette multitude de faits nouveaux que la Nature leur préſente chaque jour, & qui paroiſſent ſe combattrre les uns les autres, ou du moins ne pouvoir ſe ſubordonner les uns aux autres.

VI.

Raiſons qu'on a eues de le mettre en regard avec Héraclite.

De ſi beaux talens, dont le Public encore recevoit le principal fruit, étoient bien capables de faire une réputation. Mais Démocrite ne pût jamais obtenir dans ſa patrie, celle qu'il méritoit: tant on eſt diſpoſé, remarque Pline, à ne point rendre juſtice aux vertus domeſtiques & qu'on a, pour ainſi dire, ſous les yeux; pendant qu'on exalte ce qui eſt étranger, ce qui vient de loin.

L. 35.

On a déja vû, comme le Philoſophe d'Abdere fut accuſé au retour de ſes voyages, d'avoir conſumé ſon patrimoine en dépenſes inutiles. Dans la ſuite, on le ſoupçonna de folie, à cauſe de la retraite auſtére où il vivoit, ſans preſque ſe communiquer à perſonne. Hippocrate même fut appellé pour le guérir. Mais combien fut grande ſa ſurpriſe! Au lieu d'un malade qui avoit beſoin de ſecours prévenans, il trouva un Philoſophe judicieux & appliqué, aſſis tranquillement

à

ſe convaincre en détail qu'il n'y a preſque dans le monde que des fous & des enfans : des fous plus dignes de pitié que de colere : des enfans qu'on doit plaindre, & contre leſquels il n'eſt jamais permis de s'aigrir, ni de ſe fâcher.

VII.

Remarques ſur la vie & la doctrine d'Héraclite.

Juv. Sat. 10.

Sid. Apollin. epiſt. l. 2.

Ce fut ſans doute par le penchant qu'avoit Démocrite à tourner tout en ridicule, qu'il mérite d'être mis en parallele avec Héraclite, qui de ſon côté ſe lamentoit & pleuroit de tout. Auſſi, dans les anciennes peintures dont on embelliſſoit les Ecoles de Philoſophie, le premier étoit-il repréſenté *riſu labris apertis*, & le ſecond *fletu oculis clauſis*. Effectivement, Héraclite prenoit ſi fort à cœur les amertumes & les traverſes de cette vie, il s'attendriſſoit ſi fort ſur les maux dont elle eſt aſſaiſonnée, qu'il répandoit ſans ceſſe des pleurs. « Qu'eſt-« ce que l'homme, diſoit-il, qu'eſt-ce « que tout l'homme ? Son ſçavoir n'eſt « qu'ignorance ; ſa grandeur que baſſeſ-« ſe ; ſa force qu'infirmité ; ce qu'il ap-« pelle plaiſir que douleur. Sur cela, les larmes lui couloient abondamment des yeux.

Cic. Tuſcul. l. 5.

Il y a apparence que les procédés violens & injuſtes qu'on tint avec Héraclite dans

dans sa patrie, le piquerent jusqu'au vif, & qu'ils aigrirent son humeur naturellement tournée à la mélancolie. Cette humeur gagnant enfin le dessus, il se retira à la campagne pour éviter tout commerce avec les hommes; & là, se livrant de plus en plus à ses noirs chagrins, n'ayant aucun soin de sa santé, il mourut d'une hydropisie causée par les mauvaises nourritures qu'il prenoit indifféremment. En quoi certes je le trouve d'autant plus inexcusable, que lui-même répétoit souvent, que la vie est un présent d'en-haut qu'on doit conserver avec soin, & dont on n'a point la liberté de disposer suivant son caprice. Il faut attendre que les Dieux nous redemandent ce qu'ils ont bien voulu nous accorder.

A l'égard des sentimens d'Héraclite, il soutenoit que le feu est le principe de toutes choses: ce qui s'accordoit en partie avec la doctrine de Philolaüs & d'Hipparque. Il avouoit encore que le Monde est fini, & que le même feu qui lui a donné l'origine, le détruira insensiblement. *Quel systême!* s'écrie Lucréce, *& comment ose-t-on l'embrasser? Quoi! tous les Etres dont l'Univers est composé, tirent leur essence du feu? Comment a-t-il pu prendre tant de formes différentes, tant de figures contraires l'u-*

Suidas in Heracl.

tous ceux qui se connoissent en vertus, ont regardé Epicure sur le même pied. Quelques contradicteurs, ou passionnés, ou ignorans, ne méritent pas d'être cités.

L'Abbé de St. Réal.

Un Auteur moderne, qui a donné des Ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un Commentaire sur les réputations anciennes. Il devoit faire voir qu'à les examiner de près, elles sont pour la plupart fausses & injustes, dues à la prévention ou à la flaterie des Historiens, & presque toujours fondées sur des bruits populaires. Il auroit dégradé de noblesse une grande partie de ce qu'on loue & de ce qu'on admire aujourd'hui, il auroit donné le véritable prix aux choses, sans complaisance, & sans intérêt. Car il ne demandoit point d'éloges ni d'admiration pour lui-même. Je sai qu'Epicure ne devoit point être mêlé dans cette critique : tout au contraire, le dessein étoit formé de travailler de plus en plus à établir sa réputation.

Ce Philosophe nâquit à Gargétium, petite ville de l'Attique. Sa famille, dont la fortune étoit fort étroite, ayant eu ordre de passer avec plusieurs autres dans l'Isle de Samos, il y fut élevé d'une maniere fort basse & fort commune : personne ne veilloit à sa conduite. Heureusement que la Nature voulut bien réparer les défauts d'une éducation si

désavantageuse

désavantageuse. A l'âge de dix-huit ans, Epicure se mit à voyager, sans presque avoir prévu à ses besoins, & n'étant soutenu que de son seul courage. Mais une vive curiosité, des yeux attentifs, & ce génie d'observation qui annonce les Philosophes, furent ses premiers Maîtres. Rien n'échappoit à ses regards ; tout ce qu'il voyoit, tout ce qu'il entendoit, ce que mille autres n'auroient point remarqué, devenoit pour lui un sujet de réflexion. Il pensoit en marchant, en conversant avec les hommes de toute profession, en s'ennuyant même ; & il pensoit beaucoup plus que ceux qui ne font que lire.

II.

Du Jardin où il se renfermoit avec ses Disciples. Cic. l. 1. de Nat. Deor.

A cette étude, d'autant plus instructive qu'elle fait faire à l'esprit tout l'effort dont il est capable, succéda l'amour du repos. Epicure revint à Athênes, & il acheta un beau, un spatieux jardin aux portes de cette ville. Sans doute que durant le cours de ses voyages, il lui échut quelque riche succession : car il n'y a point d'apparence qu'un homme tel que lui, ait voulu exercer aucune profession lucrative. Ce jardin d'Epicure étoit une Ecole de Philosophie, mais qui n'en avoit ni le désagrément, ni l'air

arrivent fur la Terre! Des Dieux fufceptibles de haine & de vengeance, qui fe laiffent fléchir par des larmes & des priéres, qui peuvent s'offenfer de nos défordres, font-ce de véritables Dieux? D'ailleurs, fi le Monde étoit foumis à leur puiffance, le Monde feroit admirablement bien conduit, & tout s'y pafferoit d'une maniere digne de ces Dieux fages & éclairés qui le gouverneroient: cependant on voit le contraire. N'eft-ce point une preuve manifefte, un témoignage évident, que le hazard préfide à tout, & que le doigt de Dieu n'y a point de part?

IV.

De fa Religion particuliere.

Malgré des fentimens fi contraires à la Religion, on voyoit régulierement Epicure dans les Temples, & il n'y paroiffoit jamais qu'en pofture de fuppliant. Un jour Dioclès l'apperçut, & s'écria à haute voix: *Quel fpectacle, ô Jupiter, quelle fête pour moi! Je ne connus jamais mieux ta grandeur, que depuis que je vois Epicure dans ton Temple, & à tes genoux.* Comme ce Philofophe rapportoit tout à l'union, à la correfpondance mutuelle qui doit régner entre les hommes, il recommandoit fans ceffe de fe prêter aux cérémonies publiques & aux

Du Rondel Vie d'Epicure.

aux actes imposans de la Religion, quand même on n'en seroit pas pénétré au fond du cœur, ainsi que les Payens, gens d'esprit, ne pouvoient gueres être convaincus de toutes les Traditions fabuleuses qu'on leur présentoit. Ces cérémonies, continuoit Epicure, servent principalement à entretenir la paix & la douceur parmi ceux d'un même pays; elles les engagent à se tolérer mutuellement, & à pardonner l'intérieur qu'on cache, en faveur de l'extérieur qu'on met à l'unisson de celui de ses compatriotes.

Que je regrette les premiers & les plus beaux jours du Christianisme, où les Orthodoxes indulgens à ceux qui avoient des doutes & des difficultés, les traitoient humainement, & les recevoient dans leurs maisons & à leur table! On plaignoit les égaremens, & on supportoit avec patience ceux qui s'étoient égarés. Les larmes & les priéres, une douceur bienfaisante & qui engageoit plus qu'elle ne commandoit, étoient les seules armes dont on se servoit contre ses adversaires. Personne ne croyoit avoir droit de se scandaliser, personne ne s'attribuoit le funeste mérite de nuire aux autres. Jours heureux, ne reviendrez-vous point parmi les Chrétiens!

d'un certain nombre d'atom
mort dans leur désunion : que
séparant le Monde ne présente
yeux ... à l'esprit, que des arr
& des derangemens, que rie
produit de nouveau, rien ne s
tit. A cela seulement Epicure
une restriction: c'est que malgré
lonnement continuel où sont le
le composé cependant de ce
atomes jouit d'une sorte de r
du moins paroit en jouir. Ain
une Armée marche en ordre de
& que la terre tremble sous les
hommes, des chars, des che
l'on considere cette Armée de
hauteur un peu éloignée, ell
l'image d'un parfait repos. Ai
masse de fer rouge vue à quel
tance, paroitra tranquille, quoi

pas lui qui incline l'ame vers le bien, & qui l'incline avec d'autant plus de force, que ce bien est plus souhaitable? Que les hommes abusent du plaisir, qu'ils y courent en aveugles & sans aucun ménagement : c'est-là leur crime. Mais la Nature n'est-elle pas assez vengée de cet abus, par les peines cuisantes qui en naissent, & par les remords encore plus cuisans que les peines?

En général, une des plus grandes obligations de l'homme est de veiller à la sureté, à la conservation de son être. Mais comme ses facultés sont très-bornées, & que sa force est moindre que celle des différens objets qui l'environnent, il ne peut certainement, ni s'approprier tout ce qu'il regarde comme un bien, ni fuir tout ce qu'il regarde comme un mal. Dans cet embarras, la raison l'oblige de souffrir avec fermeté ce qui lui est indispensablement nuisible & contraire, sur-tout s'il reconnoît que ces désavantages viennent plutôt du défaut [illegible] sa nature & de la foiblesse de ses or[illegible]es, que des précautions, des mesures [illegible] a sçu prendre. Car enfin, puisque [illegible] faisons chacun qu'une très-petite [illegible] de l'Univers, la beauté, l'arran[illegible]ême Univers demandent [illegible]ns quelques-unes de nos [illegible]re général. Cela bien conçu

conçu & bien pesé doit nous procurer un plein repos : & quoique notre ame desire toujours d'atteindre à une plus grande perfection, d'arriver à une plus grande puissance d'agir, ce ne peut être que dépendamment de ses facultés naturelles. Et combien n'y est-elle point assujettie? Combien son esclavage, si dur par lui-même, n'augmente-t-il point chaque jour?

Le but de toutes ces connoissances étoit la Physique, qu'Epicure regardoit moins du côté de la curiosité, (car ce seroit au fond une vaine & puérile occupation) que du côté de la tranquillité & de l'agrément de la vie, pour se dégager de la frayeur qu'inspirent certains météores, & pour éviter cette admiration stupide, qui nait de l'ignorance des effets de la Nature. Cela étant, aucun systême ne devoit toucher si vivement Epicure que le systême des atomes, puisqu'il expliquoit par son moyen, c'est-à-dire, par des masses, figures & mouvemens, tout ce qui se peut expliquer dans la Nature, sans avoir besoin de recourir à des vertus secrettes, ni de supposer à la Matiere je ne sçai quelle puissance de créer des formes. Effectivement, disoit-il, qu'on admette un vuide immense, & des atomes de toutes les figures possibles, répandus & agités dans ce vui-

de

de, on n'aura point de peine à concevoir que venant à se heurter, à se lier les uns avec les autres, ces atomes pourront former des corps de différente nature, de différentes qualités; & le monde n'étant qu'un assemblage de ces mêmes corps, qu'ils pourront par conséquent former des Mondes qui n'auront entre eux aucune ressemblance. Tel est celui que nous habitons, & qui est le produit d'une de ces combinaisons infiniment variées des atomes, le résultat d'une de ces rencontres fortuites où ils peuvent se trouver les uns à l'égard des autres. Il suit delà, qu'autant que notre Monde différe de ceux qui l'ont précédé, autant différera-t-il de ceux qui lui succéderont à l'avenir. Nul rapport, nulle proportion entre leurs parties.

Il suit encore de-là, que pris séparément, les atomes n'ont rien d'essentiel que la gravité ou la pesanteur; qu'ils ne sont ni colorés, ni sonores, ni agréables au goût: mais que réunis ensemble, accrochés d'un certain biais les uns aux autres, ils forment des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs. » C'est ainsi, » remarque Lucrece, que les lettres » ne signifient rien, quand elles se trou» vent isolées: mais quand on les mêle » avec art, & qu'on en forme des mots, » destinés eux-mêmes à former des dis-

cours

» cours suivis, elles servent à exprimer
» le fonds inépuisable de nos pensées.

L'Empereur Marc-Antonin avoit dit qu'il y a deux grands mystéres dans le Monde, la vie & la mort. Epicure dénouoit ces mystéres sans peine, en avouant que la vie consiste dans l'union d'un certain nombre d'atomes, & la mort dans leur désunion : que par conséquent le Monde ne présente, soit aux yeux, soit à l'esprit, que des arrangemens & des dérangemens ; que rien ne s'y produit de nouveau, rien ne s'y anéantit. A cela seulement Epicure joignoit une restriction: c'est que malgré le bouillonnement continuel où sont les atomes, le composé cependant de ces mêmes atomes jouit d'une sorte de repos, ou du moins paroit en jouir. Ainsi, quand une Armée marche en ordre de bataille, & que la terre tremble sous les pieds des hommes, des chars, des chevaux; si l'on considere cette Armée de quelque hauteur un peu éloignée, elle offrira l'image d'un parfait repos. Ainsi, une masse de fer rouge vue à quelque distance, paroitra tranquille, quoique toutes ses parties soient dans la plus violente agitation.

VI.

Je viens de dire qu'Epicure ne croyoit aucune qualité essentiellement attachée aux atomes, que la gravité ou la pesanteur, qualité qui se trouve telle que rien ne peut s'y opposer au milieu du vuide infini où ils nagent, & où tout conspire à les faire mouvoir, sans qu'ils puissent jamais s'arrêter : ainsi qu'il arrive dans toutes les Machines possibles où il a un point de repos inévitable. J'ajouterai ici, que cette pesanteur auroit dû ne faire décrire aux atomes que des lignes droites : mais Epicure leur attribuoit encore un mouvement d'inflexion appellé *clinamen*, qui leur faisoit décrire de petites lignes courbes, des angles mixtilignes, & les obligeoit ensuite à reprendre le train accoutumé. Ces écarts revenoient souvent, mais ne duroient point.

Du *Clinamen*, ou mouvement de déclinaison.

Qu'un Philosophe ait recours à des hypothèses, quelles qu'elles soient, pour éclaircir ce qu'il trouve d'obscur dans le méchanisme de l'Univers, permis à lui certainement : quoiqu'au fond rien ne doive paroitre plus vain ni plus frivole que de raisonner sur des hypothéses ; quoique rien ne s'oppose davantage au vrai caractere de la Nature, qu'on

ne peut bien saisir qu'en raisonnant s
des inductions générales, tirées ou d
principes évidens qu'offrent les Méch
niques, ou d'un grand nombre d'exp
riences ajoutées les unes aux autre
Mais que ce même Philosophe se fl
te de ramener à des suppositions arb
traires le moral & le physique, qu'il
fasse honneur de les apprécier, de l
ajuster ensemble & de sauver l'un au
dépens de l'autre; cela me paroît d'u
ridicule achevé, & impardonnabl
Telle a été cependant la conduite d'E
picure, qui avec son *clinamen*, ou so
mouvement d'inflexion, se vantoit d'e
pliquer tout ce qui regarde la natu
des agens libres, & le détail des caus
ou motifs par lesquels ils se détermi
nent. » J'avoue, dit Cicéron, que c'e
» là une des plus grandes difficultés d
» toute la Philosophie : mais il vau
» encore mieux convenir naïvemen
» qu'on ne peut la résoudre, que de s
» jetter dans une hypothése aussi foll
» que le *clinamen*. En effet, à qui per
suadera-t-on que la liberté de l'homm
ne consiste que dans la facilité qu'on
les atomes de s'écarter de la ligne dro
te ? Cette facilité répugne déja aux loi
du mouvement. N'est-elle pas encor
une espece de fiction, plus absurde qu
toutes celles des Poëtes ?

L. 1. de Nat. Deor.

Cic. de Fa-co.

VI.

VII.

Il ne me reſte plus qu'à parler de ces images, qui, ſelon Epicure, s'échappent continuellement de tous les corps. Elles en ſont, pour ainſi dire, l'écorce ou la premiere ſuperficie : elles ſe détachent ſans effort, obéiſſent aux différentes impulſions de l'air, & viennent fraper nos ſens. Chaque corps fournit une infinité de ces images, qui en conſervent toute l'empreinte & juſqu'aux moindres traits, juſqu'aux plus petites parties. Lucréce les compare à la fumée que jette le bois brûlé, ou à la vapeur qui s'exhale de l'eau chaude. Et comme on pourroit craindre que les corps ne ſouffriſſent de cette diminution ſucceſſive, Epicure obſerve qu'ils regagnent bien-tôt ce qu'ils ont perdu par ces écoulemens. Une nouvelle matiere vient ſe mouler à la place de celle qui s'eſt répandue au-dehors.

Des images qui ſortent continuellement des corps.

L. 4.

» Suivant cette doctrine, dit Macrobe, nos ſens ne ſont que des eſpeces de » réſervoirs où ſe rendent les images des » corps, & où elles introduiſent leurs » qualités. Ce qui ſe paſſe en nous, » vient d'ailleurs & malgré nous. Le » bruit qu'excite un corps ſonore, en» tre dans nos oreilles ; l'odeur s'inſinue

Saturn. l. 7.

d'incommenſurables & de ſignes radicaux, qu'on ne pourra jamais la réſoudre. Des deux côtés l'eſprit trouve ce qui doit lui ſuffire, pour l'engager à ne point pouſſer plus loin ſes méditations.

Je néglige ici le dogme ſi intellectuel & ſi délié, que nous voyons toutes choſes en Dieu. Le trop ſublime Philoſophe, qui a expoſé ce dogme dans le Livre de la Recherche de la Vérité, s'étoit élevé à une certaine région d'idées où peu de Philoſophes mêmes oſoient le ſuivre. Ils s'y ſeroient bien-tôt égarés, la Métaphyſique n'ayant de priſe que ſur les eſprits tournés d'une certaine maniere.

Comme l'étude de la Morale avoit fait la principale occupation d'Epicure, peut être ne ſera-t-il point hors de propos que je m'y arrête encore quelques momens. Ce Philoſophe avoit toujours voulu concilier deux choſes qui paroiſſent oppoſées l'une à l'autre, le corps & l'ame; toutes les deux étant néceſſaires pour aſſurer le bonheur de l'homme, & le repos de ſa condition, toutes les deux formant des ſubſtances incomplettes, quand elles viennent à ſe ſéparer & à ſe déſunir. C'eſt pourquoi il conſeilloit toujours d'allier les ſatisfactions [illegible] [illegible]prit avec les plaiſirs des ſens

ſens, en retenant ce que l'eſprit a de délicat & de rafiné, & ce que les ſens ont de déciſif & de flateur. Les biens & les maux, ajoutoit-il, partagent tellement la vie, que l'homme ſage doit ſe faire une occupation ſérieuſe de les démêler, en pourſuivant les uns & en évitant les autres : mais il faut que cette occupation ſoit accompagnée de choix, de diſcernement & même d'une ſorte de dignité, de maniere qu'on goûte les biens auſſi délicieuſement qu'il eſt poſſible, & qu'on s'accommode patiemment aux maux qu'on ne peut ni fuir, ni éloigner. La patience, il eſt vrai, n'eſt point une vertu ; elle empêche ſeulement qu'on ne trahiſſe par des mouvemens vifs & peu meſurés, les vertus qu'on pourroit avoir.

Cela poſé, Epicure entroit dans le détail de ſa Morale, qu'il rappelloit à quatre articles principaux, exprimés briévement pour les rendre plus intéreſſans. Le premier étoit, de ne point varier ſur le chapitre de la Religion, & de regarder de même œil les Dieux immortels, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie ; n'y ayant rien de plus indécent que de braver par caprice ce qu'on doit aimer par choix. Le ſecond, de ſe familiariſer avec la mort ; & puiſ-

que

que c'est l'abîme inévitable où tout va fondre, où tout s'enfonce sans aucun retour, de l'attendre tranquillement & de la recevoir d'un œil détaché. Le troisiéme, de jouir du présent, sans vouloir trop percer dans les sombres replis d'un avenir qui est obscur; & quand l'âge commence à se faire sentir, de consoler sa vieillesse du souvenir de ses jeunes ans, de la mémoire de sa vivacité passée. Le quatriéme enfin, de suivre constamment le fil de la Nature, qui n'est jamais en guerre avec elle-même, & de redoubler tous ses efforts, pour empêcher que le corps & l'ame ne soient déchirés, l'un par des maladies douloureuses, & l'autre par des passions insensées. J'avoue qu'il y a beaucoup de hazard à tout cela, & qu'une partie de notre bonheur roule sur ses caprices; mais quand on fait tout ce qui dépend de soi, on s'assujettit en quelque maniere ce hazard, on le prévoit du moins, & on s'y prépare généreusement.

Très-opposé au caractére de ceux qui défigurent par leur conduite ce qu'ils ont surfait par leurs discours, Epicure fut penser & vivre en Philosophe. Assuré de lui même, jamais il ne se plaignit des bruits injurieux qu'on répandoit contre sa personne: jamais il ne repous-

sa

sa les injures qu'on versoit sur lui à pleines mains, « J'aime mieux, disoit-il, les » souffrir & les passer sous silence, que « de troubler par une guerre désagréa« ble, la douceur de mon repos. « Il y a là dedans une sorte de courage, qui n'est bien connu que des Paresseux de goût & de systême. Aussi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, se déclara-t-il en toutes les occasions pour Epicure. Il estimoit sa probité, son éloignement des vaines disputes, la netteté de ses mœurs, & cette grande tempérance dont il faisoit profession, & qui loin d'être le fléau de la volupté, en est plutôt l'assaisonnement. D'ailleurs, ses vrais Disciples & ses Amis particuliers vivoient d'une maniere noble & pleine d'égards les uns pour les autres : ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, & préféroient constamment l'honnête à l'agréable. Un Maître qui a sçû inspirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaisantes, ne pouvoit manquer d'être un grand Homme.

CHAPITRE XXVI.

I. *De Protagoras.* II. *D'Anaxarque &* [illegible] *Pyrron.* III. *De son indifférence.* IV. *Extrait du Livre de Sextus l'Empi[rique] intitulé, les* Hypotyposes *ou Ins[ti]tutions Pyrrhoniennes.*

I.

De Protagoras.

LEs Philosophes de la Secte d'Elé[e] furent aussi les Précepteurs de Py[r]rhon. Après avoir quelque tems exer[cé] la profession de Peintre, il s'attacha [à] Anaxarque qui avoit été disciple de Pro[t]agoras ; & Protagoras l'avoit été d[e] Démocrite, avec des circonstances qu[i] honorent infiniment l'un & l'autre. Voi[-] là le résultat de ces circonstances. Un jour que Démocrite sortoit de la Ville d'Abdere pour s'aller promener à la cam[-] pagne, il apperçût un faix de bois énor[-] me, mais lié avec tant d'adresse qu'un seul homme pouvoit le porter. Comme tout devient un sujet d'observation à qui sçait observer, il s'arrêta pour exa[-] m[iner ce] faix de bois, & demanda à qui il [apparten]oit. Protagoras parut, & con[-] f[essa] [illegible] [illegible]nt que c'étoi[t]

Aul. Gell. l. 5.

so[n]

ſon ouvrage, ſans trop ſçavoir en quoi cet ouvrage étoit ſi remarquable. La Nature qui lui avoit donné un génie propre aux Méchaniques, lui laiſſoit ignorer ſes talens. Démocrite ne dédaigna point d'admirer un ſimple artiſan : il fit plus, il le prit encore au nombre de ſes Diſciples, & il pourvut généreuſement à ſes premiers beſoins, qui ſont d'ordinaire les plus preſſans & qui rebutent ſi fort des Sciences. Combien d'induſtries particulieres ſe perdent tous les jours, faute de ſpectateurs qui aient d'aſſez bons yeux pour les appercevoir ? Combien de gens d'un extérieur groſſier & réduits à des profeſſions viles, font des découvertes merveilleuſes, ſoit en trouvant des phénoménes rares qu'ils ne cherchoient point, ſoit en abrégeant la longueur ruïneuſe des Arts ? Mais telle eſt d'ordinaire la deſtinée des Inventeurs, que la cabale & la brigue uſurpent les récompenſes qui leur étoient dûes, & ſe les procurent à elles-mêmes. On ne voit gueres de ces récompenſes juſtement appliquées.

C'eſt ici peut-être le premier Crocheteur qui ſoit devenu Philoſophe. L'Hiſtoire de Louis XIII. parle d'un autre qui devint un grand Médecin, ſi cependant on peut mériter ce titre en ne faiſant que guérir des malades de toute

espece, sans parler ni Grec ni La
sans sçavoir en ces deux langues les
nitions des maladies qu'on traite. A
la mort de Henri IV, Paris fut att
de fievres pourpreuses & pestilencie
Les Médecins les plus accrédités
ployerent tous les secours qu'ils cru
propres à soulager les malheureux,
le nombre augmentoit chaque j
Mais ce fut en vain; on mouroit
gré les discours les plus étudiés su
nature du mal; & les remedes mê
hâtoient la mort. Le Crocheteur
je parle, se présenta, promit des so
gemens sûrs & immanquables; &
qu'on n'osoit presque espérer, il en
na effectivement de tels.

II.

D'Anaxarque & de Pyrrhon.

Stanl. in Anax. & Pyrrh.

Anaxarque & Pyrrhon, le prem
déja vieux & le second beaucoup
jeune, suivirent Alexandre, dans
mémorables conquêtes d'Asie. Ils
rent l'un & l'autre tout le loisir d'a
rer ce jeune Héros, que ni les fle
débordés, ni les forêts impénétrab
ni les mers, les tempêtes de sable
les montagnes couvertes de neige
furent jamais capables d'arrêter. La
ture lui refusa une longue carriere,
doute parce qu'elle n'auroit pû la r

plir aussi glorieusement. Après la mort de ce Prince, Anaxarque & Pyrrhon reprirent le chemin de la Grece. Mais le premier fut cruellement massacré sur la route : le second acheva son voyage sans aucun obstacle. Comme il n'avoit jamais nui à personne par des discours mordans & satiriques, personne aussi ne chercha à lui nuire. On épargne volontiers ceux qui épargnent tous les autres.

Cic. Tusc. l. 2.

III.

Le reste de la vie de Pyrron fut très-paisible & très-uni. Il ne s'occupa que de l'étude, il redoubla tous ses efforts, pour prouver que la nature absolue & intérieure des choses nous est irrévocablement cachée. *Ce que nous en voyons*, disoit-il, *est si peu de chose, qu'il y auroit de l'extravagance à vouloir décider sur une simple superficie. Quelques pierres suffisent-elles pour nous faire juger de l'architecture d'un grand Palais? Un mot ou deux font-ils connoître le prix & le mérite d'une longue piece d'Eloquence?* Muni de ces principes, & adroit à en tirer une infinité de conséquences, Pyrrhon soutenoit encore que tout est indifférent dans le monde; que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice & leur

De son indifférence.

leur injustice, sont de pures chimeres ; enfin, que les loix humaines, & la coutume qui est une loi tacite, ont établi les vertus & les vices. Prenons, ajoutoit Pyrrhon, les choses d'un peu plus haut. D'où viennent le bonheur & le malheur des hommes ? N'est-ce pas de l'ardeur & de la vivacité, avec lesquelles ils recherchent certains objets, & ils en évitent d'autres ? Or, qu'est-ce qu'ils recherchent, & qu'est-ce qu'ils évitent ! C'est sans doute ce qu'ils prennent pour un bien & ce qu'ils prennent pour un mal. Mais ce bien & ce mal ne subsistent que dans leur imagination. Ce sont donc eux-mêmes qui se rendent heureux & malheureux : & , ce que j'y trouve le plus à rédire, c'est que toute leur vie n'est parsemée que de craintes & de desirs. En effet, qu'une chose ne soit ni bonne ni mauvaise dans le fond, ne le devient-elle pas, dès qu'on la croit telle ? Par conséquent, on est heureux ou malheureux, plutôt par opinion, que réellement.

La conduite de Pyrrhon répondoit parfaitement à sa maniere de penser. Il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne, il se mettoit peu en peine qu'on l'écoutât, ou qu'on ne l'écoutât point, il n'avoit aucune attention ni à son extérieur,

rieur, ni à ſon habillement. Qu'on le louât, ou qu'on lui dit des injures, la choſe lui étoit indifférente. Il ne croyoit pas qu'on dût faire la moindre démarche, pour s'acquérir de la réputation. Les hommes, diſoit-il, reſſemblent à des feuilles qui tournent au gré des vents & qui ſéchent bientôt. Leur eſtime n'honore pas plus que leur mépris : leur amitié n'eſt pas plus à ſouhaiter que leur haine. On juge bien qu'avec de pareils ſentimens, Pyrrhon attendoit la derniere heure, ſans la déſirer, ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous, qui mépriſez tant la vie, pourquoi ne mourez-vous point? C'eſt qu'il m'eſt indifférent*, répondit-il, *de vivre ou de mourir*.

Stob. Serm. 118.

Cette indifférence pour la vie & pour la mort, ſi noblement exprimée dans les Ouvrages des Anciens, a été la ſource de tant d'actions extraordinaires qu'ils ont faites, & que nous admirons encore, ſans les pouvoir trop imiter. Voici pourtant un trait que je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence, & qui a beaucoup de rapport à la réponſe de Pyrrhon. L'Amiral de Coligny, jeune encore, mais donnant déja des marques de ce courage & de cette ſupériorité d'eſprit où il devoit parvenir, reçût nn coup de mouſquet qui le renverſa, & dont ſes

amis furent sensiblement affligés. Comme ils pleuroient dans sa tente, où l'on l'avoit porté, il leur dit froidement: Le métier que nous faisons ne devroit-il pas nous avoir accoutumés à la mort, comme à la vie ?

Pyrrhon eut peu de disciples : mais ceux qui dans tous les siecles se sont fait un mérite de l'art de douter, ont été nommés Pyrrhoniens. Cet art est la confession la plus ingénue que nous puissions faire & de la foiblesse de notre esprit, & de cette profonde ignorance où nous sommes tous plongés. Quoi de plus propre à nous inspirer une juste défiance de nos foibles lumieres ! Quoi de plus capable de tourner nos regards vers la Religion ! Elle seule ne se trompe point, & ne peut tromper personne. Je suppose qu'on l'examine en elle-même, & qu'on la dépouille de ce que les hommes y ont ajouté. Alors elle paroîtra aussi simple dans sa doctrine que pure dans sa morale : *Christiana Religio absoluta & simplex.*

V. la Préface de l'Hist. des Variat. par Mr. Bossuet.

IV.

Extrait du Livre de Sextus l'Empirique, intitulé.

Si l'on veut avoir une idée plus précise du Pyrrhonisme, on pourra consulter l'Ouvrage de Sextus l'Empirique, qui est intitulé : *Pyrrhoniarum Hypotyposeon*

poseon Libri tres. Il régne dans tout cet Ouvrage un air judicieux & recueilli, un goût de discussion qui pénétre & approfondit les choses. Ne croyez pas, dit Sextus, que le Pyrrhonisme supose la destruction de toutes les Sciences, &, pour ainsi dire, un entier renoncement aux lumieres de son esprit. Quel homme voudroit s'avilir & se dégrader jusqu'à ce point ? Combien ne sentiroit-il pas de répugnances & de difficultés, avant que de rompre si durement avec lui-même ? Le véritable Pyrrhonien est donc celui qui examine les choses avec une attention scrupuleuse ; qui recherche la vérité, mais qui la voit toujours fuyante à ses yeux ; qui balance les raisons du pour & du contre ; qui ne décide jamais, crainte d'être obligé de retracter le soir ce qu'il a cru vrai le matin ; qui ne s'arrête point à de fausses lueurs ; qui se défie de ses sens toûjours infideles & trompeurs ; qui a sçû enfin se procurer le repos & la tranquillité si nécessaires à un homme d'esprit. J'avoue que le Pyrrhonien n'établit aucun dogme : mais pour cela, il ne se soustrait point aux choses de goût & de sentiment. Il se plaint, quand la douleur l'accable : il fuit, quand un danger pressant le ménace : il se livre aux transports les plus flâteurs, quand il

les Hypotyposes, ou Institutions Pyrrhoniennes. L. I.

il est tems de se réjouir. Ce n'est que dans les matieres de science, dans les choses problématiques qu'il hésite & qu'il refuse de prendre parti. Il sent alors les bornes étroites de sa raison: par un excès de prudence, il n'ose prononcer. *Non enim parum cognosse*, disoit sensément un Ancien ; *sed in parum cognito stultè & diù perseverasse turpe est.*

Cic. de Invent.

Sextus explique ensuite ce que c'est que les dix Moyens de l'Epoque, je veux dire les dix argumens sur lesquels s'appuye le Pyrrhonisme. Je doute qu'on puisse débiter une Dialectique plus fine & plus imposante. Toute la Nature, répete encore Sextus, n'offre que des incertitudes & des variations. L'unique réponse par conséquent des gens sensés devroit être celle-ci : *ἐπέχει διάνοια, cohibetur mens. Mon esprit ne consent point, j'arrête mon jugement.* Il est vrai que l'amour-propre n'est point flâté d'un pareil langage, lui, qui aime toûjours à décider : mais ce langage est le plus raisonnabl[illegible] puisqu'il faut le dire, le seul ra[illegible]

Pou[illegible] it un long détail [illegible] oque : je ne fera[illegible] rappor-tant sim[illegible] cun de lus pi[illegible] r est [illegible] tia

pris des hommes en général. On dou-
e avec raiſon ſi la prééminence qu'ils
ffectent dans le monde, leur appartient,
'ils ont droit de ſe mettre au-deſſus des
utres animaux, de ſe croire plus ſages,
lus raiſonnables qu'eux: du moins ſont-
ls plus à plaindre, puiſque ces animaux
eçoivent de la Nature preſque en naiſ-
ant, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie
u'ils doivent mener. Le ſecond Mo-
en eſt pris des hommes, entant qu'ils
orment des Sociétés, entant qu'ils vi-
ent ſous des loix. Quelles bizarreries?
uelles diſparates? Non-ſeulement ils
e contrediſent les uns les autres, une
nontagne, un ſimple ruiſſeau ſuffiſant
our inſpirer des mœurs & des inclina-
ions toutes oppoſées, pour établir des
aines irréconciliables: mais encore cha-
ue homme ſe contredit lui-même; il
e ſe reconnoît point du matin au ſoir;
l ſe cherche ſouvent ſans ſe trouver;
l paſſe bruſquement d'une extrêmité à
'autre. On croiroit volontiers qu'il a
luſieurs ames, & qu'elles le gouver-
ent, le maîtriſent tour à tour. Le troi-
éme Moyen eſt pris des organes dont
s hommes ſont pourvus. Combien
'y trouve-t-il de diſſonances? Qui
eut ſe flatter de ſaiſir un objet tel qu'il
en lui-même, où tel qu'un autre le
[illegible] uoi, ce que j'aime, ce qui

 m'in-

m'intéresse si fort, déplaît-il à tant de gens? Quand je me trouve à un concert, à un repas magnifique, je n'oserois presque répondre que ceux qui m'environnent ayent les mêmes tentations que moi. Il y a dans les plaisirs autant de variétés, autant de dégradations, que dans les couleurs. Le quatriéme Moyen se tire des différens plis que prennent les hommes, des différentes formes qu'ils revêtent, soit dans la jeunesse & l'âge avancé, soit dans la santé & la maladie, soit dans la bonne & la mauvaise fortune. Suivant que leur humeur change, suivant que le corps est plus ou moins appésanti, que l'âme est plus ou moins dépliée, ils approuvent, ils blâment, ils accordent, ils refusent. Tantôt la foule les attire, & ils se passionnent pour le grand monde: tantôt la solitude les enchante, & ils reviennent à eux-mêmes, ils ne peuvent plus se quitter. Toute la vie n'est qu'un combat perpétuel des passions & de la raison, de ce qui plaît & de ce qui est défendu. Le cinquiéme Moyen se tire des divers rapports, que les objets ont avec les hommes. Ne changent-ils pas tous les jours, ces objets, suivant qu'ils sont près ou loin, trop hauts ou trop bas, suivant qu'ils se montrent au grand air ou à l'ombre, dans

L'eau

l'eau ou au-dessus de la surface? Le véritable point de vûe est impossible à trouver; du moins ne le trouve-t-on que rarement. Le sixiéme Moyen est pris des objets qui font groupe, & qui mêlés les uns avec les autres, n'ont rien que de juste, de riant, d'agréable. Vient-on à les décomposer, à les réduire seul à seul: ils rebutent & ennuyent à la fin. Le septiéme Moyen est pris de la liaison qui devroit se trouver entre les parties d'un tout & le tout lui-même, mais qui très-souvent ne se trouve point. Le tout par exemple a une certaine couleur, & ses parties en ont de différentes. Plusieurs filets jaunes & bleus exposés obliquement au Soleil, font un beau rouge. Le huitiéme Moyen se tire des passions, qu'on ose blâmer dans les hommes lorsqu'elles se trouvent seules, & qu'on loue sans peine lorsqu'elles sont étayées d'autres passions. Leur nombre, ou leur vivacité, les rend respectables. On peut dire la même chose de la plupart des vertus: elles gagnent à être mises en regard avec certains vices éclatans. Daigne-t-on s'appercevoir de ceux, dont tout le malheur est de n'avoir point de ces sortes de vices? Le neuviéme Moyen est pris des choses qui arrivent rarement, & de celles qu'on voit souvent arriver; de ce qui est contre le fil ordinaire de

la Nature, ou de ce qui fuit ce même fil. Cela posé, Sextus s'écrie que rien ne doit surprendre dans le monde, rien ne doit paroître impossible. « Ce que « nos ancêtres, continue-t-il, traitoient « d'absurde & de ridicule, nous paroît « aujourd'hui très-sensé & très-raison- « nable, est regardé comme des titres « d'honneur. Peut-être que notre pos- « térité formera le même jugement de « ce que nous dédaignons aujourd'hui. « En effet, qui a combiné toutes les « manieres, dont un évenement peut « arriver? Qui a prévû toutes les cir- « constances, où le même homme peut « se trouver. J'ajouterai ici, que quelque idée qu'on ait de la foiblesse de notre Nature, on doit être toûjours surpris de voir que cette idée ne s'épuise jamais. Si l'on se trompe, ce n'est qu'en voulant la resserrer dans des bornes trop étroites. Enfin le dixiéme Moyen est pris du peu de fond qu'il y a à faire sur les loix, sur les usages, sur les motifs de crédibilité, sur les opinions les mieux établies, sur les systêmes qui ont eu le plus de cours. Ne trouve-t-on pas tout cela démenti par d'autres préjugés d'une égale force, par d'autres pensées d'une égale réputation? Ce qu'un peuple approuve ou croit, un autre le condamne, ou le nie: ce qui étoit vrai ou vraisemblable

semblable dans un siécle, ne l'est plus dans ceux qui le suivent.

Les Moyens de l'Epoque ainsi passés en revue, Sextus les établit comme autant de Lieux Philosophiques, propres à fournir une infinité d'argumens aussi persuasifs qu'ingénieux, en témoignage du Pyrrhonisme. Il demande ensuite s'il y a quelque voye sûre pour découvrir la vérité, & quelque marque qui nous convainque que nous l'avons découverte : c'est ce qu'il appelle *Criterium Veritatis*. S'il y a un pareil *Criterium*, ajoute-il, sans doute qu'il résideroit en quelque sujet, comme en l'homme. Or personne ne peut prouver qu'il y a des hommes : & en cas qu'on accorde qu'il y en ait, prouvera t-on que les hommes soient capables de rien comprendre & de rien sçavoir ; qu'ils ayent d'assez bons yeux pour voir un objet par toutes ses faces & tous ses biais, pour en pouvoir juger solidement ? Je veux même, continue Sextus, qu'ils ayent cette faculté, Ne leur faut-il pas un organe pour en venir à bout ? Et quel est-il cet organe ? Les sens ; on ne convient point encore s'ils ont besoin d'objets extérieurs pour être mus, ou s'ils ne pourroient point l'être, quand il n'y auroit rien dans l'Univers. L'imagination ? à combien d'erreurs & de surprises n'est-elle point

L. 2.

de contrainte & de sujettio
de phantômes le séduisent
Il ne voit rien de positif : i
des noms qni n'ont aucun
s'éleve d'un vol rapide, po
avec plus de honte. J'en
tristes épreuves, que chacun
re chaque jour. En effet, q
nous de notre ame, sinon qu
Mais d'où lui viennent se
comment se succédent-elles
autres, quel avantage le vr
le faux : le sçavons-nous ? P
ce que nous appellons nos p
turels, ne sont que nos p
coutumés.

L. 3. Sextus poursuit : Que devi
toutes les démonstrations
preuves des Dogmatiques ?

tissent sur cela des systêmes, & se
mpent d'autant plus qu'ils ne revien-
nt jamais sur leurs pas. Avec quelle
nfiance, par exemple, ne parlent-ils
int de Dieu, lui qui paroît avoir pris
ur sa devise, qu'il est le Dieu caché,
Être invisible ? Ils lui attribuent des
alités contradictoires : ils se flattent
comprendre celui qui est incompré-
nsible. Ils l'appellent la cause de tout,
à peine connoissent-ils le moindre de
s ouvrages. Prodigieux égarement !
stêmes frivoles ! C'est notre vanité
ule, qui nous déguise adroitement
ute notre ignorance : nous nous fai-
ns un art de n'en point rougir.

Je terminerai ce Chapitre par quel-
ues réflexions empruntées de Sénéque.
hacun observe cet ingénieux Auteur,
acun s'en rapporte à ce qui est établi :
rsonne ne se met en frais, pour s'as-
rer si ce qui est établi mérite qu'on le
çoive, ou qu'on le rejette. A quoi se
sse la vie ? à croire sans examiner, à
soumettre aux opinions les plus ré-
ndues, sans s'embarrasser des plus
aies. Ainsi l'erreur s'accrédite, &
ulant de main en main, elle se joue,
our ainsi-dire, des hommes qui s'abu-
nt tous, les uns sur les pas des autres.
ue faire donc pour se guérir ? le seul
moyen,

De Vit. beatâ c. 1.

moyen, c'eſt d'éviter ce qui ſe trouve
au goût du plus grand nombre, c'eſt de
penſer & de vivre pour ſoi.

CHAPITRE XXVII.

I. *Raiſons pour excuſer les Philoſophes Grecs.* II. *Du tems qu'Athenes a été la plus floriſſante.* III. *Ce qui contribua à y ruiner la Philoſophie.* IV. *Revolutions arrivées dans la Grece.* V. *En quel tems finirent les Ecoles d'Ariſtote, de Platon & d'Epicure.*

I.

Raiſons pour excuſer les Philoſophes Grecs.

J'Ai recueilli avec toute l'exactitude poſſible ce que j'ai trouvé de plus curieux & de plus inſtructif, touchant les Philoſophes Grecs. En écrivant leur Hiſtoire, non avec une plume abreuvée de critique, je me ſuis principalement attaché à leur pénétration naturelle, à l'étendue de leurs connoiſſances, au tour d'eſprit qui les portoit à la recherche de la vérité. Tout le reſte m'a paru inutile, & je l'ai regardé comme hors d'œuvre, comme une veritable ſuperfluité. Le caractere des Philoſophes n'a rien de commun avec
portr

portrait des autres Savans, qui ont moins besoin de génie, que de tems & de mémoire. Les premiers ne peuvent jamais s'abstenir de penser.

Ainsi, je me flatte qu'on regardera avec indulgence ceux d'entre le Grecs, qui ont commencé hardiment à interroger la Nature. Leur mérite est tout-à-fait original: & s'ils ont commis des fautes, ces fautes mêmes sont d'utiles instructions pour les Modernes. C'est pourquoi on doit leur appliquer ce que Clitus disoit à Alexandre: *Tu as vaincu, mais c'est avec les soldats de ton pere.* En tous genres de Sciences, dans la pratique même des Arts, le succès n'est point le prix des premiers efforts qu'on ose tenter. Les coups d'essai sont toûjours malheureux. Pour voir le bout d'une matiere importante, il faut l'avoir étudiée long-tems, & l'avoir saisie par toutes les faces qu'elle présente: il faut savoir combiner ce qu'elle a de curieux avec ce qu'elle a d'utile, ce qui lui appartient de droit avec les secours qu'elle emprunte d'ailleurs: il faut encore être disposé aux interprétations favorables, & entendre souvent à demi mot. Car tout ne s'offre point dans le même ordre, ni avec la même clarté. Et comment veut-on que les Inventeurs emportent d'emblée tous les suffrages, qu'ils arrivent d'a-

bord

choſes : s'ils n'ont pas tout dé
nous ont enhardis à ſuivre le
Une premiere audace eſt a
penſée, quand elle eſt ſuivie
eſpérance de ſuccès : n'impo
ſuccès ſoient encore éloignés
nes & les ſemences n'ont-el
l'honneur des fleurs & des fru

II.

Du tems qu'Athenes a été la plus floriſſante.

Je ne répéterai point qu
encore barbare, & réduite à
me ignorance, dût ſes premi
ſa curieuſe Littérature aux P
Ils établirent des principes d
vit une Morale aſſez pure, &
l'heureux effet de la Moral

Villes, & presque autant de Souverains que chaque Ville comptoit d'habitans. On ne sçauroit croire avec quelle rapidité la Grece se polit, & s'éleva, non à cet empire d'autorité qui gêne toujours, mais à cet empire plus glorieux & plus sûr que donnent la vertu & les talens. Ceux qu'on admire sincérement, sont ceux qu'on estime & qu'on aime. Mais la Philosophie, du moins celle qui en rendant les hommes plus habiles & plus éclairés, cherchoit à les rendre plus heureux, se fixa à Athenes & s'y naturalisa, pour ainsi dire. Ni Sparte, ni Thébes, ni Corinthe, quoique si jalouses sur le point d'honneur, n'osoient lui rien disputer de ce côté-là : elles avouoient humblement leur défaite. Quand j'envisage la Grece, dit Velleius-Paterculus, je vois bien qu'il y avoit des hommes dans toutes les Villes qui la composoient. Mais il me semble que les esprits s'étoient retirés à Athenes. Car cette Ville a produit plus de Grands hommes, que toutes les autres ensemble. L. I.

Rien aussi n'étoit plus propre à entretenir l'amour des Sciences, que le gouvernement d'Athénes. Tout y rappelloit le bon goût, la politesse & la perfection des Arts. Les jours s'enchaînoient les uns aux autres par des plaisirs

&

Just. Histor. l. 6. sub finem.

& des ſpectacles nouveaux. Le Peu[ple]
ſur tout aimoit à être flatté : & ce q[ui]
pouvoit remplir le vuide d'une vie a[ſſez]
peu occupée, ce qui pouvoit ren[dre]
cette vie plus délicieuſe, le touchoit [in]
finiment. De-là le crédit immenſe qu['u]
ſurperent & les Poëtes, & les O[ra]
teurs, & les Philoſophes. A l'envi [les]
uns des autres, & ſûrs de plaire [dès]
qu'ils paroiſſoient en public, ils co[m]
mandoient en maîtres, plutôt qu'ils [ne]
parloient. Leurs déciſions étoient reg[ar]
dées comme autant d'oracles. Dans c[et]
te eſpece de ſéduction univerſelle, [les]
Philoſophes ſeuls maintinrent la ſévé[ri]
té de la Morale. Ils s'eſſayoient lo[ng]
tems dans le ſilence & la retraite, av[ant]
que de ſe montrer au grand jour. A l[eur]
ſuite & dans leurs Ecoles, on appren[oit]
à changer les préceptes en exemples, [les]
diſcours en actions,

Vell. Paterc. l. 1.

Mais il faut l'avouer ſans dégui[ſe]
ment, les beaux jours de cette Philo[ſo]
phie magnanime durerent peu. Il [eſt]
certain, remarque un Connoiſſeur h[a]
bile, que les génies ſupérieurs ſe fo[r]
ment non-ſeulement les uns des autre[s],
mais encore qu'ils ſemblent deſtinés [à]
vivre les uns avec les autres, & à diſp[u]
ter de lumieres & de perfections. U[n]
très-court eſpace de tems a vû fleur[ir]
les Héros de la Tragédie, Euripid[e,]
Sophocl[e]

Sophocle, Œſchyle. Un pareil eſpace a vû s'élever l'ancienne Comédie ſous Ariſtophane, Cratinus, Eupolis; & la nouvelle ſous Ménandre, Philémon & Diphile. Après cela, les Poëtes d'une certaine trempe manquerent à la Grece. De la même maniere, dégénera l'Ecole de Socrate, ſi brillante dans les commencemens. Les Philoſophes qui ſuivirent Platon & Ariſtote, méritent-ils de leur être comparés? Ainſi les tems heureux, & fertiles en eſprits qui ſe ſentent & ſe font ſentir aux autres, ont des bornes très-étroites. L'ignorance & la rudeſſe leur ſuccédent bien-tôt. L'Age d'or de la Philoſophie parmi les Grecs (je lui donne une juſte étendue) commence à la LXXV. Olympiade où le célebre Anaxagore vint philoſopher à Athénes, ſous la protection de Périclès, & finit à la CXV. où Caſſander s'empara de cette Ville & lui rendit la liberté qu'elle avoit perdue depuis la mort d'Alexandre : ce qui fait un peu plus de cent cinquante ans. On ne vit jamais enſemble tant de Philoſophes, dont la plûpart étoient Chefs de Secte. L'admiration partagée ne leur nuiſoit point : chacun brilloit de ſa gloire particuliere. Mais après la fuite précipitée de Démétrius Phaléréus, qui arriva dans la CXIX. Olympiade, les Sciences commencerent

J. Meurſ. de Them. Atticâ. c. 8.

à décheoir & à se relever tour à to
briller d'un certain éclat, & puis à s
curcir. Cette alternative leur fut in
ment préjudiciable, car les Sciences
lent être filées sans aucune interrup
& elle les perdit à la fin.

III.

Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie.

On en peut rapporter plusieurs
ses, dont la premiere sans doute
trop grande obéissance qu'on vou
celui dont, par inclination, on em
soit tous les sentimens. Le Discipl
pectueux n'osoit marcher que sur l
de son Maître : du reste, il ne se
mettoit aucune liberté. La second
se qui fit tomber la Philosophie
les Grecs, fut cette multitude de
tions vaines, frivoles, dont on l
chargea. Je ne sçai quelle subtilité
gereuse pour qui aime seulement à
ler, prit la place du bon sens. Le
coles s'éleverent bien-tôt les une
tre les autres; & par un usage tro
torisé dans la République des Le
elles se traiterent réciproquement d
les & d'insensées. Etoit-ce le moy
s'acquérir des Disciples ? La Phi
phie devint la fable de cette espe
gens qui n'approfondissent rien, &
cependant veulent parler de tout :

'autant plus diſpoſés à nuire, qu'ils
ayent de ſubtilités & de hauteurs, quand
s ne ſçauroient payer de raiſon.

IV.

Mais ce qui cauſa plus encore que
out le reſte l'affoibliſſement des étu-
es, ce furent les longues querelles,
ù la Gréce ſe trouva engagée. Il fa-
oit & ſe défendre des ennemis du de-
ors, & empêcher que des troubles plus
ernicieux n'éclataſſent audedans. D'ail-
eurs le gouvernement de la Gréce chan-
gea pluſieurs fois de face. Tantôt op-
primée par des Tyrans, tantôt gênée
par des garniſons Macédoniennes, quel-
quefois tranquille & goûtant une douce
liberté, elle ne pouvoit favoriſer les
Sciences, qu'entretient une paix conti-
nue. Toutes ces révolutions changerent
peu à peu les eſprits. L'amour de la gloi-
re ſe tourna en une envie de ſe conſerver:
& cette envie mêlée de pareſſe & de
crainte, fit taire les plus nobles ſenti-
mens. On oublia (ce qui eſt une ſuite
de la méſintelligence) que la Gréce
renfermoit en ſon ſein pluſieurs Répu-
bliques, toutes auſſi libres les unes que
les autres. On perdit de vue ces Aſ-
ſemblées ſolemnelles, où l'on renouvel-
loit d'amitié & où l'on s'engageoit plus

Révolutions arrivées dans la Gréce.

Juſt. ubi ſuprà.

intimement à la patrie. L
ce changement est la fond
République des Achéens, q
vers la CXXIV. Olympiade
publique grossit de jour er
soit de gré, soit par force,
plusieurs villes dans son par
l'injustice la faisoit agir, e
d'abord de grandes hostilit
ajouta de plus grandes enc
suite. Les malheureux se p
on n'eut aucun égard à leur
on s'en fit même un prétext
pour les persécuter davantage
la donna lieu aux Romains,
toient déja la conquête du M
détruire l'injuste Confédérati
chéens. Après quelques act
& sanglantes, les Romains
supprimérent les Assemblées
ce, lui imposérent un tribut,
nérent qu'i s'y ren
les ans po la Jus
toute la G
te, prit le

d'oubli. Ce n'eſt point qu'Athénes
t tout-à-fait dépourvue de Grands-
mmes : mais les occaſions de ſe fai-
valoir, une certaine faveur qui hâte
réputation, leur manquoient. Tout
iit, tout fait tort aux malheureux.
'ailleurs, Rome qui aſpiroit à être la
emiere Cité du Monde, & qui s'enri-
iſſoit des dépouilles des autres Na-
ons, elle, qui fait encore aujourd'hui
ſurpriſe & l'étonnement de tous les
nnoiſſeurs ou de ceux qui veulent le
evenir; Rome, dis-je, obſcurciſſoit
éja les autres villes. Tous les yeux
oient tournés de ſon côté, & ſon vaſte
ouvoir faiſoit plier l'Univers devant
le. Quand l'heureux Sylla ſe mit en
arche contre Mithridate, qui gouver-
oit impérieuſement la Gréce, Athenes
prouva toutes les rigueurs de la guerre.
ette ville, défendue par Ariſton, re-
ſa d'ouvrir ſes portes au Général Ro-
ain. Indigné d'une pareille réſiſtance,
la prit d'aſſaut & y exerça les plus
[illegible] violences; la nuit ſeule ayant
[illegible] les coups. Il enleva ſur-tout la
[illegible] d'Apellicon, où étoient les
[illegible] Ariſtote & de Théophraſte,
[illegible] Rome. Un
[illegible] armi les dé-
[illegible] ſang froid
[illegible] plus desho-
[illegible] norant

Plut. in Sylla.

norant pour lui fut de faire couper les arbres dont l'Académie étoit ornée. Il ruina aussi un Parc qui dépendoit du Lycée. Voilà les fruits de la guerre, s'écrioit Monsieur de Thou après la dispersion de la Bibliothéque de Corbie : voilà les désastres qui plaisent tant aux dangéreux esprits, qu'un zele indiscret de Religion rend furieux, & qui avides de meurtres & d'incendies, ruinent les plus célébres monumens!

Jac. Aug. Thuan. in Comment. de vitâ suâ l. 3.

Quoïque les exécutions militaires de Sylla eussent été très-préjudiciables à la Gréce, il semble pourtant qu'elles servirent en quelque maniere à la relever, ou du moins à la faire connoître aux Romains. Beaucoup de jeunes gens vinrent à Ahenes, & l'on compte parmi eux les plus grands noms. L'étude de la langue Grecque, & par conséquent des Originaux écrits en cette même langue, devint aussi plus commune que jamais à Rome. Les vaincus par ce moyen donnerent en quelque sorte la loi aux vainqueurs : les Sujets eurent l'avantage de rendre leurs Maîtres & plus polis, & plus dignes de les gouverner. Avant que les longues inimitiés de Pompée & de César eussent abouti à la guerre civile, Athenes se déclara en faveur du premier, & lui dit par une flaterie ingénieuse : *Tu approches*

proches d'autant plus des Dieux, que tu te reconnois plus homme. Auſſi-tôt elle rentra dans tous ſes droits, & tous ſes priviléges. Après la bataille de Pharſale, Céſar, devant qui tout plioit, ſe vit les armes à la main en état de prendre ſa revênche; & on l'en ſollicitoit avec les plus vives inſtances. Mais il aima mieux faire grace, & il prononça ces paroles remarquables: » Les Athéniens méritent d'être châtiés; mais » je pardonne aux vivans, en faveur des » morts.

Plut. in Pomp.

Les Empereurs qui ſuccédérent à Céſar, ſuccédérent auſſi à ſes vues nobles & généreuſes. Auguſte, qui aimoit les Sciences & étoit lui-même très-ſavant, honora Athenes d'un protection particuliere. Claudius renvia encore ſur Auguſte; & un jour qu'il étoit venu au Sénat, pendant qu'on faiſoit l'élection d'un Préteur pour l'Achaïe: *Meſſieurs*, dit-il à ceux qui étoient préſens, *je vous recommande cette Province. Elle m'eſt extrêmement chere par l'application que j'ai toujours donnée aux Lettres Grecques.* Néron, par une de ces ſaillies qui lui étoient ordinaires, voulut voir l'Achaïe, & vint en pompe à Athenes. Là, pour ſe diſtinguer des Romains qui formoient ſa Cour, il s'habilloit à la Grecque, & couroit les rues & les

J. Meurſ. de Fort. Atticâ. c. 8.

Suet. in Claud.

places publiques, en provoquant à la dispute tous ceux qu'il rencontroit. Des repas somptueux, & où le vin n'étoit pas épargné, terminoit des exercices, trop dignes d'une pareille fin.

V.

En quel tems finirent les Ecoles d'Aristote, de Platon & d'Epicure.

Cependant, ce fut sous son régne que les trois principales Ecoles de Philosophie, sçavoir, celle d'Aristote, de Platon & d'Epicure, tomberent tout-à-fait. Le Lycée, comme je l'ai déja observé, n'avoit jamais été fort en vogue ni en réputation : & la cause d'un tel obscurcissement, c'est que la doctrine d'Aristote ne s'y enseignoit que par tradition. Le dernier Professeur qu'on y vit, & encore très-peu de tems, fut Andronic de Rhodes. Las de cet emploi, & se trouvant presque seul, il se retira dans sa patrie, en répétant plusieurs fois ces vers d'Homére : *Qu'un autre se saisisse de l'arc d'Ulysse, & qu'il le tende ; je ne puis en venir à bout.*

V. Athen. l. 10.

Pour l'Academie ou l'Ecole de Platon, elle finit à Antiochus, dans la CLXXV. Olympiade. Ciceron & Atticus, pendant tout le séjour qu'ils firent à Athenes, alloient souvent entendre ce Philosophe, qui a beaucoup de pénétration d'esprit, joignoit des

mœurs

mœurs civilisées & adoucies par de bonnes études. Au reste, le titre même d'Académicien que les Disciples de Platon avoient toujours recherché, cessa d'être en usage vers la naissance de Jésus-Christ. Sa doctrine ne fut pas moins négligée. Mais un siécle & demi après, elle se releva, & reparut à Alexandrie plus brillante que jamais. Ceux qui l'embrasserent, prirent le nom de Platoniciens; & dans la suite, on les nomma les jeunes Platoniciens. Peu curieux des sentimens d'Arcésilas & de Carnéade qui leur paroissoient hors d'usage, ils s'attacherent uniquement à certains dogmes que Platon avoit touchés, comme les Démons & les Génies, les Dieux intermédiaires, les secrets Théurgiques, & les différentes purgations de l'ame.

Pendant que Cicéron étudioit à Athenes sous Antiochus, il étudia aussi sous Zénon & sous Phédre, comme il l'avoue à Torquatus. Ces deux Philosophes montroient avec succès la doctrine d'Epicure, & ajoutoient à un fin & sûr discernement, une exacte probité. L'Orateur Romain conçut dès-lors une grande estime pour les Epicuriens : il affecta même de la témoigner en plusieurs rencontres, & sur-tout dans l'affaire de Patron. Ce fut le dernier

L. 1. de Finib.

Cic. epist. l. 13.

Professeur de l'Ecole d'Epicure, & on croit qu'il commença à y enseigner la III. année de la CLXXVII. Olympiade. Memmius commandoit alors dans l'Attique: il avoit choisi l'ancien jardin d'Epicure que le tems & les guerres avoient presque ruiné, afin de s'y bâtir un Hôtel. Patron, zèlé pour la gloire du Fondateur de sa Secte, redemandoit ces mazures, dont le souvenir lui étoit encore si précieux. Cette résistance irrita Memmius : car les gens en place s'irritent de tout, & veulent qu'on se plie aveuglément à leurs désirs. Cicéron se donna la peine de lui écrire, & le pria en même tems de rendre à Patron ses bonnes graces. » Ce qu'il a » fait, dit-il à Memmius, n'a été que » pour soutenir l'honneur d'Epicure, » pour défendre les droits sacrés de son » testament, & pour conserver la de- » meure de tant de Grands-hommes. » Si nous désapprouvons sa vivacité, » nous devons auparavant, vous & » moi, désapprouver sa conduite & l'ap- » plication qu'il a donnée à l'étude de » la Philosophie. » Le reste de la Lettre de Cicéron est plein de tours délicats & insinuans. Il finit enfin par dire à Memmius : » Si vous persistez dans » votre dessein, Patron n'en rejettera » point sur vous la faute : mais il aura lieu

» lieu de croire que je ne l'ai point servi
» avec toute la chaleur, que je dois à un
» ami si estimable.

La chute de ces trois fameuses Ecoles entraina celle des autres, qui étoient moins considérables, & qui apparemment en recevoient le ton. Les esprits se refroidirent à Athènes, tout y garda un profond silence, jusqu'à la quinziéme année du régne de Marc-Antonin. Après que la révolte de Cassius fut tout-à-fait éteinte par la mort qu'il se donna courageusement, cet Empereur jugea à propos de faire un voyage en Orient, pour empêcher que les semences de la guerre civile ne germassent dans la suite. Ayant parcouru plusieurs villes, moins en Prince qui punit, qu'en citoyen qui aime & qui récompense, il se rendit à Athenes pour se faire initier aux Mystéres de Cérês. » Là, dit Aristide, cet
» Empereur Philosophe releva par de
» nouveaux honneurs la Gréce, & les
» Sciences des Grecs qui étoient tom-
» bées dans une sorte de mépris &
» d'engourdissement. » Pour cela, il fit revivre les anciens privileges, les droits attribués aux gens de Lettres : il établit des Professeurs pour enseigner les diverses parties de la Philosophie, & il leur assigna des revenus fixes. Quand un de ces Professeurs venoit à mourir,

Spart. in Adr.

Orat. 91.

Tillem. Hist. des Emp. t. 2.

ſa place étoit incontinent remplie par l'Empereur lui-même, qui ne dédaignoit point d'entrer dans ces ſortes de détails, qu'annobliſſoit ſon goût pour le bien public. Ainſi, la Philoſophie recommença à Athenes, elle, qui ne s'y étoit point montrée pendant près d'un ſiécle: & ce fut par les libéralités de Marc-Antonin, à qui toutes les Sciences étoient d'ailleurs ſi redevables de l'application conſtante qu'il leur donnoit, & des ſublimes Ecrits qui ſortoient quelquefois de ſa plume. Son nom pare la liſte peu nombreuſe des Princes Auteurs.

Le nouveau luſtre qu'Athenes venoit de recevoir, ne dura point long-tems. L'Empereur Sévére, curieux par oſtentation, ſe trouvant près de cette ville, ne put ſe diſpenſer d'y entrer, pour admirer, diſoit il, les beautés qui lui reſtoient encore, & qui avoient échappé aux différentes révolutions de la Gréce. Mais ces beautés, il les vit, & ne les admira point, parce qu'il manquoit de ce goût qui fait les véritables connoiſſeurs. Delà coulerent les railleries des Athéniens, d'autant plus piquantes qu'elles étoient perſonnelles. L'Empereur s'en reſſentit durement, & leur ôta une partie de leurs priviléges: vengeance baſſe, & qui marque un vice du cœur, plus flétriſſant encore qu'un défaut de goût. Les guerres

guerres continuelles dont l'Europe fut ensuite troublée, engagerent Valérien à faire reparer les murs d'Athenes, & à y ajouter de nouveaux ouvrages, pour la mettre hors d'insulte. Mais les meilleures fortifications ne purent empêcher que cette ville malheureuse ne fut prise par un essain de Barbares venus des marais de la Scythie & altérés de meurtres & de pillage. Elle fut reprise bientôt après, mais elle demeura toute ouverte & démantelée. Constantin se fit un mérite de la tirer de ses ruines : & pour rappeller ses principaux habitans qui s'étoient enfuis & dispersés dans tout le reste de la Gréce, il leur accorda beaucoup de droits utiles & de prérogatives. Constance son fils grossit & enfla les revenus d'Athenes, de ceux de la plupart des Isles de la Mer Egée. Mais Julien surnommé l'Apostat, ou plutôt l'Athée, les surpassa tous deux. Plein d'un agréable ressouvenir pour le tems de sa jeunesse qu'il avoit employé à Athènes, & pour les études qu'il y avoit faites, il donna au Gouverneur de cette ville le titre de Grand Duc. Mais enfin toute la Gréce fut envahie, subjuguée, détruite par les Goths & les autres Barbares, qu'Alaric traînoit à sa suite. On ne vit plus que des désordres, une confusion extrême : les mœurs se corrompi-

rent, le goût se dépravа. On n'entendit plus que plaintes, que pleurs, que cris : le vainqueur insolent se réjouissoit encore des maux qu'il causoit. Athenes subit le sort général, & le subit sans oser s'y opposer. Il n'y resta plus rien de mémorable, suivant la remarque de Synésius Evêque de Ptolémaïde, que les noms des édifices, que la fureur des Barbares avoit abbatus & rasés. Cette ville presque déserte ressembloit à ces victimes que le feu a consumées, & dont on ne se ressouvient que parce qu'on en a gardé les cendres. A l'égard de ceux de ses habitans qui survécurent à son ancienne splendeur, au lieu des Sciences qu'ils cultivoient avec tant de succès, ils s'adonnerent au Commerce, & firent sur-tout le trafic de miel & d'huile. Sort déplorable & qui rabaissa aux besoins du corps, un peuple qu'occupoient auparavant les besoins plus nobles de l'ame!

CHAPITRE XXVIII.

I. *De la Théologie des Grecs.* II. *Origine de la Secte des Stoïciens.* III. *Abrégé de la Vie de Zénon.* IV. *Abrégé de sa Morale.* V. *Ce qu'il pensoit de la Liberté.* VI. *De la Physiologie des Stoïciens.*

ciens, & de leur systême du monde. VII. *De quelques fameux Stoïciens.*

I.

De la Théologie des Grecs.

JE ne crois point que les Grecs, ni les Barbares qui ont précédé les Grecs, aient eu aucune Science sous le nom respectable de Théologie. Une pareille Science tient nécessairement à la vraie Religion, à celle qui est révélée de Dieu, & elle ne peut subsister sans son secours immédiat. En effet, quelques efforts que nous fassions, un poids invincible nous ramene toujours vers la terre. Nous languissons tristement; & nos chaines, déja si pesantes par elles-mêmes, s'appesantissent encore chaque jour. Il faut une grace particuliere, une sagesse plus qu'humaine, pour nous élever vers les choses intellectuelles, vers cette Cité permanente où tout est lumiere & clarté. Or c'est ce qui a manqué aux Payens, & généralement à tous ceux qui ont précédé la venue du Messie. Abandonnés à eux-mêmes, semblables à des plantes qui séchent & manquent de nourriture, ils n'ont reconnu que les vérités où l'esprit humain peut atteindre naturellement: ou s'ils en ont reconnu d'autres, ils y étoient douteux & chancelans, faute d'avoir quelque grande autorité qui les fixât.

S. Ambros. in Ps. prim.

V. la Theod. de M. Leibnitz.

fixât. Socrate ayant discouru sur l'immortalité de l'ame & sur la certitude d'une autre vie, se reprend en ces termes : » Vous traiterez peut-être mes dis» cours de contes puériles : je le ferois » comme vous, si après y avoir bien pen» sé, je trouvois quelque chose de plus » raisonnable & de plus spécieux à vous » proposer. Vous-mêmes qui êtes trois » des plus beaux esprits de la Gréce (il » parloit à Calliclès, à Pólus & à Gor» gias) vous ne sçauriez rien imaginer » qui l'emporte sur mes suppositions, » rien qui plaise davantage.

A l'égard des vérités qui dépendent de la Révélation, & qui sont d'un ordre supérieur, elles ont toujours échapé aux foibles regards des Grecs. Et comment auroient-ils apperçu ces vérités importantes & sublimes ? comment auroient-ils acquis une intelligence surnaturelle ? Celui qui devoit être la lumiere du Monde, le Dieu fort, le Pere du siécle futur, dont le nom seul produit tant de merveilles, ne s'étoit pas encore montré. A lui commence un nouvel enchaînement, un nouvel ordre de choses. Tous les peuples de l'Univers ne forment plus qu'un seul peuple, & la vérité jusques-là couverte d'épaisses ténébres, est répandue sans aucun choix & sans aucunes bornes. Non que la Révélation soit opposée

opposée à la raison, il y auroit de l'aveuglement à le penser : mais c'est qu'elles forment deux sortes d'empires, dont les droits sont nettement séparés. Chacun de[illegible] empires est distinct & indépendant de l'autre : on peut assigner leurs limites, sans s'y méprendre, & avec la derniere exactitude. La Raison s'offre à tout homme déprévenu & exemt de passions, qui pense, qui se replie sur lui-même : au lieu que la Révélation n'est due à personne, & elle appartient seulement à ceux que Dieu en a voulu gratifier. Il suit de cette double prérogative accordée à l'homme, qu'il y a deux excès également dangéreux : exclurre la Raison, & n'admettre que la Raison.

Cela posé, je tomberai d'accord qu'il n'y a eu de Philosophie proprement dite que depuis la naissance de Jesus-Christ. Lui-même nous en assure par ces paroles remarquables: *Je perdrai la sagesse des sages, & je rejetterai la science des savans.* Ce qui ne peut convenir, au sentiment de tous les saints Peres, qu'à la Philosophie des Barbares & à celle des Grecs. Quoiqu'elle fut infiniment relevée au-dessus des opinions populaires, ce n'étoit cependant encore qu'une ébauche, une préparation à la vérité. Le genre humain commençoit à se réveiller, & déja il entrevoyoit, quoiqu'au travers de mille

le nuages, cette lumiere brillante, qu'il ne pouvoit se procurer. De quel droit ose-t-on donc christianiser les anciens Philosophes, & mettre leur Morale en parallèle avec celle que Jesus-Christ nous a enseignée ?

Louons ces Philosophes, de ce qu'ils ont découvert par la pénétration de leur esprit : un pareil éloge leur est dû, & j'y souscris avec plaisir. Mais ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement. Que de fausses conformités ne nous trompent point ! Qu'un amour peu éclairé de la vertu, ne nous en fasse pas prendre l'ombre pour le corps ! Sans la Révélation, personne ne peut savoir que le désordre & la corruption, où la nature humaine est plongée, viennent de la chute du premier homme ; que cette corruption nous rabaisse malgré nous vers le sensible, qu'elle a changé toute l'œconomie du plan que Dieu s'étoit proposé. Nos pensées peuvent-elles s'étendre au-delà de ce que les lumieres naturelles sont capables de nous inspirer? Et combien encore cette Raison, qui fait le principal trésor de l'homme, est-elle fautive & incertaine ! A combien d'obscurités & de ténébres n'est-elle pas sujette ? Celui-là se connoît bien peu lui-même, qui ne connoit point qu'il y a une infinité de choses qui surpassent la

capacité, la puissance qu'il a de concevoir, d'arranger des idées. Ce qu'Arnobe disoit de l'Antiquité profane, je puis le dire de l'esprit humain laissé à sa propre disposition : *errorum plenissima mater*.

II.

Origine de la Secte des Stoïciens.

J'ai cru devoir m'arrêter à ces réflexions préliminaires, avant que d'éclaircir la doctrine des Stoïciens. Plusieurs Modernes en ont été éblouis, jusqu'à dire qu'il y a peu de différence entre cette doctrine & l'Ecriture sainte : paroles téméraires & impardonnables, quelque adoucissement qu'on y apporte! Cicéron a mieux jugé des Stoïciens, lorsqu'il a dit que toute leur vie n'étoit qu'orgueil, que vain déguisement, & qu'idolâtre amour de soi-même. En effet, quand on n'a pas des idées droites de la Divinité, on ne peut être véritablement vertueux, & d'ordinaire on n'a d'autre vertu qu'une profonde dissimulation de ses vices. Donnons-en des preuves convainquantes.

De Clar. Orat.

III.

Abrégé de la Vie de Zénon.

Zénon fut le Chef & le Fondateur de l'Ecole Stoïcienne. Il étoit de l'Isle de Chypre, & fils d'un riche Marchand qui

qui entretenoit d'étroites liaiſons avec les Phéniciens. On croit que Zénon paſſa en Gréce à l'âge de vingt-deux ans, pour y continuer ſes exercices. Un jour qu'il ſe promenoit dans les rues d'Athenes, on lui vint dire qu'un des vaiſſeaux de ſon pere avoit fait naufrage. Etonné d'une perte ſi conſidérable, il entra bruſquement dans la boutique d'un Libraire, & ouvrit le premier volume qui tomba ſous ſa main. C'étoit un Traité de Xénophon. Cette lecture fit tant de plaiſir au jeune étranger, qu'il oublia tous ſes chagrins & dit au Libraire d'un air riant: *Où trouverai-je quelqu'un de ceux qui enſeignent une doctrine ſi conſolante* ? Le Libraire apperçut alors Cratès, & le montrant à Zénon, *Suivez cet homme ci*, lui répondit-il, *vous ne pouvez prendre un meilleur guide*.

Cratès étoit un Philoſophe Cynique vertueux ſans aucune meſure, & qui avoit vendu tout ſon patrimoine pour pouvoir dire, *Je ſuis libre*. Les leçons de Cratès plurent d'abord à Zénon, qui aimoit naturellement les graces auſteres: mais après tout, il ſe laſſa des diſputes perpétuelles & de la pauvreté des Cyniques. Il voulut philoſopher par lui-même, & tomba dans d'autres excès où il y a certainement plus de faſte & d'oſtentation, mais dont le ridicule ne s'en découvre

découvre pas moins à qui ſe donne le loiſir d'y faire une attention ſérieuſe. Quoiqu'il en ſoit : Zénon étoit l'homme de ſon ſiécle le plus difforme & le plus contrefait, un véritable Therſite. Mais il reparoit cet extérieur déſagréable & rebutant, par un art continuel. Il parloit peu, & toujours du ton qui fait paſſer la vérité. Quoiqu'il fût réſervé dans toutes ſes manieres, & peut-être un peu trop froid, il ne laiſſoit pas de plaire à ce petit nombre d'honnêtes gens, qui préférent le choix à la foule & à l'éclat. Ceux qui veulent divertir tous les autres fatiguent à la fin. Etant fort vieux & fort infirme, Zénon tomba par hazard, & ſe caſſa un doigt. Comme ſes amis s'empreſſoient à le relever, il s'écria froidement : *O mort, je ſuis prêt à te ſuivre ; tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir.* Auſſi-tôt il rentra dans ſa chambre & prit du poiſon. Quand on a vécu quatre-vingt ans, diſoit le Connétable de Montmorenci, on doit ſçavoir mourir un quart d'heure. Il étoit lui-même renverſé ſur le champ de bataille, près de rendre le dernier ſoupir.

V. Juſt. contra Tyrph.
V. etiam Tertull. in Apol.

IV.

L'envie de ſe diſtinguer, je ne ſai quelle jalouſie d'auſtérité, étoient les paſſions

Abrégé de ſa Morale.

ſions favorites de Zénon. Il ſe condamna par un triſte & pénible orgueil, à ne boire que de l'eau & à ne manger que des légumes. Il mouroit de faim, ſuivant la remarque d'un Poëte Comique, & cela même lui fit un grand nom: tant le peuple applaudit aux ſingularités vaines & meurtrieres. Il ébaucha l'idée de ce Sage qui ne ſe trouve point, de ce Vertueux inſenſible que les maladies & la douleur ne peuvent affliger, de cet homme de fer qui ſe roidit contre les charmes de la volupté, qui ſe refuſe aux mouvemens les plus naturels, & en qui l'orgueil contrepeſe & les miſeres & les afflictions de la vie. Tout le reſte de la Morale Stoïcienne eſt ſur le même ton. Le triſte & l'outré s'y font uniquement ſentir, ſans aucun art qui les régle & les modifie. Le vrai moyen de décréditer la vertu, c'eſt de la repréſenter d'une maniere ſéche & rembrunie. Peut-on embraſſer, peut-on ſuivre ce qu'on ne peut aimer?

Phil. apud Laert. in Zenone.

Plut. adverſ. Stoicos.

J'ajouterai cependant, que les idées Stoïciennes impoſent de loin, & par une eſpece de contre-coup. Mais vues de près, qu'elles doivent paroître fauſſes & chimériques! Effectivement, à ſe conduire par les ſeules lumieres de la Nature, rien n'eſt plus doux ni plus flateur que de paſſer ſa vie au milieu de la joye

&

& des agrémens : rien n'eſt plus dur que de ſe gêner ſans ceſſe & de renoncer à ſes plus cheres inclinations. *Il faut*, obſerve Sénéque, *apprendre chaque jour à ſe quitter, il faut apprendre à mourir.* Ce ſentiment, qui eſt ſi noble & ſi relevé dans une bouche Chrétienne, me paroît tout-à-fait ridicule dans celle d'un Stoïcien. Il n'avoit aucune crainte ni aucune eſpérance pour l'autre vie. Pourquoi donc s'impoſoit-il une peine ſi rigoureuſe ? Pourquoi fuyoit-il les plaiſirs attirans, lui, qui devoit à la mort rentrer dans le ſein de la Divinité ? Quel avantage avoit le Philoſophe obſcur, toujours rempli de penſées funeſtes, toujours forcé à ſe contraindre; quel avantage avoit-il ſur le Libertin aimable & aimé, ſatisfait de ſon bonheur, ingénieux dans la recherche des voluptés ? Le même ſort, une égale condition les attendoit tous deux. La vie des hommes s'envole trop rapidement, pour être employée à la pourſuite d'une vertu farouche & opiniâtre ; nous ne pouvons trop chercher à être heureux, & le préſent eſt le ſeul moyen qui nous conduiſe à la félicité, du moins à celle dont nous ſommes capables ici bas. Dompter ſes paſſions, corriger ſes erreurs, veiller ſcrupuleuſement ſur toute ſa conduite, c'eſt l'emploi d'un homme qui perce au-delà

V. le 2. vol. des Eſſais de Morale où ſont les Réfl. ſur le Traité de Sénéque *de brev. vitæ.*

Paſcal; penſées ſur la Relig.

delà de cette vie, qui sçait par la Révélation qu'il survivra à la perte de son corps, qui achete par des souffrances passagéres une félicité durable & solide. Mais les Payens n'avoient point les mêmes motifs de se flater. Jamais un avenir obscur ne leur a tenu lieu du présent: & le présent étoit toute leur richesse, l'objet de tous leurs désirs. Aussi les Philosophes Grecs, qui parloient suivant leur cœur, avoient-ils une Morale douce & accommodée aux différens besoins de la Société Car toute sagesse qui ne procure point l'avantage d'autrui, qui ne tend point à rendre les hommes plus indulgens les uns envers les autres, ne mérite pas ce titre. Le Portique seul se distingua par une sévérité exacte, mais déplacée. Trop de confiance en la Raison, l'abus de ses forces, un courage mal entendu, le perdirent entiérement. C'étoit-là, dit Saint Jérôme, éviter une chute par une autre chute: c'étoit-là se procurer la guérison d'un mal, en tombant dans un autre plus dangereux.

Epist. 94.

Ce que je viens de dire n'est qu'un échantillon de la Morale des Stoïciens. Plutarque les comparoit à ces enfans qui tâchent de sauter par-delà leur ombre, & dont tous les efforts sont inutiles. *Ne croyez pas*, ajoûte t-il en riant, *que ces Stoïciens se regardent comme isolés, &*

De Repugn. Stoic.

qu'ils

volontiers que je sçai
par des loix immuables
destinée nous entraî-
r instant de la vie en
it la suite. Toutes les
t les unes des autres:
ie les affaires particu-
les. Il faut donc s'ar-
, parce que rien n'ar-
mais avec ordre &
écidé au commence-
nous nous réjouirons,
eurerons. Quoique les
nfiniment diversifiées,
t elles se ressemblent.
is mourir, nous n'a-
Nature que des choses

remarque importante,
quer à toutes les Re-
i outrent la Morale,
grande exactitude de
ent insensiblement la
ent la dépendance où
e Dieu, dépendance
u'à la servitude. Ceux
ont des opinions plus
modérées, favorisent
e le pouvoir qu'il a
Ils étendent même
i glorieux, persuadés
turels ne sont jamais
S 2 sans

V.

Ce qu'il pensoit de la Liberté.

J'ai avancé que les Stoïciens n'a-voient aucune crainte ni aucune espéran-ce pour l'autre vie, & cela fondé sur deux raisons décisives. La premiere, qu'il croyoient que tout arrive par un en-trainement nécessaire, que les événe-mens se succédent les uns aux autres sans que rien puisse changer l'étroite chaîne qu'ils forment entre eux; enfin que l'homme n'est point libre. » La Li-» berté, ajoutoient-ils, est une chime-» re d'autant plus flateuse, que l'amour-» propre s'y prête tout entier. Elle » consiste en un point assez délicat, en » ce qu'on se rend témoignage à soi-» même de ses actions, & qu'on igno-» re les motifs qui les ont fait faire. » Il arrive de-là, que méconnoissant ces » motifs, & ne pouvant rassembler les » circonstances qui l'ont déterminé à » agir d'une certaine maniere, chaque » homme se félicite de ses actions, & » se les attribue. Mais quoi! peut-il » penser qu'il ait véritablement le pou-» voir de se déterminer? Ne sont-ce » point plutôt les objets extérieurs com-» binés de mille façons différentes, qui » le poussent, le déterminent? Sa vo-» lonté est-elle une faculté vague & » in-

Aul. Gell. L. 6.

Marc. Anton. passim.

» indépendante, qui agiſſe ſans choix
» & par caprice ? Elle agit, ſoit en
» conſéquence d'un jugement, d'un ac-
» te de l'entendement qui lui repréſen-
» te que telle choſe eſt plus avantageu-
» ſe, plus convenable à ſes intérêts que
» toute autre ; ſoit parce qu'indépen-
» damment de cet acte, les circonſtan-
» ces où un homme ſe trouve, l'incli-
» nent, le forcent à ſe tourner d'un
» certain côté ; & il ſe flate de s'y être
» tourné librement, parce qu'il n'a pu
» vouloir ſe tourner d'un autre.

De pareils diſcours ſe réfutent d'eux-mêmes. Je conviendrai pourtant qu'il y a des choſes dans le monde, qui, comparée à ce qui les a précédées & à ce qui les a ſuivies, paroiſſent l'effet de quelque fatalité. Pourquoi un tel évenement eſt-il arrivé, demande Tacite ? (Annal. c. 7.) tout y répugnoit, tout y ſembloit oppoſé & contraire : encore une fois, pourquoi eſt-il arrivé ? C'eſt, répond-il, parce qu'il devoit arriver. Je trouve cette penſée de l'Hiſtorien Latin bien développée dans le proverbe ſuivant, qui a grand cours parmi les Orientaux : *Les Sages ſe troublent, quand le decret abſolu de la Providence s'eſt fait connoître.*

La ſeconde raiſon ſur laquelle je m'appuie, c'eſt que les Stoïciens penſoient que le mal moral & le mal phyſique ne

ſont pas moins néceſſaires à
à la perfection de l'Univers,
phyſique & le bien moral ;
cieux, les eſprits de travers
ſe au-delà du vrai, ſervent a
mer le caractere du genre h
les vertueux, les eſprits por
ordre & toujours d'intellige
raiſon ; en un mot, qu'il
qui n'ait beſoin d'être cont
qui ne reçoive un nouveau
nouvel éclat, de ce qui lui

Sen. Epiſt. 18. Cela étant, les Stoïciens c
qu'on ne doit ni s'applaudir
dre de ſa deſtinée, ni ſe ſçav
ſes vertus, ni ſe dédaigner p
ces. *O Jupiter!* s'écrioit Cléan
qui êtes toutes choſes, ordonnez
Je vous ſuivrai aveuglément.
taché de mille crimes, ou que j
lant de mille vertus, je me tro
ment néceſſaire à la perfection
vrages. O Jupiter, ô Tout, vous
vous paſſer de moi! Je compre
ſubis volontairement ma deſti
n'étoit plus dévot que cette

rps perdroient leur fi-
es, & ils pourroient se
es uns dans les autres,
s dégrés intermédiaires
aujourd'hui.
les Stoïciens prévenus
ime, vivifie, entretient
en conséquence que la
ndue par-tout, qu'ef-
est Dieu. Gardez-
oient-ils, de soutenir
monde quelque chose
chose de méprisable,
e mauvais. Tout est
nvisible & sacrée, tout
e but; & par consé-
alement nécessaire au
de l'Univers. Quand
'aller consulter l'Ora-
de lui demander quel
le la Guerre Civile:
ondit-il, que servent
ches? Tous les hom-
s immédiatement unis
a réponse des Oracles,
aire sans sa participa-
rême a-t-il besoin de
r se faire entendre?
lé dès notre naissance
nous arriver dans la
Qui croira que Jupiter
dans les fables de la
S 4 Lybie

Luc
BelloC
li l. 9

sans quelque fruit, & de-là, sans quel-
que récompense. Généralement parlant,
nous naissons tous Pélagiens : c'est-à-
dire, que nous comptons assez sur nos
propres forces, pour nous croire en état
de vaincre les différens obstacles qui
se présentent, & d'atteindre surement
à la vertu. Si l'homme n'est point en-
trainé comme un vil esclave, disons-
nous, il doit avoir en lui-même un se-
cours prévenant & proportionné à ses
besoins; il doit, en faisant tout ce qui
est soumis à son pouvoir, agir d'une
maniere louable & éviter l'erreur. Mais
le langage de la Religion est bien diffé-
rent. Elle nous enseigne que depuis le
péché, tout l'homme s'est corrompu
que toutes ses perfections se sont affoi-
blies; que toutes ses pensées, tous ses
désirs le portent au mal; enfin, qu'il
tombe d'abîmes en a[illegible]ns pouvoir
se relever. Qui lui [illegible] une main
promte & secourab[illegible] encore
Dieu seul. C'est là [illegible]
me : c'est là l'uniq[illegible]
mysteres de la Gra[illegible]
Les Païens, qui n'e[illegible]
struits, devoient s'e[illegible]
R[illegible]ur découvr[illegible]
e[illegible]découvrir, [illegible]
[illegible]homme ? [illegible]
[illegible], sinon [illegible]

nt que dans tous les
it leur caractere, il y
u emprisonnées, qui
se développer; & que
agitées & mues sans
ent toutes les méta-
les changemens dont
ceptibles.
feu qui conserve &
de, sera à la fin cause
la arrivera, d.t Pa-
recevra plus sa nour-
; lorsque l'air natu-
se dessechera; lorsque
ne espece de bucher
le toutes parts la lu-
. Alors, les élémens
Divinité sera réduite
. *Alors*, comme l'ex-
piter se rendra à lui-
rendra ses vacances, &
e sera plus occupé que
pensées secrettes. C'est
le & de confusion,
bien au premier Li-
orphoses.

Apud C[i]cer. ubi suprà.

Epist. 6[...]
V. O[...]
l. 6. co[ntra]
Celsum

s reminiscitur, assore

V. eti[am]
Luc. l.

us, correptaque Regia

moles operosa laboret.

S 5 Je

que rien n'eſt plus parfait que le Mon[de]
même. Car le tout s'embellit de c[e]
que les parties dont il eſt compoſé o[nt]
de beau & de curieux, ſur-tout quan[d]
les parties concourent par un ordre r[é]
glé & immuable à perfectionner le[ur]
exiſtence, & à conſerver le même rap[-]
port qui doit être entre elles du rep[os]
au mouvement : & ce rapport eſt pro[-]
prement ce qui fait l'ordre & la ſymm[é-]
trie de l'Univers. Il ſuit de-là, que l[e]
Monde penſe, qu'il a du ſentiment; [&]
que ce que la Raiſon eſt à l'homme
Dieu ou la Nature l'eſt à la Matier[e].
Auſſi le Monde eſt-il le compoſé de[s]
deux choſes, de la Matiere, & de la N[a-]
ture ou de Dieu. Il ſuit encore de-l[à]
que tous les Etres travaillent de conce[rt]
& pour un même but, les uns ſans [le]
ſavoir, & les autres le ſachant ; que ch[a-]
que corps a beſoin de tous les corps
pour ſe conſerver dans une ſorte d'équi[-]
libre. En effet, ce qui conſtitue cha[-]
que corps eſt une certaine quantité d[e]
mouvement qu'il reçoit d'ailleurs, &
qui lui conſerve ſa forme eſſentielle. Il
rend en revanche une autre quantité d[e]
mouvement, qui ſert aux corps qui l'en[-]
vironnent. Ce qui eſt modifié de beau[-]
coup de manieres différentes, modifi[e]
également. Si cette communicatio[n]
ceſſoit ou ſe dérangeoit fortuitement
alor[s]

Marc Anton. l. 8. V. etiam Sen. de Benef. l. 6.

VII.

Stoïcienne, ou, comme on . le Portique jouit d'un grand Zénon, dont la superbe vertu entit jamais. Le peuple ap- lontiers à ce qui est rare, & Mais après la mort de son -, le Portique souffrit beau- nt par les guerres intestines evérent, que par les transfu- n sortirent, rebutés de son au- pour aller embrasser d'autres hies plus douces & plus amu- ussi les railleurs disoient-ils ment : *Les Stoïciens deviennent*, *lorsque les autres hommes séillés, cessent de l'être. Ils don- zisir, le tems qui pour l'ordi- ne au repentir.*

De quelques fameux Stoïciens.

par une sévérité mal enten- prive la jeunesse des plaisirs t dus, ou qu'elle se pardonne on est sujet à les rechercher avancé, & quelquefois avec qui deshonore. Par-là se e des choses, & l'on ne s que *la nuit est déja pro- midi*. Il y a dans Cicé- ez plaisant d'un de ces ortique. C'étoit Denys

Malherbe l. 2.

 d'Héraclée

Lybie, & qu'il ne révéle la vérit
ce petit nombre de gens qui vie
l'y consulter ? Croyez-moi : Die
point d'autre demeure que la Terr
la Mer, que l'Air, que le Ciel, q
Vertu. Pourquoi l'allons-nous che
ailleurs ? Tout ce que nous voy
tout ce qui frape nos sens, c'est
Laissons les Oracles aux ignoran
eeux qui doutent de leur sort. I
qu'un homme de courage sçache
& mourir de lui-même ; qu'il se pr
te à sa destinée, soit qu'il la conn
soit qu'il l'ignore.

Cic. de Nat. Deor. l. 2.

En troisiéme lieu, les Stoïciens,
expliquer les effets de la Nature,
posoient un feu dispersé dans tout
parties de l'Univers : feu actif &
ble, qu'ils regardoient comme l'A
tecte, l'ordonnateur de toutes ch
Entant que ce feu brille dans le S
& les Etoiles fixes, ils le nomm
Jupiter, Apollon : entant qu'il pé
la terre, prépare & affine la séve
les arbres, les plantes se doivent no
ils le nommoient Cérès, Proserp
entant qu'il s'insinue au travers des
de la mer & leur imprimè le do
mouvement du flux & reflux, ils le
moient Neptune, &c. Ainsi les
merveillenx effets de la Nature ét
représentés allégoriquement par les

mal, qu'elle importu-
l'ame : mais ils con-
e tems qu'on la doi
c courage, du moins
es Stoïciens au con-
e la douleur ne soit
e que la douleur n'est
k qu'elle n'attire au-
nt on doive rougir.
de que cette équivo-
frivole qu'un pareil
ſt vrai qu'on définit
nt qu'elle n'eſt point
me. Mais l'ôte-t-on
vivement attaqué ?
ême par cette défini-

de la liberté qui eſt
s, avoit avancé que
e les Dieux envoyent
eur envoyent par une
oids deux diſgraces :
hiloſophes balancent
ere qu'elles ſont tou-
te d'équilibre ; mais
ables de ces ménage-
orgueilliſſent du bon-
ent, autant qu'ils ſe
les diſgraces qu'ils

t rendu les derniers
out le Portique d'in-
telligence

Je remarquerai ici que dans l'anci
ne Rome, le nom de *Vesta* signifi
également & la terre & le feu. C'étoi
deux choses qui subsistoient ensembl
qui jouoient l'une avec l'autre pour
rir au même tems. Mais à cet emb
sement devoit succéder une renaissa
entiere, une résurrection parfaite &
sortie de tous points. Quand la gra
année des Stoïciens est finie, obse
agréablement Eusebe, toutes les ch
reprennent l'ancien train, & la Na
se revêt de ses premiers ornemens,
ceux qu'elle avoit reçus d'abord. I
reste plus aucun vestige de l'incen
universel. Tout reparoît dans le mê
état, dans la même place où il é
auparavant. Ainsi, l'Univers est un gr
corps qui meurt pour revivre, qui
naît de ses propres cendres.

Ex Num. l. 15.

Cette opinion des Stoïciens avoit
adoptée par les Disciples d'Epicure.
Monde vieillit, observe l'un d'e
eux, lorsqu'il cesse de prendre la no
riture qui lui est propre : c'est-à-d
lorsque de nouvelle matiere ne v
plus se mouler à la place de celle
s'exhale & s'évanouit. Alors les co
moins mus & moins pressés qu'à l'o
naire, se détruisent peu à peu, tomb
dans une espece de langueur : & la
truction des parties entraine celle du t

Lucret. de rerum nat. l. 2.

VII.

L'Ecole Stoïcienne, ou, comme on l'appelloit, le Portique jouit d'un grand éclat sous Zénon, dont la superbe vertu ne se démentit jamais. Le peuple applaudit volontiers à ce qui est rare, & singulier. Mais après la mort de son fondateur, le Portique souffrit beaucoup, tant par les guerres intestines qui s'y élevérent, que par les transfuges qui en sortirent, rebutés de son austérité, pour aller embrasser d'autres Philosophies plus douces & plus amusantes. Aussi les railleurs disoient-ils alors finement : *Les Stoïciens deviennent voluptueux, lorsque les autres hommes mieux conseillés, cessent de l'être. Ils donnent au plaisir, le tems qui pour l'ordinaire se donne au repentir.*

De quelques fameux Stoïciens.

Quand, par une sévérité mal entendue, on prive la jeunesse des plaisirs qui lui sont dus, ou qu'elle se pardonne aisément, on est sujet à les rechercher dans l'âge avancé, & quelquefois avec une ardeur qui deshonore. Par-là se dérange l'ordre des choses, & l'on ne se souvient plus que *la nuit est déja proche à qui passe midi.* Il y a dans Cicéron un trait assez plaisant d'un de ces transfuges du Portique. C'étoit Denys

Malherbe l. 2.

d'Héraclée. Il avoit appris à dire
les Stoïciens, que la douleur n'est
un mal, & que le vice seul mérit
nom. Mais une maladie cruelle l
changer de langage. » Tout ce
» j'ai dit, crioit-il à haute voix,
» ce que j'ai dit jusqu'ici contre la
» leur, est faux. Je reconnois que q
» on souffre, on est véritablement
» heureux. La moindre inquiétude
» fit pour corrompre le plus grand
» lage de bonheur. » Cléanthe qui
assis au chevet de son lit, tâchoi
l'encourager & appelloit Zénon à
secours. » Non, répondoit Denys
» me parlez point. Après avoir
» philosophé sur le mépris de la
» leur, je ne puis aujourd'hui la
» frir. Donc la douleur est un mal.
» m'ont servi tant d'années emplo
» constamment à l'étude? Encore
» fois, la douleur est un mal. » L
qu'il fut guéri, il se jetta dans la
te des Cyrénaïques, & se vengea
de l'austérité Stoïcienne, de l'absti
ce où il avoit vécu des plaisirs.

Tusc. l. 2.

Sur cela, l'Orateur Philosophe
les réflexions suivantes. Combien les
timens qu'on enseigne au Lycée s
ils plus conformes à la raison, que c
qu'on enseigne au Portique! Les Di
ples d'Aristote avouent ingénument

L. 5. de Finib.

la douleur eſt un mal, qu'elle importune, qu'elle perce l'ame : mais ils conviennent en même tems qu'on la doit ſouffrir, ſinon avec courage, du moins avec patience. Les Stoïciens au contraire veulent que la douleur ne ſoit point un mal, parce que la douleur n'eſt point un crime, & qu'elle n'attire aucun reproche dont on doive rougir. Quoi de plus abſurde que cette équivoque ! Quoi de plus frivole qu'un pareil jeu de mots ! Il eſt vrai qu'on définit la douleur, en diſant qu'elle n'eſt point un vice, ni un crime. Mais l'ôte-t-on à celui qui en eſt vivement attaqué ? Le ſoulage-t-on même par cette définition ?

Pindare, uſant de la liberté qui eſt donnée aux Poëtes, avoit avancé que pour un bonheur que les Dieux envoyent aux hommes, ils leur envoyent par une eſpece de contrepoids deux diſgraces : qu'à la vérité, les Philoſophes balancent les choſes de maniere qu'elles ſont toujours dans une ſorte d'équilibre ; mais que les fous, incapables de ces ménagemens délicats, s'enorgueilliſſent du bonheur qu'ils éprouvent, autant qu'ils ſe laiſſent abattre par les diſgraces qu'ils ne peuvent éviter.

Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à Zénon, tout le Portique d'in-
telligence

Laërt. in telligence jetta les yeux sur Cléan
Cleant. homme dur, infatigable & d'un m
obstiné: ce qui lui mérita le titr
nouvel Hercule. A Cléanthe suc
Chrysippe, qui par ses argumens
tieux, par le grand nombre de ses
vrages, par un genre de vie tout
traordinaire, s'attira une haute con
ration. Les autres Philosophes le
doutoient, au point même de l'acca
souvent d'injures atroces. Pour lui,
se décontenancer, il leur répondoi
badinant; & plus ses adversaires se
choient, plus il affectoit un air t
quille, & par-là même plus piqu
Quelqu'un lui reprochoit un jour la
gularité de ses opinions: *Hé quoi!*
prit-il, *pour penser comme les autre
pour suivre la foule, est-il besoin d'
Philosophe?* Les Athéniens lui envo
rent offrir le droit de bourgeoisie d
leur ville. *Serois-je deshonoré*, leur
pondit-il, *pour avoir pris naissance à
los, ville de Cilicie? Ce qui ne dép
point de nous, peut-il nous décrédit
Quel nouveau mérite gagnerois-je, à
faire Grec par adoption?*

Les autres Professeurs qui enseig
rent au Portique (quoique Diog
Laërce n'en parle point) furent Zén
de Tarse, Diogene de Séleucie qui
à Rome avec Carnéade & Critolai

Sen. de Irâ. l. 3.

Antip

Antipater aussi de Tarse, Panétius de Rhodes, & Posidonius d'Apamée. Ces deux derniers Philosophes entretinrent d'étroites liaisons à Rome, où leur réputation étoit parvenue avec éclat : & même Pompée passant par Rhodes, après avoir vaincu Mithridate & renversé cet ancien ennemi de la gloire Romaine, ne crut pas s'avilir, en y allant voir Posidonius. Ce Philosophe étoit alors vivement tourmenté de la goute : mais voyant arriver le Général Romain, il se composa, & par un effort médité de courage, il se mit à lui prouver qu'il n'y a rien de bon ni d'utile que ce qui est honnête. Les douleurs suspendues reprenoient de tems en tems le Philosophe malade; mais lui, sans pâlir ni changer de visage, répétoit autant de fois : *O douleur ! ô douleur ! tu ne l'emporteras point. Je n'avouerai jamais que tu sois un mal.* Pompée admira la fermeté de cet homme, à mon avis, plus vain que constant. Car la constance n'ôte point le sentiment : elle fait seulement qu'on souffre, sans se donner en spectacle, ce qu'on ne peut s'empêcher de souffrir. Et réellement, il n'y a pour l'homme de vrai mal que la douleur : tout le reste peut passer pour des maux d'opinion.

Cic. de Offic. l. 3. Suidas in Panætio.

Cic. Academ. Quæst. l. 4

Autant que la vanité de Posidonius est

secours qu'on y trouvoit pour le ces. IV. Défaut des Savans q fleuri. V. Des Juifs d'Alex VI. Des Chrétiens de la mêm VII. Que le Christianisme a dans les commencemens pour u de Philosophie.

I.

Fondation de l'Empire des Lagides:

LA fortune d'Alexan Grand, si merveilleuse toutes ses circonstance fut pas d'une longue du mourut au milieu de la gloire la plus flâteuse & la plus brillante, quelque maniére de la conquête du de, & déja regardé comme un Dieu Généraux qu'enhardissoit une lo suite de combats, plus encore de vi res, célebrerent ses funérailles ave sang & des meurtres. Alexandre l'a annoncé lui-même; & il frémit voyant combien l'Univers alloit troublé par des Soldats devenus Ro

Plut. in Alex.

Tout le monde sait que du débri ses conquêtes, il se forma enfin grands Empires; celui de Syrie, c de Macédoine, & celui d'Egypte. lomée fils de Lagus fonda le dern l'année même que mourut Alexan Il ne prit cependant le titre de Roi long-tems après; & avec une mode affectée. Je ne lui refuserai point élo

éloges que méritent ſa profonde diſſimulation, ſon amour pour les Sciences, & le talent qu'il avoit de ſéduire les peuples & de les attirer à une obéïſſance aveugle. Ces qualités, qui peuvent faire des Héros & des Triomphateurs, ne font point, à mon avis, un grand Roi, dont le principal titre doit être celui de Pere des peuples.

II.

De la ville d'Alexandrie, & du caractére de ſes habitans.

Par les ſoins & la complaiſance des Ptolomées, Alexandrie devint la Capitale de leur Empire, & avec cela, le ſéjour du monde le plus délicieux. Tout y contribuoit: l'avantage de ſa ſituation, la fertilité de ſon terroir, la magnificence de ſes bâtimens, & la commodité de ſon port. D'ailleurs, les Alexandrins étoient fort vifs & fort hardis, capables de tout entreprendre, & plus capables encore de ſoutenir par honneur ce qu'ils avoient commencé ſans réflexion. Ils mêloient aſſez adroitement l'eſprit auſtére des Grecs avec les mœurs efféminées des Aſiatiques : ils ajoutoient au luxe & à la débauche je ne ſai quoi de bizarre, qu'on prenoit aiſément pour de la vertu. Plutarque & Dion Chryſoſtome trouvent beaucoup de rapport entre le génie des Athéniens & celui

des

III.

Des secours qu'on y trouvoit pour les Sciences.

Je reviens à Ptolomée fils d
A peine se crut-il affermi sur l
& il n'épagna rien pour s'y a
que ses bienfaits allerent cherc
ce qu'il y avoit de gens habiles
rés, répandus dans la Gréce, à R
à Mityléne. Il regarda comme
principaux devoirs de la roya
contribuer à la perfection des
des Sciences: mais ce qu'il avoit
sus de la plupart des Rois qui so
gés de s'en rapporter à leurs Mi
c'est qu'il s'y connoissoit parfai
Aussi, sa Cour fut-elle bientôt
d'un grand nombre de Musicie
Peintres, d'Astronomes, de Géo
& de Philosophes, qui tous, sui
remarque d'Athénée, excelloien
vi les uns des autres. Et comme
lens, lorsqu'ils trouvent par bon
terroir qui leur est propre, qu'il
rent un air qui leur est favorable,
à fructifier & à s'étendre à mesu
espérances qu'on en avoit conçu
vit aussi les talens que le premi
Ptolomées s'efforça de natural
Alexandrie, s'y conserver sous s
cesseurs, y devenir même plus ut
plus brillans.

Deux choſes ſur-tout concoururent à cet effet. La premiére fut une Bibliothéque magnifique, & augmentée juſqu'au nombre de ſept cens cinquante-mille volumes. Les Egyptiens par reſpect la nommoient le Treſor des Remédes de l'ame. Cette Bibliothéque montroit en même tems & le pouvoir étendu & l'intelligence des Ptolomées. D'abord, ils acquirent tous les livres qui ſe trouvoient en Egypte: ils envoyerent dans la ſuite des hommes affidés pour traduire ceux qui étoient répandus chez les Ethiopiens, les Indiens, les Perſes, les Elamites, les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & particuliérement les Grecs d'Italie. Ils n'oublierent pas les Juifs dans ces recherches ſavantes, eux, qui paſſoient pour avoir des Traités rares & d'une antiquité reconnuë, tant ſur la création du Monde, que ſur l'origine des hommes : ce qui produiſit enfin la Verſion qu'on nomme aujourd'hui des Septante, & que j'attribuë, non à ſoixante & dix Traducteurs attirés en Egypte, ainſi que l'avance le fabuleux Ariſtée, mais au Corps même des Juifs établi à Alexandrie, & qui vouloit par-là ſe faire honneur aux yeux des Ptolomées.

Strab. l. 13. Aul. Gell. l. 6.

Je ne parlerai point du papier d'Egypte que fourniſſoit une eſpéce de roſeau,

… , &
sanglante c
Marc-Antoi
s'en déclarer
Protecteurs:
qu'ils acquéro
du gain avanta
grand Royaum
furent conſervée
ce qui rendoit ce
rables, c'eſt qu'o
mérite, ou du m
rence de mérite. L
ajouta à l'ancienne
& d'Iſis, une nouve
ſon nom l'Académie
enjoignit à ceux qui la
réciter tour à tour q
utile au Public. Hadri
toute ſa vie les gens
même très-prof…
Grec…

Suet. in Claud.

Spart. in Adrian.

fût d'opinion différente. Il eſt triſte que les conteſtations des gens de Lettres, loin d'écarter le voile ténébreux qui cache la vérité, dégénerent toûjours en querelles & en une longue ſuite d'injures. La politeſſe & la diſcrétion, ſi néceſſaires pour le repos de la Société, n'engageront-elles jamais les hommes à ſe tolerer mutuellement dans la variété d'opinions, où ils ſe trouvent ſur les Arts & les Sciences ?

Les Ptolomées eurent toûjours un ſoin extrême de l'Académie & de la Bibliotheque, qui faiſoient le principal ornement de leur Capitale. Ils ne rougiſſoient point même de s'y trouver quelquefois, & de joindre à leurs titres ceux de Philoſophe & de Sçavant. Ptolomée, fils de Lagus leur en avoit donné l'exemple, en compoſant un Recueil hiſtorique des plus belles actions du Vainqueur de l'Aſie. Sous lui, & ſous les Rois qui remplirent ſon trône, les Gardes de la Bibliotheque Alexandrine furent les plus habiles hommes de l'Egypte. On compte parmi eux un Démétrius Phalereus, un Zénodote d'Ephéſe, un Eratoſthène, un Apollonius de Rhodes, un Ariſtonyme, &c. Mais enfin cette Bibliotheque, Tréſor le plus conſidérable de l'Antiquité, fut brulée par des ſoldats qui marchoient à la ſuite de Ju-

Suid. i Zenod. Id in Eratoſth. Id in Ap

les-César. Le Capitaine Ron
respectoit la vertu jusques dan
nemis, se courrouça extrêmem
ne si grande perte ; il punit
lai tous ceux qui l'avoient cau
l'Académie, elle se soutint pl
tems, & avec distinction.
sanglante défaite de Cléopat
Marc-Antoine, les Empereurs
s'en déclarerent les Œconom
Protecteurs: plus charmés du
qu'ils acquéroient sur les esp
du gain avantageux qu'ils faisoi
grand Royaume. Toutes les
furent conservées aux Académi
ce qui rendoit ces pensions plu
rables, c'est qu'on ne les donn
mérite, ou du moins à quelqu
rence de mérite. L'Empereur C
ajouta à l'ancienne Académie de
& d'Isis, une nouvelle, qu'il ap
son nom l'Académie Claudien
enjoignit à ceux qui la composoi
réciter tour à tour quelque C
utile au Public. Hadrien, qui
toute sa vie les gens de Lettre
même très-profond dans la Lit
Grecque & Romaine, ne pouvo
quer de favoriser la Ville d'Ale
Pendant tout le tems qu'il y sé
il se plut à faire une infinité de q
aux Membres des deux Académ

Suet. in Claud.

Spart. in Adrian.

l'ancienne & de la nouvelle, & il étoit charmé qu'on lui repliquât d'une maniere vive & pressante, afin de se parer en revanche de tout son esprit. On trouve qu'Adrien, & les Princes qui comme lui se piquerent de génie & de connoissances, furent tous infiniment jaloux de ne donner en Egypte le droit de l'Académie qu'à des hommes recommandables. Ils y étoient logés & nourris, sans avoir d'autre occupation que celle d'étudier. Mais un droit si noble s'avilit peu à peu, & il n'y eut plus que des Poëtes & des Rhéteurs, accoutumés en parlant beaucoup à ne rien dire, qui l'ambitionnérent. Il s'éteignit enfin sous le regne de Théodose le Grand, & l'Histoire n'en fait plus aucune mention.

J'oubliois de dire que la fameuse Académie d'Isis & de Sérapis étoit dans la même enceinte, que le Palais des Rois d'Egypte. Plus les Muses s'approchent du trône, & plus le trône semble acquérir de réputation. Quel appas pour les grandes ames, que la louange donnée à propos! Et cette louange, ne sont-ce pas les Muses qui la préparent & qui la distribuent?

IV.

Avec des secours si prévenans & si avan- Défauts

des Sçavans qui y ont fleuri.

avantageux, la Philosophie n'eut pas de peine à s'établir & se naturaliser à Alexandrie. Mais occupée du seul soin d'éclaircir ce que les Grecs avoient imaginé, elle ne tira rien de son propre fonds, elle n'acquit aucun nouveau dogme. Tous les travaux des Sçavans d'Alexandrie se bornerent donc à des explications, des paraphrases & d'autres productions semblables : ce qui devoit les faire prendre pour des Commentateurs, des Historiens de Philosophie, plutôt que pour des Philosophes. Tels furent Callimaque, d'ailleurs excellent Poëte, qui composa un Dictionnaire des mots obscurs & difficiles que Démocrite avoit répandus dans ses Ouvrages; Erastothene qui le premier porta le titre de Philologue & de Critique; Hermippe de Smyrne, cité si souvent par Diogene Laërce; Sotion qui écrivit une Histoire des Philosophes & de leurs diverses Sectes; Philocore qui écrivit celles des plus fameuses Pythagoriciennes; Asclépiade qui s'attacha à remarquer les fautes & les erreurs, que la négligence des Copistes & des Libraires avoit introduites dans les Ouvrages des Philosophes Grecs; Apollonius de Tyr qui composa un Catalogue exact des Stoïciens & de leurs principales opinions, &c. Tout cela demande plus de connoissances qne de discernement,

cernemeut, & plus de travail que de goût: quoique le discernement & le goût y soient encore nécessaires. Aucun ouvrage, de quelque matiere qu'il traite, peut-il s'en passer?

Trop d'accès à la Cour est souvent un écueil. On reproche aux Philosophes d'Alexandrie d'avoir eu quelquefois trop de complaisance pour les Princes qui les honoroient de leurs bienfaits, & d'avoir même payé par des bassesses le tranquille loisir où l'on les laissoit vivre. L'un s'habilloit de pourpre, afin de plai re au Maître ambitieux qui aimoit cette couleur: l'autre entroit dans tous les plaisirs des Bacchanales, se mettoit un masque sur le visage pour imiter la folie des autres Courtisans. Sur cela, Plutarque s'échauffe & s'écrie avec raison: « Quoi de plus lâche, que de voir « des Savans pousser jusques-là une indi« gne & aveugle complaisance! Ceux « qui entretiennent les Princes de chan« sons & de petits traits d'histoire, ceux « qui leur proposent des difficultés de « Grammaire, les trompent effective« ment. La vraie maniere de les ser« vir, c'est de leur reprocher haute« ment leuts vices & leurs travers: c'est « de leur répéter sans cesse, qu'il sied « mal à un Souverain de passer les jours « au milieu des danses & des divertisse-

 mens.

« mens. Voilà le ſeul langage qui ſoit di-
« gne des vrais Philoſophes. Jamais le
« menſonge ni la flattterie ne doivent ſe
« trouver ſur leurs levres.

Plut. de Amico & Adulat.

Nous avons huit Livres d'une eſpece d'Aſtrologie Politique, publiés ſous le nom de Jul. Firmicus Maternus. L'Auteur de cet Ouvrage qui avoit long-tems demeuré à Alexandrie, pour empêcher que les Aſtrologues qu'il affectionnoit, ne s'aviliſſent malgré eux par des flatteries indécentes, leur donne l'avis ſuivant.
« Quand les Princes actuellement ſur
« le trône vous prieront de tirer leur
« horoſcope, dites-leur que vous n'oſe-
« riez le tenter, parce qu'en conſultant
« le Ciel ſur leur chapitre, il ſe brouille
« ſans retour, & que les calculs Aſtro-
« logiques ne donnent rien de décidé. De
« la même maniere, les Prêtres habiles
« font entendre aux Princes qui les in-
« terrogent ſur l'événement des ſacrifi-
« ces, que les entrailles des animaux
« égorgés ſe ſont tout-à-coup flétries,
« & que le cœur a diſparu. Par-là,
« ils ſe ſauvent de la double peine, ou
« de déguiſer leur penſée, ou de dire
« aux Princes des choſes déſagréables ».
Ces ſortes de ſubtilités conviennent parfaitement à des Prêtres & des Aſtrologues, vrais ſéducteurs par goût autant que de profeſſion: mais j'oſe le dire, elles

elles ne conviennent point à des Philosophes.

V.

Des Juifs d'Alexandrie.

Le premier des Ptolomées avoit trop d'esprit, pour ne point démêler les Juifs, dans les différentes expéditions qu'il fit à la suite d'Alexandre le Grand : & il leur témoigna dès-lors une estime d'autant plus rare, que les autres Princes & Rois les dédaignoient, à cause de la singularité de leur Religion. Pour lui, élevé au-dessus de ces sortes de préjugés, il les attira dans sa Capitale, & leur permit d'y vivre suivant les coutumes immémoriales, & les loix de leurs Ancêtres. Mais ce qui devoit donner un nouveau lustre aux Juifs, leur causa dans la suite un extrême préjudice, puisque le commerce qu'ils eurent avec les Egyptiens, leur apprit à expliquer allegoriquement toute l'Ecriture. On ne se fit plus de scrupule parmi eux, & de s'écarter de sa lettre, & de recourir à des interprétations métaphysiques: genre d'étude qui flâte l'orgueil de l'esprit humain, & qui lui donne lieu de débiter les chimeres dont il est rempli, comme si c'étoient des vérités constantes. Delà s'ensuivit une étrange révolution parmi les Juifs, & qui passa du Sanctuaire

au gros de la nation, pervertie, comme il arrive ordinairement, par ceux-mêmes qui devoient la sauver de l'erreur. La Loi de Moïse, ainsi tournée, parut en peu de tems méconnoissable aux vrais enfans d'Abraham, d'Isaac, de Jacob: & de modeste, de simple qu'elle étoit auparavant, elle devint pointilleuse, elle se chargea d'une infinité de questions inutiles. On ne se ressouvint plus de ce que Moïse avoit dit, ou plutôt, chacun l'expliqua à sa maniere, *que le Seigneur Dieu susciteroit un Prophète comme lui du milieu de la nation, & qu'on devoit seul l'écouter.*

Philon Juif se familiarisa plus que tous les autres, avec les explications allégoriques & métaphoriques, dont les Egyptiens avoient toujours paru si avides: & comme il étoit en même tems très-versé dans la Philosophie des Grecs, de maniere qu'on le nommoit le second Platon, il tira de nouveaux secours de cette Philosophie, plus brillante encore que solide. On ne peut lire les Ouvrages de Philon, sans appercevoir par-tout des traces du double esprit qui l'animoit, avec je ne sai quel penchant à l'idolâtrie dont il parle toujours avantageusement: ce qui feroit croire que ces Ouvrages ont été interpolés, & qu'une main étrangere y a ajouté beaucoup de traits que

V. Jons. l. 3.

que je soupçonne avec raison. La plupart des Ecrits, qui nous sont venus des Juifs & des premiers Chrétiens, ont été traités de la même maniere: c'est pourquoi on ne peut trop s'en défier, on ne peut trop prendre de précautions pour séparer l'ajouté de l'essentiel.

VI.

Quand la foi en Jesus-Christ fut annoncée aux hommes afin qu'elle servît de suplément à la Raison, la ville d'Alexandrie en reçut les premieres influences; elle vit heureusement le jour qui ne faisoit encore que de se montrer. Saint Marc y alla répandre l'Evangile, qui devoit anéantir toutes les superstitions Paiennes: & comme il sentit bien qu'il avoit à ménager un peuple curieux & difficile à persuader, on assure qu'il fonda à Alexandrie une Ecole pour y expliquer la Religion, c'est-à-dire, l'Ecriture sainte où toute la Religion est comprise. Cette Ecole devint très-célebre, comme on le voit par l'Histoire Ecclésiastique, & elle eut toujours à sa tête quelque homme également pieux & savant: deux qualités tout-à-fait nécessaires à celui qu'on charge d'instruire les autres, mais qui par malheur ne se trouvent que trop souvent désunies, la pieté man-

Des Chré-tiens de la même vil-le.

Hieron. de Script. Ec-clés.

quant de ſcience, ou la ſcience n'étant point ſoutenuë d'une certaine piété.

Simon, Hiſt. Crit. du vieux Teſt. l. 3.

De quelque lumiere cependant que brillât l'Ecole d'Alexandrie, on ne peut s'empêcher de la blâmer d'avoir trop ſuivi l'exemple des Juifs, en quittant le ſens littéral de l'Ecriture, pour y chercher je ne ſai quel ſens allégorique; en abandonnant les preuves directes, pour en propoſer d'arbitraires, plus ingénieuſes peut-être & plus brillantes, mais toujours arbitraires, & par-la même ſans force, ſans autorité. Ce reproche tombe ſur les Peres Grecs des quatre premiers ſiécles de l'Egliſe, & en particulier ſur Origéne, le plus habile homme qui ſoit ſorti de l'Ecole d'Alexandrie: mais en même tems le plus exceſſif, le plus outré de tous les Allégoriſtes. Et l'on peut dire de lui, que malgré toute ſon érudition, il s'eſt dépouillé ſans retour de la plus noble qualité que puiſſent avoir les ſaints Peres, je veux dire, de celle de témoin de la Foi & de conſervateur de la Tradition Apoſtolique.

VII.

Que le Chriſtianiſme a été pris dans les

Tout cela ſéduiſit un peu les Païens, & leur fit regarder le Chriſtianiſme, non comme un préſent céleſte accordé libérale-

libéralement aux hommes, mais comme une Secte distinguée, un systême nouveau de Philosophie. *Non utique divinum negotium existimat*, dit Tertullien, *sed magis Philosophiæ genus*. Sur cela, il ne manque point de faire toutes les réflexions que lui inspire un zéle éclairé : & il finit pat établir irrévocablement la différence qui se trouve entre un Chrétien, & un Philosophe ; entre un disciple aveugle de la Nature, & un disciple sensé de la Grace ; entre un esprit amoureux de la gloire qui se perd avec la vie, & un esprit occupé d'un bonheur interminable ; entre un homme qui n'est vertueux qu'en paroles, & un homme qui l'est en actions. Mais le Christianisme se developpant de jour en jour & gagnant à être connu, ainsi qu'il arrive à toutes les choses excellentes, les Chrétiens eux-mêmes consentirent qu'on lui donnât le nom de Philosophie : nom qui lui convenoit d'autant mieux, au rapport d'Origéne, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Grégoire de Nysse, d'Eusébe de Césarée, de Saint Augustin, qu'elle renferme éminemment & les principes de bien penser, & les principes de bien vivre. Quels plus grands Philosophes, en effet, que les véritables Chrétiens !

J'avouë qu'ils s'oubliérent peu à peu,

&

com
cem
pour
Sect
Phil
phie
In
log.

& que, fermes au milieu des plus rudes perſécutions, ils tomberent dans le relâchement, à meſure que l'Egliſe vint à jouir d'une douce tranquillité : & alors on ne donna plus ce beau nom qu'à ceux, qui touchés de la plus haute perfection, renonçoient aux avantages du monde, & embraſſoient la vie Cléricale ou Monaſtique. Saint Grégoire de Nazianze écrivant à un des principaux Fermiers de l'Empereur, le ſupplie d'épargner dans les rôles d'impoſition qu'il étoit obligé de faire, & les Prêtres & les Moines. » Je vous recommande, lui dit-il, l'aſſemblée des Philo-
» ſophes qui ſont ſi fort détachés des
» choſes de la Terre ; qui n'ont pour
» tout bien que leurs veilles, leurs prie-
» res, leurs larmes ; qui ne réſervent
» rien pour le lendemain, & ſe dé-
» vouent tous entiers au ſervice de
» Dieu. Caſſien faiſant l'éloge d'un Moine reſpectable par la pureté de ſes mœurs, ajoute qu'on doit le mettre au nombre des plus fidéles & des plus rigides obſervateurs de la Philoſophie ; & le célébre Abbé Nil appropria le même nom au Recueil qu'il avoit compoſé des Inſtitutions & des auſtérités Monaſtiques. Il eſt vrai que ces auſtérités étoient bien grandes, &, à mon avis, d'autant plus grandes, qu'elles n'avoient

Collat. IV.

rien

rien de singulier, & par conséquent de flatteur pour l'amour-propre. Les premiers Moines & s'habilloient & se logeoient & se nourrissoient, comme les gens de la campagne, sans aucune différence, sans y chercher aucune distinction particulieres, ainsi que le démontrent les Annales de l'Ordre de Saint Benoit, le plus ancien, le plus riche de tous les Ordres religieux, & de surcroit le seul qui soit véritablement savant. Mais enfin le titre de Philosophie ne fut plus appliqué qu'à cette Science qui cultive la Physique, les Arts, l'Histoire naturelle. C'est-là proprement son appanage, c'est-là son domaine.

Au reste, c'est moins aux allégories que je m'attaque ici, qu'à l'abus, toujours repréhensible, qu'on en a fait. Car je vois clairement qu'un usage moderé de ces allégories étoit nécessaire aux premiers Chrétiens, environnés de tant d'ennemis, observés de toutes parts: & cela pour deux raisons importantes. La premiére, pour convaincre les Juifs qu'ils entendoient l'Ecriture aussi finement qu'eux, qu'ils étoient aussi spirituels: la seconde, pour relever la simplicité apparente des Livres saints, & faire voir aux beaux-esprits du Paganisme, que sous cette simplicité, ils renfermoient les plus grands mystéres

&

& cachoient un ſens profond. C'eſt-là auſſi ce qui engagea les premiers Ecrivains du Chriſtianiſme à citer ſi ſouvent & les Oracles, & les Sybilles, & les Philoſophes, & les Poëtes profanes, à les citer, dis-je en preuve du Péché originel, de la Trinité, de l'eſſence divine. Leur but étoit de s'inſinuer avec adreſſe dans l'eſprit des Payens, en leur montrant que le Chriſtianiſme avoit des droits inconteſtables ſur tout ce qu'ils eſtimoient davantage ; & qu'à proprement parler, ce n'étoit rien de nouveau, mais ſeulement une nouvelle publication de la plus ancienne Religion du monde. Je croirois auſſi que nos premiers Ecrivains n'avoient point du Verbe fait chair une idée auſſi ſublime qu'ils devoient l'avoir, idée qui ne fut repréſentée ſous ſes termes propres qu'au Concile de Nicée, & qui fait la baſe de notre foi.

Je ne ſai ſi je dois encore remarquer ici, que Pythagore & les premiers Pythagoriciens ont été mis au nombre des Moines qui ſuivoient les obſervances de la Regle fondée par le Prophéte Elie. Et pour donner quelque couleur à cette ſuppoſition, on a ajouté que Pythagore étoit Juif, & qu'il avoit long-tems demeuré ſur le Mont-Carmel, où cette Regle lui fut expliquée

dans

dans tout ſon détail. Voilà une partie des extravagances que renferme la fameuſe Théſe imprimée & ſoutenuë à Beziers en 1682, & dont ſe glorifient encore ſérieuſement des Religieux, qui d'ailleurs paroiſſent ſages & ſenſés. Les Jéſuites d'Anvers, qui conſacrent toute leur vie à ramaſſer avec une patience inconcevable les Actes des Saints, ſuſpects ou non ſuſpects, à quoi pluſieurs gros volumes ont été déja ſacrifiés: les Jéſuites d'Anvers, dis-je, n'ont point manqué de répandre ſur la Théſe de Beziers le ſel de leurs bons mots. Ces vaines prétentions d'antiquité, nées à l'ombre des Monaſtéres & des Cloîtres, reſſemblent aſſez aux traditions fabuleuſes & chimériques, dont ſe vantoient les anciens Grecs & Romains pour ſe faire deſcendre de Jupiter, de Mars ou de Venus. Une Origine ſérieuſe, mais commune & de niveau avec beaucoup d'autres, ne les auroit point touchés.

V. les no[uv]elles de [la] Rép. des Lett. an 1684.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME II.

LIVRE TROISIE'ME

Des deux principales Sectes de Philosophie qui ont illustré la Gréce, & de leurs Fondateurs Thalès & Pythagore.

VI.

LIVRE QUATRIE'ME.

De Socrate & de ses Disciples, sur-tout de ceux qui ont établi de nouvelles Sectes de Philosophie.

III.

CHA

VII,

LIVRE CINQUIE'ME.

De la Secte Eléatique, d'Héracli... de Pyrrhon, de Démocrite, d'E... cure, &c.

Chapitre XXIII.

Chapitre XXIV.

LIVRE SIXIE'ME.

Des Philosophes qui ont fleuri à Alexa[ndrie] drie sous les Ptolomées.

CHAPITRE XXIX.

Fin de la Table des Chapitres du Tome II,